

estudios de dialectología norteafricana y andalusí

editados por
j.aguadé, f.corriente, á.vicente,
y m.meouak

ومنه ارسلنا توشيح
اللذ بث اخبره لمة عنت بهها في
يا قس يا اخبره ل رفعا بين رفواك
يا قس تحج ل به الحضر والتمها
به مقلتيك تحج ل م اعلم الفهم
والخارج ل ارج ل فة ل ثلث النسل

7

INSTITUTO DE ESTUDIOS ISLÁMICOS
Y DEL ORIENTE PRÓXIMO

*

INSTITUCIÓN «FERNANDO EL CATÓLICO»

Excma. Diputación de Zaragoza

estudios de dialectología norteafricana y andalusí

editados por
j.aguadé, f.corriente, á.vicente,
y m.meouak

ومن الله التوسيع
اللذبت أحمدة لامة عنت بهما
يا قس يا أحمدة ل رفلا بين رفواك
يا أحمدة فحج ل به الحضر والتمها
مفلتيك فحج ل م أعمة الفهم
والحاجب ل زح ل فة لثلف النمل



INSTITUTO DE ESTUDIOS ISLÁMICOS
Y DEL ORIENTE PRÓXIMO

*

INSTITUCIÓN «FERNANDO EL CATÓLICO»

Excm. Diputación de Zaragoza

Zaragoza, 2003

Publicación número 2.547
de la
Institución «Fernando el Católico»
(Excma. Diputación de Zaragoza)
Plaza de España, 2. 50071 ZARAGOZA
Tff. [34] 976 - 28 88 78 / 79. Fax: [34] 976 28 88 69
ifc@dpz.es
<http://ifc.dpz.es>

FICHA CATALOGRÁFICA

ESTUDIOS de dialectología Norteafricana y Andalusí / Editados por J. Aguadé,
F. Corriente, M. Cervera e I. Ferrando.—Nº 3 (1998)-
Zaragoza: Institución «Fernando el Católico», 1998-
216 p.—24 cm
Anual. Los números 1 y 2 fueron publicados por el Área de Estudios Árabes e
Islámicos. Universidad de Zaragoza.
ISSN 1137-7968
I. Institución «Fernando el Católico», ed.
809.27

© Los editores y los autores.

© De la presente edición: Institución «Fernando el Católico»
e Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo.

I.S.S.N.: 1137-7968

Depósito Legal: Z-3.172/1997

Impresión: Navarro & Navarro
Arzobispo Apaolaza, 33-35
50009 Zaragoza

IMPRESO EN ESPAÑA - UNIÓN EUROPEA

SUMARIO

ESTUDIOS

Christophe Pereira: Le parler arabe de Tripoli (Libye). État des lieux d'après les travaux de Hans Stumme, Antonio Cesàro, Eugenio Griffini.....	7
Jordi Aguadé: Estudio descriptivo y comparativo de los fonemas del árabe dialectal marroquí	59
Federico Corriente: Correcciones y adiciones a la edición cairota del Dīwān de Ibn Quzmān	111
Aharon Geva-Kleinberger / Roger Tavor: A text in the fisherman dialect of Acre (Akko)	125
Dominique Caubet: <i>Darija</i> , langue de la modernité – Entretien avec Nouredine Ayouch	135
Angela Daiana Langone: <i>Hbār blādna</i> . Une expérience journalistique en arabe dialectal marocain	143
Montserrat Benítez: Transcripción al árabe marroquí de mensajes de teléfono móvil.....	153
Peter Behnstedt: Zwei Texte im Altstadt-Dialekt (T ³) von Taza (Marokko)	165
Ángeles Vicente: Fuentes para el estudio de los dialectos árabes	173

SECCIÓN BIBLIOGRÁFICA

Joshua Blau: A Handbook of Early Middle Arabic (Federico Corriente)	197
Ivonne Kiegel-Kleicher: Iberoromanische Arabismen im Bereich Urbanismus und Wohnkultur (Federico Corriente).....	198
Dominique Caubet: Les mots du bled (Mohamed Meouak)	202
José A. Valverde: Sáhara, Guinea, Marruecos. Expediciones africanas (Jordi Aguadé)	204

Bárbara Herrero Muñoz-Cobo: ¡Habla árabe marroquí! (Jordi Aguadé)	205
L'injure, la société, l'islam. Une anthropologie de l'injure (Jordi Aguadé)	207
Soha Abboud-Haggar: Introducción a la dialectología de la lengua árabe (Jordi Aguadé)	209
Helena de Felipe, Leoncio López Ocón, Manuela Marín (eds.): Ángel Cabrera: ciencia y proyecto colonial en Marruecos (Jordi Aguadé)	212

LE PARLER ARABE DE TRIPOLI (LIBYE), ÉTAT DES LIEUX
D'APRÈS LES TRAVAUX DE HANS STUMME,
ANTONIO CESÀRO, EUGENIO GRIFFINI...

CHRISTOPHE PEREIRA*

Introduction.

Je me propose de faire la synthèse de documents qui traitent du parler arabe de Tripoli : principalement deux livres de Hans Stumme, un manuel d'Antonio Cesàro, un ouvrage d'Eugenio Griffini et un article de Harvey Goldberg sur les parlers juifs de la Tripolitaine :

– *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, de Hans Stumme, publié en 1898 (Stumme 1898) est un recueil de textes en prose et de textes poétiques, de leur traduction, d'une esquisse du parler arabe de Tripoli et d'un glossaire. L'auteur a recueilli ces textes en avril 1897, à Tripoli. Il avait deux informateurs : Sîdi Brāhîm bēn eālî et-Tekbālî, de quarante-cinq ans, né à Tripoli, mais dont les parents étaient originaires de Tekbāl en Libye, qui sait un peu lire et écrire. Stumme le qualifie de poète et de conteur. Ce premier informateur lui a fourni tous les textes contenus dans cet ouvrage, à l'exception des trois premiers poèmes, qui lui furent récités par le deuxième informateur : Mḥemmed bēn Żūmea Breṅgālî, un jeune Noir de 15 ans, né, lui aussi, à Tripoli, mais dont les parents étaient originaires du Soudan et qui ne savait ni lire, ni écrire. Stumme précise qu'ils parlaient tous les deux le même dialecte. Il cite une troisième personne, Ḥmād es-Sûsi, originaire de Sousse, en Tunisie. Il était le domestique de l'hôtel dans lequel l'auteur a séjourné à Tripoli. Ce Tunisien servait d'interprète entre Stumme et ses informateurs, lorsqu'ils ne comprenaient pas l'arabe tunisien qu'il employait. Dans cet ouvrage, ce qui m'a le plus intéressé est la partie « Skizze des Dialekts und Glossar¹ », très riche, très détaillée. Stumme a traité dans une première grande partie la phonétique et dans une seconde, la morphologie (verbale, nominale, pronominale, adverbiale, ainsi que les nombres et les prépositions). Cette esquisse est très complète ; pour chaque point traité, Stumme renvoie directement aux textes pour avoir des exemples et il compare souvent ses remarques avec sa description du parler arabe de Tunis.

– *L'arabo parlato della Libia*, d'Eugenio Griffini, publié en 1913 (Griffini 1913) : c'est un répertoire de dix mille mots, phrases et expressions récoltés en Tripolitaine, ainsi qu'un aperçu grammatical. L'auteur avait fait ses recherches pendant un séjour

* CREAM – INALCO, Paris. E-mail : pereirachristophe@hotmail.com

¹ « Esquisse du dialecte et glossaire », pp.193-317.

de cinq mois qu'il avait effectué de janvier à juin 1912. Ses informateurs étaient les Tripolitains qu'il fréquentait, ainsi que les « indigènes », qui quotidiennement venaient au Bureau Politico-Militaire du Peuple. Cet ouvrage a été réalisé dans le but de permettre l'apprentissage de la « langue de la colonie ». Dans la partie grammaire de cet ouvrage, l'auteur traite la prononciation (consonnes, voyelles, accentuation et assimilation) et la morphologie verbale. Il est important de noter que certaines notions grammaticales sont traitées directement aux entrées du lexique (exemples : les pluriels, les diminutifs, etc.).

– *L'arabo parlato a Tripoli*, d'Antonio Cesàro, publié en 1939 (Cesàro 1939) : il s'agit d'un manuel élaboré sur demande du Ministère de l'Afrique Italienne, à caractère scientifique et pratique, destiné aux fonctionnaires, aux chercheurs, aux écoles, mais aussi aux personnes désirant apprendre l'arabe parlé à Tripoli, à cette époque. En effet, ce manuel, en plus d'être utile aux chercheurs, est une méthode de langue. L'auteur, ayant la volonté de permettre l'apprentissage de la langue courante, a surtout insisté sur le lexique et la morphologie : beaucoup de vocabulaire, de nombreux exemples de phrases courantes en facilitent la mémorisation et facilitent aussi l'apprentissage des formes grammaticales. La quantité d'exemples est de plus en plus importante au fur et à mesure ; en effet, au début, les exemples se limitent à quelques phrases, pour devenir de véritables textes. Un autre fait important est que chaque point étudié s'accompagne de nombreux exercices. Le traitement de la grammaire est assez sobre, ainsi que le traitement de la phonétique : l'auteur a limité l'exposé des réalisations phonétiques de l'arabe de Tripoli, par rapport à Stumme ou à Griffini. Malheureusement, l'auteur n'a pas mentionné qui ont été ses informateurs.

– « Language and culture of the Jews of Tripolitania : a preliminary view », par Harvey Goldberg, publié en 1983 (Goldberg 1983) : cet article est un aperçu de la langue et de la culture des Juifs de la Tripolitaine. Harvey Goldberg a été préoccupé par le fait qu'il n'existe aucune étude sur les dialectes des Juifs de Libye ; alors qu'il en existe sur les dialectes judéo-arabes du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Il est important de noter qu'il n'y a plus, aujourd'hui, de Juifs en Libye et qu'il est urgent d'étudier les dialectes de ces derniers avant qu'ils ne disparaissent. Les Juifs de Libye vivent aujourd'hui, pour la plupart en Italie ou en Israël. L'auteur a fait ses enquêtes en 1968-69, en Israël, en rencontrant des Juifs originaires de la Tripolitaine. Harvey Goldberg insiste sur l'importance de l'étude de la ou des langue(s) utilisée(s) par les Juifs de la Tripolitaine (arabe, berbère, italien, argot, hébreu et judéo-arabe écrits) dans son contexte social, culturel et historique².

Je ferai un état des lieux de l'arabe parlé à Tripoli d'après ces publications, en m'appuyant sur le *Questionnaire de Dialectologie du Maghreb*, élaboré par Dominique Caubet (cf. Caubet 2001). Le questionnaire utilisé met en évidence les points où la variation a un sens et permet de classer les parlers maghrébins (selon qu'ils sont préhilalien ou hilaliens, parlers de citadins ou bien de bédouins).

Mon travail a également été, en me situant dans la dialectologie du Maghreb, d'analyser le parler arabe de Tripoli, en le comparant avec plusieurs autres parlers

² Aussi, *Eléments de description du parler arabe de Tozeur (Tunisie)* de Lucienne Saada (cf. Saada 1984) est important pour l'étude des parlers judéo-arabes de la région, puisqu'elle y mentionne, à titre comparatif, un certain nombre d'indications de phonétique et de vocabulaire relatifs au parler des Juifs de Tripoli.

arabes bédouins maghrébins³. Le but de cette étude sera de me concentrer sur le parler arabe de Tripoli, d'après les documents que je possédais, sur la langue que l'on y parlait, dans la première moitié du XX^{ème} siècle.

Cette étude est aussi un travail d'exploration. En effet, j'ai notamment élaboré une phonologie, en m'appuyant sur l'article de David Cohen « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins » (cf. Cohen 1960) et à partir des données des auteurs (cf. 1.2.2.).

La ville de Tripoli a été une cité très importante dans l'histoire du Maghreb, avec un parler de citadins (préhilalien), mais sous la domination ottomane (et plus précisément à partir de la seconde domination ottomane en 1711 et jusqu'à l'arrivée des Italiens en 1911), il y a eu en Libye des déplacements de population très forts en direction de la capitale ; en effet, les Ottomans déplaçaient massivement ruraux et bédouins dans les régions qu'ils contrôlaient (cf. Ph. Marçais 1957, p. 220, Burgat/Laronde 2000, pp. 38-43 et Martel 1991, pp. 34-39). Les différents parlers des bédouins qui sont arrivés à Tripoli ont entraîné des transformations profondes de la langue que l'on y parle.

Je me suis concentré sur la ville de Tripoli dans le but de rédiger une étude de référence à partir des documents que l'on possédait. J'ai évidemment consulté des documents concernant la Cyrénaïque d'Ester Panetta, de Terry Mitchell, de Massimo Laria et de Jonathan Owens, et sur le Fezzân, de Philippe Marçais (cf. Bibliographie).

En répondant à ce questionnaire, le but était de vérifier l'hypothèse d'une éventuelle « bédouinisation » complète du parler arabe de Tripoli.

Résultats.

Ce travail se divise en quatre parties : une partie 'phonétique', où sont traités le consonantisme, le vocalisme et la structure syllabique, une partie 'morphologie' consacrée à l'étude de la morphologie verbale, pronominale, adverbiale et nominale, une partie 'syntaxe', où sont étudiés la possession, l'expression du futur, le réfléchi, l'article indéfini, les démonstratifs et les déictiques, l'expression du lieu, les prépositions et la négation, et une partie 'lexique'.

1. Phonétique.

On va successivement traiter le consonantisme, le vocalisme et la structure syllabique.

1.1. Consonnes.

On présentera la réalisation phonétique de certaines consonnes, pour lesquelles on sait que la variation, selon les dialectes, est significative, ainsi que le phénomène de labiovélarisation et celui de métathèse ou de dissimilation du *žīm* avec des sifflantes ou des chuintantes. Des paires minimales permettant d'établir l'existence des phonèmes consonantiques ont été établies.

³ Les principaux documents utilisés pour faire l'analyse comparative sont (cf. bibliographie) : W. Marçais 1908 (Saïda), W. Marçais 1950 (Initiation), les articles de Jean Cantineau sur les parlers algériens : cf. Cantineau 1937 (Algérois), Cantineau 1938 (Constantinois), Cantineau 1940 (Oranais) et Cantineau 1941 (Territoires du Sud), Cantineau 1960 (cours), Dhina 1938 ('Arbâe), Cohen 1960 (voyelles brèves), Cohen 1963 (*ḥassāniya*), Grand'henry 1976 (Mzāb), Ph. Marçais 1977 (Esquisse), Ph. Marçais 2001 (Fezzân), Saada 1984 (Tozeur) et Caubet 1993 (Maroc).

1.1.1. Réalisation du qāf.

Il est précisé dans mes sources que le qāf (ق) est réalisé sonore occlusive [g]⁴, ce qui souligne le caractère nomade de ce parler, par rapport à un parler de sédentaires, mais il demeure vélaire sourde occlusive [q] dans le parler des Juifs de Tripoli, parler citadin préhilalien⁵. En effet, les parlers dans lesquels l'ancien qāf est réalisé sonore (g, ġ, g^v...) sont des parlers de nomades, alors que les parlers pour lesquels il est réalisé sourd (q, k, ʕ...) sont des parlers de sédentaires⁶. Exemples : yurgud « il dort », buġra « vache », dgīgā « minute », ħagg « vérité », gālu « ils ont dit ».

Cependant, les auteurs précisent que la prononciation [q] du qāf se retrouve dans certains mots. Elle est due à l'influence de la langue religieuse et juridique. Il existe certains mots pour lesquels l'alternance [g]~[q] est très fréquente. Exemples : buġra « vache » se distingue de buqra « sourate de la vache », aqāreb et āgāreb « parents », qāḍe et gāḍe « juge »⁷.

1.1.2. Réalisation du ġayn.

Le ġayn (ġ) est réalisé vélaire sonore spirante [ġ] dans le parler arabe de Tripoli⁸. Exemples : ġzāl « gazelle », muġġāra « grotte », ġīrā « jalousie », ġarb « ouest ».

Il n'existe pas de réalisation [q] de /ġ/, comme on la retrouve dans les parlers du Sud tunisien et dans les parlers de nomades sahariens. En effet, on retrouve cette réalisation [q] du /ġ/ dans le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie⁹ et dans les parlers du Sahara algérien¹⁰.

1.1.3 Réalisation du kāf.

Le kāf (ك) est réalisé postpalatale sourde occlusive [k]. Exemples : kān « il a été », keyyef « il a fumé », šākk « dubitatif », kāhrbāy « électrique ».

1.1.4 Réalisation du ba.

Le ba (ب) est réalisé bilabiale sonore occlusive [b]. Exemples : ṭabbāx « cuisinier », gbēbā « petite coupole », mbāt « dortoir », bnāt « filles », šābb « il a versé ».

1.1.5. Réalisation du ta.

La dentale sourde occlusive ta (ت) semble être réalisée [t] sans altérations dans le parler arabe de Tripoli¹¹. Exemples : tesca « neuf », rēt « j'ai vu », tūtā « une mère », gettālā « assassins ».

⁴ Cf. Cesàro 1939, p. 24 et Stumme 1898, p. 199.

⁵ Cf. Cesàro 1939, p. 24 : « È da notare, però, che gli ebrei di Tripoli conservano il suono originario di questa consonante » et Stumme 1898, p. 200 : « Die Juden in Tripolis sprechen das ق wie q aus ».

⁶ Cf. Cantineau 1960, p. 68.

⁷ Cf. Cesàro 1939, p. 24 et Ph. Marçais 1977, p. 10.

⁸ Cf. Cesàro 1939, p. 19 et Stumme 1898, p. 197.

⁹ Cf. Cohen 1963, p. 37.

¹⁰ Celui des 'Arbāe : cf. Dhina 1938, p. 313 ; ceux du Mzāb : cf. Grand'hénry 1976, p. 16, celui de Bou-Saāda : cf. Ph. Marçais 1947, p. 40.

¹¹ Philippe Marçais a relevé une réalisation [tʰ] de /t/ (cf. Ph. Marçais 1977, p. 8 : « la dentale t, qui est articulée avec affrication tʰ, [...] parfois en Libye, comme à Tripoli »), mais cette

On observe, cependant, la palatalisation de /t/ en [č], réalisée dentale sourde affriquée à appendice chuintant, dans le parler juif¹². Lucienne Saada a mentionné la même réalisation [č] de /t/ chez les Juifs de Tripoli¹³.

1.1.6. Réalisation du dāl.

Le dāl (ﺩ) est réalisé dentale sonore occlusive [d]. Exemples : dgīg « farine », xadd « joue », xdem « il a travaillé », kāddāb « menteur ».

1.1.7. Réalisation du žīm.

Le žīm (ﺝ) est réalisé alvéolaire chuintante sonore spirante [ž] à Tripoli¹⁴, ainsi que dans presque tous les parlers de nomades¹⁵. Exemples : žāmae « mosquée », nežmā « étoile », gahwāži « cafetier », žmāl « chameau ». Ž est une consonne solaire et assimile le /l/ de l'article el-¹⁶. Exemples : ež-ždīd « le nouveau », ež-žnāyez « les funérailles », ež-žūe « la faim », ež-žben « le fromage ».

Antonio Cesàro précise que /ž/ a un allophone [g̊], réalisé dentale sonore affriquée à appendice chuintant, quand /ž/ suit la dentale /n/, résultat d'assimilation partielle avec /n/¹⁷. Exemple : /n/ + /ž/ > [n̥g̊] : /n̥ži ġudwa/ > [n̥gi ġudwa] « je viendrai demain ».

1.1.8. Combinaisons ou suites interdites : s/z + š/ž, š/ž + s/z, s/z + s/z, š/ž + ž/ž¹⁸.

1.1.8.1. Le /š/ et le /ž/ sont sujet à diverses altérations conditionnées. Dès que /š/ et /ž/ se trouvent dans le même mot, ou en cas de voisinage de l'un de ces phonèmes avec /s/, /ʃ/ ou /z/, au sein du même mot, on voit se produire des phénomènes d'assimilation, de dissimilation ou de métathèse.

Dans le parler arabe de Tripoli, sept combinaisons (chuintante + chuintante, chuintante + sifflante, sifflante + chuintante) sont possibles :

1. š + ž : on assiste à la dissimilation du š en s. La chuintante /š/ devient une sifflante [s]. Exemples : šežrā > sežrā « arbre », šžācā > sžācā « courage ».

dernière n'a été mentionnée ni par Stumme, ni par Cesàro, ni par Cantineau (cf. Cantineau 1960, pp. 36-37).

¹² Cf. Cesàro 1939, p. 24 : « Questa particolare pronunzia della q, insieme alla palatalizzazione della t in č [...], e ad altre minori varianti, dà al linguaggio degli ebrei tripolini una speciale caratteristica che lo fa distinguere notevolmente da quello degli arabi » ; Harvey Goldberg précise que le /t/ est prononcé [t] par les Juifs avant les liquides et les nasales (cf. Goldberg 1983, p. 92).

¹³ Cf. Saada 1984, p. 24 (note 1) : « ce son a été entendu en outre à Nefta, chez les Juifs de Jarba, de Tripoli (Tripolitaine), Oran, Constantine, Bou-Saada ».

¹⁴ Cf. Cesàro 1939, p. 20, Stumme 1898, p. 206 et Ph. Marçais 1977, p. 9.

¹⁵ Cf. Cantineau 1960, p. 59 : « la prononciation ž est celle de la Tripolitaine, de la Tunisie et du Maroc [...] ; c'est celle également de la plupart des nomades ». Cette réalisation [ž] se retrouve dans le parler arabe de Saïda (cf. W. Marçais 1908, p. 16), dans celui des 'Arbâe (cf. Dhina 1938, p. 314).

¹⁶ Cf. Cesàro 1939, p. 42 et Stumme 1898, p. 206.

¹⁷ Cf. Cesàro 1939, p. 24.

¹⁸ Cf. Stumme 1898, pp. 207 et 208 ; Cantineau 1960, pp. 59 à 64 ; W. Marçais 1908, p. 200 ; Grand'hénry 76, p. 13 ; Dhina 38, p. 314 ; W. Marçais 08, pp. 17-19 ; Ph. Marçais 77, pp. 22 et 23 ; Taine-Cheikh 1986.

2. š + s : on observe l'assimilation de š par s. La chuintante /š/ est réalisée sifflante [s]. Exemples : šāms > sāms « soleil », māšmūs > mās̄mūs « ensoleillé ».

3. š + z : on note la dissimilation du š en s. La chuintante /š/ est réalisée sifflante [s]. Exemple : šezmā¹⁹ > sez̄mā « bottes ».

4. ž + s : on remarque l'assimilation de ž par s. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : žens > zens « genre », žāmūs > zāmūs « buffle », mājles > mājles « cour de justice », anzāš > anzās « poires ».

5. ž + z : on constate la dissimilation de ž par z. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : žōza > zōza « noix », ežžūz > ežzūz « vieille femme », žāzzār > zāzzār « boucher ».

6. s + ž : on assiste à l'assimilation de ž par s. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : sārž > sār̄z « selle », sežžādā > sezzādā « couverture », sinžig²⁰ > sinzig « drapeau ».

7. z + ž : on note l'assimilation de ž par z. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemple : zōža > zōza « femme ».

La suite z + š semble ne pas exister dans le parler arabe de Tripoli ; aucun exemple n'a été trouvé²¹.

Les différentes altérations relevées dans le parler arabe de Tripoli, auxquelles sont sujet le /š/ et le /ž/, sont communes aux parlers de l'Est du Maghreb (aux parlers E de Cantineau et aux parlers de Tunisie), mais aussi au ḥassāniyya²².

1.1.8.2. A côté des diverses altérations conditionnées citées ci-dessus, on assiste, dans le parler arabe de Tripoli, à l'accommodation de z en s ou š ; la sonore /z/ est réalisée sourde [s] ou [š].

1. z + s : on observe le dévoisement de z par s. La sonore /z/ est réalisée sourde [s]. Exemple : (anzāš >) anzās > anšās « poires » (cf. 1.1.8.1. - 4.).

2. s + z : on remarque également le dévoisement de z par s. La sonore /z/ est réalisée sourde [s]. Exemple : (šizmā >) siznā > sismā « bottes » (cf. 1.1.8.1 - 3).

1.1.9. Interdentales.

Contrairement à ce que l'on attendrait d'un parler de type bédouin, les spirantes interdentales sont absentes de ce parler. Elles sont confondues avec les anciennes occlusives dentales. En effet, l'interdentale sourde spirante /t/ (ث) est réalisée dentale sourde occlusive [t] et l'interdentale sonore spirante /ḏ/ (ذ) est réalisée dentale sonore occlusive [d]. Exemples : /tlāta/ > tlātā « trois », /təlž/ > tälž « neige », /ḏəhb/ > dāh^ab « or », /xḏa/ > xde « il a pris ».

Il n'existe plus, dans ce parler, qu'une seule emphatique sonore [ḏ], résultant de la confusion de /ḏ/ (ض) et de /ḏ/ (ظ). Exemples : /mrīḏ/ > mrēḏ « malade », /ḏrəb/ > ḏrāb « il a frappé » et /ḏuhr/ > ḏoh^r « midi », /ḏull/ > ḏoll « ombre ».

¹⁹ Du turc *çizme* « botte à revers, à retroussis, à genouillères ».

²⁰ Du turc *sancak* « drapeau, étendard ».

²¹ Catherine Taine-Cheikh (cf. Taine-Cheikh 1986, p. 420) nous informe qu'il n'existe qu'une seule altération de la suite z + š : l'assimilation de z par š. Cette altération a été relevée par Destaing (cf. Destaing E., *Textes arabes des Chleuhs du Sous*, Paris, Geuthner, 1937) : *žauš* avec le sens de « moineau » (p.232) – « si žauš vient bien du class. zawš "un domestique vaurien" », précise Catherine Taine-Cheikh.

²² Cf. Taine-Cheikh 1986.

La perte des spirantes interdentes et leur confusion avec les anciennes occlusives dentales sont une innovation qu'on retrouve dans les parlers sédentaires préhilaliens.

1.1.10 Réalisation du ra.

Le ra (ر) est réalisé palatale spirante roulée [r]. Exemples : rmā « il a lancé », ržem « il a lapidé », tārrās « homme », šgīr « petit ».

Il existe une réalisation [r] emphatique. Elle n'a été relevée ni par Stumme, ni par Cesàro, ni par Griffini. On peut opposer la paire minimale suivante : /dār/ [dār] « il a fait » et /dār/ [dār] « chambre ».

1.1.11. Réalisation du ha.

1.1.11.1. Le ha (ه) est réalisé laryngale spirante. Exemples : hdīyā « cadeau », hnāyā « ici », šhūr « mois », žhā « côté », žebhā « front », sāhhel « il a facilité », krah « il a été dégouté ».

1.1.11.2. Le /h/ peut parfois s'affaiblir jusqu'à disparaître²³ :

– en finale : /fgīh/ > [fgi] « maître d'école coranique »²⁴. La réalisation [fgi] de /fgīh/ est lexicalisée et lorsqu'on ajoute un pronom suffixe de première personne du singulier au substantif, on s'attendrait à avoir le syntagme *fgīh-i (et voir réapparaître le /h/), mais c'est en fait le suffixe -ya (forme suffixée aux noms et aux prépositions dont la finale est la voyelle i) qui est adjoint au substantif. « mon maître d'école coranique » se dit [fgī-yā].

– assimilé : /əl-bənt mā-hnā-š/ peut être prononcé [el-bent mā-nnā-š] « la fille n'est pas ici ». On remarque que le /h/ disparaît, mais on assiste à un redoublement du /n/, où /hn/ est réalisé [nn], par une assimilation régressive.

– dans le pronom suffixe de troisième personne du masculin (cf. 2.2.2.2)²⁵ : /mā-rēnā-h-š/ est réalisé [mā-rēnā-š-ši] « nous ne l'avons pas vu ». Le pronom suffixe de troisième personne du masculin singulier est assimilé par la particule š de la négation. De plus, la double consonne finale qui en résulte est suivie d'une voyelle i. Antonio Cesàro précise que la voyelle i (de ši) est prononcée pour éviter la réduction de [šš] à [š] et éviter la confusion avec [mā-rēnā-š] « nous n'avons pas vu »²⁶.

1.1.12. Réalisation du nūn.

1.1.12.1. Le nūn (ن) est réalisé dentale nasale sonore [n]. Exemples : nābbūba « becs (de récipients) », bān « il est apparu », stānnā « il a attendu », ḥassān « coiffeur », sxūn « chaud ».

²³ Cf. Cesàro 1939, pp. 35 et 36, Stumme 1898, p. 206, Cantineau 1960, p. 75 et W. Marçais 1908, p. 9.

²⁴ Cf. Stumme 1898, p. 269 et Caubet 1993, p. 14 (tome 1).

²⁵ Cf. W. Marçais 1950, p. 215, Ph. Marçais 1977, p. 192. Ce phénomène se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (Tunisie) – cf. Saada 1984, p. 26 : « Le phonème *h* est prononcé quelquefois faiblement ; cette faiblesse peut aller jusqu'à l'amuïssement total » – et dans les parlers du Sahara algérien – cf. Grand'hénry 1976, p. 17 : « L'articulation de cette laryngale est très affaiblie ».

²⁶ Cf. Cesàro 1939, p. 36.

1.1.12.2. Il existe une réalisation particulière du /n/, qui s'accommode en [ŋ] vélaire sonore nasale, quand elle est en contact de /g/, /k/, /x/, /ğ/ et /ʃ/²⁷. Exemples :

- /n/ + /g/ > [ŋg] : ngləb > [ŋgleb] « il s'est tourné »
 /n/ + /k/ > [ŋk] : ɛla fɾānka > [ɛāla fɾāŋka] « franchement »
 /n/ + /x/ > [ŋx] : nxnəb > [ŋxneb] « il a été volé »
 /n/ + /ğ/ > [ŋğ] : mən ġēr-i āna > [māŋ ġēr-i āne] « sans moi »
 /n/ + /ʃ/ > [ŋʃ] : nʃəbb > [ŋʃəbb] « il a été versé »

[ŋ] est un allophone de /n/ et n'a en aucun cas le statut de phonème.

1.1.12.3. De plus, le /n/ s'accommode en [m] devant les labiales /b/ et /f/²⁸. Exemples :

- /n/ + /b/ > [mb] : nbəħ > [mbəħ] « il a aboyé », /zənb/ > [zəmb] « côté »
 /n/ + /f/ > [mf] : mənɸux > [mənɸux] « enflé », /xənɸuʃ/ > [xəmɸoʃ] « cafards ».

1.1.12.4. Aussi, le /n/ s'assimile souvent à un /r/ et à un /l/ qui le suit²⁹. Exemples :

- /n/ + /r/ > [rr] : nɾāʒi-k/ > [āɾɾāʒi-k] « je t'attends »
 /n/ + /l/ > [ll] : mən əl-āxar/ > [mel-l-āxār] « de l'autre »

1.1.13. Arrondissement en contexte labial et postpalatal³⁰.

Lorsqu'une labiale /b/, /f/ ou /m/ est placée devant une voyelle, on observe qu'elle peut être réalisée emphatique et gémisée, et suivie d'un appendice labio-vélaire ^wfurtif : c'est le phénomène de labiovélarisation. Exemples : yā-rāḥḥ^w-i « mon Dieu », umm^wōyyā « un peu d'eau », mmm^wālā « alors », ff^wēm « petite bouche ». La labiovélarisation se produit aussi avec les postpalatales /k/ et /g/, influence du berbère, que l'on retrouve, paradoxalement, dans les parlers bédouins³¹. Exemples : lukk^wān « si », dukk^wān « boutique », hāgg^wāni « juste ». La labiovélarisation est une caractéristique des parlers de nomades³².

1.1.14. Phonologie.

Voici la liste des phonèmes consonantiques avec les paires minimales permettant d'établir leur existence.

1. Les labiales. Le parler possède trois bilabiales /b/, /m/, /w/ et une labiodentale /f/. Leur identité phonologique est définie grâce aux oppositions suivantes :

- | | |
|-----------|--|
| /b/ : /m/ | ʒbəl « montagne » : ʒməl « chameau » |
| /b/ : /w/ | bən « entre » : wən « où » |
| /m/ : /w/ | mɾa « femme » : wɾa « derrière » |
| /b/ : /f/ | būl « urine » : fūl « fèves » |
| /m/ : /f/ | māt « il est mort » : fāt « il est passé » |
| /w/ : /f/ | wīl « malheur » : fīl « éléphant » |

2. Les dentales. Le parler possède quatre dentales /t/ et /d/, et leurs équivalents emphatiques /t̤/ et /d̤/. On a les oppositions phonologiques suivantes :

²⁷ Cf. Griffini 1913, p. XXII et Cantineau 1960, 38.

²⁸ Cf. Cantineau 1960, p. 40 et Grand'hénry 1976, pp. 9 et 10.

²⁹ Cf. Cantineau 1960, p. 40.

³⁰ Cf. Cf. Stumme 1898, p. 212, Cantineau 1960, p. 30 et Aguadé/Elyaacoubi 1995, pp. 28 et 33. L'arrondissement en contexte labio-vélaire se retrouve aussi en hassāniya (cf. Cohen 1963, pp. 3 et 4), dans le dialecte de Saïda (cf. W. Marçais 1908, pp. 23 et 24) et dans les parlers du Sahara algérien (cf. Grand'hénry 1976, p. 10).

³¹ Cf. Cantineau 1960, p. 67 et W. Marçais 1908, p. 14.

³² Ceci est à rapprocher de la forme en yuC₁C₂uC₃ de la conjugaison préfixale (cf. 2.1.2.1).

- /t/ : /d/ tāb « il s'est repenti » : dāb « il a fondu »
 /t/ : /t/ tāb « il s'est repenti » : ṭāb « il a mûri »
 /d/ : /d/ dars « leçon » : ḍars « molaire »
 /t/ : /ḍ/ bēt « tente » : bēḍ « testicules »
 /d/ : /ṭ/ dāb « il a fondu » : ṭāb « il a mûri »

3. Les liquides. Le parler possède trois liquides : deux palatales /l/ et /r/, et une nasale /n/. Les oppositions suivantes ont été relevées :

- /n/ : /r/ nāmla « fourmi » : rāmla « sable »
 /n/ : /l/ nōm « sommeil » : lōm « blâme »
 /l/ : /r/ gābl « avant » : gābr « tombeau »

4. Les sifflantes. Le parler possède trois sifflantes /s/, /š/ et /z/. Les paires minimales relevées sont les suivantes :

- /s/ : /š/ sēf « épée » : šēf « été »
 /s/ : /z/ smān « gras (pl.) » : zmān « temps, époque »
 /š/ : /z/ šār « il est arrivé, il s'est passé » : zār « il a visité »

5. Les chuintantes. Le parler possède les deux alvéolaires /ʃ/ et /ž/. Leur identité phonologique est définie grâce à l'opposition suivante :

- /ž/ : /ʃ/ žra « il a couru » : šra « il a acheté »

6. Les postpalatales. Le parler possède une postpalatale occlusive sourde /k/ et son équivalent sonore /g/. On a noté la paire distinctive suivante :

- /k/ : /g/ kālḅ « chien » : gālḅ « cœur »

8. Les vélaires. Le parler possède deux spirantes vélaires : /x/ sourde et /ġ/ sonore. La paire distinctive suivante permet de les identifier :

- /x/ : /ġ/ xēr « bien » : ġēr « moins »

9. Les pharyngales. Le parler possède deux pharyngales spirantes : la sourde /ħ/ et la sonore /ʕ/. On a relevé la paire distinctive suivante :

- /ħ/ : /ʕ/ ḥāmāl « enceinte » : ʕāmāl « faisant »

10. Les laryngales. Le parler connaît la laryngale spirante /h/ et la laryngale occlusive /ʔ/. On n'a pas trouvé de paires minimales pour établir les existences. La laryngale /ʔ/ n'a été relevée que dans un seul exemple : gur'ān « Coran ».

1.1.15. Classement phonologique des sons

		Occlusives		Spirantes		Nasales
		Sourdes	Sonores	Sourdes	Sonores	Sonores
Bilabiales			b		w	m
Labiodentales				f		
Dentales		t ṭ	d ḍ			n
Alvéolaires	Sifflantes			s š	z	
	Chuintantes			š	ž	
Palatales	Mouillées				y	
	Latérales				l	
	Roulées				r ṛ	
Postpalatales		k	g			
Vélaires		q		x	ġ	
Pharyngales				ħ	ʕ	
Laryngales		ʔ			h	

Tableau des réalisations consonantiques

Dans le parler arabe de Tripoli, le consonantisme alterne traits bédouins et traits citadins. Les traits bédouins (tels que la réalisation sonore occlusive [g] du qāf, la réalisation chuintante sonore [ʒ] du ẓīm, les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes ou la labiovélarisation) sont majoritaires ; ce parler ne possède, cependant, pas d'interdentales, à l'instar des parlers novateurs préhilaliens.

1.2. Vocalisme.

Je présenterai, dans cette partie, les phonèmes vocaliques longs et brefs, et je donnerai des paires minimales permettant d'établir leur existence. Le phénomène de l'imāla sera également traité.

1.2.1. Voyelles longues.

Dans le parler arabe de Tripoli, il y a cinq phonèmes vocaliques longs : /ā/, /ī/, /ū/, /ē/ et /ō/. Les réalisations phonétiques des différentes voyelles seront traitées. L'environnement consonantique influence, en effet, le timbre des voyelles : les consonnes d'arrière (pharyngales et vélaires) et les emphatiques amènent à des réalisations plus arrière des voyelles. La question des diphtongues sera étudiée pour deux de ces voyelles : /ē/ et /ō/.

1.2.1.1. /ā/ a les réalisations suivantes :

–[ā̃] : réalisation imalée liée à des contextes désémphatisés. Exemples : šerfān « gourmand », stāled « il est né », slāmā « prospérité », bāred « froid », džāzā « poule ».

–[ā] : réalisation du /ā/ pur en contexte pharyngal (/ħ/ et /ʕ/) et vélaire (/x/ et /g/). Exemples : ḥāzā « chose », ḥāṣer « il a assiégé », ēāfi « brûlant », ēāfen « puant », fxād « cuisses », xātem « sceau », gār « il a saccagé », gābā « forêt ».

–[ā̄] : réalisation postérieure en contexte emphatique. Exemples : šāfšāf « saule », šābūn « savon », nāḍ « il s'est levé », ḍāher « évident », ṭāea « soumission », mšāṭe « peignes ».

1.2.1.2. Réalisations du /ī/ :

–[ī] est la réalisation normale de /ī/. Exemples : fīl « éléphant », ẓīhā « côté », lhīb « flamme », fīlā « mèche ».

–[ē] : réalisation postérieure au contact des emphatiques et des consonnes d'arrière. Exemples : ṭrēg « route », fṣēḥ « éloquent », tāgšer « torture », gāḍe « juge », mšāṭe « peignes ».

1.2.1.3. /ū/ a les réalisations suivantes :

–[ū] : réalisation liée à des contextes désémphatisés. Exemples : msūl « responsable », mlūk « rois », mbūbā « robinet ».

–[ō] : réalisation postérieure, en contextes emphatique et pharyngal. Exemples : šōf « laine », gāṭṭōs « chat », xamfōs « cafards », šānnōṭrā « tronc de palmier ».

1.2.1.4. Les phonèmes /ē/ et /ō/ sont d'une autre nature puisqu'il s'agit respectivement de la réduction des diphtongues ay et aw.

1.2.1.4.1. Le phonème /ē/ est la réduction de la diphtongue ay³³. Exemples : zēt (< zayt) « huile », hēl (< hayl) « véhémence », žēb (< žayb) « poche », bēn (< bayn) « entre ».

1.2.1.4.2. Le phonème /ō/ est la réduction de la diphtongue aw³⁴. Exemples : hōl (< hawl) « terreur », yōm (< yawm) « jour », šōt (< šawt) « voix », rōšen (< rawšen) « fenêtre », dōg (< dawg) « goût ».

La réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō est une caractéristique qui se retrouve, en Afrique du Nord, dans certains parlers de nomades³⁵.

1.2.1.6. On peut définir les cinq phonèmes vocaliques longs en opposant les paires minimales suivantes :

/ā/ : /ē/	žāb « il a apporté » : žēb « poche »
/ā/ : /ī/	dāb « il a fondu » : dīb « loup »
/ā/ : /ō/	dāg « il a goûté » : dōg « goût »
/ā/ : /ū/	gāl « il a dit » : gūl « dis »
/ē/ : /ī/	žēb « poche » : žīb « apporte »
/ē/ : /ū/	šēf « été » : šūf « laine »
/ē/ : /ō/	lēn « jusqu'à ce que » : lōn « couleur »
/ō/ : /ū/	dōg « goût » : dūg « goûte »
/ī/ : /ū/	fīl « éléphant » : fūl « fève »
/ī/ : /ō/	līm ³⁶ « oranges » : lōm « blâme »

1.2.2. Imāla.

L'imāla est le phénomène de mutation de timbre qui atteint la réalisation du /a/ et qui peut aller jusqu'à lui faire avoir une réalisation se rapprochant de [e], voire même de [i]³⁷. Dans le parler arabe de Tripoli, il s'agit d'une imāla de premier degré, c'est-à-dire une imāla où la réalisation du /a/ est [ä], voire [e]³⁸. On constate une imāla du /a/ dans plusieurs positions du mot, à condition que la voyelle ne soit ni en contexte emphatique, ni au contact de certaines consonnes (surtout ġ et x)³⁹ :

³³ Cf. Cesàro 1939, p. 28 ; Stumme 1898, p. 199 ; Cantineau 1960, p. 103 ; Cohen 1963, p. 53.

³⁴ Cf. note 28, ci-dessus.

³⁵ On retrouve ce même traitement des diphtongues dans le parler de Saïda : cf. W. Marçais 1908, pp. 32, 40 et 41 ; et dans les parlers de nomades sahariens (cf. Dhina 1938 et Cantineau 1941) ; et Cantineau 1960, pp. 103 et 104. Jean Cantineau précise que la réduction des diphtongues en ē et ō est le traitement presque général en Orient.

³⁶ Harvey Goldgerg précise que līm est le mot employé par les Juifs de Tripoli (cf. Goldberg 1983, p. 95) ; l'autre terme employé est burdgān (cf. Griffini 1913, p. 17).

³⁷ Cf. W. Marçais 1950, p. 200 ; Ph. Marçais 1977, pp. 14 et 15 ; et Cantineau 1960, pp. 96 et 97.

³⁸ Par rapport à une imāla de second degré, où /a/ peut être réalisé [i], voire [iə] (comme à Malte).

³⁹ Selon les grammairiens arabes, certaines consonnes empêchent l'imāla : š, ḏ, ṭ, ḏ, q, x, ġ, ṛ et ḷ ; ḥ et ʿ ne sont en général pas compris dans cette liste (Cf. cantineau 1960, p. 98).

1. à l'intérieur du mot. Exemples : geddāš « combien », māzāl « encore », mlāykā « ange », kāddāb « menteur », žnāḥ « aile », lfāe « cadavres », ḥāmmām « bain », lsān « langue », dyābā « lous », ktāf « menottes ».

2. en finale : l'imāla atteint le /a/ final (étymologiquement long), le faisant passer à [ä] ou [e]. Cela est une caractéristique des parlers de type Sulaym et plus précisément des parlers du Sud tunisien et de l'Est saharien⁴⁰. Exemples : āne « moi », ḥne « nous », smā « ciel », ešā « dîner », nsā « femme », ḥättā « aussi », bū-hā « son père », ešā-nā « notre dîner ». Tous les verbes défectueux conjugués à la troisième personne du masculin singulier, à la conjugaison suffixale, ont un a final réalisé [ä] ou [e]. Exemples : sgā « il a abreuvé », kfe « il a couvert », sṭhe « il a eu honte », gżā « il a attaqué », mše « il est parti », lgā « il a trouvé », staḡnā « il est devenu riche ».

3. La voyelle de la terminaison féminine -a(t) (ə) subit l'imāla. Exemples : šīšā⁴¹ « bouteille », kīsā⁴² « sac », zebdā « beurre », ḥazrā « pierre », šḡirā « petite », ḥālbā « caméléon », mḥābbā « amitié ».

1.2.3. Voyelles brèves.

J'ai été amené à élaborer une phonologie, en m'appuyant sur l'article de David Cohen « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins » (cf. Cohen 60) et à partir des données des auteurs⁴³. Dans l'ouvrage de Hans Stumme, publié en 1898, ainsi que dans celui d'Eugenio Griffini, publié en 1913, on a quinze timbres vocaliques ; dans celui d'Antonio Cesàro, publié en 1939, on en a sept. En effet, la phonologie n'existait pas à leur époque, et j'ai essayé de créer une phonologie à partir de leurs données. Ce travail m'a permis par exemple de reconstituer tous les paradigmes verbaux, incomplets pour tous les types de verbes aux différentes formes, dans les descriptions. J'en ai conclu que les phonèmes vocaliques brefs sont au nombre de deux /ə/ et /u/⁴⁴. Contrairement à ce que l'on attendrait d'un parler de type bédouin, le parler arabe de Tripoli a le vocalisme bref d'un parler citadin. En effet, il confond le /a/ et le /i/ et sauvegarde l'individualité de /u/⁴⁵.

Nous pouvons définir les deux phonèmes vocaliques brefs en opposant les paires minimales suivantes : /xəšš/ « il est entré » et /xušš/ « entre » ; /šəxx/ « il a uriné » et /šuxx/ « urine » ; /təgg/ « il a frappé à la porte » et /tugg/ « frappe à la porte » ; /fəkk/ « il a libéré » et /fukk/ « libère » ; /gəšš/ « il a coupé » et /gušš/ « coupe » ; /rədd/ « il a rendu » et /rudd/ « rends » ; /kənnā/ « bru » et /kunna/ « nous avons ».

⁴⁰ Cf. W. Marçais 1950, p. 214 ; Cantineau 1960, p. 99 ; et Ph. Marçais 1977, pp. 14 et 15.

⁴¹ Du turc *şişe* « bouteille ».

⁴² Du turc *kese* « petit sac, bourse ».

⁴³ *Etudes de linguistique arabe* de Jean Cantineau (Paris, Klincksieck, 1960) et plus précisément les articles « Analyse phonologique du parler d'El-ḥamma de Gabès » (extrait du BSL, t. 47, 1951, pp. 64-105) et « Réflexion sur la phonologie de l'arabe marocain » (extrait de Hespéris, t. 37, 1950, pp. 193-207) ont également été consultés.

⁴⁴ Cf. Cohen 1960, pp. 173 et 174 : « C'est le système où s'opposent un ə et un ũ qui peut prendre d'ailleurs la forme o ou ö. Du point de vue diachronique, ce phonème d'arrière, de loin le moins fréquent, représente un ancien ũ qui s'est maintenu dans quelques environnements, alors que le ə représente, confondues, toutes les réalisations des anciens ā et des anciens ī (et également d'ailleurs, pour la plupart des dialectes, les réalisations de l'ancien ũ, lorsque celui-ci n'était pas protégé par les phonèmes consonantiques adjacents) ».

⁴⁵ On retrouve le même vocalisme bref dans des parlers tels que celui de Casablanca, Tunis musulman et juif, Tanger, Tlemcen, parlers sédentaires (cf. Cohen 1960, p. 176).

été ». Il s'agit, à l'exception du dernier exemple, d'oppositions entre la troisième personne du masculin singulier de la conjugaison suffixale et de l'impératif masculin, de verbes sourds.

1.2.3.1. /ə/ a les réalisations suivantes :

– [ä] ou [e] : réalisation liée à des contextes non emphatiques. Exemples : zäkmä « rhume », sbäb « cause », bent « fille », left « navet », dämm « sang », žbäl « montagne », šärg « orient », žmäl « chameau », kälb « chien ».

– [a] : réalisation du /ə/ en contexte pharyngal et vélaire⁴⁶. Exemples : lham « viande », hagg « vérité », medfae « canon », waedä « promesse », xlae « il a effrayé », tsaxsīx « vertige », gannä « il a chanté », žāmae « mosquée ».

– [ā] : réalisation postérieure en contexte emphatique⁴⁷. Exemples : tašwērā « images », dāhhar « il a manifesté », ḥšād « il a moissonné », šāggāl « brillant », ārd « campagne », dāl « il a passé la nuit ».

– [u] : réalisation [u] du phonème /ə/, au contact de /w/⁴⁸. Exemples : wuld (< /wəld/) « fils », wud^en (< wədn/) « oreille », wuns (< /wəns/) « homme ». /ə/ peut aussi avoir une réalisation [u] après certaines labiales⁴⁹. Exemples : murmi « jeté », bugra « vache », burž « tour », nušf (~nuḥḥ) « moitié », rukbā « genou ».

1.2.3.2. /u/ a les réalisations suivantes :

– [u] : réalisation liée à des contextes non emphatiques. Exemples : kull « chaque », kursi « chaise », xušš « entre », ġunž « suie », xubz « pain », xurš « boucle d'oreille ».

– [o] : réalisation postérieure, en contexte emphatique. Exemple : iṣobb el-mṭār « il pleut », xoḍrā « verte », eoṣšān « assoiffé », eoṣṣ « largeur », ṣoḇāḥ « matin ».

Le vocalisme, dans le parler arabe de Tripoli, alterne traits bédouins et traits préhilariens. La réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō est, au Maghreb, un trait bédouin. Cependant, le parler a les phonèmes vocaliques brefs d'un parler citadin préhilarien : il confond, en effet, le /a/ et le /i/ (en /ə/) et sauvegarde l'individualité de /u/.

1.3. Structure syllabique.

Dans cette partie, certains faits de structure syllabique soulevés par le *Questionnaire de Dialectologie du Maghreb* seront traités, notamment les schèmes trilitères C₁C₂C₃ et C₁vC₂C₃ et les mutations syllabiques dues à la suffixation des désinences à initiale vocalique.

⁴⁶ Mais ēās^al « miel » (cf. Griffini 1913, p. 173), xāš^em « nez » (cf. Griffini 1913, p. 181), ḥāttā « aussi » (cf. Griffini 1913, p. 11), ḥālbā « caméléon » (cf. Griffini 1913, p. 38).

⁴⁷ Mais ṭālbā « demande » (cf. Griffini 1913, p. 92).

⁴⁸ Cf. Caubet 1993, p. 19 (tome I) : « au contact de /w/, on assiste à une neutralisation de l'opposition /ə:/u/ [...] ; par une sorte d'harmonisation, la semi-voyelle entraîne un changement de la prononciation de la voyelle brève ».

⁴⁹ Cf. W. Marçais 1950, p. 214 : « Dans les formes verbales et nominales, là où les deux premières syllabes d'un vocable avaient une vocalisation a (bref) et où la troisième consonne était suivie d'une voyelle, [...] le groupe S [= Sulaym] [...] le [= le timbre vocalique de la première syllabe] fait passer à u ou à e suivant le voisinage consonantique : arabe classique baqara "vache" [...] S bugRa ; arabe classique marati "ma femme" [...] S muRti ou meRti ».

1.3.1. Le schème $C_1C_2vC_3$ est, dans le parler arabe de Tripoli, celui de tous les verbes trilitères sains, à la troisième personne du masculin singulier de la conjugaison suffixale. Exemples : hrāž « il s'est agité », ġreg « il a coulé, il a été submergé », rdem « il a enterré », rdes « il a aplani », glaε « il a arraché ».

Le schème $C_1C_2vC_3$ est également le schème de nombreux nominaux. Exemples : hnāš « serpent », xdām « servantes », šġāf « plafond », žbāl « montagne », sbāb « motif », bħar « mer ».

1.3.2. Certains nominaux ont un schème $C_1vC_2C_3$ ⁵⁰. Les consonnes radicales peuvent exercer une action phonétique qui détermine la répartition syllabique. Les noms dont la deuxième consonne radicale est une liquide /l/, /m/, /n/ ou /r/, une labiale /m/, /b/ ou /f/, ou une consonne forte ont tendance à attirer la voyelle de sorte que cette dernière soit placée avant elles⁵¹. Exemples : žāhd « effort », šahr « mois », ketf « épaule », kālb « chien », bāt^hn « ventre », eašš « soif », nāfs « âme », left « rave », wuld « fils », bent « fille », eanz « chèvre », farħ « joie », šārg « est », sāms « soleil », žāmb⁵² « côté », hābs « prison », eabd « esclave noir », faxd « cuisse », raḡš « danse », māks « droit », fādīl « grâce ».

1.3.3. Lorsqu'on ajoute un suffixe à initiale vocalique à un mot en $C_1C_2vC_3$, on assiste au phénomène de ressaut : le groupement syllabique passe de $C_1C_2vC_3$ à $C_1vC_2C_3$, car il est impossible pour la voyelle de se maintenir en syllabe ouverte. Le ressaut s'opère :

– quand la forme verbale de schème $C_1C_2vC_3$ reçoit les désinences à initiale vocalique de la conjugaison suffixale : -ət (de la troisième personne du féminin singulier) et -u (de la troisième personne du pluriel). Exemples : drāb + et > dārbet « elle a frappé », rdes + et > rādset « elle a piétiné », kteb + u > ketbu « ils ont écrit », ḥsāb + u > ḥāsbu « ils ont calculé ».

– quand une forme de schème $C_1C_2vC_3$ est pourvue de pronoms suffixes à initiale vocalique, de l'indice -a(t) du féminin ou du singulatif, ou de l'indice -ēn du duel. Exemples : frāš + i > fārš-e « ma jument », glām + āk > gālm-āk « ta plume », žmāl + āh > žāml-āh « son chameau », bgāl + a(t) > baglā « mule », šhar⁵³ + ēn > šahrēn « deux mois ».

1.3.4. Lorsqu'on ajoute un suffixe vocalique à un mot comportant plus de trois consonnes, cela n'entraîne pas de phénomène de ressaut. D'après les auteurs, dans le parler arabe de Tripoli, un mot de structure CvCCvC (exemples : taεraf ou meslim), auquel on ajoute un suffixe à initiale vocalique, garde la même structure syllabique en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle ultra brève de disjonction (sauf lorsqu'il s'agit d'une troisième personne du féminin singulier de la conjugaison suffixale du verbe sain. Cf. 1.3.5., ci-dessous). Le même phénomène se produit dans certains parlers bédouins du Sahara algérien⁵⁴. Cela est probablement dû à l'accent, qui frappe la voyelle de la première syllabe de ces mots qui est

⁵⁰ Cf. Cesàro 1939, p. 89 et Stumme 1898, p. 246.

⁵¹ Cf. Cohen 1963, p. 176 et Ph. Marçais 1977, p. 93.

⁵² /žənb/ réalisé [žāmb].

⁵³ šah^ar et šhar alternent dans le parler arabe de Tripoli, d'après les auteurs. Cf. Griffini 1913, p. 171 et Stumme 1898, p. 249.

⁵⁴ Cf. Grand'hénry 1976, pp. 32 et 36 ; Ph. Marçais 1977, pp. 27-30.

conservée, et la voyelle de disjonction sert à faciliter la réalisation des trois consonnes qui se suivent. Exemples : taeraf « tu sais » + u (désinence du pluriel) = taer^afu « vous savez », rukbā(t) « genou » + i « mon » = rukb^ut-i « mon genou », yesrah « il fait paître » + u (désinence du pluriel) = yesr^ahu « ils font paître », meslim « musulman » + a(t) (marque du féminin) = mesl'ma « musulmane ».

1.3.5. Lorsqu'on ajoute un suffixe à initiale vocalique à la troisième personne du féminin singulier de la conjugaison suffixale du verbe sain, on assiste à l'allongement de la voyelle de l'indice -ət, en -āt. Exemples : dārbet « elle a frappé » + -āk « te » = dārbāt-āk « elle t'a frappé », fāhmāt « elle a compris » + -ah « le » = fāhmāt-ah « elle l'a compris ». L'allongement de la voyelle de l'indice -ət est attribué au besoin de la conserver à cet endroit⁵⁵.

Dans le parler arabe de Tripoli, la suffixation des désinences à initiale vocalique (désinence -u de la troisième personne du pluriel ; marque -a(t) du féminin), à un mot de plus de trois consonnes, n'entraîne pas de mutations de la structure syllabique, comme dans les parlers préhilaliens novateurs (où on assiste au phénomène de ressaut). Cela est dû à la place de l'accent dans ces mots : l'accent frappe la voyelle de la première syllabe, qui est maintenue, et le mot garde la même structure syllabique (en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle de disjonction).

2. Morphologie.

Dans un premier temps, les verbes seront étudiés : tous les types de verbes (verbes sain, sourd, assimilé, concave, défectueux et anciennement hamzé) à toutes les formes (la forme simple, ou première forme, ainsi que les formes dérivées, de la deuxième à la dixième forme⁵⁶) ; les verbes ba, yāba et ḥba, yaḥbi seront traités après la dixième forme. Puis on traitera les pronoms personnels indépendants et les pronoms personnels suffixes. Ensuite, on verra quelques pronoms et adjectifs interrogatifs, et certains adverbes et adverbes interrogatifs. Enfin, on étudiera quelques aspects de la morphologie nominale : certains diminutifs (trilitères, quadrilitères et adjectifs de couleur), l'élatif, les pluriels de certains quadrilitères et de certains adjectifs, et le duel. Finalement les noms de nombre, de un à dix et de onze à dix-neuf seront traités.

2.1. Verbes.

Dans cette partie, sont présentées les désinences pour les conjugaisons suffixales et préfixales. Ensuite, sont traités tous les types de verbes, à la forme simple, ainsi qu'aux formes dérivées, pour lesquelles sont donnés les paradigmes de la conjugaison préfixale et suffixale, de l'impératif et des participes actifs et passifs. Les verbes sont classés selon leurs schèmes en différentes formes ; la première forme est la forme simple⁵⁷, les autres formes sont les formes dérivées. Les paradigmes sont donnés en transcription phonologique, alors que les exemples sont

⁵⁵ Cf. Cantineau 1960, p. 120 et Ph. Marçais 1977, p. 30.

⁵⁶ La quatrième et la neuvième forme ne sont pas traitées, car elles n'existent pas dans le parler arabe de Tripoli.

⁵⁷ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 39.

en transcription phonétique. Les verbes *ba*, *yāba* et *ḥḥa*, *yāḥḥi* sont présentés à la fin de cette partie.

2.1.1. Le système verbal, en arabe, se base sur l'opposition de deux aspects, à savoir : accompli / inaccompli. Ils se forment respectivement au moyen de la conjugaison suffixale ou préfixale⁵⁸.

2.1.1.1. Conjugaison suffixale.

2.1.1.1.1. Les suffixes de la conjugaison suffixale sont les suivantes :

	Personnes	Désinences	Verbe en exemple
Singulier :	1 ^{ère} pers.	-t	ktāb-t
	2 ^{ème} pers. masc.	-t	ktāb-t
	2 ^{ème} pers. fém.	-ti	ktāb-ti
	3 ^{ème} pers. masc.	-Ø	ktāb-Ø
	3 ^{ème} pers. fém.	-ət	kātḇ-ət
Pluriel :	1 ^{ère} pers.	-na	ktāb-na
	2 ^{ème} pers.	-tu	ktāb-tu
	3 ^{ème} pers.	-u	kātḇ-u

2.1.1.1.2. A la deuxième personne du singulier, la distinction de genre est marquée. La désinence -t marque le masculin, alors que la désinence -ti marque le féminin. Il s'agit d'un conservatisme qu'on retrouve dans les parlers bédouins⁵⁹. Exemples : klēt (masc.) et klēti (fém.) « tu as mangé », ktebt (masc.) et ktebti (fém.) « tu as écrit », rtaḥt « tu t'es reposé » et rtaḥti « tu t'es reposée ».

2.1.1.1.3. Au pluriel, il y a confusion des genres⁶⁰. Exemples : ktebnā « nous avons écrit », xaššētu « vous êtes entrés », mšu « ils sont partis ».

⁵⁸ Ph. Marçais nous précise que l'« expression verbale comprend deux modes ; l'un est conjugué à toutes les personnes ; l'autre ne connaît que la deuxième personne du singulier et du pluriel, c'est l'impératif. Le premier se présente sous deux aspects. Ils indiquent que l'action (ou l'état) dénotée par le verbe est réalisée ou n'est pas réalisée. Dans ce cas, il s'agit de l'accompli (ou prétérit, ou parfait). Dans l'autre cas, il s'agit de l'inaccompli [...] Ces deux aspects ne doivent pas être confondus avec des temps » (cf. Ph. Marçais 1977, p. 35).

⁵⁹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 36 : « A la deuxième personne du singulier, la distinction de genre n'est marquée que dans les parlers conservateurs (de type bédouin par exemple) où elle est représentée par la désinence -ti » ; Dhina 1938, p. 320 : « Il y a conservation de la forme féminine à la 2^e pers. sing. aux deux temps. Cette forme a disparu aux personnes du pluriel » ; W. Marçais 1908, p. 76 : « Le saïdien fait à la 2^e pers. du sing. une distinction de genre, comme la langue classique, le syrien, l'égyptien, le tripolitain, l'omāni, l'iraqois, l'algerois, et tous les dialectes ruraux de l'Oranie : une finale *i* caractérise le féminin de la 2^e pers. sing. au futur, à l'impératif, au parfait » ; et, dans le parler arabe de Tozeur, il y a aussi distinction de genre à la deuxième personne du singulier de la conjugaison suffixale : « *katābt* 'tu as écrit' » et « *ktābti* 'tu as écrit (fém.)' », et, de la conjugaison préfixale : « *tākteb* 'tu écris' » et « *tāktbi* 'tu écris (fém.)' » (cf. Saada 1984, p. 48).

⁶⁰ Cf. W. Marçais 1908, pp. 76-77 ; Dhina 1938, p. 320 ; Cohen 1963, p. 88 et Ph. Marçais 2001, p. 109 et p. 110.

2.1.1.2. Conjugaison préfixale.

2.1.1.2.1. Les préfixes et les désinences de la conjugaison préfixale sont les suivants :

	Personnes	Préfixes Suffixes	/	Verbe en exemple
Singulier :	1 ^{ère} pers.	n-		nə-ktəb
	2 ^{ème} pers. masc.	t-		tə-ktəb
	2 ^{ème} pers. fém.	t-i		tə-ktəb-i
	3 ^{ème} pers. masc.	y-		yə-ktəb
	3 ^{ème} pers. fém.	t-		tə-ktəb
Pluriel :	1 ^{ère} pers.	n-u		nə-ktəb-u
	2 ^{ème} pers.	t-u		tə-ktəb-u
	3 ^{ème} pers.	y-u		yə-ktəb-u

2.1.1.2.2. A la conjugaison préfixale, le préfixe de la première personne du singulier est n- ; au pluriel, on se sert également du préfixe n- et de la désinence -u. La forme de ces premières personnes est le principal discriminant entre les parlers maghrébins et les parlers orientaux⁶¹. Exemples : nzurr « je poursuis », nzurru « nous poursuivons » ; nersäg « j'enterre », nersəgu « nous enterrons » ; nārwa « j'irrigue », nārwu « nous irriguons ».

2.1.1.2.3. La distinction de genre se maintient pour les deuxièmes personnes du singulier⁶². Au masculin, le préfixe de deuxième personne est t- ; pour former le féminin on ajoute la désinence -i, en plus du préfixe t-. Exemples : terfae (masc.) et terfəei (fém) « tu portes », tāxud et tāxdi « tu prends », tensä et tensi « tu oublies ».

2.1.1.2.4. Les personnes du pluriel, à la conjugaison préfixale, se distinguent de celles du singulier, par la suffixation de la désinence -u. Exemples : netkellmu « nous parlons » (netkellem « je parle »), temšu « vous partez » (temši « tu pars »), iṭāggu « ils percutent » (iṭāgg « il percute »).

2.1.2. La forme simple.

Dans cette étude les paradigmes verbaux sont présentés dans l'ordre suivant :

1. Conjugaison suffixale : 1^{ère} pers. sg., 2^{ème} pers. masc. sg., 2^{ème} pers. fém. sg., 3^{ème} pers. masc. sg., 3^{ème} pers. fém. sg., 1^{ère} pers. pl., 2^{ème} pers. pl., 3^{ème} pers. pl.
2. Conjugaison préfixale : 1^{ère} pers. sg., 2^{ème} pers. masc. sg., 2^{ème} pers. fém. sg., 3^{ème} pers. masc. sg., 3^{ème} pers. fém. sg., 1^{ère} pers. pl., 2^{ème} pers. pl., 3^{ème} pers. pl.
3. Impératif : masc. sg., fém. sg., pl.
4. Participe actif : masc. sg., fém. sg., masc. pl., fém. pl.⁶³.

⁶¹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 37 : « La première personne du singulier, commune aux deux genres, est exprimée par le préfixe n- (principale caractéristique des parlers maghrébins, qui les distingue, dans leur ensemble, tant de l'arabe classique que des parlers orientaux) » ; et W. Marçais 1908, p. 198.

⁶² Cf. Ph. Marçais 1977, p. 37 : « La deuxième personne du singulier est commune aux deux genres, excepté dans les parlers conservateurs où elle est marquée par la désinence -i » ; et cf. note 57 (page précédente).

⁶³ Aux formes dérivées, les participes actifs et les participes passifs sont confondus (et traités en 4.).

5. Participe passif masc. sg., fém. sg., masc. pl., fém. pl.

2.1.2.1. Le verbe sain⁶⁴.

Exemple : ktāb, yāktāb « écrire »

1. ktābt, ktābt, ktābti, ktāb, kātāb, ktābna, ktābtu, kātbu.

2. nāktāb, tāktāb, tāktbi, yāktāb, tāktāb, nāktbu, tāktbu, yāktbu.

Pour la conjugaison préfixale, il existe également une forme en $yuC_1C_2uC_3$, où la voyelle radicale est un /u/⁶⁵, quand C_2 est une labiale (exemples : yurbuṭ « il attache », yuxmur « il pourrait », yuḍfur « il tresse », yuxnug « il étrangle »), une postalatale (exemples : yurgud « il reste », yuskut « il se tait »), ou une vélaire (yudxul « il entre », yubluṭ « jeter »).

On observe qu'il y a harmonie vocalique : la voyelle du préfixe étant, par harmonie vocalique, du même timbre que celle du verbe⁶⁶.

A la conjugaison préfixale, lorsqu'on ajoute un suffixe vocalique à un verbe trilitère sain, à la deuxième personne du féminin singulier et au pluriel, on n'assiste ni au phénomène de ressaut, ni à la gémination de la première radicale. Dans le parler arabe de Tripoli, les formes $nvC_1C_2vC_3$, $tvC_1C_2vC_3$ et $yvC_1C_2vC_3$, auxquelles on ajoute un suffixe vocalique, gardent la même structure syllabique, en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle de disjonction⁶⁷. Exemples : nurgud « je dors » + u > nurg^udu « nous dormons », taeref « tu sais (au masculin) » + i > taerⁱfi « tu sais (au féminin) » et taer^efu « vous savez », yerkaḥ « il économise » + u > yerka^uḥu « ils économisent ». Cela est probablement dû à l'accent qui frappe la voyelle de la première syllabe de ces mots qui est conservée et la voyelle de disjonction sert à faciliter la réalisation des trois consonnes qui se suivent.

3. āktāb, āktbi, āktbu.

4. kātāb, kātba, kātābīn, kātābāt.

5. māktūb, māktūba, māktūbīn, māktūbāt.

Il y a distinction de genre, pour les participes, au pluriel⁶⁸.2.1.2.2. Le verbe sourd⁶⁹.

Ce sont les verbes dont les deux consonnes finales sont semblables. Exemple : eṣḍḍ, iṣḍḍ « mordre ».

1. eṣḍḍēt, eṣḍḍēt, eṣḍḍēti, eṣḍḍ, eṣḍḍēt, eṣḍḍēna, eṣḍḍētu, eṣḍḍu.

Aux premières et deuxième personnes, les désinences sont rattachées au radical par la voyelle prédésinentielle -ē-, par analogie avec les verbes défectueux. Cette voyelle est la réduction de la diphtongue ay⁷⁰.

2. nēṣḍḍ, tēṣḍḍ, tēṣḍḍi, iṣḍḍ, tēṣḍḍ, nēṣḍḍu, tēṣḍḍu, iṣḍḍu.

⁶⁴ Cf. Stumme 1898, pp. 228-233 et Cesàro 1939, pp. 192-207.

⁶⁵ Ce phénomène est à rapprocher de la labiovélarisation (cf. 1.1.13).

⁶⁶ Cf. Stumme 1898, p. 229 ; Cesàro 1939, p. 193 ; Grand'hénry 1976, p. 45 ; Cohen 1963, p. 60 ; Dhina 1938, p. 138 ; W. Marçais 1908, p. 79.

⁶⁷ Cf. 1.3.4 (structure syllabique) ; et Cf. Grand'hénry 1976, p. 44 et Ph. Marçais 1977, p. 28.

⁶⁸ On retrouve ce même phénomène dans le parler ḥassāne (cf. Cohen 1963, p. 94), dans le parler de Saïda (cf. W. Marçais 1908, p. 125) et dans le parler des 'Arbāe (cf. Dhina 1938, p. 337).

⁶⁹ Cf. Stumme 1898, p. 233 et p. 234, et Cesàro 1939, p. 219 et p. 220.

⁷⁰ Cf. Cohen 1963, p. 95 ; cf. Grand'hénry 1976, p. 47 ; cf. W. Marçais 1908, p. 81 ; cf. Dhina 1938, p. 321.

3. *ɛədd, ɛəddi, ɛəddu.*

4. *ɛədd, ɛədda, ɛəddin, ɛəddāt.*

Le participe actif a le schème $C_1\bar{a}C_2C_3$, avec un allongement de la voyelle.

5. *mæəduḍ, mæəduḍa, mæəduḍin, mæəduḍāt.*

Le participe passif a le schème $məC_1C_2\bar{u}C_3$, avec préfixation d'un m- et insertion de la voyelle longue \bar{u} entre les deux consonnes identiques.

2.1.2.3. Le verbe assimilé.

Il s'agit des verbes dont la première radicale est une semi-voyelle w ou y. Exemple : *ugəf, yūguf* « être debout » et *ibəs, yībəs* « sécher ».

1. *ugəft, ugəft, ugəfti, ugəf, wəgfət, ugəfna, ugəftu, wəgfu ; ibəst, ibəst, ibəsti, ibəs, yəbsət, ibəsna, ibəstu, yəbsu.*

L'adjonction des désinences -ət et -u (qui commencent par une voyelle) entraîne le passage du radical *ugəf* au radical *wəgf* et de *ibəs* à *yəbs*⁷¹.

2. *nūguf, tūguf, tūgfi, yūguf, tūguf, nūgfu, tūgfu, yūgfu ; nībəs, tībəs, tībši, yībəs, tībəs, nībšu, tībšu, yībšu.*

A la conjugaison préfixale, la première radicale est articulée avec une voyelle longue (exemple : *[nūguf]* « je me lève et *[tībəs]* « tu sèches »), mais il s'agit en fait de **nəwguf* et de **təybəs*, où *əw est réalisé [\bar{u}] et où *əy est réalisé [\bar{i}]⁷². L'adjonction au radical de la finale -u ne cause pas de mutation syllabique⁷³.

3. *ūguf, ūgfi, ūgfu ; ībəs, ībši, ībšu.*

A l'impératif, la situation est la même qu'à l'inaccompli : la première radicale est articulée en voyelle longue.

4. *wāgəf, wāgfa, wāgfīn, wāgfāt ; yābəs, yābsa, yābsīn, yābsāt.*

5. *mūgūf, mūgūfa, mūgūfīn, mūgūfāt ; mībūs, mībūsa, mībūsīn, mībūsāt.*

2.1.2.4. Le verbe concave⁷⁴.

Ce sont les verbes dont la deuxième radicale est une semi-voyelle. Exemples : *sāg,* isūg « conduire » ; *fāg, ifīg* « se réveiller » ; *bān, ibān* « apparaître ».

1. *sugt, sugt, sugti, sāg, sāgət, sugna, sugtu, sāgu ; fəgt, fəgt, fəgti, fāg, fāgət, fəgna, fəgtu, fāgu ; bənt, bənt, bənti, bān, bānət, bənnā, bəntu, bānu.*

La conjugaison suffixale se caractérise par un abrègement de la voyelle aux personnes autres que la troisième, dont les désinences commencent par une consonne : les voyelles ā et ī s'abrègent toutes les deux en ə ; quant à la voyelle \bar{u} , elle s'abrège en u⁷⁵.

2. *nsūg, tsūg, tsūgi, isūg, tsūg, nsūgu, tsūgu, isūgu ; nfig, tfig, tfigi, ifig, tfig, nfigu, tfigu, ifigu ; nbān, tbān, tbāni, ibān, tbān, nbānu, tbānu, ibānu.*

A la conjugaison préfixale, il existe trois sous-classes, selon le timbre de la voyelle : \bar{u} , \bar{i} , \bar{a} ⁷⁶. Cependant, les verbes à alternance $C_1\bar{a}C_3$ / $iC_1\bar{a}C_3$ sont peu nombreux. On ne connaît que trois exemples : *bān, ibān* « apparaître », *xāf, ixāf* « avoir peur » et *bāt, ibāt* « passer la nuit ».

⁷¹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 44 ; Dhina 1938, p. 322 ; Cesàro 1939, p. 221-222.

⁷² Cf. Ph. Marçais 1977, p. 45 ; Geist 1980, p. 21 ; Dhina 1938, p. 322 ; Saada 1984, p. 53, W. Marçais 1908, p. 82 ; Cesàro 1939, p. 222.

⁷³ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 45.

⁷⁴ Cf. Stumme 1898, pp. 235-236 et Cesàro 1939, pp. 225-228.

⁷⁵ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 46 et Geist 1980, p. 24.

⁷⁶ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 46.

3. sūg, sūgi, sūgu ; fig, figi, figu ; bān, bāni, bānu.

A l'impératif, le radical est le même qu'à la conjugaison préfixale.

4. sāyæg, sāyga, sāygīn, sāygāt ; fāyæg, fāyga, fāygīn, fāygāt ; bāyən, bāyna, bāynīn, bāynāt.

5. māsūg, māsūga, māsūgīn, māsūgāt ; māfyūg, māfyūga, māfyūgīn, māfyūgāt ; mābyūn, mābyūna, mābyūnīn, mābyūnāt.

2.1.2.5. Le verbe défectueux.

Ce sont les verbes dont la troisième radicale est une semi-voyelle. Exemples : šra, yəšri « acheter » et lga, yəlga « trouver »⁷⁷. Il n'existe qu'une seule forme d'accompli, commune aux deux types de verbes⁷⁸.

1. šrēt, šrēt, šrēti, šra, šrāt, šrēna, šrētu, šru ; lgēt, lgēt, lgēti, lga, lgāt, lgēna, lgētu, lgu.

A la conjugaison suffixale, le radical des verbes est du type C₁C₂ē- ; le ē étant une réduction de la diphtongue ay.

A la troisième personne du féminin, le parler arabe de Tripoli connaît la forme C₁C₂ət, trait caractéristique des parlers de type bédouin⁷⁹.

A la troisième personne du pluriel, il n'y a pas de reconstruction du paradigme avec des formes telles que šrāw ou lgāw, comme on les retrouve dans les parlers innovants préhilaliens, où apparaît la voyelle longue ā⁸⁰. La désinence du pluriel est -u.

2. nəšri, təšri, təšri, yəšri, təšri, nəšru, təšru, yəšru ; nəlga, təlga, təlgi, yəlga, təlga, nəlgu, təlgu, yəlgu.

A la deuxième personne du féminin singulier, on trouve : təšri « tu achètes » et təlgi « tu trouves ». Aux personnes du pluriel, on trouve : nəšru « nous achetons », təlgu « vous trouvez », yəšru « ils achètent ». Il n'y a pas de reconstruction du paradigme avec des formes telles que təlgāy, nəšrīw, təlgāw, comme dans les parlers novateurs préhilaliens, où apparaissent les voyelles longues ā et ī⁸¹. La désinence du féminin est -i et celle du pluriel -u.

3. əšri, əšri, əšru ; əlga, əlgi, əlgu.

4. šāri, šārya, šāryīn, šāryāt ; lāgi, lāgyāt, lāgyīn, lāgyāt.

5. məšri, məšriya, məšriyīn, məšriyāt ; məlgi, məlgiya, məlgiyīn, məlgiyāt.

2.1.2.6. Le verbe anciennement hamzé⁸².

Les verbes qui sont traités dans cette partie sont en fait les verbes hamzés de l'arabe classique 'axada « il a pris », ya'xudu « il prendra » et 'akala « il a mangé », ya'kulu « il mangera ». Ces verbes ont leur correspondant dans le parler arabe de Tripoli : /xɗa/, /yāxud/⁸³ et /kla/, /yākul/.

1. klēt, klēt, klēti, kla, klāt, klēna, klētu, klu ; xɗēt, xɗēt, xɗēti, xɗa, xɗēna, xɗētu, xɗu.

⁷⁷ Les auteurs ne citent pas de verbe de type C₁C₂a, yəC₁C₂u.

⁷⁸ Au Machrek, il y a des parlers où on a lgi à l'accompli.

⁷⁹ Cf. W. Marçais 1950, p. 212 ; Ph. Marçais 77, p. 48 ; Cohen 1963, pp. 105-106.

⁸⁰ Cf. W. Marçais 1950, p. 212 et Ph. Marçais 1977, p. 48.

⁸¹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 48 ; W. Marçais 1908, p. 86 ; W. Marçais 50, p. 212 ; Cohen 1963, p. 106 ; Grand'hénry 1976, p. 49 ; Dhina 1950, p. 324.

⁸² Cf. Stumme 1898, p. 238 et Cesàro 1939, pp. 236-239.

⁸³ Le phonème /d/ est réalisé [d] dans le parler arabe de Tripoli (cf. 1.1.9. Interdentales).

Ils se conjuguent, à la conjugaison suffixale, sur le modèle du verbe défectueux⁸⁴.

2. *nākul, tākul, tākli, yākul, tākul, nāklu, tāklu, yāklu ; nāxuḍ, tāxuḍ, tāxḍi, yāxuḍ, tāxuḍ, nāxḍu, tāxḍu, yāxḍu.*

3. *kūl, kūli, kūlu ; xūḍ, xūḍi, xūḍu.*

A l'impératif, ils sont traités comme des verbes concaves⁸⁵.

4. *wākəl, wākla, wāklīn, wāklāt ; wāxəḍ, wāxḍa, wāxḍīn, wāxḍāt.*

Les auteurs citent plusieurs variantes pour les participes actifs : à côté de *wākəl*, on trouve *ākəl, yākəl* et *mākəl* ; à côté de *wāxəḍ*, on trouve *āxəḍ, yāxəḍ* et *māxəḍ*.

5. *mākūl, mākūla, mākūlīn, mākūlāt ; mākūḍ, mākūḍa, mākūḍīn, mākūḍāt.*

Les auteurs mentionnent, à côté de *mākūl, mūkūl* et à côté de *mākūḍ, mūkūḍ*.

2.1.3. Les formes dérivées.

2.1.3.1. 2^{ème} forme⁸⁶.

Cette forme se caractérise par le redoublement de la deuxième consonne radicale. Elle donne aux verbes les valeurs suivantes :

– causative, exprimant l'idée que le sujet fait faire l'action exprimée par le verbe à la forme simple. Exemples : *xrəʒ* « sortir » > *xərrəʒ* « faire sortir », *rkəb* « monter » > *rəkkəb* « faire monter », *xəšš* « entrer » > *xəššəš* « faire entrer », *rgəd* dormir > *rəggəd* « faire dormir ». Il s'agit, comme le précise Dominique Caubet⁸⁷, « d'une diathèse causative [...], qui augmente la valence verbale, transformant un verbe intransitif en verbe transitif ».

– factitive, exprimant l'idée de mettre dans un état (le sujet amenant quelque chose à l'état exprimé par l'adjectif). Exemples : *mərrəḍ* « rendre malade » (< *mrḍ* « malade »), *səmmən* « engraisser » (< *smīn* « gras »).

– intensive, exprimant une action exercée sur plusieurs objets, ou de façon répétée, ou habituelle. Exemples : *xərrəb* « détruire », *fəlləg* « casser », *nəggəz* « sauter », *xəbbəʒ* « battre ».

– dénomivative, permettant de passer d'un nom ou un adjectif à un verbe. Exemple : *xəbbəz* « faire du pain » (< *xubz* « pain »), *məlləḥ* « saler » (< *melḥ* « sel »).

– délocutive. Exemple : *səlləm* « saluer ».

– cette valeur permet parfois le passage de l'adverbe au verbe. Exemple : *bəkkər* « se lever tôt » (< *bəkri* « tôt »).

2.1.3.1.1. Le verbe sain.

Exemple : *səlləm, isəlləm* « saluer ».

1. *səlləmt, səlləmt, səlləmti, səlləm, səllmət, səlləmnə, səlləmtu, səllmu.*

2. *nsəlləm, tsəlləm, tsəllmi, isəlləm, tsəlləm, nsəllmu, tsəllmu, isəllmu.*

3. *səlləm, səllmi, səllmu.*

4. *msəlləm, msəllma, msəllmīn, msəllmāt.*

⁸⁴ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 50 ; Geist 1980, p. 28 ; Dhina 1938, p. 324 et Cohen 1963, pp. 110-111.

⁸⁵ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 51 et Dhina 1938, p. 324.

⁸⁶ Cf. Stumme 1898, pp. 240-242 ; Cesàro 1939, pp. 185-187 ; Griffini 1913, p. XLI et p. XXXVI ; Ph. Marçais 1977, p. 58 ; Cohen 1963, pp. 122-124, Geist 1980, p. 29.

⁸⁷ Cf. Caubet 1993, p. 44 (tome I).

2.1.3.1.2. Le verbe sourd.

Exemple : dǎllǎl, idǎllǎl « offrir (à la vente) ».

L'adjonction des suffixes, qui sont des voyelles ou qui commencent par une voyelle (-ǣt et -u), provoque la chute de la voyelle brève de la deuxième syllabe du radical. Il en résulte une séquence de trois consonnes semblables, qui se réduit, dans la prononciation, à deux. Exemples :

– à la conjugaison suffixale : dǎllǎl + ǣt = *dǎllǎlǣt > *dǎllǣt > dǎllǣt (3^{ème} pers. fém. sg.) et dǎllǎl + u = *dǎllǎlu > *dǎlllu > dǎlllu (3^{ème} pers. pl.) et on a donc confusion, à ces personnes, de la première et de la deuxième forme verbale ;

– à la conjugaison préfixale : tdǎllǎl + i = *tdǎllǎli > *tdǎllli > tdǎlli (2^{ème} pers. fém. sg.), ndǎllǎl + u = *ndǎllǎlu > *ndǎlllu > ndǎlllu (1^{ère} pers. pl.), tdǎllǎl + u = *tdǎllǎlu > *tdǎlllu > tdǎlllu (2^{ème} pers. pl.), idǎllǎl + u = *idǎllǎlu > *idǎlllu > idǎlllu (3^{ème} pers. pl.) et on a également confusion entre la première et la deuxième forme ;

– à l'impératif : dǎllǎl + i = *dǎllǎli > *dǎllli > dǎlli (fém. sg.), dǎllǎl + u = *dǎllǎlu > *dǎlllu > dǎlllu (pl.), et ces impératifs se confondent avec ceux de la première forme ;

– pour les participes : mdǎllǎl + a = *mdǎllǎla > *mdǎllla > mdǎlla (fém. sg.), mdǎllǎl + īn = *mdǎllǎlīn > *mdǎlllīn > mdǎllīn (masc. pl.), mdǎllǎl + āt = *mdǎllǎlāt > *mdǎlllāt > mdǎllāt (fém. pl.).

1. dǎllǣt, dǎllǣti, dǎllǣti, dǎllǣl, dǎllǣt, dǎllǣlna, dǎllǣtu, dǎlllu.

2. ndǎllǣl, tdǎllǣl, tdǎlli, idǎllǣl, tdǎllǣl, ndǎlllu, tdǎlllu, idǎlllu.

3. dǎllǣl, dǎlli, dǎlllu.

4. mdǎllǣl, mdǎlla, mdǎllīn, mdǎllāt.

2.1.3.1.3. Le verbe assimilé.

Exemples : wǣssǣl, iwǣssǣl « faire arriver » et yǣbbǣs, iyǣbbǣs « sécher ».

1. wǣssǣlt, wǣssǣlt, wǣssǣlti, wǣssǣl, wǣssǣlǣt, wǣssǣlna, wǣssǣltu, wǣssǣlu ; yǣbbǣst, yǣbbǣst, yǣbbǣsti, yǣbbǣs, yǣbbǣsǣt, yǣbbǣsna, yǣbbǣstu, yǣbbǣsu.

2. nwǣssǣl, twǣssǣl, twǣssǣli, iwǣssǣl, twǣssǣl, nwǣssǣlu, twǣssǣlu, iwǣssǣlu ; nyǣbbǣs, tyǣbbǣs, tyǣbbǣsi, iyǣbbǣs, tyǣbbǣs, nyǣbbǣsu, tyǣbbǣsu, iyǣbbǣsu.

3. wǣssǣl, wǣssǣli, wǣssǣlu ; yǣbbǣs, yǣbbǣsi, yǣbbǣsu.

4. mwǣssǣl, mwǣssǣla, mwǣssǣlīn, mwǣssǣlāt ; myǣbbǣs, myǣbbǣsa, myǣbbǣsīn, myǣbbǣsāt.

2.1.3.1.4. Le verbe concave.

Exemples : zǣwwǣd, izǣwwǣd « avancer », sǣyyǣb, isǣyyǣb « lâcher ».

1. zǣwwǣdt, zǣwwǣdt, zǣwwǣdti, zǣwwǣd, zǣwwǣdǣt, zǣwwǣdna, zǣwwǣdtu, zǣwwǣdu ; sǣyyǣbt, sǣyyǣbt, sǣyyǣbti, sǣyyǣb, sǣyyǣbǣt, sǣyyǣbna, sǣyyǣbtu, sǣyyǣbu.

2. nzǣwwǣd, tzǣwwǣd, tzǣwwǣdi, izǣwwǣd, tzǣwwǣd, nzǣwwǣdu, tzǣwwǣdu, izǣwwǣdu ; nsǣyyǣb, tsǣyyǣb, tsǣyyǣbi, isǣyyǣb, tsǣyyǣb, nsǣyyǣbu, tsǣyyǣbu, isǣyyǣbu.

3. zǣwwǣd, zǣwwǣdi, zǣwwǣdu ; sǣyyǣb, sǣyyǣbi, sǣyyǣbu.

4. mzǣwwǣd, mzǣwwǣda, mzǣwwǣdīn, mzǣwwǣdāt ; msǣyyǣb, msǣyyǣba, msǣyyǣbīn, msǣyyǣbāt.

2.1.3.1.5. Le verbe défectueux.

Exemple : sǣmma, isǣmmi « nommer ».

1. sǣmmēt, sǣmmēt, sǣmmēti, sǣmma, sǣmmǣt, sǣmmēna, sǣmmētu, sǣmmu.

2. nsǣmmi, tsǣmmi, tsǣmmi, isǣmmi, tsǣmmi, nsǣmmu, tsǣmmu, isǣmmu.

3. səmmi, səmmi, səmmu.

4. msəmmi, msəmmīya, msəmmīyīn, msəmmīyāt.

2.1.3.2. 3^{ème} forme.

Cette forme se caractérise par l'existence d'un ā (long) entre la première et la deuxième radicale. Cette forme fournit des verbes conatifs (tension ou effort pour faire une action), ainsi que des verbes exprimant une action exercée vers un objet⁸⁸. Nous n'avons trouvé, chez les auteurs, ni verbes sourds, ni verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.2.1. Le verbe sain.

Exemple : sāməḥ, isāməḥ « pardonner »

1. sāməḥt, sāməḥt, sāməḥti, sāməḥ, sāmḥət, sāməḥna, sāməḥtu, sāmḥu.

2. nsāməḥ, tsāməḥ, tsāmḥi, isāməḥ, tsāməḥ, nsāmḥu, tsāmḥu, isāmḥu.

3. sāməḥ, sāmḥi, sāmḥu.

4. msāməḥ, msāmḥa, msāmḥīn, msāmḥāt.

2.1.3.2.2. Le verbe concave.

Exemples : žāwəb, ižāwəb « répondre » et əāyət, ieāyət « crier ».

1. žāwəbt, žāwəbt, žāwəti, žāwəb, žāwəbət, žāwəbna, žāwəbtu, žāwbu ; əāyətt, əāyətt, əāyətti, əāyət, əāyətət, əāyətəna, əāyəttu, əāyṭu.

2. nžāwəb, tžāwəb, tžāwəbi, ižāwəb, tžāwəb, nžāwbu, tžāwbu, ižāwbu ; neāyət, teāyət, teāyṭi, ieāyət, teāyət, neāyṭu, teāyṭu, ieāyṭu.

3. žāwəb, žāwəbi, žāwbu ; əāyət, əāyṭi, əāyṭu.

4. mžāwəb, mžāwəba, mžāwəbīn, mžāwəbāt ; meāyət, meāyṭa, meāyṭīn, meāyṭāt.

2.1.3.2.3. Le verbe défectueux.

Exemple : lāga, ilāgi « aller à la rencontre de ».

1. lāgət, lāgət, lāgəti, lāga, lāgət, lāgəna, lāgətu, lāgu.

2. nlāgi, tlāgi, tlāgi, ilāgi, tlāgi, nlāgu, tlāgu, ilāgu.

3. lāgi, lāgi, lāgu.

4. mlāgi, mlāgya, mlāgyīn, mlāgyāt.

2.1.3.3. 5^{ème} forme⁸⁹.

Cette forme se caractérise par la préfixation de t- à la deuxième forme (caractérisée par le redoublement de la deuxième radicale). Elle constitue le réfléchi de la deuxième forme (exemples : twətta « se préparer » < wətta « préparer », ttəkka « s'appuyer » < təkka « appuyer »), mais a également d'autres sens comme la valeur de moyen, où l'agent est intérieur au procès (exemple : tfəkkər « se souvenir », tləffət « se retourner », tkəlləm « parler »).

2.1.3.3.1. Le verbe sain.

Exemple : tnəffəs, yətnəffəs « respirer ».

1. tnəffəst, tnəffəst, tnəffəsti, tnəffəs, tnəffəsət, tnəffəsna, tnəffəstu, tnəffəsu.

⁸⁸ Cf. Cesàro 1939, p. 185 ; Cohen 1963, p. 126 ; Ph. Marçais 1977, p. 60.

⁸⁹ Cf. Stumme 1898, p. 242 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Geist 1980, p. 30 ; Ph. Marçais 1977, p. 58 ; Cohen 1963, pp. 139-140.

2. nətnəffəs, tətnəffəs, tətnəffəsi, yətnəffəs, tətnəffəs, nətnəffəs, tətnəffəs, yətnəffəs.

3. tnəffəs, tnəffəsi, tnəffəs.

4. mətnəffəs, mətnəffəs, mətnəffəs, mətnəffəs.

2.1.3.3.2. Le verbe sourd.

Exemple : tdəlləl, yətdəlləl « être détaché »

1. tdəlləlt, tdəlləlt, tdəlləlti, tdəlləl, tdəllət, tdəlləlna, tdəlləltu, tdəllu.

2. nətdəlləl, tətdəlləl, tətdəlli, yətdəlləl, tətdəlləl, nətdəllu, tətdəllu, yətdəllu.

3. tdəlləl, tdəlli, tdəllu.

4. mətdəlləl, mətdəlla, mətdəllin, mətdəllāt.

2.1.3.3.3. Le verbe assimilé.

Exemple : twəṭṭa, yətwəṭṭa « se préparer »

1. twəṭṭēt, twəṭṭēt, twəṭṭēti, twəṭṭa, twəṭṭət, twəṭṭēna, twəṭṭētu, twəṭṭu.

2. nətwəṭṭa, tətwəṭṭa, tətwəṭṭi, yətwəṭṭa, tətwəṭṭa, nətwəṭṭu, tətwəṭṭu, yətwəṭṭu.

3. twəṭṭa, twəṭṭi, twəṭṭu.

4. mətwəṭṭi, mətwəṭṭiya, mətwəṭṭiyin, mətwəṭṭiyāt.

2.1.3.3.4. Le verbe concave.

Exemple : tšəwwər, yətšəwwər « se révéler »

1. tšəwwərt, tšəwwərt, tšəwwərti, tšəwwər, tšəwwrət, tšəwwərna, tšəwwərtu, tšəwwru.

2. nətšəwwər, tətšəwwər, tətšəwwri, yətšəwwər, tətšəwwər, nətšəwwru, tətšəwwru, yətšəwwru.

3. tšəwwər, tšəwwri, tšəwwru.

4. mətšəwwər, mətšəwwra, mətšəwwrīn, mətšəwwrāt.

2.1.3.3.5. Le verbe défectueux.

Exemple : tğədda, yətgədda « déjeuner »

1. tğəddēt, tğəddēt, tğəddēti, tğədda, tğəddət, tğəddēna, tğəddētu, tğəddu.

2. nətgədda, tətgədda, tətgəddi, yətgədda, tətgədda, nətgəddu, tətgəddu, yətgəddu.

3. tğədda, tğəddi, tğəddu.

4. mətgəddi, mətgəddiya, mətgəddiyin, mətgəddiyāt.

2.1.3.4. 6^{ème} forme⁹⁰.

Cette forme se caractérise par la préfixation de t- à la troisième forme (caractérisée par l'existence d'un ā long entre la première et la deuxième radicale). Elle constitue le réfléchi-passif de la troisième forme et peut avoir une valeur de réciproque (exemples : txāṣəm « se disputer », tsāməḥ « se réconcilier »).

On n'a trouvé, chez les auteurs, ni verbes sourds, ni verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.4.1. Le verbe sain.

Exemple : txāṣəm, yətxāṣəm « se disputer »

⁹⁰ Cf. Stumme 1898, p. 243 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Geist 1980, p. 30 ; Ph. Marçais 1977, p. 60 ; Cohen 1963, p. 141.

1. txāšəmt, txāšəmt, txāšəmti, txāšə, txāšmət, txāšəmnə, txāšəmtu, txāšmu.
2. nətxāšə, təttxāšə, təttxāšmi, yətxāšə, təttxāšə, nətxāšmu, təttxāšmu, yətxāšmu.

3. txāšə, txāšmi, txāšmu.

4. mətxāšə, mətxāšma, mətxāšmīn, mətxāšmāt.

2.1.3.4.2. Le verbe concave.

Exemple : tbāwəs, yətbāwəs « s'embrasser »

1. tbāwəst, tbāwəst, tbāwəsti, tbāwəs, tbāwsət, tbāwəsna, tbāwəstu, tbāwsu.
2. nətbāwəs, tətbāwəs, tətbāwsi, yətbāwəs, tətbāwəs, nətbāwsu, tətbāwsu, yətbāwsu.

3. tbāwəs, tbāwsi, tbāwsu.

4. mətbāwəs, mətbāwsa, mətbāwsīn, mətbāwsāt.

2.1.3.4.3. Le verbe défectueux.

Exemple : tlāga, yətlāga « se rencontrer »

1. tlāgēt, tlāgēt, tlāgēti, tlāga, tlāgēna, tlāgētu, tlāgu.
2. nətlāga, tətlāga, tətlāgi, yətlāga, tətlāga, nətlāgu, tətlāgu, yətlāgu.
3. tlāga, tlāgi, tlāgu.
4. mətlāgi, mətlāgya, mətlāgyīn, mətlāgyāt

2.1.3.5. 7^{ème} forme⁹¹.

Cette forme s'obtient par la préfixation de n- à la forme simple. Elle constitue le passif de la forme simple. On n'a pas trouvé, chez les auteurs, de verbes assimilés entrant dans cette catégorie. On n'a pas trouvé, non plus, chez les auteurs de passifs vocaliques⁹².

2.1.3.5.1. Le verbe sain.

Exemple : nktəb, yənktəb « être écrit »

1. nktəbt, nktəbt, nktəbti, nktəb, nkətbət, nktəbna, nktəbtu, nkətbu.
2. nənktəb, tənktəb, tənktbi, yənktəb, tənktəb, nənktbu, tənktbu, yənktbu.
3. ənktəb, ənktbi, ənktbu.
4. Il n'existe pas de participes à la septième forme.

2.1.3.5.2. Le verbe sourd.

Exemple : nəədd, yənəədd « être mordu »

1. nəəddēt, nəəddēt, nəəddēti, nəədd, nəəddət, nəəddēna, nəəddētu, nəəddu.
2. nənəədd, tənəədd, tənəəddi, yənəədd, tənəədd, nənəəddu, tənəəddu, yənəəddu.
3. ənəədd, ənəəddi, ənəəddu.

2.1.3.5.3. Le verbe concave.

Exemple : nzād, yənzād « être mis au monde »

⁹¹ Cf. Stumme 1898, pp. 243-244 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Griffini 1913, p. XLI ; W. Marçais 1908, p. 99 ; Ph. Marçais 1977, p. 62 ; Saada 1984, p. 58 ; Grand'hénry 1976, p. 55 ; Dhina 1938, p. 329 ; Cohen 1963, pp. 129-130.

⁹² Comme on en trouve dans les parlers arabe du Fezzân (cf. Ph. Marçais 2001, pp. XIII-XIV).

1. nzədt, nʒədt, nʒədti, nʒād, nʒədna, nʒədtu, nʒādu.
2. nənʒād, tənʒād, tənʒādi, yənʒād, tənʒād, nənʒādu, tənʒādu, yənʒādu.
3. ənʒād, ənʒādi, ənʒādu.

2.1.3.5.4. Le verbe défectueux.

Exemple : nɣla, yəŋɣla « être frit »

1. nɣlēt, nɣlēt, nɣlēti, nɣla, nɣlēt, nɣlēna, nɣlētu, nɣlu.
2. nəŋɣla, təŋɣla, təŋɣli, yəŋɣla, təŋɣla, nəŋɣlu, təŋɣlu, yəŋɣlu.
3. əŋɣla, əŋɣli, əŋɣlu.

2.1.3.6. 8^{ème} forme⁹³.

Cette forme se caractérise par l'infixation de -t- après la première radicale. Elle constitue le réfléchi de la forme saine, exprimant souvent une action réalisée par le sujet pour lui-même. On n'a pas trouvé de verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.6.1. Le verbe sain.

Exemple : ltfət, yəltfət « se retourner »

1. ltfətt, ltfətt, ltfətti, ltfət, ltəftət, ltfətna, ltfəttu, ltfətu.
2. nəltfət, təltfət, təltəfti, yəltfət, təltfət, nəltəftu, təltəftu, yəltəftu.
3. əltfət, əltfti, əltftu.
4. məltfət, məltəfta, məltəftīn, məltəftāt.

2.1.3.6.2. Le verbe sourd.

Exemple : ltəmm, yəltəmm « se rassembler »

1. ltəmmēt, ltəmmēt, ltəmmēti, ltəmm, ltəmmət, ltəmmēna, ltəmmētu, ltəmmu.
2. nəltəmm, təltəmm, təltəmmi, yəltəmm, təltəmm, nəltəmmu, təltəmmu, yəltəmmu.
3. əltəmm, əltəmmi, əltəmmu.
4. məltəmm, məltəmma, məltəmmīn, məltəmmāt.

2.1.3.6.3. Le verbe concave.

Exemple : rtāḥ, yərtāḥ « se reposer »

1. rtāḥt, rtāḥt, rtāḥti, rtāḥ, rtāḥət, rtāḥna, rtāḥtu, rtāḥu.
2. nərtāḥ, tərtāḥ, tərtāḥi, yərtāḥ, tərtāḥ, nərtāḥu, tərtāḥu, yərtāḥu.
3. ərtāḥ, ərtāḥi, ərtāḥu.
4. mərtāḥ, mərtāḥa, mərtāḥīn, mərtāḥāt.

2.1.3.6.4. Le verbe défectueux.

Exemple : rtxa, yərtxa « devenir mou »

1. rtxēt, rtxēt, rtxēti, rtxa, rtxət, rtxēna, rtxētu, rtxu.
2. nərtxa, tərtxa, tərtxi, yərtxa, tərtxa, nərtxu, tərtxu, yərtxu.
3. ərtxa, ərtxi, ərtxu.
4. mərtxi, mərtxīya, mərtxīyīn, mərtxīyāt.

⁹³ Cf. Stumme 1898, pp. 244-245 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Ph. Marçais 1977, p. 63 ; Geist 1980, p. 31 ; Cohen 1963, p. 135 ; Grand'hénry 1976, p. 55 ; Dhina 1938, p. 329 ; W. Marçais 1908, p. 215.

2. 1.3.7. 10^{ème} forme⁹⁴.

Cette forme se caractérise par la préfixation de *st-* à la forme simple. Elle a une valeur désidérative : on demande ou on veut que soit réalisée pour soi la notion exprimée par la racine (exemple : *stāhəl* « gagner, mériter »), une valeur de réfléchi-interne rapprochant cette forme de la cinquième forme (exemple : *stāgna* « s'enrichir »).

On n'a trouvé ni verbes sourds, ni verbes concaves, entrant dans cette catégorie, dans le parler arabe de Tripoli.

2. 1.3.7.1. Le verbe sain.

Exemple : *stāxbər, yəstāxbər* « se renseigner »

1. *stāxbərt, stāxbərt, stāxbərti, stāxbər, stāxbərt, stāxbərna, stāxbərtu, stāxbu.*

2. *nəstāxbər, təstāxbər, təstāxbri, yəstāxbər, təstāxbər, nəstāxbu, təstāxbu, yəstāxbu.*

3. *stāxbər, stāxbri, stāxbu.*

4. *məstāxbər, məstāxbra, məstāxbri, məstāxbāt.*

2. 1.3.7.2. Le verbe assimilé.

Exemple : *stāləd, yəstāləd* « naître »

On remarque que *əw* se change en *ā* (**stāwləd* > *stāləd*)⁹⁵.

1. *stālədt, stālədt, stālədti, stāləd, stāldət, stālədna, stālədtu, stāldu.*

2. *nəstāləd, təstāləd, təstāldi, yəstāləd, təstāləd, nəstāldu, təstāldu, yəstāldu.*

3. *stāləd, stāldi, stāldu.*

4. *məstāləd, məstālda, məstāldi, məstāldāt.*

2. 1.3.7.3. Le verbe défectueux.

Exemple : *stāgna, yəstāgna* « s'enrichir »

1. *stāgnēt, stāgnēt, stāgnēti, stāgna, stāgnət, stāgnēna, stāgnētu, stāgnu.*

2. *nəstāgna, təstāgna, təstāgni, yəstāgna, təstāgna, nəstāgnu, təstāgnu, yəstāgnu.*

3. *stāgna, stāgni, stāgnu.*

4. *məstāgni, məstāgniya, məstāgniyn, məstāgniāt.*

2.1.3.8. *ba, yāba / ḥḥa, yəḥḥi*.

Pour dire « vouloir, aimer », on se sert de deux verbes : *bā, yābā* et *ḥḥā, yəḥḥi*. Dans l'usage, le premier verbe est utilisé à la conjugaison suffixale, alors que le second est employé pour la conjugaison préfixale. D'après Stumme et Cesàro, la particule *b-* qui sert à marquer le futur serait dérivée du verbe *yəḥḥi* (cf. 3.3.2. Expression du futur).

2.1.3.8.1. *ba, yāba*.

1. *bēt, bēt, bēti, ba, bət, bēna, bētu, bu.*

2. *nāba, tāba, tābi, yāba, tāba, nābu, tābu, yābu.*

⁹⁴ Cf. Stumme 1898, pp. 245-246 ; Cesàro 1939, p. 187 ; Griffini 1913, p. XLI ; Geist 1980, p. 32 ; Cohen 1963, p. 137 ; Grand'hénry 1976, p. 56 ; Marçais 1908, p. 104 ; Dhina 1938, p. 330 ; Saada 1984, p. 59.

⁹⁵ Ph. Marçais précise que ce fait est propre à certains parlers bédouins (cf. Ph. Marçais 1977, p. 66).

2.1.3.8.2. ḥḥa, yəḥḥi.

1. ḥḥet, ḥḥet, ḥḥeti, ḥḥa, ḥḥat, ḥḥena, ḥḥetu, ḥḥū.

2. nəḥḥi, təḥḥi, təḥḥi, yəḥḥi, təḥḥi, nəḥḥu, təḥḥu, yəḥḥu.

Je n'ai trouvé, chez les auteurs, ni les participes, ni les impératifs de ces deux verbes.

Pour la morphologie verbale, on remarque qu'il n'y a pas d'innovations, comme dans les parlers préhilaliens : on distingue le genre dans les conjugaisons, au singulier⁹⁶ ; dans les verbes défectueux, il n'y a pas reconstruction du paradigme, avec des formes comme təlgāy, yəbdāw, šrāw, mšāt, par exemple (où apparaît la voyelle longue ā) ; et le passif de la 1^{ère} forme se forme au moyen de la 7^{ème} forme (nC₁C₂əC₃) et le réfléchi de la 1^{ère} forme au moyen de la 8^{ème} forme (C₁tC₂əC₃), comme dans les parlers de type Sulaym.

2.2. Pronoms.

Les pronoms personnels indépendants et les pronoms personnels suffixes seront traités.

2.2.1. Pronoms personnels indépendants⁹⁷.

	Singulier	Pluriel
1 ^{ère} pers.	āne	ḥne
2 ^{ème} pers. masc.	āntā	āntum
2 ^{ème} pers. fém.	enti	
3 ^{ème} pers. masc.	hūwā	humma
3 ^{ème} pers. fém.	hīyā	

Tableau des pronoms personnels indépendants

2.2.1.1. A la deuxième personne du singulier, on remarque qu'il y a distinction de genre : le masculin āntā se distingue du féminin enti. Les deux genres ne sont pas confondus, comme c'est le cas dans les parlers innovants citadins préhilaliens.

2.2.1.2. Au pluriel, on ne distingue pas le genre, contrairement à certains parlers bédouins très conservateurs⁹⁸. On retrouve, à la troisième personne du pluriel, la forme bédouine hummā.

⁹⁶ Mais pas au pluriel, comme on le retrouve dans le parler des Marāzig (Sud tunisien) et les parlers bédouins du Fezzān (Libye), très conservateurs (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

⁹⁷ Cf. Stumme 1898, p. 268 ; Cesàro 1939, p. 44 ; Ph. Marçais 1977, p. 188 ; Ph. Marçais 2001, p. 223.

⁹⁸ Comme dans le parler des Marāzig (Sud-Tunisie) et dans les parlers du Fezzān (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

2.2.2. Pronoms personnels suffixes⁹⁹.

	Singulier	Pluriel
1 ^{ère} pers.	-i (ou -y) ~ -yā / -ni	-nā
2 ^{ème} pers. masc.	-āk ~ -k	-kum
2 ^{ème} pers. fém.		
3 ^{ème} pers. masc.	-āh ~ -h ~ -a ~ -hu ¹⁰⁰	-hum
3 ^{ème} pers. fém.	-hā	

Tableau des pronoms personnels suffixes joints aux verbes et aux noms

2.2.2.1. A la première personne du singulier, -ni est le pronom suffixé aux verbes (exemples : šbaḥ-ni « il m'a vu », bās-ni « il m'a embrassé », ežāb-ni « il m'a plu »), alors que -y est la forme suffixée aux noms et aux prépositions dont la finale est une consonne ou une voyelle de timbre autre que i et e (exemples : ḥōš-i « ma maison », mfātūh-i « mes clés », xū-y « mon frère », bū-y « mon père », ešā-y « mon dîner », guddām-i « devant moi », meā-y « avec moi »). Lorsqu'on suffixe un pronom de première personne du singulier à un nom ou à une préposition qui se termine par /ī/ ou /ē/, alors le pronom utilisé est -ya (exemples : kursī-yā « ma chaise », īdē-yā « mes mains », eālē-yā « sur moi », fī-yā « dans moi », lē-yā « pour moi »).

2.2.2.2. A la troisième personne du masculin singulier, on suffixe le pronom -h à un nom ou à une préposition se terminant par une voyelle, comme dans les parlers de type bédouin. Exemples : bū-h « son père », xū-h « son frère », ešā-h « son dîner », elē-h « sur lui », fī-h « dans lui, en lui ».

Le /h/ du suffixe -āh peut s'amuir et le suffixe est alors réalisé -ā¹⁰¹. Exemples : wuld-ā « son fils », bēt-ā « sa tente », gālb-ā « son cœur ». Cesàro nous précise que ce /h/ s'amuit systématiquement quand le suffixe est lié à un verbe à la forme négative et, dans ce cas-là, la voyelle devient longue et prend l'accent (cf. 1.1.11.2.)¹⁰². Exemples : mā-ḍrābt-ā-š « il ne l'a pas frappé », mā-žāb-ā-š « il ne l'a pas apporté ».

2.2.3 Interrogatifs.

On traitera dans cette partie certains pronoms interrogatifs, ainsi que l'adjectif interrogatif āma.

2.2.3.1. Pronoms interrogatifs¹⁰³.

qui ? āškūn~āškūn~āškūn ? men ?

Exemples: āškūn yebbī-ni ? « qui me demande ? » ; āškūn āntā ? « qui es-tu ? ». Les pronoms sujets de troisième personne du singulier, hūwā et hīya, s'abrègent en -hu et -hi dans les cas suivants : āškūn-hu ? men-hu ? « qui est-ce (lui) ? » ; āškūn-hi ? men-hi ? « qui est-ce (elle) ? ».

Cesàro précise que men est plus rare que āškūn¹⁰⁴. āškūn est surtout en usage dans les parlers citadins et ruraux¹⁰⁵, alors que men est surtout employé dans les parlers bédouins¹⁰⁶.

⁹⁹ Cf. Stumme 1898, pp. 269-271 ; Cesàro 1939, p. 45 ; Ph. Marçais 1977, p. 191.

¹⁰⁰ Cf. 3.8.1.1.

¹⁰¹ Cf. Cesàro 1939, p. 47 et Stumme 1898, p. 201.

¹⁰² Cf. Cesàro 1939, pp. 47-48.

¹⁰³ Cf. Stumme 1898, p. 272 et Cesàro 1939, p. 67.

de qui ? mn-āškūn ? mn-īn ?

Exemples : mn-āškūn ṭhaššem ? « de qui as-tu honte ? », mn-īn nebbi nxāf ? « de qui devrais-je avoir peur ? ».

pour qui ? à qui ? l-āškūn ? l-men ?

Exemple : hā-l-xādem l-men ? « Pour qui est cette servante ? » ; l-āškūn eṭā ktāb-i ? « à qui a-t-il donné mon livre ? ».

en qui ? f-āškūn ?

avec qui ? māε-āškūn ?

Exemple : māε-āškūn temši le-ṭrābles ? « avec qui vas-tu à Tripoli ? ».

quoi ?, que ? āš ? āš ?

āši ? Exemple : āši gult ? « qu'as-tu dit ? ».

āšen ? Exemple : āšen smaet ? « qu'est-ce que tu as entendu ? ».

šēn ? Exemple : šēn gult ? « qu'as-tu dit ? ».

Les interrogatifs āšen et šēn peuvent être suivis des pronoms personnels de troisième personne du singulier et former les complexes suivants : āšenhūwa, āšēnhu, āšnūwa, āšnu, šēnhūwa, šēnhu et āšēnhīyā, āšēnhi, āšnīyā, āšni, šēnhīyā, šēnhi.

Exemples : āšēnhu žāllā-kum ? « quel bon vent vous amène ? » ; āšnūwa sīrt-āk ? « que t'est-il arrivé ? » ; āšēnhi hīyā l-āmānā lli eṭāḥ-hā l-āk ? « Que t'a-t-il donné en gage ? ».

avec quoi ? b-āš ?

Exemple : b-āš tgāṭṭe ? « avec quoi te couvres-tu ? ».

de quoi ? mn-āš ?

Exemple : mn-āš txāf ? « de quoi as-tu peur ? ».

pour quoi ? l-āš ?

dans quoi ? f-āš ?

Exemple : nxūn f-āš ? « en quoi ai-je trahi ? ».

sur quoi ? eāl-āš ?

par quel moyen ? b-āš ? māε-āš ?

2.2.3.2. Adjectif interrogatif.

quel(s) ?, quelle(s) ? āmā ?

āmā est invariable. Exemples : āmā rāžel ? « quel homme ? » ; āma žihā ? « quel côté ? » ; āma rāzzālā ? « quels hommes ? » ; āmā bnāwīt ? « quelles filles ? ».

2.3. Adverbes¹⁰⁷.

On n'étudiera ici que quelques adverbes et adverbes interrogatifs.

2.3.1. Adverbes.

maintenant tāwwa

tout de suite, à l'instant tāwwa tāwwa

oui nāεam, ē, ēy, āywa, **non** lā

¹⁰⁴ Cf. Cesàro 1939, p. 67.

¹⁰⁵ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 200.

¹⁰⁶ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 200. On retrouve men dans les parlers sahariens : cf. Grand'hénry 1976, p. 68 et Dhina 1938, p. 344 ; en ḥassāniya : cf. Cohen 1963, p. 163 ; dans les parlers du Sud tunisien : cf. Saada 1984, p. 79 et W. Marçais 1908, p. 154.

¹⁰⁷ Cf. Cesàro 1939, p. 74 et Stumme 1898, p. 281 ; et cf. 4.4.

2.3.2. Adverbes interrogatifs.

combien ? geddāš ?

où ? wēn ?

Les pronoms suffixes peuvent se suffixer à l'interrogatif wēn. Voici le paradigme : wēn-i, wēn-āk, wēn-āh, wēn-hā (et wēn-hi), wēn-nā, wēn-kum, wēn-hum.

vers où ? l-wēn ?

d'où ? mn-ēn ?

quand ? āmtā ?

pourquoi ? ʿālāš ?

est-ce que ? -ši ?

La particule -ši (ou -š ou -ěš) se place directement après le verbe (ou la forme verbale), ou le nom sur lequel porte la question. Exemple : klā-ši ? « est-ce qu'il a mangé ? » ; bēidā-ši ? « est-ce qu'elle est loin ? » ; yudx¹⁰⁸lū-š ? « ils rentreront ? » ; fhemt-ěš « tu as compris ? ». On retrouve ce phénomène au Maroc¹⁰⁸ et dans les parlers de l'Est du Maghreb¹⁰⁹.

2.4. Noms.

On traitera quelques aspects de la morphologie nominale : certains diminutifs (trilitères, quadrilitères et adjectifs de couleur), l'élatif, les pluriels de certains quadrilitères et de certains adjectifs, le duel, ainsi que les noms de nombre, de un à dix et de onze à dix-neuf.

2.4.1. Diminutifs¹¹⁰.

2.4.1.1. Le diminutif des trilitères.

2.4.1.1.1. Diminutif sur le schème C₁C₂ēC₃(a).

Le diminutif des trilitères se forme sur le schème C₁C₂ēC₃(a). Le schème C₁C₂ēC₃ propre à certains parlers bédouins s'oppose au schème C₁C₂əyyəC₃ des parlers sédentaires¹¹¹. Exemples : kāl̄b « chien » > klēb « petit chien », maršā « port » > mrēšā « petit port », gubbā « coupole » > gbēbā « petite coupole », ḥelu « doux, sucré » > ḥlēw « un peu doux, sucré ».

2.4.1.1.2. Diminutif sur le schème C₁wēC₃(a).

Les noms dont C₂ est une voyelle longue ont leurs diminutifs formés sur le schème C₁wēC₃(a). Exemples : bāb « porte » > bwēb « petite porte », ḥōš « maison » > ḥwēš « petite maison », rās « tête » > rwēs « petite tête ».

2.4.1.1.3. Diminutif sur le schème C₁C₂əyyəC₃(a).

Le schème fəyyə sert à fabriquer, dans le parler arabe de Tripoli, les diminutifs des noms comportant une voyelle longue entre C₂ et C₃. Exemples : šgīr « petit » > šgēyyer « tout petit », xṛīf « agneau » > xreyyef « petit agneau » et erūsā « épouse » > ereyyāsā « petite épouse ». Il sert également à fabriquer des diminutifs de diminutifs qui ont pour schème C₁C₂ēC₃(a), d'un nombre très limité de noms. Exemples : klēb « petit chien » > kleyyeb « tout petit chien », ulēd « petit garçon » > uleyyed « tout petit garçon » et ʿnēzā « chevrete » > ʿneyyāzā « toute petite ».

¹⁰⁸ Cf. Caubet 1993, pp. 76-77 (tome II).

¹⁰⁹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 281.

¹¹⁰ Cf. Cesàro 1939, p. 143 et Stumme 1898, p. 259.

¹¹¹ Cf. W. Marçais 1950, p. 213.

chèvre »¹¹². En effet le schème $C_1C_2\text{əyyə}C_3$ est, dans les parlers bédouins, le schème de diminutif des noms qui ont une voyelle longue entre C_2 et C_3 ¹¹³.

2.4.1.2. Le diminutif des quadrilitères.

2.4.1.2.1. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3iC_4$.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ (avec une voyelle longue entre la 3^{ème} et la 4^{ème} consonne radicale) forment leur diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3iC_4$. Exemples : meftāḥ « clé » > mfētiḥ « petite clé », serwāl « pantalon » > srēwīl « petit pantalon », šebbāk « grille (pour fenêtre) », šbēbik « petite grille (pour fenêtre) ». Ceci rapproche le parler de Tripoli des parlers bédouins ainsi que le précise William Marçais : « certains faits opposent tout le bloc bédouin au bloc sédentaire [...] au diminutif citadin f'îlel un paradigme bédouin f'êlîl »¹¹⁴.

2.4.1.2.2. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3vC_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$. Exemples : eagrāb « scorpion » > eāgēreb « petit scorpion », ārneb « lièvre » > urēneb « petit lièvre ».

2.4.1.2.3. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3C_4a$.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3C_4a$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3C_4a$. Exemples : țânzra « marmite » > țnēzrā « petite marmite », guntša « taupe » > gnēțșā « petite taupe ».

2.4.1.3. Les diminutifs des adjectifs de couleur.

Les adjectifs de couleur formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $iC_1iC_2vC_3$. C'est un diminutif qui n'est admis que pour les noms de couleurs et qui n'est en usage que dans les parlers de type bédouin, avec une voyelle initiale i¹¹⁵. Exemples : aḥmaṣ « rouge » > iḥīmaṣ, azrāg « bleu » > izirāg, āxḍoṛ « vert » > ixīḍuṛ, akḥal « noir » > ikīḥal.

2.4.1.4. Exceptions.

Les noms suivants ont des diminutifs irréguliers : umm « mère » > umēmā, bu « père » > ḥḥ^wōy, xu « frère » > uxēy, uxt « sœur » > uxeyyā, bent « fille » > bneyyā.

Les diminutifs se forment sur des schèmes qu'on retrouve dans les parlers de type bédouin : le diminutif des trilitères se forme sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3(a)$, qui s'oppose au schème $C_1C_2\text{əyyə}C_3$ des parlers sédentaires (ce dernier schème est utilisé pour les diminutifs de noms de schème $C_1C_2\bar{e}C_3$, y compris lorsqu'il s'agit déjà du diminutif $C_1C_2\bar{e}C_3$) ; les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3iC_4$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$

¹¹² Cf. Cesàro 1939, p. 145.

¹¹³ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 145.

¹¹⁴ Cf. W. Marçais 1950, p. 213. De même, les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$, forment leur pluriel sur le schème $C_1C_2\bar{a}C_3iC_4$; cf. 2.4.3.1. et W. Marçais 1950, p. 213 : « Particulière aussi à tous les parlers considérés est la conservation de i long de la syllabe terminale de pluriel de quadrilitère ».

¹¹⁵ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 147.

des parlers citadins ; et les adjectifs de couleurs formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ forment leurs diminutifs sur le schème $iC_1iC_2vC_3$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2iC_2vC_3$).

2.4.2. Elatifs¹¹⁶.

2.4.2.1. Pour former le comparatif des adjectifs simples, il suffit de placer aktar « plus » après l'adjectif. La construction se fait avec la préposition men. Exemples : es-sāms el-yōm ḥarra aktar men āmes « le soleil aujourd'hui est plus chaud qu'hier », īdē-yā asxan men īdē-k « mes mains sont plus chaudes que tes mains ».

2.4.2.2. Le comparatif peut aussi s'exprimer sur le schème afeal, mais cette forme n'est utilisée que pour quelques adjectifs¹¹⁷. Exemples : akbar « plus grand » < kbīr « grand », aṣḡar « plus petit » < ṣḡīr « petit », aḡla « plus cher » < ḡālī « cher ».

2.4.3. Pluriels¹¹⁸.

2.4.3.1. Pluriel de quadrilitères.

2.4.3.1.1. Le pluriel des quadrilitères qui sont formés sur le schème $C_1vC_2C_3vC_4$ ou $C_1vC_2C_3C_4(a)$ se forme sur le schème $C_1C_2āC_3C_4$ ¹¹⁹. Exemples : defter « registre » > dfāter « registres » ; rōšen¹²⁰ « fenêtre » > rwāšen « fenêtres » ; medṛsa « école » > mdāres « petite école ».

2.4.3.1.2. Le pluriel des quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3āC_4$ se forme sur le schème $C_1C_2āC_3iC_4$ ¹²¹. Exemples : meftāḥ « clé » > mfātīḥ « clés », muṣmār « clou » > mṣāmīr « clous », šebbāk « grille (pour fenêtre) », šbābīk « grilles (pour fenêtre) »¹²².

2.4.3.2. Pluriel des adjectifs.

Les adjectifs formés sur le schème $C_1C_2iC_3$ font leur pluriel sur le schème $C_1C_2āC_3$ ¹²³. Exemples : ṣḡīr « petit » > ṣḡār « petits »¹²⁴ ; kbīr « grand » > kbār « grands » ; smīn « gras » > smān « gras ».

Il existe quelques exceptions, dont le pluriel se forme sur le schème $C_1C_2uC_3$ ¹²⁵ : ždīd « nouveau » > ždud « nouveaux » ; ḡdīm « ancien » > ḡdum « anciens ».

¹¹⁶ Cf. Cesàro 1939, p. 148 ; Stumme 1898, p. 256 ; Ph. Marçais 1977, p. 138 ; Geist 1980, p. 89 ; Dhina 1938, p. 333.

¹¹⁷ Cf. Cesàro 1939, pp. 148-149 ; Ph. Marçais 1977, p. 139.

¹¹⁸ Cf. Cesàro 1939, pp. 112-137 ; Stumme 1898, p. 261-267.

¹¹⁹ Cf. Geist 1980, p. 79.

¹²⁰ rōšen < rawšen, où la diphtongue aw est réduite à ō.

¹²¹ Cf. Geist 1980, p. 80 ; Ph. Marçais 1977, p. 123.

¹²² Cf. W. Marçais 1950, 213 (cf. note 110).

¹²³ Cf. Cesàro 1939, p. 127 ; Ph. Marçais 1977, p. 128.

¹²⁴ Eugenio Griffini nous précise que le pluriel ṣḡāwīr (pluriel du diminutif ṣḡeyyer) est plus fréquemment utilisé que ṣḡār (cf. Griffini 1913, p. 213).

¹²⁵ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 126.

2.4.4. Duels¹²⁶.

Le duel se forme en suffixant *-ēn* aux substantifs, résultat de la réduction de la diphtongue *-ayn*.

Stumme (1898) nous informe que le duel est beaucoup utilisé à Tripoli et nous précise qu'il l'est beaucoup plus qu'à Tunis et que dans les autres pays du Maghreb et qu'on peut facilement rencontrer, au duel, n'importe quel substantif¹²⁷. Exemples : *trêg* « une route » > *trêgēn* « deux routes » ; *gahwā* « un café » > *gahwtēn* « deux (tasses de) cafés » ; *āmāra* « un signe » > *āmārtēn* « deux signes ».

Cependant Cesàro (1913) nous informe que l'emploi du duel est de plus en plus limité « aux noms exprimant des notions envisagées comme élément d'une paire »¹²⁸. Les noms d'unités de mesure et de temps prennent le duel, ainsi que ceux des parties doubles du corps. Exemples : nom du couple père-mère : *wāldēn* ; unités de temps : *dgīgtēn* « deux minutes », *yōmēn* « deux jours », *šahrēn* « deux mois », *sātēn* « deux heures », *ēāmēn* « deux ans », *lēltēn* « deux nuits » ; unités de mesure : *ždūltēn* (mesure de superficie), *kēltēn* (mesure de capacité, de grain ou de liquide), *drāēēn* « deux coudées », *mītēn* « deux cents », *ālfēn* « deux mille » ; parties doubles du corps : *wudnēn* « deux oreilles », *īdēn* « (deux) mains », *drāēēn* « deux bras », *kurēēn* « (deux) jambes », *rižlēn* « (deux) pieds », *kētfēn* « deux épaules ». Pour certaines parties doubles du corps, le duel sert (également) de pluriel ; d'autres ont un pluriel interne. Exemples : *wudnēn* « deux oreilles » mais *udān* « oreilles », *drāēēn* « deux bras » mais *dereān* « bras », *kētfēn* « deux épaules » mais *ktāf* « épaules ».

A Tripoli, là où le duel n'est plus en usage, on lui substitue par le numéral *zōz* « deux » suivi du substantif au pluriel. Exemples : *zōz hūtāt* « deux poissons », *zōz bībān* « deux portes », *zōz knāsā* « deux balais ».

Dans les parlers bédouins l'usage du duel est courant et on peut fréquemment rencontrer n'importe quel substantif au duel, or on remarque une évolution à Tripoli (d'après ce qu'en dit Stumme, d'une part, et Cesàro, d'une autre part) et l'utilisation du duel à tendance à se figer à certaines expressions.

2.4.5. Noms de nombre¹²⁹.

Il faut distinguer l'emploi du nom de nombre à l'état libre (un, deux, trois, etc.) et l'état du nom de nombre à l'état construit (un livre, deux livres, trois livres, etc.).

A l'état construit, il y a trois types de constructions, selon les groupes de nombres suivants : de 1 à 10 et de 11 à 19.

2.4.5.1. Noms de nombre de 1 à 10.

A l'état construit, pour dire « un livre », on emploie le mot nu *ktāb*. L'indétermination est marquée par l'article Ø. Si on veut insister, on peut dire *ktāb wāḥed* « un seul livre ». De 2 à 10, l'objet compté est au pluriel. La construction [nom de nombre + nom de l'objet compté] est celle de l'annexion directe. Quand l'objet compté est déterminé, seul le nom de nombre prend l'article. Le nom de l'objet compté ne prend pas l'article et il se met au pluriel. De plus, le nom de l'objet compté suit toujours le nom de nombre. C'est le complexe [nom de nombre +

¹²⁶ Cf. Stumme 1898, p. 261 ; Cesàro 1939, p. 106 ; Geist 1980, p. 108.

¹²⁷ Cf. Stumme 1898, p. 261 ; Griffini 1913, p. 98 ; Ph. Marçais 1977, p. 115.

¹²⁸ Cf. Cesàro 1939, p. 106 ; Ph. Marçais 1977, p. 116.

¹²⁹ Cf. Cesàro 1939, pp. 153-155 ; Stumme 1898, p. 274 ; Ph. Marçais 1977, pp. 173-180.

nom de l'objet compté] qui prend l'article. Exemples : el-arbe-äyyām « les quatre jours » ; es-sābeā-dyār « les sept chambres » ; el-ēašrā-žāmmālā « les dix chameliers ». Par ailleurs, certains noms sont susceptibles de revêtir la forme du duel (ktābēn « deux livres »).

	A l'état libre	à l'état construit
un	wāḥed	Ø ktāb
deux	zōz, tnēn	ktābēn, zōz-ktub
trois	tlātā	telt-ktub
quatre	arbea	arbeā-ktub
cinq	xamsā	xams-ktub
six	settā	sett-ktub
sept	sābea	sābeā-ktub
huit	tmānyā, temnā	tmen-ktub
neuf	tesea	teseā-ktub
dix	ēašra	ēašrā-ktub

2.4.5.2. Noms de nombre de 11 à 19.

A l'état construit, avec les noms de nombre allant de onze à dix-neuf, le nom de l'objet compté reste au singulier. La construction est également celle de l'annexion directe. A l'état construit, le r de ēašr réapparaît sous la forme d'une autre liquide l¹³⁰. Exemples : ḥdāšel-wuld « onze garçons » ; ṭnāšel-ēām « douze ans » ; tluṭṭāšel-bent « treize filles ». On constate que le l s'assimile à la première consonne du nom de l'objet compté, quand cette dernière est une consonne solaire¹³¹. Exemples : arbaetāšer-rāzel « quatorze hommes » ; xamstāšež-žmel « quinze chameaux » ; suṭṭāšen-nezmā « seize étoiles ».

	à l'état libre	à l'état construit
onze	ḥdāš	ḥdāšel-ktāb
douze	ṭnāš	ṭnāšel-ktāb
treize	tluṭṭāš	tluṭṭāšel-ktāb
quatorze	arbaetāš	arbaetāšel-ktāb
quinze	xamstāš	xamstāšel-ktāb
seize	suṭṭāš	suṭṭāšel-ktāb
dix-sept	sābaetāš	sābaetāšel-ktāb
dix-huit	tmunṭāš	tmunṭāšel-ktāb
dix-neuf	tsaetāš	tsaetāšel-ktāb

3. Syntaxe.

Dans cette partie, la possession (la construction synthétique et la construction analytique), le pronom relatif, l'expression du futur, le réfléchi, l'article indéfini, les démonstratifs et les déictiques (les adjectifs et les pronoms démonstratifs, en distinguant l'espace lié à l'énonciateur, l'ici, et l'espace lié à l'énonciateur et au co-

¹³⁰ Comme on le retrouve dans les parlers citadins préhilaliens de Tlemcen et de Nédroma.

¹³¹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 178.

énonciateur, le là-bas), l'expression du lieu, les prépositions lē- et l-, ainsi que la négation (négation verbale et nominale), seront successivement traités.

3.1. Possession.

En arabe littéral, pour marquer la relation de possession, on a recours à la construction synthétique (ou état d'annexion). Dans les dialectes arabes, l'usage en est souvent assez réduit, pour ne plus être possible, parfois, que dans des limites étroites (dans des groupements de notions naturellement associées, dans l'usage des noms de parenté, dans l'expression des parties du corps ou de notion d'appartenance à la personne). La construction analytique est une innovation propre aux dialectes, où le déterminé est relié au déterminant par une particule indiquant l'appartenance, la possession. Dans le parler arabe de Tripoli, la particule utilisée est *mtāe* (cf. *matāe* « objet, propriété de », en arabe littéral). À côté de cette particule, on en relève d'autres au Maghreb : *ntāe* (variante de *mtāe*, où le *m* est assimilé par la dentale *t*), *tāe* et *ta* du maltais (formes réduites des deux précédentes), *dyāl*, *əddi*, *di*, *əlli*, ainsi que *jna*, en usage au Fezzân¹³². Dans les dialectes, d'une manière générale, on a recours à la construction synthétique (ou état d'annexion) et à la construction analytique ; dans le cas du maltais, où on a abouti à la suppression totale de la construction synthétique.

3.1.1. Construction synthétique (état d'annexion)¹³³.

Le premier terme de la construction synthétique ne comporte pas d'article ; il est déterminé par un second terme, qui est, soit indéterminé (exemple : *yōm-ēd* « un jour de fête »), soit déterminé par un article, un adjectif démonstratif ou possessif, ou un nom propre. Dans le parler arabe de Tripoli, l'usage en est assez réduit, pour n'être possible parfois que dans des limites étroites (dans des groupements de notions naturellement associées, comme *bāb-el-ḥōš* « la porte de la maison » ; dans l'usage des noms de parenté : *ēlt-xū-i* ou *maṭ-xū-i* « la femme de mon frère », *umm-ṣālah* « la mère de Salah », *bū-mūnir* « le père de Mounir » ; dans l'expression des parties doubles du corps : *rās-i* « ma tête », *wudnē-k* « tes oreilles »).

L'expression de la relation d'appartenance par la construction synthétique est très fréquente dans les parlers bédouins. Or à Tripoli, comme dans les parlers citadins, on a plus recours à la construction analytique.

3.1.2. Construction analytique¹³⁴.

À Tripoli – contrairement à ce qu'on attendrait d'un parler bédouin – l'usage de la construction synthétique est assez réduit, comme on le remarque dans les parlers de citadins, où elle « apparaît comme une catégorie syntaxique résiduelle »¹³⁵ et on a plus recours à la construction analytique, innovation propre aux dialectes sédentaires, où le déterminé est relié au déterminant par une particule indiquant l'appartenance, la possession. La particule utilisée à Tripoli est *mtāe*. Exemples : *el-māklā mtāe el-wuld wāṭyā* « la nourriture de l'enfant est prête », *xdā deftār mtāe*

¹³² Cf. Ph. Marçais 1977, p. 168 « *jna*, il fait habituellement un féminin *jənt*, et un pluriel *jni* au masculin, *jnāt* au féminin ».

¹³³ Cf. Cesàro 1939, p. 51 ; Caubet 1993, p. 301 (tome II) ; Ph. Marçais 1977, p. 166.

¹³⁴ Cf. Cesàro 1939, p. 52 ; Ph. Marçais 1977, p. 168.

¹³⁵ Cf. Grand'henry 1976, p. 83.

wuld u kteb fī-h xurṛāfa « il a pris un cahier d'un garçon et y a écrit un conte », el-ḥōš mtāe el-gāḍe mūs bāeīd ēālē-na « la maison du juge n'est pas loin de nous ».

La particule mtāe prend les pronoms personnels suffixes :

- /mtāe-i/ > [mtāe-e]
- /mtāe-ək/ > [mtāe-äk]
- /mtāe-əh/ > [mtāe-äh]
- /mtāe-ha/ > [mtāh-ḥa]
- /mtāe-na/ > [mtāe-nä]
- /mtāe-kum/ > [mtāe-kum]
- /mtāe-hum/ > [mtāh-hum]

La particule mtāe n'est pas invariable dans le parler arabe de Tripoli, ni, en général, dans les parlers bédouins. Elle varie en fonction du genre et du nombre du premier terme. Il existe une forme au féminin singulier mtāet, ainsi qu'une forme au masculin pluriel mtāeīn et une forme au féminin pluriel mtāeāt, qui peuvent être employées après des noms déterminés¹³⁶. Exemples : el-kāswā mtāet-i « mon costume » ; ḥādu mtāeīn-i « ceux-là sont à moi » ; ed-dōrāt mtāeāt l-āmes « les rondes d'hier ».

3.2. Relatif¹³⁷.

Le relatif est elli. Il est invariable en genre et en nombre. elli se réduit parfois à li. Il n'est employé que si son antécédent est déterminé¹³⁸. Exemples : el-bābūr elli ze āmes men bengāzi « le bateau qui est venu hier de Benghazi » ; er-rāzel elli ze « l'homme qui est venu » ; en-nās lī-yebbu yoh^orbu « les gens qui veulent fuir » ; wēn ez-zrāzīr lī-ḥāṣṣelt ? « où sont ces oisillons que vous avez attrapés ? ». Avec un antécédent indéterminé, le relatif n'est pas exprimé. Exemple : mā-rēt-š ḥṣān yeẓri zey er-rīḥ ? « n'as-tu pas vu un cheval qui courait comme le vent ? ».

A côté de ce pronom, il en existe d'autres au Maghreb : əddi (parfois réduit à di) usuel dans les parlers préhilaliens très anciens, tels que les parlers juifs, ainsi qu'à Djidjelli et Collo (Nord Constantinois). Il est important de remarquer que dans les parlers préhilaliens anciens il y a un lien entre le relatif et la particule de possession, qui sont confondus en əddi.

3.3. Expression du futur¹³⁹.

3.3.1. La conjugaison préfixale a une valeur de futur. Un marqueur temporel dans la phrase précise cette idée de futur. Exemples : nemšu l-trābles ġudwīkā « nous irons à Tripoli demain » ; netlāgu š-ṣobāḥ bekri « nous nous rencontrerons tôt demain matin ».

La conjugaison préfixale peut avoir une valeur de futur, même sans marqueur temporel donné par la phrase. Elle indique que le procès se produira à un moment

¹³⁶ Cf. Cesàro 1939, p. 48 ; Ph. Marçais 1977, p. 168 ; Grand'hénry 1976, p. 71 ; W. Marçais 1908, p. 175 ; Dhina 1938, p. 348.

¹³⁷ Cf. Cesàro 1939, p. 63 ; Stumme 1898, p. 273.

¹³⁸ A côté de ce pronom, il en existe d'autres au Maghreb : əddi (parfois réduit à di) usuel dans les parlers préhilaliens très anciens, tels que les parlers juifs, ainsi qu'à Djidjelli et Collo (Nord Constantinois ; cf. Ph. Marçais 1952). Il est important de remarquer que dans les parlers préhilaliens anciens il y a un lien entre le relatif et la particule de possession, qui sont confondus en əddi.

¹³⁹ Cf. Cesàro 1939, p. 248 ; Ph. Marçais 1977, p. 73.

ultérieur dont il n'est pas spécifié s'il est imminent ou pas. Exemples : *naemel kēf tebbi* « je ferai comme tu veux » ; *nemšu lāmānā nebbu* « nous partirons quand nous voudrons ».

3.3.2. Les auteurs précisent que, pour exprimer le futur, on peut également faire précéder le verbe de la particule *b-*, mais uniquement dans les énoncés affirmatifs ou interrogatifs. Exemples : *el-bennāy b-iži ġudwa* « le maçon viendra demain » ; *āš b-taemel el-yōm ?* « Que feras-tu aujourd'hui ? » ; *huwwā b-igül l-āk wēn mšēnā* « lui, il te dira où nous sommes allés ». Antonio Cesàro précise que cette construction avec la particule *b-* exprime l'idée de vouloir accomplir une action ; Philippe Marçais indique que cette construction marque « l'imminence, la possibilité (parfois la volonté, la finalité) ».

Stumme et Cesàro émettent l'hypothèse que cette particule *b-* serait dérivée du verbe *yəḥḥi* « il veut », à la conjugaison préfixale (cf. 2.1.3.8.)¹⁴⁰.

3.4. Réfléchi¹⁴¹.

Pour exprimer le réfléchi, on peut avoir recours aux 5^{ème}, 6^{ème} et 8^{ème} formes verbales (cf. morphologie verbale). Le réfléchi s'exprime aussi au moyen des mots *rūḥ* « esprit, âme », *ḥāl* « état » et *nāfs* « âme ». Ces différents termes sont augmentés des pronoms suffixes. Exemples : *gtel rūḥ-ah* « il s'est suicidé » ; *wāṭṭe rūḥ-ak* « prépare-toi » ; *wāṭṭe nāfs-āk* « prépare-toi » ; *dābbār ḥāl-āk* « débrouille-toi ».

3.5. Article indéfini¹⁴².

L'indétermination est marquée dans le parler arabe de Tripoli par l'article Ø. On emploie le mot nu. Exemples : *bīr* « un puits », *ṣṣrānā* « une grenouille », *krāsi* « des chaises ». Dans ce parler, un article indéfini *wāḥd-əl-*, formé à partir du numéral, n'a pas été développé, comme on le retrouve dans les parlers (surtout citadins) du Maroc ou de l'Algérie¹⁴³. On sait que les parlers bédouins en font un usage très limité¹⁴⁴.

3.6. Démonstratifs, déictiques¹⁴⁵.

On trouve beaucoup de variation, dans l'étude de Stumme, pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs, des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel. Ceci est propre aux parlers de bédouins.

Comme le précise Dominique Caubet¹⁴⁶, « il y a deux types de démonstratifs, les déterminants nominaux et les pronoms. Tous deux distinguent deux espaces qu'ils opposent : celui qui est lié au sujet énonciateur, d'une part ; et, d'autre part, celui qui renvoie aux limites de l'espace lié aux interlocuteurs et qui, bien qu'il soit très variable, a généralement comme limite le visible (murs, ligne d'horizon...). Il serait erroné de vouloir réduire cette différence à une distinction proche-lointain, comme

¹⁴⁰ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 73 ; Stumme 1898, p. 240 ; Cesàro 1939, p. 248.

¹⁴¹ Cf. Cesàro 1939, p. 73 ; Stumme 1898, p. 273 ; Cohen 1963, pp. 152-153 ; Grand'hénry 1976, p. 82 ; Boris 1958, p. 229 et p. 619.

¹⁴² Cf. Cesàro 1939, p. 41 ; W. Marçais 1950, p. 201 ; Stumme 1898, p. 274.

¹⁴³ Cf. Cohen 1963, p. 156 et Ph. Marçais 1977, p. 164.

¹⁴⁴ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 164 ; Cohen 1963, p. 156.

¹⁴⁵ Cf. Cesàro 1939, p. 58 ; Stumme 1898, p. 272 ; Caubet 1993, pp. 168-169 (tome I).

¹⁴⁶ Cf. Caubet 1993, p. 168 (tome I).

c'est encore trop souvent le cas. Il faut tenir compte de la dimension modale : le fait que l'énonciateur s'approprie un objet ou qu'il le rejette ».

3.6.1. Adjectifs démonstratifs.

3.6.1.1. L'espace lié à l'énonciateur, l'ici.

« Cet espace peut soit inclure l'énonciateur : f-hād-əl-bīt [...] dans cette pièce (où je suis), soit désigner un point déterminé par rapport à lui : hād-əl-ktāb ce livre (que je montre) » ¹⁴⁷.

cet homme	hā-r-ṛāžel hāda-r-ṛāžel
cette fille	hā-l-bent hādi-l-bent
ces chameliers	hā-ž-žāmmālā hādu-ž-žāmmālā hādōl-ež-žāmmālā hādōlā-ž-žāmmālā hādōn-ež-žāmmālā hādōnā-ž-žāmmālā ¹⁴⁸ hādōmā-ž-žāmmālā

ha-l- (« ce, cet, cette, ces ») est le déterminant nominal, invariable en genre et en nombre, très fréquemment utilisé dans le parler arabe de Tripoli ¹⁴⁹. Il existe aussi les adjectifs démonstratifs variables en genre et en nombre : hāda-l- « ce », hādi-l- « cette » et hādu-l-, hādōl-el-, hādōlā-l-, hādōn-el-, hādōnā-l-, hādōmā-l- « ces, celles ».

3.6.1.2. L'espace lié à l'énonciateur et aux co-énonciateurs, le là-bas.

« L'espace du là-bas renvoie aux limites du visible, mais il peut aussi marquer un éloignement affectif et donc modal : dāk-əl-wəld ma bga š yəgləs ! [...] Ce gosse-là ne veut pas rester tranquille ! » ¹⁵⁰.

cet homme-là	hādāk-eṛ-ṛāžel hādāka-r-ṛāžel dāk-eṛ-ṛāžel dāka-r-ṛāžel hāk-eṛ-ṛāžel ¹⁵¹ hāka-r-ṛāžel
--------------	---

¹⁴⁷ Cf. Caubet 1993, p. 168 (tome I).

¹⁴⁸ Cette forme se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (cf. Saada 1984, p. 79) et dans le parler des Marazig (cf. Boris 1958, p. 633).

¹⁴⁹ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 197 ; W. Marçais 1950, p. 201 ; Boris 1958, p. 633.

¹⁵⁰ Cf. Caubet 1993, p. 169 (tome I).

¹⁵¹ Cette forme se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (cf. Saada 1984, p. 79) ; cf. Ph. Marçais 1977, p. 197.

cette fille-là	hādīk-el-bent hādīkā-l-bent ¹⁵² dīk-el-bent dikā-l-bent ¹⁵³
ces chameliers-là	hādōk-ež-žāmmālā hādōkā-ž-žāmmālā dōk-ež-žāmmālā dōkā-ž-žāmmālā

3.6.2. Pronoms démonstratifs.

3.6.2.1. L'espace lié à l'énonciateur, l'ici.

ceci	hāda hādāyā
celle-ci	hādi hādīyā
ceux-ci	hādu hādōl hādōla hādōlāyā hādōn hādōna hādōnāyā hādummā

3.6.2.2. L'espace lié à l'énonciateur et aux co-énonciateurs, le là-bas.

cela	hādāk hādāka hādākāyā
celle-là	hādīk hādīkā hādīkāyā
ceux-là	hādōk hādōka hādōkāyā dōk dōka dōkāyā hādōkummā

3.6.3. Expression du lieu¹⁵⁴.

« Comme pour les démonstratifs [...], on reprendra la distinction entre espace lié au sujet énonciateur, et espace lié aux deux énonciateurs, c'est-à-dire, renvoyant aux limites de la vision » ¹⁵⁵.

¹⁵² Cf. Saada 1984, p. 79.

¹⁵³ Cf. Saada 1984, p. 79.

¹⁵⁴ Cf. Cesàro 1939, p. 74 ; Stumme 1898, p. 280.

« ici » se dit *hnā* ou *hnāyā* ; « il sert à désigner l'espace où évolue l'énonciateur »¹⁵⁶.

« là » se dit *tāmmā* ; cette adverbe marque « un éloignement de l'énonciateur » et vise « les limites de la vision ».

« là-bas » se dit *gādi* (ou, moins employé, *hnāk*) ;

gādikā « là-bas, par là » désigne un lieu éloigné et imprécis et il convient pour ce qui n'est attribué ni à l'énonciateur, ni au co-énonciateur.

3.7. Prépositions¹⁵⁷.

La préposition *lē-* et la préposition *l-* seront successivement traitées.

3.7.1. *lē-*.

Cette préposition *lē-* « à, pour » marque l'attribution, la destination, le mouvement (avec plus de distance que la préposition *l-*). On ne trouve cette préposition que pourvue des pronoms suffixes. Voici le paradigme : *lē-yā*, *lē-k*, *lē-h*, *lē-hā*, *lē-nā*, *lē-kum*, *lē-hum*. La préposition *lē-* avec les suffixes rend aussi le possessif.

3.7.2. *l-*.

Cette préposition *l-* dénote l'attribution, la destination, la localisation avec mouvement. Elle est dépourvue de voyelle propre. Philippe Marçais dit qu'en l'employant avec les pronoms suffixes, « *l-* ne peut généralement pas être autonome. Il n'y a qu'en Libye où il est possible de l'admettre dans une proposition nominale comme *hāda l-i* 'ceci est à moi'. Partout ailleurs, on aura *lē-* »¹⁵⁸. Voici le paradigme avec les pronoms suffixes : *l-i*, *l-āk*, *l-āh*, *l-hā*, *l-nā*¹⁵⁹, *l-kum*, *l-hum*.

3.8. Négation¹⁶⁰.

3.8.1. Négation verbale.

3.8.1.1. La négation verbale est une négation double et discontinue. Elle s'obtient en ajoutant au verbe un préfixe *mā-* et un suffixe *-š*. Exemples : *mā-žāb-āh-š* « il ne l'a pas apporté » ; *mā-rēnā-k-š* « nous ne t'avons pas vu » ; *mā-beat-hū l-kum-š* « il ne vous l'avait pas envoyé ».

3.8.1.2. La négation *mā-* (*-š*) se combine avec les pronoms suffixes¹⁶¹ :

Il s'agit de la négation de la phrase nominale.

	Singulier		Pluriel	
1 ^{ère} pers.	<i>mā-ni</i>	<i>mā-nī-š</i>	<i>mā-nā</i>	<i>mā-nā-š</i>
2 ^{ème} pers.	<i>mā-k</i>	<i>mā-k-š</i>	<i>mā-kum</i>	<i>mā-kum-š</i>
3 ^{ème} pers. masc.	<i>mā-hu</i>	<i>mā-hū-š</i>	<i>mā-hum</i>	<i>mā-hum-š</i>
3 ^{ème} pers. fém.	<i>mā-hi</i>	<i>mā-hī-š</i>		

¹⁵⁵ Cf. Caubet 1993, p. 189 (tome I).

¹⁵⁶ Cf. Caubet 1993, p. 189 (tome I).

¹⁵⁷ Cf. Cesàro 1939, p. 79 ; Stumme 1898, p. 276 ; Ph. Marçais 1977, p. 218.

¹⁵⁸ Cf. Ph. Marçais 1977, p. 218.

¹⁵⁹ *l-nā* est aussi réalisé [*n-nā*], résultat d'une assimilation régressive.

¹⁶⁰ Cf. Stumme 1898, p. 283 ; Cesàro 1939, p. 187 ; Ph. Marçais 1977, pp. 275-280.

¹⁶¹ Cf. Stumme 1898, p. 283 ; Geist 1980, p. 133.

3.8.2. Négation nominale.

La négation nominale s'obtient en insérant la forme invariable *mūš* devant le terme à nier. Exemples : *āne mūš tūnsi* « je ne suis pas Tunisien » ; *ēāli mūš xū-y* « Ali n'est pas mon frère » ; *el-ḥōš mtāe el-gāḍe mūš bāeīd ēālē-na* « la maison du juge n'est pas loin de nous ».

La syntaxe – à l'instar de la phonétique et de la morphologie – dans le parler arabe de Tripoli, alterne traits préhilaliens et traits bédouins. Le recours à la construction analytique, pour marquer la relation de possession, est un trait préhilalien novateur. L'indétermination est marquée par l'article Ø ; un article indéfini wāḥd-əl n'a pas été formé à partir du numéral wāḥad, comme dans les parlers préhilaliens. On retrouve beaucoup de variation pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs : des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel, trait propre aux parlers de type bédouin.

4. Lexique.

Une liste (non exhaustive) de certains mots (verbes, noms, adjectifs, adverbes, pronoms indéfinis, quantificateurs), pour lesquels on sait qu'il y a de la variation selon les parlers, est proposée ; on vérifie également le genre de certains termes.

4.1. Verbes.

faire	dār, idīr / ēmel, yaēmel ¹⁶²
entrer	xašš, ixušš ¹⁶³ / dxal, yudxul
sortir	ṭlāe, yaṭlāe ¹⁶⁴
vouloir, désirer	bā, yeḥḥe ¹⁶⁵
aimer	ḥabb, iḥebb ¹⁶⁶
voir	šbaḥ, yešbaḥ / ʾa ¹⁶⁷
regarder	šbaḥ, yešbaḥ fi
tomber (pluie)	šābb, iṣūbb (el-mṭār)
trouver	lgā, yelgā
mettre	dār, idīr / ḥāṭṭ, iḥoṭṭ

¹⁶² Les deux verbes alternent. *ēmel*, *yaēmel* est considéré comme un verbe sédentaire, préhilalien, alors que *dār*, *idīr* est le verbe en usage dans les parlers bédouins.

¹⁶³ On trouve *xašš*, *ixušš*, qui est considéré comme bédouin. Cf. Marçais et Guïga 1959, tome 3, p. 1088 : « *ḥāšš* *ē'la* "entrer chez qq., auprès de qq." (compris, occasionnellement employé, mais considéré comme du langage bédouin) ».

¹⁶⁴ On ne trouve pas *xrəž*.

¹⁶⁵ Pour dire « vouloir, aimer, désirer », on se sert de deux verbes : *bā*, *yābā* et *ḥḥā*, *yeḥḥe* (cf. 2.1.3.8.). Dans l'usage, le premier verbe est utilisé à la conjugaison suffixale, alors que le second est employé pour la conjugaison préfixale. On trouve cela dans les parlers arabes du Fezzān¹⁶⁵ : il n'apparaît à la conjugaison suffixale que sous la forme *bā*, *bīt*, alors qu'à la conjugaison préfixale, on retrouve les deux formes *tbī* et *tābā* (p. 10 : *nābbi bīntāk* ; p. 41 : *tbī* ; p. 8 : *u ḥēyyā mā-tābā-š tkāllmā* ; p. 34 : *mā-tābā-š* ; p. 50 : *ēlli ibī wulda yēbṛa*).

¹⁶⁶ Les auteurs précisent que le verbe *ḥabb*, *iḥubb* n'est utilisé qu'avec le sens d'« aimer ».

¹⁶⁷ Les auteurs précisent que le verbe *ʾa* (préhilalien, citadin), avec le sens de « voir, regarder », n'est utilisé qu'aux premières et deuxième personnes de la conjugaison suffixale. *šbaḥ*, *yešbaḥ* est considéré comme bédouin. On ne retrouve pas *šāf*, *išūf* à Tripoli ; on le retrouve par contre en Cyrénaïque (cf. Griffini 1913, p. 298 et Panetta 1943, p. 223).

poser	ḥāṭṭ, iḥōṭṭ
descendre	nzel, yenzel
monter	rgā, yergā / rkāb, yārkāb ¹⁶⁸
venir (viens !)	žā, iži (tāṣāla ! ¹⁶⁹)
ouvrir	ḥall, iḥell
retourner, revenir	wāllā, iwulli / rowwah, irowwah / ržæ, yeržæ ¹⁷⁰
devenir	šār, iṣīr / wālla, iwālli
devenir grand	kbār, yukbur
maigrir	nḥaf, yenḥaf
grossir	smen, yesmen
mûrir	ṭāb, iṭēb
devenir blanc	ṭlāæ, yāṭlāæ ābyād
rendre	radd, irudd
demander (quelque chose)	ṭlāb, yōṭlōb
demander (interroger)	nšed, yeṣšed
il faut que	lāzem / yelzem
emporter	žāb, ižīb / rfaæ, yerfaæ
attendre	stānnā, yestānnā / rāžā, iṣāži
dormir	rged, yurgud
rester	bgā, yebgā / gæad, yogæod
s'asseoir par terre	gaæmez, iḡaæmez
s'asseoir sur une chaise	gæad, yogæod
fermer	šākkar, iṣākkar
tousser	kaḥḥ, ikuḥḥ
prendre	xdā, yāxed
écouter	smaæ fi, yesmaæ fi
entendre	smaæ, yesmaæ
dormir	rged, yurgud
se lever	nāḍ, inōḍ
travailler	xdem, yexdem
envoyer	beāt, yebeāt
jeter	rmā, yermi
attraper	ḥāššāl, iḥāššāl / kmeš, yekmeš / šedd, išedd
saisir, tenir ferme	šedd, išedd
arrêter	wāggāf, iwāggāf
arrête !	wāggāf !
raconter	ḥkā, yāḥki
cacher	dāss, idess
se cacher	lbed, yelbed
faire mal	užæ, yūžæ
j'ai mal à la tête	rās-i yūžæ fi-yā
il faut que	yelzem, lāzem

¹⁶⁸ On trouve rkāb, yārkāb qui est typiquement bédouin.

¹⁶⁹ On trouve l'impératif tāṣāla des parlers bédouins.

¹⁷⁰ ržæ, yeržæ est considéré comme sédentaire préhilalien.

4.2. Noms.

pluie	mṭār ¹⁷¹
nuit	lāl
matin	ṣoḃḥ
un œuf	dāḥyā
thé	šāhi
homme	ražel / tārrās
femme	mṛa
(épouse)	(mṛa / āḥel / eēlā / zōza)
père	bu
mère	umm
maman	yummi, yumṃā, yāmṃā
sœur	uxt
frère	xu
grand-mère	ḥānnā / ḥānnānā
grand-père	žedd
oncle paternel	eamm
sa tante paternelle	āḥel-eamm-āh / maṛt-eamm-āh ¹⁷²
oncle maternel	xāl / xāl
tante maternelle	xālā
gendre	nsīb, rbīb
main	īd / yedd
pied	režl
gens	nās ¹⁷³
tous les gens	nās kull-hā / nās kull-hum
carottes	sfennāri
tomates	tmātem
oranges	burdgān / līm ¹⁷⁴
citrons	gāres
poires	anzās
noix	zōza
gombo	bāmyā
courge	gaṛea
citrouille	gaṛea ḥamṛa
courgette	gaṛea bēḏā
épinards	sbānāk
cardons	xuršuf
artichaut	āngīnār
lentilles	eādes

¹⁷¹ mṭār a le sens de « pluie », nāw celui de « chaleur » et šita celui d'« hiver » ; alors que dans d'autres dialectes, ces trois mots peuvent avoir le sens de « pluie ». « averse » se dit šbūb, « crachin » se dit bišbāšā, mihān veut dire « pluie très forte » et sēl « pluie avec inondation ».

¹⁷² Le terme eamma n'apparaît dans aucune des sources.

¹⁷³ Chez les auteurs, on remarque que nās s'accorde tantôt au féminin (kull en-nās tetsowweg « tous les gens vont au souk »), tantôt au pluriel (en-nās el-ḥāḏrīn « les gens présents »).

¹⁷⁴ Harvey Goldberg précise que līm est le terme employé par les Juifs de Tripoli (cf. Goldberg 1983, p. 95).

pastèque	dellāe
melon	bāṭṭēx, geleāwiyyā
poivre	felfel
sel	melḥ
menthe	naenāe
clé	meftāḥ
beurre (frais)	zebdā
beurre (fondu et conservé)	sāmēn
petit-déjeuner	fṭōr
déjeuner	ḡdā
dîner	eašā
après-midi (l'après-midi)	eašēr / baed el-eašēr ¹⁷⁵
bouche	fāmm
nez	xāšēm
gorge	ḡarżūma
cheval	ḥṣān, xēl
jument	frāṣ
cochon	xanzīr, ḥallūf
sanglier	xanzīr
poisson	ḥūt
coq	dīk
poulet	farrūž
poussin	fellūs
poule	džāžā
moutons	ḡnam
tapis	sežžādā, bsāṭ ¹⁷⁶
couverture	sežžāda (voyage), baṭṭāniyyā (lit), eaḇe
village	ḡaryā, blād

4.3. Adjectifs.

chaud	sxūn, ḥāmi
petit	ṣḡīr
bon, bien	bāhi / mlīḥ

4.4. Adverbes.

aujourd'hui	el-yōm
demain	ḡudwa / ḡudwīkā / ḡudwīkīthā
après-demain	baed-ḡudwa / baed-ḡudwīkā / baed-ḡudwīkīthā
hier	āmes
hier soir	el-bārah
avant-hier	owwul-āmes
avant-hier soir	el-bārah l-ūla
tôt	bekri
le lendemain	mən-ḡudwīkā

¹⁷⁵ « midi » se dit aussi ḡoh°r, mais je n'ai pas trouvé baed-eḡ-ḡoh°r « après-midi » chez les auteurs.

¹⁷⁶ Cf. W. Marçais 1950, p. 199 : « La Tunisie, comme l'Algérie et le Maroc, a gardé pour " tapis " le vieux mot coranique *zarbiya* (*bsāṭ* n'apparaît qu'en Libye et en Cyrénaïque) ».

ici	hēnā / hēnāyā
ne...personne	ma...ḥadd
encore (à nouveau)	ēād / tāni
encore (durée)	māzāl / bāgi / gāeā
ne...plus	mā-ēād-š
tout	okkull ¹⁷⁷ / kull-še / kull-ēš
assez (ça suffit)	yāser, bess
attention !	bāl-āk (sg.), bāl-kum (pl.)
peut-être	bālek (bālek žīeān « il a peut-être faim »), zaema (zaema nešbaḥ-kum « peut-être que je vous verrai »), tereāmta (tereāmta nešbaḥ- kum « peut-être que je vous verrai »), šōr + suffixes (šōr-ek tebbi txūnī-ni « tu veux peut-être me trahir »), šī (nelgā-hum šī « je les trouverai peut-être »)
presque	gēš
encore / pas encore	māzāl, bāgi, gāeā / māzāl
il y a / il n'y a pas	fī, tāmmā / mā-fī-š, mā-tāmmā-š

4.5. pronoms indéfinis.

quelque chose	ḥāža / še / šeyy
quelqu'un	ḥadd

4.6. Quantificateurs.

un peu de	šweyyā / šwēy
très peu, à peine	tseyyšā
beaucoup de	yāser / čōk / šōk ¹⁷⁸ / hālba ¹⁷⁹

4.7. Genre.

On vérifie dans cette partie 'Genre', le genre de certains termes. Selon les parlers, certains termes peuvent être soit masculins, soit féminins. En ce qui concerne les substantifs féminins du § 4.7.2., ce sont des mots qui n'ont pas de marques extérieures du féminin.

4.7.1. Masculin.

bāb « porte »
zēt « huile »
mā « eau » ¹⁸⁰
šōf « laine »
mūs « couteau »
gmār « lune »
gālb « cœur »
dukkān « boutique »

¹⁷⁷ On remarque que le /k/ assimile le /l/ de l'article : /əl-kull/ > [okkull].

¹⁷⁸ Du turc çok « beaucoup ».

¹⁷⁹ hālba serait-il à rapprocher de l'hébreu harbēh (רבה) « beaucoup » ?

¹⁸⁰ Mais le diminutif est toujours au féminin mḥm^woyyā « un peu d'eau ».

4.7.2. Féminin.

On a ici une liste de substantifs féminins qui n'ont pas de marque extérieure du féminin. Il peut s'agir de substantifs qui sont traditionnellement féminins en sémitique, ou bien qui sont féminins à cause du substrat berbère.

dār « chambre »
 reḏl « pied »
 bēt « tente »
 sāms « soleil »
 bāṭn « ventre »
 ārd « terre »
 ṭrêg « route »
 nār « feu »

Conclusion.

Cette étude a permis de mettre en évidence le fait que le parler arabe de Tripoli d'après les sources principales de l'époque est massivement un parler de type bédouin – de type *Sulaym*, dans la classification de William Marçais¹⁸¹ et faisant partie des parlers E, dans la classification de Jean Cantineau¹⁸² – mais on y remarque la présence de caractéristiques propres aux parlers préhilaliens. On a donc affaire à un parler mixte.

C'est en comparant systématiquement le parler arabe de Tripoli avec d'autres parlers bédouins, tels que les parlers de la région du Mzāb¹⁸³, le parler des 'Arbāe¹⁸⁴, celui de Saïda¹⁸⁵ en Algérie, ou le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie¹⁸⁶, ou encore le dialecte arabe de Skūra au Maroc¹⁸⁷ et en m'appuyant sur l'article de William Marçais sur les parlers de la Tunisie¹⁸⁸ et sur les articles de Philippe Marçais¹⁸⁹ ainsi que ceux de Jean Cantineau¹⁹⁰ sur les parlers de l'Algérie, que j'ai pu dégager les traits bédouins et les traits préhilaliens dans le parler arabe de Tripoli et répondre à mon hypothèse de départ.

L'aspect mixte apparaît dans la phonétique, la syntaxe, la morphologie et le lexique : – En phonétique, la réalisation sonore occlusive [g] du phonème qāf, la réalisation chuintante spirante [ʒ] du ḡīm, les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes, la labiovélarisation, la réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō, sont des traits communs aux parlers de type bédouin ; mais à l'instar des parlers innovants préhilaliens, ce parler ne possède pas d'interdentales et il a les phonèmes vocaliques brefs d'un parler citadin : il confond, en effet, le /a/ et le /i/ (en /ə/) et sauvegarde l'individualité de /u/.

¹⁸¹ Cf. W. Marçais 1950.

¹⁸² Cf. Cantineau 1938.

¹⁸³ Cf. Grand'hénry 1976.

¹⁸⁴ Cf. Dhina 1938.

¹⁸⁵ Cf. W. Marçais 1908.

¹⁸⁶ Cf. Cohen 1963.

¹⁸⁷ Cf. Aguadé/Elyacoubi 1995.

¹⁸⁸ Cf. W. Marçais 1950.

¹⁸⁹ Cf. Ph. Marçais 1957.

¹⁹⁰ Cf. Cantineau 1937, Cantineau 1938, Cantineau 1940 et Cantineau 1941.

– En morphologie : Pour la morphologie verbale, on remarque qu'il n'y a pas d'innovations, comme dans les parlers préhilaliens : on distingue le genre dans les conjugaisons, au singulier¹⁹¹ ; dans les verbes défectueux, il n'y a pas reconstruction du paradigme, avec des formes comme *təlgāy*, *yəbdāw*, *šrāw*, *mšāt*, par exemple (où apparaît la voyelle longue *ā*) ; et le passif de la 1^{ère} forme se forme au moyen de la 7^{ème} forme ($nC_1C_2əC_3$) et le réfléchi-moyen au moyen de la 8^{ème} forme ($C_1tC_2əC_3$), comme dans les parlers de type Sulaym. Pour la morphologie nominale : les diminutifs se forment sur des schèmes qu'on retrouve dans les parlers de type bédouin : le diminutif des trilitères se forme sur le schème $C_1C_2əC_3(a)$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2əyyəC_3$ des parlers citadins), les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3āC_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2əC_3iC_4$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2əC_3vC_4$ des parlers citadins), et les adjectifs de couleurs formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ forment leurs diminutifs sur le schème $iC_1iC_2vC_3$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2iC_2vC_3$).

On remarque, cependant, que l'emploi du duel tend à se figer, comme dans les parlers préhilaliens innovants.

– En syntaxe : Le recours à la construction analytique, pour marquer la relation de possession, est un trait préhilalien novateur. L'indétermination est marquée par l'article Ø ; un article indéfini *wāhd-əl* n'a pas été formé à partir du numéral *wāḥəd*, comme dans les parlers préhilaliens. On retrouve beaucoup de variation pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs : des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel, trait propre aux parlers de type bédouin.

– dans le lexique : on remarque que des termes citadins alternent avec des termes bédouins. On remarque, par exemple, que *emēl-yaemēl* alterne avec *dār-idīr* « faire », que *dxal-yudxul* alterne avec *xašš-ixušš* « entrer », que *ržæ-yeržæ* alterne avec *wāllā-iwulli* « revenir, retourner » et que *yedd* (citadin, préhilalien) alterne avec *īd* (bédouin) « main ». On note également l'emploi du verbe citadin préhilalien *ra* « voir ». On voit aussi que *nās* s'accorde tantôt au féminin (comme dans les parlers de type bédouin), tantôt au pluriel (comme dans les parlers sédentaires).

Je mène actuellement une étude à Tripoli, où j'enquête sur le terrain. Cette nouvelle étude permettra de constater l'évolution du parler et de compléter les travaux précédents, en prenant en considération, cette fois, les phénomènes de mouvements de population et d'immigration qui ont eu lieu en Libye depuis la moitié du XX^e siècle : l'exode rural (en tenant compte du début de l'exploration des puits de pétrole, en 1955, qui l'a beaucoup influencée) ; l'immigration en provenance d'Afrique noire, principalement, du Tchad et du Soudan, où l'on parle aussi des dialectes arabes ; et l'immigration en provenance d'autres pays arabes (et plus précisément de la Tunisie, du Maroc et de l'Algérie et de l'Égypte).

¹⁹¹ Mais pas au pluriel, comme on le retrouve dans le parler des Marazîg (Sud tunisien) et les parlers bédouins du Fezzân (Libye), très conservateurs (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGUADÉ, Jordi et ELYAACOUBI, Mohammed, (1995). *El dialecto árabe de Skūra (Marruecos)*, Madrid, CSIC.
- BORIS, Gilbert, (1951). *Documents linguistiques et ethnologiques sur une région du Sud Tunisien (Nefzaoua)*, Paris, Adrien Maisonneuve.
- BORIS, Gilbert, (1958). *Lexique du parler arabe des Marazig*, Paris, Klincksieck.
- BURGAT, François et LARONDE André, (2000). *La Libye*, Que sais-je ? n° 1634, Paris, PUF, 2^{ème} édition.
- CANTINEAU, Jean, (1936). « Géographie linguistique des parlers arabes algériens », in *Revue Africaine*, LXXIX, pp. 91-93.
- CANTINEAU, Jean, (1937). « Les parlers arabes du département d'Alger », in *Revue Africaine*, LXXXI, pp. 703-711.
- CANTINEAU, Jean, (1938). « Les parlers arabes du département de Constantine », in *Actes du IV^e Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord*, II, pp. 849-863.
- CANTINEAU, Jean, (1940). « Les parlers arabes du département d'Oran », in *Revue Africaine*, LXXXIV, pp. 220-23.
- CANTINEAU, Jean, (1941). « Les parlers arabes des Territoires du Sud », in *Revue Africaine*, LXXXV, pp. 72-77.
- CANTINEAU, Jean, (1951). « Analyse phonologique du parler d'El-Hâmma de Gabès », in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XLVII, Paris, pp. 64-105.
- CANTINEAU, Jean, (1960a). *Cours de phonétique arabe*, Paris, Klincksieck.
- CANTINEAU, Jean, (1960b). *Etudes de linguistique arabe Mémorial Jean Cantineau*, Paris, Klincksieck.
- CAUBET, Dominique, (1993). *L'arabe marocain, I. Phonologie et morphosyntaxe, II. Syntaxe et catégories grammaticales, textes*, Paris-Louvain, Peeters.
- CAUBET, Dominique, (2001). « Questionnaire de Dialectologie du Maghreb (d'après les travaux de W. Marçais, M. Cohen, G. S. Colin, J. Cantineau, D. Cohen, Ph. Marçais, etc.) », in *EDNA, Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí*, n° 5 (2000-2001), pp. 73-92.
- CESÀRO, Antonio, (1939). *L'arabo parlato a Tripoli*, Milan, Mondadori, 1939.
- CESÀRO, Antonio (1954). « Racconti in dialetto tripolino », in *Annali dell'Istituto Universitario di Napoli*, VI, pp. 49-59.
- COHEN, David, (1960). *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, La Haye-Paris, Mouton.
- COHEN, David, (1963). *Le dialecte arabe Ḥassāniya de Mauritanie*, Paris, Klincksieck.
- COHEN, David, (1966). « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghribins », in *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, La Haye-Paris, Mouton, pp. 172-178.
- DHINA, A. (1938). « Notes sur la phonétique et la morphologie du parler des 'Arbâe », in *Revue Africaine*, n° 376-377, Alger, pp.313-352.
- DOUTTE, Edmond, (1903). « Un texte arabe en dialecte oranais », in *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, XII, Paris, pp. 335-406.
- FARINA, Giulio, (1912). *Grammatica araba per la lingua letteraria con un'appendice sul dialetto tripolino*, Bologna, Giulio Groos.
- GEIST, Stephen, (1980). *Esquisse du parler arabe de Tripoli (Libye)*, Mémoire de Maîtrise, Paris III.

- GEIST, Stephen, (1981). *La situation linguistique à Tripoli (Libye)*, Mémoire de DEA, Paris III.
- GOLDBERG, Harvey E., (1983). « Language and culture of the Jews of Tripolitania: a preliminary view », in *Mediterranean Language Review*, I, p. 85-102.
- GRAND'HENRY, Jacques, (1976). *Les parlers arabes de la région du Mzāb (Sahara algérien)*, Leiden, Brill.
- GRAND'HENRY, Jacques, (1985). « Un texte arabe de Tripoli (Libye) », in *Mélanges à la Mémoire de Philippe Marçais*, Paris, Adrien Maisonneuve, pp. 65-73.
- GRIFFINI, Eugenio, (1913). *L'arabo parlato della Libia*, Milan, Ulrico Hoepli.
- LARCHER, Pierre, (2001). « Les langues de la Libye : passé et présent », in *La revue des deux rives*, n° 2, pp. 43-51, Paris, L'Harmattan.
- LARIA, Massimo, (1992). « Some phonological and phonetic features of the definite article in the spoken Arabic of Tripoli (Libya) », in *Quaderni del dipartimento di linguistica*, 3, Firenze, Università degli Studi di Firenze, pp. 71-75.
- LARIA, Massimo, (1993). « Classi morfologiche del verbo nel dialetto della Cirenaica », in *Quaderni di studi arabi*, XI, 1993 [1994], pp. 107-115.
- LARIA, Massimo, (1996). « Some characteristic features of Cyrenaican arabic », in *Proceedings of the 2nd Conference of International Arabic Dialectology Association AIDA (Cambridge, 10-14 September 1995)*, Cambridge, University of Cambridge, pp. 123-132.
- MARÇAIS, Philippe, (1947). « Texte en arabe parlé de Sidi Aïssa (Sud Algérois) », in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, VI, Alger, Editions " La Typo-Litho et Jules Carbonel ", p. 195-218, 1942-47.
- MARÇAIS, Philippe, (1952). *Le parler arabe de Djidjelli*, Paris, Maisonneuve, sans date [1952].
- MARÇAIS, Philippe, (1957). « Les parlers arabes », in *Initiation à l'Algérie*, Paris, Adrien Maisonneuve, p. 215-237.
- MARÇAIS, Philippe, (1977). *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin*, Paris, Adrien Maisonneuve.
- MARÇAIS, Philippe, (2001). *Parlers arabes du Fezzân, textes, traductions et éléments de morphologie rassemblés et présentés par Dominique CAUBET, Aubert MARTIN et Laurence DENOZ*, Université de Liège, avec la participation de l'INALCO.
- MARÇAIS, William, (1908). *Le dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda*, Paris, Honoré Champion.
- MARÇAIS, William, (1950). « Les parlers arabes », in *Initiation à la Tunisie*, Paris, A. Maisonneuve, pp. 195-219.
- MARÇAIS, William et GUÍGA, Abderrahmân, (1925). *Textes arabes de Takroûna, I. Textes, transcription et traduction annotée*, Paris, Ernest Leroux. (1958). *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tomes 1 et 2. (1959) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tomes 3 à 6. (1960) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tome 7. (1961) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tome 8.
- MARTEL, André, (1991). *La Libye 1835-1990 Essai de géopolitique historique*, Paris, PUF, 1991.
- MESSAOUDI, Leïla, (2002). « Le parler ancien de Rabat face à l'urbanisation linguistique », in *Aspects of the dialects of arabic today, Proceedings of the 4th*

- conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA), Marrakesh, Apr. 1 – 4. 2000, Rabat, Amapatril, pp. 223-233.
- OWENS, Jonathan, (1983). « Libyan Arabic dialects », in *Orbis*, XXXII, 1-2, Louvain, 1983 [1987], p. 97-117.
- OWENS, Jonathan, (1984). *A Short Reference Grammar of Eastern Libyan Arabic*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- PANETTA, Ester (1943). *L'arabo parlato a Bengasi, I. Testi con traduzione e note, II. Grammatica*, Rome, La Libreria dello Stato.
- PEREIRA, Christophe, (2001). *L'arabe de Tripoli (Libye), Etat des lieux et nouvelle approche*, Mémoire de maîtrise d'arabe maghrébin, INALCO.
- PEREIRA, Christophe, (2002). « Le parler arabe de Tripoli, un parler mixte », in *Proceedings of the 5th Conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA) – Cadix (Spain), 25-28 September 2002*.
- SAADA, Lucienne, (1984). *Eléments de description du parler arabe de Tozeur (Tunisie)*, Paris, Geuthner.
- STUMME, Hans, (1894). *Tripolitanisch-tunisische Beduinenlieder*, Leipzig, J.C. Heinrich'sche Buchhandlung.
- STUMME, Hans, (1898). *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, Leipzig, Heinrich'sche Buchhandlung.
- TAINE-CHEIKH, Catherine, (1986). « Les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes dans les dialectes arabes », in *Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques (GLECS)*, tomes XXIV-XXVIII, 1979-1984, Annexe II, [1986], pp. 413-435.
- WAGNON, Adrien, (1894). *Chants des bédouins de Tripoli et de la Tunisie, traduits d'après le recueil du D^R H. Stumme*, Paris, Ernest Leroux.

ESTUDIO DESCRIPTIVO Y COMPARATIVO DE LOS FONEMAS DEL ÁRABE DIALECTAL MARROQUÍ

JORDI AGUADÉ

0) En este artículo presento un estudio detallado de los fonemas consonánticos y vocálicos de los dialectos árabes de Marruecos¹. La publicación en los últimos años de numerosos estudios sobre el árabe marroquí hace aconsejable ofrecer una visión de conjunto que tenga en cuenta todos los nuevos datos de los que ahora se dispone: si bien abundan los trabajos dedicados a dialectos en particular, falta en cambio un análisis general de los fonemas del marroquí ya que las descripciones que figuran en obras generales (como son, por ejemplo, el *Cours* de Cantineau o el *Handbuch der arabischen Dialekte*) han quedado anticuadas. La única excepción la constituye J. Heath quien en su reciente libro *Jewish and muslim dialects of Arabic* (obra que viene a ser un esbozo de atlas lingüístico) dedica un interesante capítulo a este tema²: sin embargo su autor no pudo consultar algunos estudios publicados con posterioridad a la aparición de su libro que yo sí he tenido en cuenta aquí.

0.1) He tomado como base y término de comparación el árabe hablado en Casablanca: los ejemplos que aquí se citan están por lo tanto en este dialecto (con la excepción, claro está, de aquellos casos en los cuales se indique expresamente otra procedencia)³.

Es indispensable hacer hincapié en este punto ya que durante muchos años se han publicado trabajos sobre el árabe marroquí sin que fuera siempre evidente en qué dialecto se basaban: y con demasiada frecuencia se ha generalizado partiendo de ejemplos aislados o de dudosa procedencia. Una obra importante (e indudablemente útil) como es por ejemplo la *Short reference grammar of Moroccan Arabic* de R. S. Harrell se basa (a juzgar por lo que dice su propio autor) en el habla de informantes originarios de Fez, Rabat y Casablanca⁴. Esto es lícito cuando el libro está dirigido al gran público y por tanto está concebido de una manera eminentemente práctica; pero, obviamente, tal amalgama dialectal no es precisamente recomendable cuando se trata de llevar a cabo estudios dialectológicos.

¹ Este artículo es parte de un libro sobre el árabe dialectal marroquí que publicaré próximamente.

² Cf. pp. 130 ss.

³ Acerca del dialecto de Casablanca cf. Aguadé, "Textos marroquíes urbanos" y "Notes on the Arabic dialect of Casablanca".

⁴ Op. cit., p. 7 de la introducción. Pero, a juzgar por los ejemplos que se citan, más bien parece que el libro se basa en los dialectos de Rabat y Fez.

1) Fonemas consonánticos del árabe marroquí.

Los fonemas consonánticos del dialecto de Casablanca son los siguientes:

	b i l a b i a l	l a b i o d e n t a l	d e n t a l	a l v e o l a r	p r e p a l a t a l	p a l a t a l	v e l a r	u v u l a r	f a r i n g a l	l a r i n g a l
- / + faringaliz.	- +	- +	- +	- +	- +	- +	- +	- +	- +	- +
oclusivas										
sordas			t ɟ				k	q		ʔ
sonoras	b ɸ		d ɗ				g			
fricativas										
sordas		ff		s ɣ	ʃ		x		ħ	h
sonoras				z ʒ	ʒ		ġ		ʕ	
nasales	m ɱ		n ɳ							
laterales				l ɭ						
vibrantes				r ɾ						
semiconso- nantes	w					y				

1.1) Además, en préstamos del francés y del español pueden aparecer los dos siguientes fonemas:

/p/: oclusiva bilabial sorda

/v/: fricativa labiodental sonora (sólo en préstamos del francés).

El fonema /č/ (africada palatal sorda, IPA /tʃ/ o /c/) aparece en dialectos del norte, especialmente en préstamos del español (cf. infra, no. 2.11).

1.1.1) Las interdental /t/ y /d/ aparecen en dialectos del norte y en hassaniyya (cf. infra nos. 2.3.3 y 2.3.6), la interdental /ɖ/ aparece en Jebala (cf. no. 2.3.22.1) así como en hassaniyya y algunos otros dialectos de tipo beduino como el de los Zšīr (cf. infra, no. 2.3.3).

El fonema vibrante fricativo /ʕ/ aparece en algunos dialectos urbanos de Jbala (Tetuán, Chauen), en Fez y en dialectos judíos (cf. infra no. 2.4.29).

El fonema fricativo prepalatal sordo /ç/ aparece en dialectos del norte de Marruecos (cf. infra no. 2.7.4).

El fonema /ǧ/ (africada prepalatal sonora) aparece en dialectos del norte (cf. infra nos. 2.5.4 y 2.5.5)

1.2) Diacrónicamente, y de una manera general, hay que destacar los siguientes fenómenos con respecto a los fonemas del árabe clásico:

1.2.1) pérdida de las interdental /t/, /d/ y /ð/ que se han convertido en sus correspondientes oclusivas (cf. con más detalle, infra, nos. 2.3.3, 2.3.10, 2.3.14, 2.3.19 y 2.3.21).

1.2.2) práctica desaparición del fonema oclusivo laringal sordo /ʔ/ (cf. infra no. 2.10.13).

1.2.3) aparición de un fonema oclusivo velar sonoro /g/ (cf. infra nos. 2.7.6, 2.7.7, 2.7.8 y 2.7.9).

1.2.4) en cambio, la existencia de fonemas faringalizados que no refleja el alifato árabe (como por ejemplo /ɣ/, /ħ/, /ʕ/) no es siempre una innovación dialectal puesto que muchos de ellos están ya descritos por los gramáticos árabes medievales⁵.

2) Descripción de los fonemas consonánticos.

2.1) Bilabiales.

2.1.1) /b/ (= oclusiva bilabial sonora). Ejemplos: *ārbʕa* “cuatro”, *bāba* “miga”, *bāhār* “asombroso, fascinante”, *bāhi* “bello, magnífico”, *bākūr* “breva”, *bāqi* “todavía”, *bārād* “frío, fresco”, *bāš* “a fin de que”, *bāša* “gobernador”, *bdāw* “ellos empezaron”, *bāġla* “mula”, *bakri* “temprano”, *blāġi* “babuchas”, *bəndīr* “pandereta”, *bənnāya* “albañiles”, *bərgūt* “pulga”, *bəttīx* “melones”, *bzābāz* “grifos”, *bġīt* “yo quiero”, *bhāyām* “acémilas”, *bībi* “pavo”, *byār* “pozos”, *bla* “sin”, *bəldān* “países, regiones”, *būla* “orina”, *būwwāba* “porteros”, *dāba* “ahora”, *dəbbān* “moscas”, *dbālāž* “brazaletes”, *dyāb* “chacales”, *dūwwbu* “ellos fundieron”, *dūžānbīr* “diciembre (del calendario agrícola)”, *ġālāb* “vencedor”, *ħəbb* “él amó”, *ħlīb* “leche”, *ībrīr* “abril (del calendario agrícola)”, *kbīr* “grande viejo”, *kəbda* “hígado”, *kəddāb* “mentiroso”, *klāb* “perros”, *ktūba* “libros”, *ləbsāt* “ella vistió”, *lūbān* “ámbar”, *mbīyyəd* “blanqueado, encalado”, *məktūba* “escrita”, *məḥba* “bienvenido, bienvenida”, *nsība* “cuñada”, *nūba* “vez, turno”, *qwālāb* “pilones de azúcar”, *qəlb* “corazón”, *qšāšəb* “túnicas”, *rəkbīn* “que cabalgan, cabalgando”, *sbāni* “pañuelos”, *šəbšāna* “harta”, *šrābəl* “babuchas bordadas”, *šūtānbīr* “setiembre (del calendario agrícola)”, *šhāb* “amigos, compañeros”, *tābūt* “ataúd, encofrado”, *tūb* “tela, tejido”, *ṭāyəb* “que hierve, maduro, a punto”, *xwābi* “jarras, tinajas”, *xāyəb* “feo, malo”, *yābəs* “seco”, *zəbda* “mantequilla”, *žāwbu* “ellos respondieron”, *žbāl* “montañas”, *žbəd* “él tiró, estiró”, *žəllāba* “ganaderos, tratantes de ganado”, *žəbtī* “tú trajiste”, *žənb* “lado, borde”, *ʕənkbu* “tela de araña”.

⁵ Quienes hablan de la faringalización (*tafxīm*) de estos fonemas: cf. Cantineau, *Cours*, pp. 23-24 y 48 así como art. “*tafkħīm*” de Al-Ani en *EL*², vol. 10, p. 90: el término lo utiliza por primera vez el gramático árabe Sībawayhi (fallecido hacia el año 796).

2.1.2) Representa diacrónicamente el fonema /b/ del árabe clásico: ác. *bāb*⁶ > *bāb* “puerta”, ác. *baqiyat* > *bqāt* “ella permaneció”, ác. *ḥabasa* > *ḥbəs* “él retuvo, encarceló”, ác. *qabīla*⁷ > *qbīla* “tribu”, ác. *šabaka*⁸ > *šəbka* “red”, ác. *yabisa* > *ybəš* “se secó”, ác. *bašīda*⁹ > *bšīda* “lejana”, ác. *baqara*¹⁰ > *bəqra* “vaca”, ác. *bayn*¹¹ > *bīn* “entre”.

En algunos dialectos /b/ representa el fonema /m/ del árabe clásico⁶. Así ác. *mašā* > *bša* “el anduvo” (dialecto de los ZSīr)⁷, *mša bən* “¿con quién?”, *dyāl bən* “¿de quién?” (Chauen)⁸. En ocasiones también puede representar /m/ en préstamos de lenguas europeas: español “metro” > *bētro* (Anjra)⁹.

2.1.3) Representa el fonema oclusivo sordo /p/ así como los fonemas /b/ y /v/ en préstamos de lenguas europeas: francés *bac(calauréat)* > *bāk* “bachillerato”, francés *pneu* > *bnu* “neumático”, francés *appartement* > *bārṭma* “apartamento”, español *pastel* > *baštīla* “guiso a base de hojaldre, almendras y carne de pollo”, español *campo* > *kānbu* “paleta, rústico, ignorante”¹⁰, francés *valise* > *bālīza* “maleta”, francés *banane* > *bānān* “plátano”, español *playa* > *blāya* “playa”, español (o italiano) *punta* > *būnta* “colilla”¹¹.

2.1.4) /b/ tiene los siguientes alófonos:

[β] (= oclusiva bilabial sonora africada). Es alófono de /b/ en posición intervocálica: *bībān* → [bi:βæ:n] “puertas”, *bībi* → [bi:βi] “pavo”, *dāba* → [dæ:βa] “ahora”. Este alófono no es muy frecuente en Casablanca (es característico, en cambio, de algunos dialectos del norte como por ejemplo Anjra y Chauen)¹².

Se trata de un fenómeno antiguo que ya fue descrito por el gramático árabe medieval Sībawayhi¹³.

⁶ Este fenómeno ya se daba antiguamente: *Makka* > *Bakka* “La Meca”: Cantineau, *Cours*, p. 28.

⁷ Cf. Aguadé, “ZSīr”, p. 142 (no. 1.5).

⁸ Cf., respectivamente, Natividad, “Chefchaouen”, p. 111 y Moscoso, *Chauen*, p. 44 (no. 2.1.31).

⁹ Vicente, op. cit., p. 50 (no. 2.12.1).

¹⁰ Acerca de este préstamo cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 197.

¹¹ La etimología exacta de la voz no está clara: cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 193.

¹² Cf. Cantineau, *Cours*, p. 31; Colin, “Taza”, pp. 35 y 39; Singer, “Neuarabische Texte”, p. 110; Vicente, *Anjra*, pp. 38-39 (no. 2.1.1.1); Aguadé/Moscoso, “El permiso de conducción”, p. 266; Moscoso, *Chauen*, pp. 43-44 (no. 2.1.1.1). En los dialectos del norte, esta tendencia a la africación (que se da asimismo en con las dentales /t/, /d/ y las palatales /k/ y /g/ se explica como influencia del bereber rifeño: cf. sobre esto Cantineau, op. cit., pp. 31, 37, 56 y 66. Acerca de la africación de estos fonemas en rifeño cf. Kossmann, *Esquisse*, pp. 9-11.

¹³ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 28.

[b](= oclusiva bilabial sonora faringalizada). Aparece en entornos faringalizados. Ejemplos: *ḡṛəb* [ḡṛəb] “él golpeó”, *ṭləb* [ṭləb] “él pidió”.

[p] (= oclusiva bilabial sorda). Aparece, por asimilación, en contacto con fonemas sordos. Así tenemos *ṣəbt* → [ṣəpt] “yo traje”. En préstamos de lenguas europeas /b/ tiene un alófono [p]: *kübbānīyya*~[küppa:nīyya] “grupo numeroso de personas” (del esp. “compañía”)¹⁴, *bāṛṭma*~[pɑ:ṛṭma] “apartamento”.

2.1.5) /b/ (= oclusiva bilabial sonora faringalizada).

/b/ es fonema en *būla* [bʊ:la] “bombilla”¹⁵ ≠ *būla* “orina” y en *bāba* [bɑ:ba] “papá, padre” ≠ *bāba* [bæ:βa] “miga de pan”. En los demás casos [b] es alófono de /b/ en entornos faringalizados o en aquellos en los que hay lo que se ha dado en llamar faringalización afectiva¹⁶.

Hay una realización geminada y labializada /b̥b̥/ de este fonema que se tratará más adelante (cf. infra, no. 2.14).

2.1.6) /m/ (= nasal bilabial). Ejemplos: *āmnāt* “ella creyó”, *āmīn* “amén”, *bhīma* “acémila”, *bnādām* “persona, ser humano”, *dāyām* “que dura, duradero”, *dəmm* “sangre”, *dəmṣa* “lágrima”, *dīma* “siempre”, *fhəmnā* “hemos comprendido”, *ftīm* “destete”, *gādūm* “azuela”, *gāmīla* “escudilla, tartera”, *gəmzu* “ellos guiñaron un ojo”, *hūma* “ellos, ellas”, *həmmāl* “porteador”, *həmmāmāt* “baños públicos”, *həžžāma* “barberos, peluqueros”, *h̥kəm* “él gobernó”, *hləmt* “yo soñé”, *kāmlīn* “completos, enteros”, *kəmməlīna* “hemos terminado”, *klām* “palabras, dichos”, *kmāt* “ella fumó”, *kūmmīyya* “puñal curvo”, *ma* “no”, *myāh* “aguas”, *mwāgən* “relojes”, *mākān* “sitio, lugar”, *mwākən* “máquinas”, *mwāl* “bienes, fortuna”, *mālha* “salada”, *mālīk* “rey”, *māt* “él murió”, *māyu* “mayo (del calendario agrícola)”, *māṣūn* “plato, olla”, *mbəxra* “incensario”, *mdād* “tinta”, *mdīna* “ciudad”, *mdūwwəd* “comido por los gusanos”, *məfhūm* “comprendido, entendido”, *məhlūla* “abierto”, *məktūbīn* “escritos”, *məlli* “cuando, desde que”, *mən* “de, desde”, *mṣākən* “pobres, desgraciados”, *məsləm* “musulmán”, *məssūs* “soso, insípido”, *məšdūda* “cerrada”, *məšṣūl* “encendido”, *məzyān* “bien”, *mṣīz* “cabras”, *mkəbb* “cesta para el pan”, *mṣīd* “esuela coránica”, *mṣīna* “nosotros nos fuimos”, *mūhīmm* “importante”, *mūka* “lechuza”, *mūl* “dueño, propietario”, *mūs* “cuchillo, navaja”, *mṣāna* “con nosotros”, *nžūm* “estrellas, astros”, *nəmla* “hormiga”, *nmər* “pantera”, *ntūma* “vosotros, vosotras”, *qlūma* “cálamos, plumas”, *sma* “cielos”, *smān* “gordos, gruesos”, *smīyya* “nombre”, *šəməš* “sol”, *tāmān* “precio”, *təmma* “allí, ahí”, *tmənya* “ocho”, *tṣəlləmt* “yo aprendí”, *xādəm* “criada, esclava”, *xwātəm* “anillos”, *xdəmnā* “hemos trabajado”, *xəddāma* “trabajadora, obrera”, *xəmməmt* “yo pensé, reflexioné”, *xəmsīn* “cincuenta”, *xyām* “jaimas, tiendas”, *lə-xmīs* “jueves”, *yūm* “día”, *zəṣma* “es decir, o sea”, *žāhənnām* “infierno”, *žwāməṣ* “mezquitas”, *žməṣt* “yo recogí, reuní”, *ṣāmāyn* “dos años”, *ṣəmm* “tío paterno”, *ṣməyəm* “turbantes”.

¹⁴ Op. cit., p. 198.

¹⁵ Préstamo del fr. “ampoule électrique” cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 356.

¹⁶ Cf. Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, p. 4. El término fue acuñado por D. Cohen (cf. *Juifs de Tunis*, p. 13).

2.1.7) Representa diacrónicamente ác. /m/: ác. *māʔ*¹⁷ > *ma* “agua”, ác. *marra*¹⁸ > *məʔra* “vez”, ác. *miskīn*¹⁹ > *məskīn* “pobre”, ác. *takallama* > *tkəlləm* “él habló”, ác. *mismār*¹⁹ > *məsmār* “clavo”, ác. *tūm*¹⁹ > *tūm* “ajo”, ác. *xāmis*¹⁹ > *xāməs* “quinto”, ác. *raml*¹⁹ > *ʔməl* “arena”, ác. *ʕamila* > *ʕməl* “él hizo”, ác. *lahm*¹⁹ > *lḥəm* “carne”.

En hassaniya /m/ representa frecuentemente ác. /b/ por asimilación de nasalidad: ác. *bint*¹⁹ > *mənt* “hija”¹⁷. Este paso es antiguo y ya fue descrito por los gramáticos árabes medievales¹⁸.

2.1.8) Representa /m/ en préstamos de lenguas europeas: español *semana* > *šimāna*, español *comer* > *kūmīra* “barra de pan”, español *armario* > *māryu* “armario”, español *tomates* > *māʔīša* “tomate”, español *motor* (o francés *moteur*) > *mūṭūr* “motor, motocicleta”, francés *permis* > *bīrmī/pīrmī* “permiso de conducción”.

2.1.9) /m/ tiene el siguiente alófono:

/m̥/ (= nasal bilabial faringalizada). Aparece en entornos faringalizados o en los que hay faringalización afectiva. Ejemplos: *māma* “mamá”, *šūmm* “boca”, *ūmm* “madre”, *ḥūmḥa* “bomba, surtidor de gasolina”, *mḍa* “él firmó”.

2.1.10) /w/ (= semiconsonante bilabial). Ejemplos: *āwwālān* “primero”, *būwwāb* “portero”, *bwākət* “paquetes”, *bīḍāwi* “de Casablanca, natural de Casablanca”, *brāwāt* “cartas”, *dwāli* “viñas, cepas”, *dāwa* “él sanó, curó”, *dūwwāya* “chismosos, parlanchines”, *dūwwbu* “ellos fundieron”, *dwa* “medicina, medicamento”, *dwīt* “yo hablé”, *dāwi* “brillante, que brilla”, *fūwwəʔ* “él cocinó al vapor”, *fwīyyəʔ* “ratita”, *ḡwāt* “griterío, gritos, clamor”, *hūwwa* “él”, *ḥwānət* “tiendas, comercios”, *ḥāwəl* “él intentó”, *ḥwāl* “estados, situaciones”, *īwa* “pues, vaya, bueno”, *kwāḡəʔ* “papeles”, *mwāl* “bienes, dinero”, *mṣūwwəʔ* “casado”, *nwāqəʔ* “campanas”, *nūwānbīr* “noviembre (del calendario agrícola)”, *nwāyl* “chozas”, *qəhwa* “café”, *ṛwa* “él regó”, *swāləʔ* “trenzas”, *swāq* “zocos”, *swārət* “llaves”, *sūwwəlna* “hemos preguntado”, *škāwi* “odres para leche o mantequilla”, *šəṭwa* “invierno”, *šwāt* “ella asó”, *šwāri* “alforjas”, *šwīyya* “poco, un poco”, *šwāni* “bandejas metálicas”, *šūwwəbna* “nosotros hicimos”, *ṭwīla* “larga”, *wād* “río”, *wāḥəd* “uno, un”, *wāli* “santo”, *wāqīla* “quizás”, *wālu* “nada”, *wāxxa* “bien, vale, de acuerdo”, *wūkkāl* “comilón”, *wūld* “niño”, *wəʃlu* “ellos llegaron”, *wūqt* “tiempo”, *wūrqə* “hoja, billete, entrada”, *xwābi* “jarras, tinajas”, *xwātəm* “anillos”, *xwān* “hermanos”, *zwīna* “bonita, hermosa”, *žāwi* “benjuí”, *žənwi* “cuchillo”, *ʕāwdu* “ellos repitieron”, *ʕənwān* “título, dirección”, *ʕəwd* “caballo”.

2.1.11) Representa ác. /w/: ác. *wa-* > *w-* “y”, ác. *dəʕwa*¹⁹ > *dəʕwa* “rogativa”, ác. *fūwāq*¹⁹ > *fūwwāqa* “hipo”, ác. *ʔalwāḥ*¹⁹ > *lwāḥ* “tablas de madera”, ác. *nuwwār*¹⁹ > *nūwwār* “flores”, ác. *siwāk*¹⁹ > *swāk* “cepillo de dientes”¹⁹, ác. *ʔaʕwāḡ*¹⁹ > *ʕwāḡ* “lanas”, ác. *ward*¹⁹ > *wəʔd* “rosas, rosales”.

2.1.12) También representa ác. /ʔ/: cf. infra, no. 2.10.1.3.4.

¹⁷ Cf. Cohen, *Ḥassānīya*, p. 7.

¹⁸ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 28.

¹⁹ Que, generalmente, consiste en corteza de nogal.

2.1.13) Representa /w/ en préstamos del bereber: *gnāwa* “cofradía de los gnawa”²⁰, *āgwāl* “pequeño tambor”.

2.1.14) Representa diptongos en préstamos de lenguas europeas: español *escuela* > *sakwīla* “escuela”, español *rueda* > *rwīḍa* “rueda”²¹, francés *courroie* > *kārwa* “correa (del ventilador de un coche)”²², inglés *shampooing* > *šāmbwa* “champú”.

2.2) Labiodentales.

2.2.1) /f/ (= fricativa labiodental sorda). Ejemplos: *dāfla* “adelfa”, *dfəṣ* “él empujó”, *fās* “pico, azada”, *fəkrūn* “tortuga”, *fəlfəl* “pimientos”, *fəllūs* “polluelo”, *fəṣṣān* “horno”, *fəṣṣa* “alfalfa”, *fəxxār* “alfarero”, *fḥām* “él comprendió”, *flān* “fulano”, *flīyyu* “poleo”, *flūs* “dinero”, *fīṭq* “hernia”, *fīūr* “desayuno”, *fūq* “encima de, sobre”, *fūṭa* “toalla”, *fūwwāqa* “hipo”, *fḫāx* “trampas”, *fzəl* “rábano”, *ḡāfəl* “distráido”, *ktāf* “espaldas”, *lāḥa* “víbora”, *mḡārāf* “cucharones”, *nīf* “nariz”, *ṛṣīf* “acera”, *ṣāḥru* “ellos viajaron”, *ṣḥār* “amarillo”, *ṣīf* “verano”, *ṣūf* “lana”, *šāḥa* “él curó”, *šāḥna* “hemos visto”, *xāḥat* “ella temió”, *xənfūs* “escarabajo”, *xḥīf* “ligero”, *xrīf* “otoño”.

2.2.2) Representa ác. /f/: ác. *faḡr* > *fzər* “alba”, ác. *fūl* > *fūl* “haba”, ác. *faḥr* > *fār* “rata, ratón”, ác. *fīrās* > *fīrās* “cama”, ác. *ṣarīf* > *ṣrīf* “jerife”, ác. *raṣīf* > *ṛṣīf* “acera”, ác. *naḥs* > *nāḥs* “alma”.

En algunos dialectos /f/ representa la interdental /t̪/ del árabe clásico²³. Así por ejemplo en el dialecto de los Zṣīr encontramos ác. *tamma* > *fəmmāk* “allí”, ác. *tānī* “segundo” > *fānī* “también, de nuevo”²⁴. Se trata de un fenómeno antiguo²⁵ y que se da asimismo en árabe andalusí y en maltés²⁶. Se da igualmente en dialectos orientales, como por ejemplo en Siirt (sureste de Anatolia)²⁷, Palmira²⁸ y Soukhne²⁹.

²⁰ Del bereber *ignawən* “mudos”: cf. Colin, “Appellations” pp. 94-95; Welte/Aguadé, *Die Lieder der Gnāwa*, p. 15; Aguadé, “La langue des gnāwa”, pp. 405-406; Aguadé, “Sobre los gnāwa y su origen”, pp. 158-162; Ferrando, “G. S. Colin y los berberismos”, pp. 120-122.

²¹ Acerca de esta voz. cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 201.

²² Cf. Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung” p. 78; Heath, *Code-switching*, no. C-378.

²³ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 45; Cohen, *Hassānīya*, p. 9; Grand’Henry, *Cherchell*, p. 5; Aguadé, “Zṣīr”, p. 142. Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 132 (no. 3.1.3).

²⁴ Cf. Aguadé, “Zṣīr”, p. 142 (no. 1.4).

²⁵ Cf. Cantineau, *Cours*, pp. 41-42.

²⁶ Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, p. 49 (no. 2.1.2.3.1); Corriente, *Sketch*, p. 49 (no. 2.12.3).

²⁷ Cf. Fischer/Jastrow, *HdaD*, p. 50.

²⁸ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 45.

²⁹ Cf. Behnstedt, *Soukhne*, vol. 2, p. 4.

2.2.3) Representa /f/ en préstamos del bereber: *āfrāg* “real, cerca de tela que rodeaba la tienda del sultán”³⁰, *ṣīfəṭ* “él envió”³¹.

2.2.4) Representa /f/ y /v/ en préstamos del español o del francés: español *favor* > *fāḥūr* “gratis”³², español *familia* > *fāmīlya* “familia”, francés *frein* > *frān* “freno”³³, francés *téléphone* > *tīlīfūn* “teléfono”, francés *village* > *fīlāz* “pueblo”³⁴.

2.2.5) /f/ tiene el siguiente alófono:

f/ (= fricativa labiodental sorda faringalizada). Aparece en entornos faringalizados: *fwām/fmām* “bocas”, *fṭər* “él desayunó”.

2.3) Dentales.

2.3.1) /t/ (= oclusiva dental sorda). Ejemplos: *bātu* “ellos pernoctaron”, *barkāt* “albercas”, *bīnātna* “entre nosotros”, *bīt* “habitación”, *bnāt* “hijas”, *byūt* “habitaciones”, *dāt* “cuerpo”, *gūšt* “agosto (del calendario agrícola)”, *ḥatta* “también”, *nti* “tú (f.)”, *kətbāt* “ella escribió”, *künt* “yo fui”, *ḥānūt* “tienda, comercio”, *ḥatta* “también”, *kətra* “abundancia”, *nsīt* “yo olvidé”, *qnūt* “esquinas”, *qtāl* “combate”, *šəft* “yo he visto”, *tālta* “tercera”, *tāni* “segundo”, *tāsəṣ* “novenio”, *təktəb* “ella escribirá”, *təqba* “agujero”, *təfās* “trufas”, *təṣūd* “nueve”, *təṣlīm* “enseñanza”, *tīrān* “bueyes, toros”, *tīlātīn* “treinta”, *tmər* “dátiles”, *tūm* “ajo”, *tamma* “allí”, *tūt* “fresas”, *təlz* “nieve”, *tāmən* “octavo”, *ūxt* “hermana”, *wūqtāš* “cuándo”, *zīt* “aceite”.

El fonema /t/ se realiza frecuentemente como africada /tʃ/ pudiendo variar mucho el grado de africación dependiendo de los hablantes³⁵. En los dialectos del norte de Marruecos esta africación es muy marcada y se atribuye a influencia del sustrato (a veces también adstrato) bereber³⁶. Así por ejemplo en el dialecto de Anjra encontramos: *r'ūm* “ajo”, *r'āmān* “precio”, *r'ūffāḥ* “manzana”, *zīr* “aceite”, *ləft* “nabo”³⁷.

³⁰ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 57. Acerca de esta voz (que en español ha dado “alfaneque”) véase la detallada nota que le dedicó Colin (cf. Ferrando, “G. S. Colin y los berberismos”, pp. 111-112).

³¹ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 8, pp.152-153. Véase también el detallado estudio que a esta palabra dedica Heath, “SIFT-ing the evidence: adaptation of a Berber loan for ‘send’ in Moroccan Arabic”.

³² Acerca de esta voz, que también significa “favor, propina, gratificación”, cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, pp. 193-194 (con numerosos ejemplos).

³³ Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching*, no. C-228.

³⁴ Acerca de esta voz cf. Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 76.

³⁵ En nuestra transcripción no se refleja la africación, de manera que el fonema se transcribe siempre como /t/.

³⁶ Cf. Marçais, *Djiddjelli*, p. 6; Colin, “Taza”, p. 39; Lévi-Provençal, *Ouargha*, p.19; Cantineau, *Cours*, p. 37; Stillman, *Jews of Sefrou*, p. 31; Heath, *Jewish and Muslim dialects*, p.135 (no. 3.1.7); Vicente, *Anjra*, p. 40 (no. 2.2.1.1) y p. 46 (no. 2.14.1).

³⁷ Vicente, op. cit., p. 40.

2.3.2) Representa ác. /t/: ác. *ʔanta* > *nta* “tú”, ác. *ḥūt* > *ḥūt* “pescado, pez”, ác. *kitāb* > *ktāb* “libro”, ác. *tisʕīn* > *təʕʕīn* “noventa”, ác. *ʔaktāf* > *ktāf* “hombros”, ác. *tahṭ* > *təṭṭ* “debajo, debajo de”, ác. *tibn* > *təbən* “paja”, ác. *tāẓ* > *tāẓ* “corona”.

2.3.3) Representa ác. /t/: ác. *ṭalāṭa* > *tlāta* “tres”, ác. *miḥrāt* > *məḥrāt* “arado”, ác. *ḥāyṭ* > *ḥīt* “puesto que”, ác. *ṭaʕlab* > *təʕləb* “zorro”, ác. *ṭaqīla* > *tqīla* “pesada”, ác. *burgūt* > *bərgūt* “pulga”, ác. *ṭaman* > *tāmān* “precio”.

En la gran mayoría de los dialectos marroquíes los fonemas interdentes del árabe clásico (/t/, /d/, /ḏ/) han sido sustituidos por sus correspondientes oclusivas³⁸. El maltés los ha perdido por completo³⁹.

En Marruecos sólo se han conservado en hassaniyya y en algunos pocos dialectos rurales de tipo beduino como por ejemplo en el de los Zṣīr⁴⁰. Ejemplos de /t/ del hassaniyya: ác. *maṭal* > *maṭalan* “por ejemplo”, ác. *wirṭ* > *wərt* “herencia”, ác. *ʔitnayn* > *inēn* “dos”⁴¹. Del dialecto de los Zṣīr proceden los siguientes ejemplos: ác. *ṭālṭa* > *ṭālṭa* “tercera”, ác. *ḥarrāt* > *ḥərrāt* “campesino”, ác. *ʔaktar* > *ktər* “más que”⁴².

Los fonemas interdentes /d/ y /ḏ/ se han conservado asimismo entre los Zṣīr y en hassaniyya: ác. *dabaḥa* > *ḏbəḥ* “él degolló”, ác. *ḏalla* > *ḏəl* “él pasó el día”, ác. *ḡalīḏ* > *ḡlīḏ* “grueso”⁴³.

En Argelia la situación es parecida y las interdentes subsisten en dialectos de nómadas si bien hay ciudades en las que se han conservado (Cherchell, Blida, Dellys etc.)⁴⁴.

El árabe andalusí, en cambio, sí conservó las interdentes⁴⁵.

Por otro lado, tanto en Marruecos como en Argelia hay dialectos que hoy en día presentan interdentes que diacrónicamente no tienen nada que ver con las del árabe clásico y que se deben a una fricativización secundaria de oclusivas por influencia del bereber: suele darse en posición final o intervocálica y es un fenómeno característico de los

³⁸ Cf. Cantineau, p. 44; Marçais, *Esquisse*, p. 8; Heath, op. cit., p. 141.

³⁹ Cantineau, op. cit., p. 44.

⁴⁰ Cf. Cantineau, op. cit., p. 44; Cohen, *Hassānīya*, pp. 12-15; Marçais, op. cit., p. 8; Heath, op. cit., p. 141; Aguadé, “Mḥāmīd”, p. 205; Aguadé, “Zṣīr”, p. 142 (no. 1.2).

⁴¹ Cohen, op. cit., p. 13.

⁴² Aguadé, “Zṣīr”, p. 142 (no. 1.2)

⁴³ Cf. Aguadé, op. cit. Para el hassaniyya cf. Cohen, op. cit. pp. 12-15.

⁴⁴ Cf. Cantineau, op. cit., p. 44; Grand'Henry, *Cherchell*, pp. 6-7. Cantineau pensaba que en estos dialectos urbanos de Argelia no se trataba tanto de una conservación de fonemas interdentes sino más bien de una “restitución” por influencia de los dialectos de nómadas. En lo que respecta a Cherchell, Grand'Henry rechaza esta hipótesis y tiende a explicar la presencia de estos fonemas como influencia del árabe andalusí (que los conservaba) ya que esta ciudad recibió a numerosos inmigrantes andalusíes entre los siglos XIV y XVI.

⁴⁵ Cf. Colin, op. cit., pp. 44-45; Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, pp. 49-50 (no. 2.1.2.3).

dialectos de Jebala y de algunas ciudades del norte de Marruecos como por ejemplo Chauen⁴⁶: cf. infra nos. 2.3.6 y 2.3.16.1.

2.3.4) Representa el fonema bereber /t/ en préstamos de esta lengua: *sārūt* “llave” (del bereber *tasarut*)⁴⁷, *ātāy* “té”⁴⁸, *tāta* “camaleón”⁴⁹.

2.3.5) Representa también /t/ en préstamos del español, francés o inglés: español *suerte* > *swīrti* “suerte”⁵⁰, inglés *tea* > *ātāy* “té”, francés *la visite* > *lāfīzīt* “inspección técnica de vehículos”⁵¹.

2.3.6) /t/ tiene dos alófonos:

/t/ (= oclusiva dental sorda faringalizada). Aparece en entornos faringalizados: *f̣ṭərt* > *f̣ṭərṭ* “yo desayuné”.

/d/ (= oclusiva dental sonora). Aparece ante /ʒ/ o /g/: *ṭʒīb* > *ḍʒīb* “tú traerás”, *ṭg̣ul* > *ḍg̣ul* “tú dirás”.

En dialectos del norte (Jebala, Chauen) /t/ tiene un alófono interdental /t̪/ en posición intervocálica o final: cf. supra no. 2.3.3.

Así en, en lo que respecta a Chauen, por ejemplo, tenemos *klāt* “ella comió”, *hūt* “pescado”, *xūt̪i* “mis hermanos”, *zīt̪* “aceite”⁵², *tlāt̪a* “tres”, *āt̪āy* “té”, *l̪-ɪn̪ɪn* “él lunes”, *m̪yyə̄t̪* “muerto”, *ʔāl̪ə̄t̪* “ella dijo”, *h̪wān̪ə̄t̪* “tiendas, comercios”⁵³.

2.3.7) /t̪/ (= oclusiva dental sorda faringalizada). Ejemplos: *bəll̪ūta* “bellota”, *bəz̪t̪ām* “monedero”, *bu fəz̪t̪ītu* “mariposa”, *f̣t̪īm* “destete”, *f̣t̪ūr* “desayuno”, *f̣ūta* “toalla”, *g̣t̪ūn* “tienda, jaima”, *g̣t̪a* “tipo de trompeta”, *məz̪t̪ān* “manicomio”, *qənt̪* “aburrimiento”, *qəz̪t̪āl* “castañas”, *q̄t̪ə̄t̪* “yo corté”, *n̪ū̄t̪āla* “pulpo”, *ʂəlt̪ān* “sultán, rey”, *ʂt̪āh* “azotea”, *ʂəlt̪āba* “escoba”, *ʂt̪ī̄t̪ān* “demonio”, *ʂt̪ūn* “anchoas”, *ɪ̄ə̄hu* “ellos cayeron”, *ɪ̄l̪ə̄b* “estudiante”, *ɪ̄t̪ə̄r* “él voló”, *ɪ̄b̪t̪* “médico”, *ɪ̄b̪la* “mesa”, *ɪ̄b̪qa* “piso”,

⁴⁶ Sobre esto cf. Cantineau, op. cit., pp. 37 y 45; Heath, op. cit., p. 141; Natividad, “Chefchaouen”, p. 110 (no. 2.1.2); Moscoso, *Chauen*, p. 45 (no. 2.2.1.1). Cantineau señala acertadamente que en ocasiones de esta manera se restituye casualmente el fonema interdental original (op. cit., p. 45). Así, en el dialecto de los Msirda (en Argelia) encontramos: ác. *ħaraṭa* > *ħrāt̪* > *ħrāt̪* > *ħrāt̪*.

⁴⁷ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 6, p. 230. El préstamo es consecuencia de un eufemismo: *sārūt* sustituye a la voz árabe *māfīāh* “llave” que a su vez ha pasado a significar “aguja” (para evitar *ibra*, pues existía la creencia de que es de mal agüero mencionar objetos punzantes, en especial por la mañana: cf. Marçais, “L’euphémisme”, pp. 434-435; Westermarck, *Ritual*, vol. 2, pp. 28-29). Acerca de la voz bereber *tasarut* cf. Laoust, *Mots*, p. 4.

⁴⁸ La voz pasó del inglés al bereber y de allí al árabe dialectal: cf. Colin, art. “čāy” en *EF*.

⁴⁹ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 2, pp. 5-6.

⁵⁰ Acerca de esta voz (que en marroquí ha adquirido también el sentido de “fortuna, tómbola, lotería”) cf. Benyahia/Agudé, “Hispanismos”, pp. 201-202.

⁵¹ Acerca de esta voz cf. Agudé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 76 (y nota 22).

⁵² Ejemplos citados por Natividad, “Chefchaouen”, p. 110 (no. 2.1.2).

⁵³ Ejemplos citados por Moscoso, *Chauen*, p. 45 (no. 2.2.1.1).

ṭəbšīl “plato”, *ṭəlbū* “ellos pidieron”, *ṭərf* “trozo”, *ṭḥīn* “harina”, *ṭḥəna* “hemos subido”, *ṭṛīq* “camino”, *ṭūb* “ladrillo, adobe”, *ṭūḥa* “rata”, *ṭūr* “toro”, *ṭwīl* “largo”, *xṭa* “él insultó”, *zəṣṭūt* “macaco”, *ṣəṣāna* “sedienta”, *ṣṭāw* “ellos han dado”.

2.3.8) Representa ác. /t/: ác. *qanṭara*⁵⁴ > *gənṭra* “puente”, ác. *ṭayr*⁵⁵ > *ṭīr* “pájaro”, ác. *galiṭa* > *gləṭ* “él se equivocó”, ác. *bayṭār*⁵⁶ > *bīṭār* “veterinario”, ác. *ṭayyāra*⁵⁷ > *ṭyyāra* “avión”, ác. *raṭl*⁵⁸ > *ṭəl* “libra”.

En algunos dialectos /t/ representa ác. /ḍ/ y /ṭ/ por ensordecimiento (que se atribuye a influencia del sustrato bereber): este fenómeno se da en ciertos dialectos judíos (Sefrou, Tafilalt) así como en dialectos del norte de Marruecos (Tánger, Tetuán, Chauen, Jebala)⁵⁴. Así por ejemplo, en Anjra encontramos: ác. *ḍahika* > *ṭḥək* “él rió”, ác. *mawḍiṣ*⁵⁵ > *mūṭāṣ* “lugar”⁵⁵. De Chauen proceden los siguientes ejemplo: ác. *ḍahr*⁵⁶ > *ṭḥāḥ* “espalda”, ác. *ḍabyaḍ*⁵⁷ > *byāṭ* “blanco”, ác. *nafaḍa* > *nfaṭ* “sacudir, zarandear”, ác. *ḍarḍ*⁵⁸ > *ṭāṣṭ* “tierra”⁵⁶.

2.3.9) Representa también ác. /t/ por faringalización del entorno: ác. *tarḡama* > *ṭərḡəm* “él tradujo”, ác. *turāb*⁵⁹ > *ṭrāb* “tierra”.

2.3.10) Representa ác. /t/ por faringalización del entorno: ác. *talāṭa*⁶⁰ *ṣaṣar*⁶¹ > *ṭəlṭṭāṣ* “trece”, ác. *tawr*⁶² > *ṭūr* “toro, buey”, ác. *ṭiṭnā ṣaṣar*⁶³ > *ṭnāṣ* “doce”.

2.3.11) Con mucha frecuencia representa /t/ en préstamos del español y del francés: español *carta* > *kāṭa* “naipe, carta”⁵⁷, español *patata* > *bṭāṭa* “patata”, francés *chantier* > *ṣāṇṭi* “pista sin asfaltar, obra”, francés *chocolat* > *ṣəklāṭ* “chocolate”, español *falta* > *fālṭa* “falta”⁵⁸.

2.3.12) /d/ (= oclusiva dental sonora). Ejemplos: *bəldi* “nativo, del lugar”, *bərd* “frío”, *bṣīd* “lejano”, *dāqu* “ellos probaron”, *dāru* “ellos hicieron”, *dāt* “cuerpo”, *dāzət* “ella pasó”, *dəblīṣ* “brazalete”, *dəfla* “adelfa”, *dəḥṣ* “pollino”, *dənba* “rabo”, *dənya* “mundo”, *dəxlāt* “ella entró”, *dīb* “chacal”, *gəddīd* “cecina”, *ḥəddād* “herrero”, *mṣədnūs* “perejil”, *məsṣūda* “feliz (f.)”, *sāḍəs* “sexto”, *ṣəddīna* “hemos agarrado”, *wād* “río”, *wūld* “niño, hijo”, *xda* “el cogió”, *xəddāma* “obreros”, *ṣədda* “abuela”, *ṣḍīda* “nueva”, *ṣḍəs* “lentejas”.

⁵⁴ Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 159-160 (no. 3.3.2) así como mapas 3-36 y 3-37 en p. 538. Véase también Cantineau, *Cours*, p. 45; Colin, “Taza”, p. 40; Aguadé/Moscó, “El permiso de conducción”, p. 266. En lo que concierne a Anjra y Chauen véanse Vicente, *Anjra*, pp. 42 (no. 2.2.4) y 50 (no. 2.12.6); Moscó, *Chauen*, p. 46 (no. 2.2.4.1).

⁵⁵ Vicente, op. cit.

⁵⁶ Cf. Moscó, *Chauen*, p. 46 (no. 2.2.4.1).

⁵⁷ Acerca de esta voz cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, pp. 197-198.

⁵⁸ También significa “error, mal comportamiento, infracción de tráfico”, cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 194 (con numerosos ejemplos).

2.3.13) Representa ác. /d/: ác. *dīk^u* > *dīk*, ác. *ǧadd^u* > *ǧadd* “abuelo”, ác. *badaʔa* > *bda* “él empezó”, ác. *ǧdīd^u* > *ǧdīd* “nuevo”, ác. *dūd^u* > *dūd* “gusanos”, ác. *dāʔim^a* > *dīma* “siempre”, ác. *dīn^u* > *dīn* “religión”, ác. *dam^u* > *damm* “sangre”.

2.3.14) Representa ác. /d̥/: ác. *hādā* > *hāda* “éste”, ác. *ḏahab^u* > *dhāb* “oro”, ác. *ḏabaḥa* > *dbəḥ* “él degolló, sacrificó”, ác. *maǧḏūb^u* > *məǧḏūb* “atraído, poseso”, ác. *ḏāba* > *dāb* “se fundió”.

Acerca de los fonemas interdental del ác. en árabe marroquí cf. lo dicho supra, no. **2.3.3** y la bibliografía allí citada.

2.3.15) También representa ác. /ǧ/ en algunos entornos con fricativas alveolares (sibilantes) o prepalatales en los que se ha producido una disimilación y el fonema /ǧ/ ha perdido la africación: así ác. *ǧāza* > *dāz* “él pasó”, ác. *ǧahs^u* > *dəḥs* “pollino”⁵⁹ (cf. también infra, no. **2.7.7** y **2.5.5**).

Hay algunos ejemplos de esta disimilación (en los mismos entornos) en árabe andalusí⁶⁰.

2.3.16) Representa /d/ en préstamos del español, francés o inglés: inglés *delco* > *dālku* “delco” (del inglés *delco*)⁶¹, francés *deuxième* > *dūzyām* “segunda (marcha del coche)”⁶², español *bandera* > *bāndīra/bəndīra* “bandera, pabellón de un navío”⁶³.

2.3.16.1) Alófonos de /d/ :

En dialectos del norte de Marruecos (Jebala, Chauen), /d/ tiene un alófono interdental /d̥/ en posición intervocálica o final⁶⁴.

Así en Chauen tenemos: *smīḏa* “sémola”, *hāyḏa* “así”, *ʕwīḏa* “ramita”, *məzwəd̥* “zurrón”⁶⁵, *blād̥* “país, territorio”, *hād̥a* “éste”, *ʕīyyəd̥* “señor, santo”, *mnād̥am* “ser humano”⁶⁶.

2.3.17) /d/ (= oclusiva dental sonora faringalizada). Ejemplos: *bārūd* “pólvora”, *bīḏ* “huevos”, *dār* “casa”, *dārūrī* “necesario”, *ḏbāb* “niebla”, *ḏbəʕ* “hiena”, *ḏəbb* “lagarto”, *dəll* “sombra”, *dəḥsa* “costilla”, *dənn* “él opinó”, *dəḥba* “golpe”, *dḥārī* “trenzas”, *dḥar* “uña, garra”, *dīfān* “huéspedes”, *dlām* “oscuridad”, *dḥa* “maíz”, *dḥu* “lentisco”, *fxəd̥* “muslo”, *ǧəḏbānīn* “enfadados”, *ḥāməd̥* “ácido, agrio”, *ḥḏāš* “once”, *ləḥḏ* “tierra”, *məḥḥḏa* “invitada”, *mḥīḏ* “enfermo”, *qāḏi* “juez”, *qāḏīyya* “cosa,

⁵⁹ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 61; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 136-138. Cf. también Agudé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 29; Vicente, *Anjra*, p. 47.

⁶⁰ Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, p. 54 (no. 2.1.2.5.2.3).

⁶¹ Acerca de esta voz cf. Agudé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 78, nota 51.

⁶² Acerca de esta voz cf. Agudé, op. cit., p. 78, nota 54.

⁶³ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 313; Harrell, *Dictionary*, p. 5 y Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 204 (no. E-35).

⁶⁴ Cf. lo dicho supra, no. **2.3.3**, así como Natividad, “Chefchaouen”, p. p. 109 (no. 2.1.1) y Moscoso, *Chauen*, p. 45 (no. 2.2.3.1).

⁶⁵ Ejemplos citados por Natividad, op. cit.

⁶⁶ Ejemplos citados por Moscoso, op. cit.

asunto”, *qbəḍ* “él cogió”, *qərḍ* “mono”, *ṛūḍa* “cementerio”, *xḍər* “verde”, *ṣḍəm* “hueso”.

2.3.18) Representa ác. /ḍ/: ác. *ḍahikat* > *ḍəḥkāt* “ella rió”, ác. *ḍarabnā* > *ḍrəbna* “hemos golpeado”, ác. *ḍayyiq* > *ḍīyyəq* “estrecho”, ác. *ṛaxḍar* > *xḍər* “verde”, ác. *ramadān* > *ṛəmdān* “ramadán”, ác. *ṣadḍū* > *ṣəḍḍu* “ellos mordieron”, ác. *ḥāmīḍ* > *ḥāməḍ* “ácido”, ác. *nahadət* > *nāḍət* “ella se levantó”.

2.3.19) Representa ác. /ḍ/: ác. *ḍill* > *ḍəl* “sombra”, ác. *ḍulm* > *ḍəlm* “injusticia, arbitrariedad”, ác. *ḍarīf* > *ḍrīf* “amable”, ác. *ḍahīr* > *ḍāhīr* “decreto”, ác. *ḡālīḍ* > *ḡlīḍ* “grueso”, ác. *naḍara* > *nḍər* “él miró”.

Acerca de los fonemas interdental del ác. en árabe marroquí cf. lo dicho supra, no. 2.3.3 y la bibliografía allí citada.

2.3.20) Representa ác. /ḍ/ por faringalización del entorno: ác. *ḡarad* > *ḡrāḍ* “saltamontes”, ác. *qādara* > *qḍər* “él pudo”, ác. *ṣundūq* > *ṣəndūq*, ác. *raddū* > *rəḍḍu* “ellos devolvieron”, ác. *dars* > *ḍərṣ* “lección”.

2.3.21) Representa ác. /ḍ/ por faringalización del entorno: ác. *haḍara* > *hḍər* “él habló”⁶⁷, ác. *ṛafxāḍ* > *fxāḍ* “muslos”, ác. *ḍāwq* > *dūq* “gusto”, ác. *ḍura* > *ḍra* “mijo, maíz”, ác. *məṣḍūr* > *məṣḍūr* “excusado, excusable”.

2.3.22) Representa frecuentemente /ḍ/ en préstamos del español o del francés: francés *accident* > *kṣīḍa* “accidente”, francés *gendarme* > *ḡāḍārmi* “policía, gendarme”, francés *mandat* > *māḍa* “salario, orden de pago”, español *ensalada* > *šlāḍā* “ensalada”⁶⁸, español *embajador* > *bāšāḍūr* “embajador”⁶⁹, español *doblon* > *ḍəblūn* “doblon, moneda antigua de oro”⁷⁰.

2.3.22.1) Alófonos de /ḍ/.

En dialectos del norte de Marruecos (Jebala, Chauen), /ḍ/ tiene un alófono interdental /ḍ/ en posición intervocálica⁷¹.

Así en Chauen tenemos: *ynūḍu* “ellos se levantarán”, *ḡāmāḍān* “ramadán”, *qāḍī* “juez”⁷².

⁶⁷ En árabe marroquí ha habido aquí un cambio semántico ya que en la lengua clásica este verbo significa “desvariar, decir disparates”. Acerca de esta voz en andalusí y en marroquí cf. Corriente, “Reflejos iberorromances”, en especial p. 83, nota 14.

⁶⁸ Abu-Shams, *Estudio*, pp. 184-185

⁶⁹ La presencia de /š/ en esta voz parece indicar que se trata de un préstamo antiguo. También podría tratarse de un préstamo del portugués *ambaixador*: acerca de esta palabra cf. Elyacoubi, *Influencia léxica*, pp. 207-208 (no. E-47); Heath, *Code-switching*, p. 257 (no. C-62).

⁷⁰ Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching*, p. 269 (no. C-82) y Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 240 (no. E-176).

⁷¹ Cf. lo dicho supra, no. 2.3.3, así como Natividad, “Chefchaouen”, p. 110 (no. 2.1.3); Moscoso, *Chauen*, p. 46 (no. 2.2.3.1); Heath, op. cit., p. 141. Natividad señala que se trata de un alófono poco frecuente.

2.3.23) /n/ (= nasal dental). Ejemplos: *bənnāy* “albañil”, *bənt* “hija, chica”, *bəṇṇāni* “de fuera, extranjero”, *bəšna* “mijo”, *bīn* “entre”, *bnāw* “ellos construyeron”, *bnīn* “sabroso”, *dəfnu* “ello enterraron”, *dənžāl* “berenjena”, *dīn* “religión”, *fətna* “rebelión, lucha”, *fīn* “dónde”, *fnār* “linterna, fanal”, *fīla* “mecha, pábilo”, *gənfūd* “erizo”, *ngənni* “yo cantaré”, *hnāk* “allí”, *ḥənḥən* “él relinchó”, “*ḥanna* “alheña”, *ḥənš* “serpiente”, *ḥna* “nosotros”, *ḥnābəl* “alfombras, tapices”, *īmən* “derecha”, ác. *kāmūn* “comino”, *kānu* “ellos fueron”, *lətšīn* “naranjas”, *mdīna* “ciudad”, *mən* “de, desde”, *nār* “fuego, infierno”, *ndīr* “yo haré”, *nəmla* “hormiga”, *nəžma* “estrella”, *nhār* “día”, *nhās* “cobre”, *nīf* “nariz”, *nīšān* “recto”, *nīyya* “intención”, *nqi* “limpio”, *nsāt* “ella olvidó”, *nšəf* “él se secó”, *ntūma* “vosotros”, *šnāyəf* “labios, morros”, *tbən* “paja”, *tnīn* “dos”, *tənšəf* “secado”, *təšbīn* “lavado, colada”, *xānəz* “maloliente”, *xəddāmīn* “que trabajan”, *xnāši* “bolsas”, *zīn* “bonito”, *ʕəndna* “con nosotros”, *ʕənq* “cuello, cogote”.

2.3.24) Representa ác. /n/: ác. *nās*⁷² > *nās* “gente”, ác. *kānūn*⁷³ > *kānūn* “horno”, ác. *ʔanā* > *āna* “yo”, ác. *ʕīšrīn* > *ʕəšrīn* “veinte”, ác. *kanz*⁷⁴ > *kənz* “tesoro”, ác. *lisān*⁷⁵ > *lsān* “lengua”, ác. *ʔalwān*⁷⁶ > *lwān* “colores”.

2.3.25) También representa ác. /l/: ác. *silsila*⁷⁷ > *sənsla* “cadena”⁷³, ác. *zilzāl*⁷⁸ > *zənzāl* “terremoto”⁷⁴.

La dismilación de /l/ en contacto con otra /l/ es un fenómeno antiguo que ya fue descrito por los gramáticos árabes medievales, quienes citan ejemplos como *laʕalla* > *laʕanna* “quizás”⁷⁵.

En algunos dialectos del Tafilalt (Īgli y Zrīgāt) estudiados por Behnstedt, el paso /l/ > /n/ es sistemático⁷⁶: *žbəl* > *žbən* “montaña”, *n-nxəl* > *n-nxən* “palmeras”, *ʕlīha* > *ʕnīha* “sobre ella”, *wəlla* > *wənnā* “o”, *əl-ʕām əlli twəld* > *ən-nʕām ənni twənd* “el año en que da a luz”⁷⁷.

La misma situación se da en el dialecto judío de Had Tahala, en el Sus⁷⁸.

Tanto en el Tafilalt como en el valle del Draa hay dialectos bereberes en los que el paso /l/ > /n/ es sistemático de manera que es lógico suponer que en los dialectos árabes este fenómeno se deba a la influencia del sustrato y adstrato bereberes⁷⁹.

⁷² Ejemplos citados por Moscoso, op. cit.

⁷³ Cf. Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.2.5) y Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 148-149 (donde se citan asimismo las variantes de esta voz).

⁷⁴ De Prémare, *DAF*, vol. 5, p. 361, sólo cita *zəlzla* para “terremoto”, Harrell, *Dictionary*, p. 227, cita *zəlzāl*. La variante *zənzāl* aparece en Aguadé/Benyahia, “El šāwəš Bū-‘Azza”, p. 117. Acerca de esta disimilación cf. Cantineau, *Cours*, p. 53.

⁷⁵ Cantineau, *Cours*, p. 51.

⁷⁶ Cf. Behnstedt, “Īgni (Īgli)”, en especial pp. 49-50.

⁷⁷ Behnstedt, op. cit., p. 49 y 59.

⁷⁸ Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 148 (no. 3.1.14).

⁷⁹ Behnstedt, op. cit., pp. 50-51. Behnstedt llama además la atención acerca de la existencia de este mismo fenómeno en Egipto, en dialectos del oasis de Dakhla donde se sabe que

2.3.26) Representa /n/ en préstamos de lenguas europeas: español *cuna* > *kūna* “cuna”, español *manera* > *mānīra* “manera, truco, ardid”⁸⁰, francés *goudron* > *gūḍrūn* “asfalto, carretera asfaltada”⁸¹.

2.3.27) /n/ tiene los siguientes alófonos:

/ŋ/ (= nasal dental faringalizada). Aparece sólo en entornos faringalizados: *ṇār* “fuego, infierno”, *ḍārḥa* “nuestra casa”, *ḍaṇṇ* “él pensó, opinó”.

/ŋ/ (= nasal velar sonora). Aparece ante /q/, /k/ o /g/. Ejemplos: *zānqa* [zəŋqɑ] “calle”⁸².

/m/ (= nasal bilabial). Puede aparecer ante /b/ (si bien depende mucho del hablante y del dialecto)⁸³: *kā-nbīṣ* [kæ:mbɪ:ʃ] “yo vendo”.

2.4) Alveolares.

2.4.1) /s/ (fricativa alveolar sorda). Ejemplos:

bās “mal, daño”, *bāsu* “ellos besaron”, *bāsbās* “hinojo”, *flūs* “dinero”, *gālsa* “sentada”, *ḡsəl* “él se lavó”, *ḥsāb* “cuenta, cálculo”, *ḥsən* “mejor, más bonito”, *kāskās* “cuscusera”, *kāksu* “alcuzcuz, cuscús”, *kīsa* “manopla”, *kīsān* “vasos, copas”, *kūrṣi* “silla”, *lābsa* “vestido”, *lūs* “cuñado”, *māksi* “vestido, que viste”, *māskīn* “pobre”, *māskūn* “habitado, embrujado”, *māsmūm* “venenoso, envenenado”, *māsnād* “cojín”, *māssūs* “soso, insípido”, *māsfūd* “feliz, afortunado”, *mūsām* “romería”, *nās* “gente”, *nāḥsa* “dormida”, *nhās* “cobre”, *nsīt* “yo olvidé”, *nsīb* “cuñado”, *sākta* “silenciosa, callada”, *sāqya* “acequia”, *sāḥa* “hora”, *sābṣīn* “setenta”, *sātta* “seis”, *sīdi* “señor”, *šīyyāra* “coche”, *sma* “cielo”, *smīn* “gordo”, *snīn* “años”, *sūq* “zoco, mercado”, *sūwwlu* “ellos preguntaron”, *sxūn* “caliente”, *sḥa* “él mendigó”, *xāmsa* “cinco”, *xāmsīn* “cincuenta”, *wāssax* “él ensució”, *yābās* “seco”, *ḥāssās* “vigilante, guarda”, *ḥsəl* “miel”.

2.4.2) Representa ác. /s/: ác. *kīs* > *kīs* “bolsa, saco”, ác. *labīsat* > *lābsāt* “ella vistió”, ác. *mīsk* > *māsk* “almizcle”, ác. *kīswa* > *kāswa* “vestido”, ác. *sāḥīd* > *sḥīd* “feliz”, ác. *sunbula* > *sbūla* “espiga”, ác. *sikkīn* > *sākkīn* “cuchillo”, ác. *sāmīṣa* > *smāṣ* “él escuchó, oyó”.

En el habla de Casablanca, así como en otros dialectos marroquíes de tipo beduino, es habitual que ác. /s/ > /ʃ/ por influencia del entorno: cf. infra no. 3.2.4.8.

En cambio, en los dialectos prehilalíes el fonema /s/ del ác. se ha conservado bien.

antiguamente hubo bereberes, y plantea la posibilidad de que también en este caso haya influencia del sustrato bereber (cf. pp. 51-52).

⁸⁰ Cf. acerca de esta voz Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, pp. 199-200.

⁸¹ Acerca de este préstamo cf. Heath, *Code-Switching*, no. C-281; Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 79.

⁸² Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 39-40.

⁸³ Sobre este alófono de /n/ cf. en especial Heath, op. cit., pp. 158-159. Cf. también Cantineau, *Cours*, p. 40.

Para algunos hablantes /s/ puede representar ác. /š/: así en Skūra *səms* “sol” (< ác. *šams*)⁸⁴. Igualmente, en algunos dialectos, como por ejemplo en Casablanca, es frecuente que ác. *sadda* > *šadd* “él cerró, obstruyó”.

2.4.3) Representa /s/ en préstamos del bereber: *sarūt* “llave”, *tərfās* “trufas”⁸⁵.

2.4.5) Representa /s/ en préstamos de lenguas europeas: francés *vitesse* > *bītīs* “velocidad, marcha (del coche)”, francés *police* > *būlīs* “policía”, español *hospital* > *sbītār* “hospital”⁸⁶, español *semana* > *sīmāna* “semana”⁸⁷.

2.4.6) /ʃ/ (= fricativa alveolar sorda faringalizada). Ejemplos: *ḥəʃṣ* “lepra”, *ḍəʃṣ* “curso, lección”, *fəʃṣa* “alfalfa”, *gəbbāṣ* “yesero”, *gəʃṣa* “plato, fuente”, *gəʃəb* “caña”, *ḥṣīṛa* “estera de palmito”, *məʃṣa* “puerto”, *məʃṣṭān* “manicomio”, *məʃrūq* “robado”, *məʃmār* “clavo”, *məʃrān* “intestino, tripas”, *məʃrūr* “alegre, contento”, *mṣīda* “trampa”, *nāqūṣ* “campana”, *nəʃrānī* “cristiano, europeo, turista”, *nəʃṣ* “medio, mitad”, *rāṣ* “cabeza”, *ṣbāga* “pintura”, *ṣbāḥ* “mañana”, *ṣəḥḥ* “verdad, verdadero”, *ṣəlītān* “sultán, rey, soberano”, *ṣnāḍəq* “cajas, cofres”, *ṣfār* “se volvió amarillo”, *ṣgīṛ* “pequeño”, *ṣīkūk* “cuscús con leche”, *ṣīyyāḍ* “cazador, pescador”, *ṣūr* “muro, muralla”, *təṣbīn* “colada”, *ṣənṣṛa* “fiesta del solsticio de verano”, *ṣṣa* “palo, cayado”.

2.4.7) Representa ác. /ʃ/: ác. *bāṣala*⁸⁸ > *bəṣla* “cebolla”, ác. *ḥaṣīra*⁸⁹ > *ḥṣīṛa* “estera de palmito”, ác. *qəṣṣ*⁹⁰ > *qəṣər* “castillo, fortaleza, alcázar”, ác. *ṣābūn*⁹¹ > *ṣābūn* “jabón, detergente”, ác. *ṣāḥīb*⁹² > *ṣāḥəb* “amigo, compañero”, ác. *ṣəḥrā*⁹³ > *ṣəḥra* “desierto”.

Al menos en un caso /ʃ/ representa ác. /f/: ác. *niṣf*⁹⁴ > *nəṣṣ* “mitad”⁹⁵.

La voz es común a todos los dialectos marroquíes.

2.4.8) Con frecuencia, en dialectos de tipo beduino (Casablanca, Marrakech, Skūra, etc.), el fonema /ʃ/ refleja diacrónicamente ác. /s/ con faringalización secundaria debida al entorno: ác. *raṣs*⁹⁶ > *rāṣ* “cabeza”, *sulṭān*⁹⁷ > *ṣəlītān* “rey, soberano”, ác. *mismār*⁹⁸ > *məʃmār* “clavo”⁹⁹.

⁸⁴ Aunque también se usa la variante *šəms*, cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.3.1). Sobre esto cf. también Heath, *Jewish and Muslim dialects*, pp. 134-135 (no. 3.1.6).

⁸⁵ Acerca de esta voz véase la extensa nota que le dedica Colin: se ha discutido si se trata de una voz latina (< *tuber*) o bereber. Dado que la palabra se usa asimismo entre los tuareg del Ahaggar, Colin se inclina por un origen bereber de la misma (cf. Ferrando, “G. S. Colin y los berberismos”, pp. 128-129).

⁸⁶ Acerca de este préstamo cf. Heath, *Code-switching*, p. 311 (no. C-682) y Elyaacoubi, *Influencia léxica*, pp. 315-316 (no. E-483). Cf. también la detallada nota que dedica a este préstamo Lévy, “Ports, parlers portuaires”, pp. 65-66.

⁸⁷ Acerca de esta voz, muy común en Marruecos y Argelia, cf. Heath, op. cit., p. 308 (no. C-640) y Elyaacoubi, op. cit., p. 320 (no. E-500).

⁸⁸ Cf. sobre esto Marçais, *TAT*, p. 176; Heath, op. cit., pp. 176-177 (no. 3.3.12).

⁸⁹ Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.3.2). Véase asimismo Heath, op. cit., p. 158 (no. 3.2.5). Se trata de un fenómeno bastante común en todos los dialectos árabes.

2.4.9) Representa frecuentemente /s/ en préstamos de lenguas europeas⁹⁰: español *dados* > *ḡāḡūš* “dados”, francés *garçon* > *gārṣūn* “camarero, braga, calzoncillo”, francés *accident* > *kṣīḡa* “accidente”, español *cabeza* > *kābīša* “cabeza”⁹¹.

2.4.10) /z/ (= fricativa alveolar sonora). Ejemplos: *bəzbūz* “grifo”, *bəzzāf* “muy, mucho”, *bəzzūla* “pecho, teta”, *bzəq* “él escupió”, *dāzu* “ellos han pasado”, *dəbza* “riña”, *fāzəg* “mojado, húmedo”, *gnāza* “entierro”, *ḡzāl* “gacela”, *həzzīt* “yo levante, sacudí”, *ḡāḡūza* “primer día del año agrícola”, *ḡzām* “cinturón”, *knūz* “tesoros”, *lūz* “almendras”, *mənzəl* “domicilio”, *mərkəz* “centro (comercial)”, *məzwəd* “zurrón”, *məzyān* “bueno, bonito”, *nzūl* “descenso”, *rəzma* “hatillo”, *təzyān* “embellecimiento”, *wəzn* “peso”, *wzīr* “ministro”, *xərrāz* “zapatero”, *xzīn* “almacén, depósito”, *zāwya* “zagüía”, *zbīb* “pasas”, *zəbbāla* “basurero, muladar”, *zəbbūž* “acebuche”, *zəft* “brea”, *zəllīž* “azulejo”, *zənžlān* “sésamo”, *zərda* “banquete, festín”, *zīn* “bonito”, *zītūn* “olivos”, *zmān* “época, tiempo”, *zna* “adulterio”, *zyāda* “aumento”, *zyūf* “servilletas”, *ṣəzri* “soltero”, *ṣzīz* “querido, estimado, apreciado”.

2.4.11) Representa ác. /z/: ác. *ḡāzat* > *dāzət* “ella pasó”, ác. *ḡazzār*“ⁿ” > *gəzzār* “carnicero”, ác. *maṣza*“^{un}” > *məṣza* “cabra”, ác. *xubza*“^{un}” > *xūbza* “hogaza, pedazo de pan”, ác. *zāda* > *zād* “él añadió”, ác. *zubda*“^{un}” > *zəbda* “mantequilla”, ác. *zayt*“ⁿ” > *zīt* “aceite”.

En los dialectos judíos de Rabat, Fez y Mequínés así como en el dialecto de los musulmanes de esta última ciudad, el fonema /z/ representa ác. /ʒ^{o2}/: ác. *ḡabal*“ⁿ” > *zəbəl* “montaña”.

2.4.12) Representa /z/ en préstamos del bereber: *xīzzu* “zanahorias”⁹³, *āzfəl* “fusta, vara”⁹⁴.

2.4.13) Representa el fonema /z/ en préstamos de lenguas europeas: francés *valise* > *bālīza* “maleta”, francés *Butagaz*⁹⁵ > *ḡūṡāḡāz* “bombona de gas”.

2.4.14) /z/ tiene el siguiente alófono en entornos faringalizados:

/z/ (fricativa alveolar sonora faringalizada), *ḡzār* “pimienta”, *zār* “él visitó”, *zərbīyya* “alfombra”, *ḡāzīṡa* “gaceta, periódico”, *məṡṡūz* “bordado”, *mzūwwəq* “adornado, decorado”, *rəzq* “medio de vida, bienes, riqueza”.

2.4.15) /z/ representa /z/ en préstamos del bereber: *zīzūn* “mudo”⁹⁶, *zəṡṡət* “él protegió, guió a un viajero”⁹⁷.

⁹⁰ Aunque la realización exacta de /s/ pueda ser muy variada dependiendo de la lengua de que se trate: la faringalización de /s/ > /ʃ/ se realiza para conservar dentro de lo posible un timbre vocálico cercano al del original.

⁹¹ La voz tiene un sentido jocosos, irónico o despectivo: cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, pp. 196-197.

⁹² Sobre esto cf. Heath, *Jewish and Muslim dialects*, pp. 132-133 (no. 3.1.4).

⁹³ Acerca de esta voz cf. Laoust, *Mots*, p. 420, nota 4.

⁹⁴ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 44.

⁹⁵ Marca comercial.

2.4.16) /l/ (= lateral alveolar). Ejemplos: *ālf* “mil”, *bāl* “atención”, *bāli* “antiguo, viejo”, *bḥāl* “como”, *bla* “sin”, *dyāl* “de”, *gālu* “ellos dijeron”, *kāsul* “perezoso”, *kālma* “palabra”, *kāmmlu* “ellos terminaron”, *klāt* “ella comió”, *küll* “todo, cada”, *la* “no”, *lākīn* “pero”, *ləṣbu* “ellos jugaron”, *lqīti* “tú encontraste”, *līl* “noche”, *lli* “el que”, *lūbya* “alubias”, *lūn* “color”, *lūsa* “cuñada” *lūz* “almendras”, *lūwwəl* “primero”, *māl* “dinero, bienes”, *māləḥ* “salado”, *məhbūl* “loco”, *mfəlləs* “arruinado”, *mkūḥla* “espingarda”, *nḥəl* “abejas”, *nxəl* “palmeras”, *tālta* “tercera”, *wūlza* “llanura”, *yūlyūz* “julio (del calendario agrícola)”, *zəllīz* “azulejo”, *ʕməlna* “nosotros hemos hecho”, *ʕla* “encima sobre”, *ʕsəl* “miel”.

2.4.17) Representa ác. /l/: ác. *laqiyat* > *lqāt* “ella encontró”, ác. *law* > *lu* “si (condicional irreal)”, ác. *lawḥa*⁹⁶ > *lūḥa* “tabla”, ác. *kull*⁹⁷ > *küll* “cada”, ác. *qalb*⁹⁸ > *qəlb* “corazón”, ác. *qafaza* > *qfəz* “él saltó”, ác. *manāḡil*⁹⁹ > *mnāžəl* “hoces”, ác. *bulḡat*¹⁰⁰ > *bəlḡa* “babucha”, ác. *ʕalaq*¹⁰¹ > *ʕləq* “sanguijuelas”.

2.4.18) Representa ác. /n/: ác. *ḡanamiyy*⁹⁸ > *ḡəlmi* “carne de oveja o cabra”, ác. *bāḡingān*⁹⁹ > *dənžāl* “berenjena”.

2.4.19) Representa /l/ en préstamos del bereber: *āgdāl* “prado”, *lālla* “señora”¹⁰⁰.

2.4.20) Representa /l/ en préstamos del español y del francés: francés *valise* > *bālīza* “maleta”, español *plancha* > *blānša* “plancha”¹⁰¹, francés *essuie-glace* > *swīḡlāš* “limpiaparabrisas”¹⁰².

2.4.21) /l/ tiene el siguiente alófono:

/l/ (= lateral alveolar faringalizada). Ejemplos: *bṣəl* “cebollas”, *lṭəq* “él soltó”.

2.4.22) /l/ (= lateral alveolar faringalizada). Es fonema en *lla* “no” ≠ *lla* “Dios”. En los demás casos parece ser un mero alófono de /l/.

Una realización faringalizada del fonema lateral /l/ en la voz *Alḡāh* “Dios” ha existido siempre en árabe clásico y pervive en el árabe

⁹⁶ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 5, p. 441.

⁹⁷ Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 5, pp. 320-321.

⁹⁸ Acerca de la distribución de *ḡnəm* “ganado bovino” y su variante *ḡləm* cf. Heath, op. cit., p. 148 y mapa 3-16 en p. 535. Sobre la disimilación *ḡnəm* > *ḡləm* (que se da asimismo en dialectos argelinos) cf. también Cantineau, *Cours*, p. 40.

⁹⁹ Cf. también Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 30 (no. 2.2.4). El fenómeno se da también en dialectos argelinos: Cantineau, *Cours*, p. 40, cita el ejemplo *finḡān* > *finḡāl* y dice que es común a bastantes hablas.

¹⁰⁰ Acerca de esta voz. cf. de Prémare, *DAF*, vol 11, pp. 12-13. La voz es corriente en bereber, aunque se discute su etimología exacta: cf. Ferrando, “G. S. Colin y los berberismos”, pp. 117-118.

¹⁰¹ Acerca de esta voz cf. Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 219 (no. E-91).

¹⁰² Sobre este préstamo cf. Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 76.

stándar moderno¹⁰³. Esta pronunciación ya la describen las gramáticas árabes medievales¹⁰⁴.

La faringalización de /l/ > /l̥/ es en Marruecos un fenómeno característico de los dialectos de tipo beduino (en especial en el sur del país)¹⁰⁵.

2.4.23) /r/ (= vibrante alveolar). Ejemplos: *bārād* “frío”, *l-bārāḥ* “ayer”, *bagri* “carne de vaca”, *bakri* “temprano”, *ballārāḥ* “cigüeña”, *bandīr* “pandereta”, *barrād* “tetera”, *bīr* “pozo”, *dāru* “ellos hicieron”, *dārri* “niño”, *ṣašrīn* “veinte”, *gadra* “olla, marmita”, *gīrān* “cuevas, cavernas”, *ḥarrāt* “labrador”, *kars̥* “vientre, estómago”, *krīt* “yo alquilé”, *rāb* “se hundió”, *rīsa* “guiso a base de pollo y cebolla”, *rīš* “pluma”, *skāyri* “borracho”, *šrīna* “hemos comprado”, *šrīf* “jerife, descendiente del Profeta”, *šwāri* “alforjas”.

A diferencia del español, el fonema marroquí /r/ se realiza siempre como vibrante simple, incluso en posición inicial o final. Sólo se realiza como vibrante múltiple cuando hay geminación: *dārri*, *barrād*, *ḥarrāt* etc.

2.4.24) Representa ác. /r/: ác. *kabīr*ⁿ > *kbīr* “grande”, ác. *bard*ⁿ > *bard* “frío, viento”, ác. *wirṭ*ⁿ > *wart* “herencia”, ác. *ʔadāra* > *dār* “él hizo”¹⁰⁶.

2.4.25) Representa el fonema /r/ del bereber en préstamos de esta lengua: *āfrāg* “real, cerca de tela que rodeaba la tienda del sultán”, *sārūt* “llave”, *tāmāra* “trabajo duro”.

2.4.26) Representa el fonema /r/ en préstamos de lenguas europeas: español (o portugués) *real* > *ryāl* “real (moneda)”¹⁰⁷, francés *pare-chocs* > *ḥāršūk* “parachoques”¹⁰⁸, francés *terrain* > *tīrān* “campo de fútbol”, francés *frein* > *frān* “freno”¹⁰⁹.

2.4.27) /r/ tiene un alófono /r̥/ (= vibrante alveolar faringalizada) que aparece en entornos faringalizados: *ārbṣa* “cuatro”, *āxūr* “otro”, *bākūr* “breva”, *dār* “casa”, *ḍarba* “golpe”, *frāš* “cama, lecho”, *gənṭra* “puente”, *gār* “cueva, caverna”, *ḥmār* “asno”, *māṭra* “vez”, *mīra* “mujer”, *nəžžār* “carpintero”, *nhār* “día”, *qbər* “tumba”, *qəṣa* “botella”, *qrāt* “ella estudió”, *rāš* “cabeza”, *rqīqa* “delgada, fina”, *sūkkār* “azúcar”, *šhər* “mes”, *škāra* “cartera”, *ṭṭīq* “camino”, *ṭūr* “toro, buey”, *ṣgīr* “pequeño”, *ṣūr* “muro,

¹⁰³ Cf. por ejemplo Corriente, *Gramática árabe*, p. 23

¹⁰⁴ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 51.

¹⁰⁵ Cf. Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 32 (no. 2.2.12); Heath, op. cit., p. 157 (no. 3.2.4).

¹⁰⁶ En ác. el verbo significa “girar, hacer girar, dirigir”.

¹⁰⁷ No está claro si se trata de un préstamo del portugués o del español: cf. Lévy, “De quelques emprunts possibles au portugais”, p. 177. Acerca de esta voz cf. también Heath, op. cit., p. 307 (no. C-626) y Elyacoubi, op. cit., p. 311 (no. E-463).

¹⁰⁸ Cf. acerca de este préstamo Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 76 (y nota 17).

¹⁰⁹ Cf. acerca de esta voz Heath, *Code-switching*, no. C-228.

muralla”, *ṭarṣmu* “ellos tradujeron”, *ṭrāḥ* “tierra, barro”, *xbār* “noticias”, *xḍar* “verde”, *ṣṭrān* “ranas”, *ṣār* “deshonra”, *ṣarḡāna* “sudorosa”, *ṣaṣṭra* “diez”.

Este fenómeno es muy antiguo pues gramáticos árabes como Sībawayhi ya lo describen con exactitud y lo denominan *rāḍ mufaxxam*: aparece en entornos con /a/ y /u/ o con las consonantes /t/, /ḏ/, /s/, /ḏ/, /q/, /x/ y /g/, en cambio la vocal /i/ y la semiconsonante /y/ impiden el *tafxīm*¹¹⁰.

2.4.28) /ɾ/ (= vibrante alveolar faringalizada) también es fonema. Es rasgo distintivo en los siguientes pares mínimos¹¹¹: *ṣārī* “mi vecino” ≠ *ṣārī* “que fluye”, *kbār* “mayor que” ≠ *kbār* “el creció”, *rāb* “cuajar (leche)” ≠ *rāb* “se hundió”, *rāyab* “cuajado, cuajada” ≠ *rāyab* “hundido, derrumbado”, *ḥra* “carta” ≠ *bra* “él cortó, sacó punta”.

Según Cantineau, en los dialectos orientales la oposición /ɾ/ ≠ /r/ no sería nunca un rasgo distintivo¹¹². No se puede generalizar tanto pues en El Cairo sí encontramos pares mínimos que muestran la naturaleza fonémica de /ɾ/: *gārī* “mi vecino” ≠ *gārī* “que fluye”, *warṭāni* “posterior” ≠ *warrāni* “él me mostró”¹¹³.

La faringalización de /r/ es un fenómeno antiguo que los gramáticos árabes medievales describieron con precisión¹¹⁴.

2.4.29) /ɣ/¹¹⁵:

En algunos dialectos prehilalíes, como por ejemplo los de Fez, Tetuán, Chefchaouen así como en algunos dialectos judíos el fonema /r/ se realiza /ɣ/. Este fonema ha causado una cierta confusión entre los dialéctólogos que a veces lo describen como /g/¹¹⁶. En realidad se trata de dos fonemas distintos tal como demuestra la existencia, por ejemplo en el dialecto de Tetuán, de pares mínimos como *gāyb* “ausente” ≠ *ɣāyb* “cuajada, requesón”¹¹⁷. La diferencia entre /g/ (= IPA ɣ) y /ɣ/ parece consistir en que el primero es fonema fricativo velouvular con

¹¹⁰ Cf. Cantineau, *Cours*, pp. 48-49. Así tenemos *ṭūr* “toro” pero *tīrān* “toros”, *ḡār* “cueva” pero *ḡīrān* “cuevas”, etc. Véase asimismo Heath, op. cit., pp. 149-157 (en p. 155 el autor señala los dialectos en los que *ḡīrān* sí presenta faringalización).

¹¹¹ Acerca del carácter fonémico de /ɾ/ en los dialectos del Magreb véanse Cantineau, *Cours*, p. 50; Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, p. 10; Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 30 (no. 2.2.5); Heath, op. cit., pp. 150-151.

¹¹² Cf. *Cours*, p. 50.

¹¹³ Comunicación personal de P. Behnstedt.

¹¹⁴ Cf. Cantineau, op. cit., p. 50.

¹¹⁵ Aquí se usa este símbolo del IPA sin que con ello se pretenda afirmar que la realización de /r/ en estos dialectos corresponda exactamente a la de dicho fonema.

¹¹⁶ Sin embargo, Peter Behnstedt en su artículo sobre el dialecto de la medina de Taza (que se publica en este mismo volumen) insiste en que allí /r/ se realiza efectivamente como /g/.

¹¹⁷ Agradezco este ejemplo a la amabilidad de Asma Amahjour.

una vibración múltiple, el segundo en cambio es fricativo velouvular con una vibración simple.

2.5) Prepalatales.

2.5.1) /š/ (= fricativa prepalatal sorda). Ejemplos: *bāš* “para que, a fin de que”, *bāša* “gobernador, pachá”, *barkūkəš* “cuscús de grano grueso”, *bəšna* “mijo”, *dāhša* “asombrada, estupefacta”, *dəhš* “borrico”, *dəšra* “pueblo, aldea”, *fərmāš* “desdentado”, *fīrāš* “cama, lecho”, *gəššāsīn* “embusteros, pícaros, vagos”, *gūšt* “agosto”, *hnūša* “serpientes”, *hšəm* “él se avergonzó”, *lətšīn* “naranjas”, *məššūl* “encendido”, *mšəmməš* “soleado”, *rāši* “carcomido”, *šābəl* “sábalo”, *šāfu* “ellos vieron”, *šāyəb* “viejo, canoso”, *šətwə* “invierno”, *šhər* “mes”, *šītān* “demonio”, *šməš* “vela, bujía”, *šrāt* “ella compró”, *šərbu* “ellos bebieron”, *šūtānbīr* “setiembre (del calendario agrícola)”, *šwa* “él asó”, *šwāri* “alforjas”, *šwīyya* “un poco, algo”, *šžər* “árboles”, *šžər* “pelo”, *tšāmīr* “camisón”, *tšəššīt* “yo cené”, *təlqāš* “trece”, *tnāš* “doce”, *xənša* “bolsa, saco”, *šəšra* “diez”, *šəšrīn* “veinte”, *šəššān* “sediento”.

2.5.2) Representa ác. /š/: ác. *šayr*¹¹⁸ > *ši* “cosa, algo, un”, ác. *mašhūr*¹¹⁸ > *məšhūr* “famoso, célebre”, ác. *rīš*¹¹⁸ > *rīš* “plumas”, ác. *šabiša* > *šbəš* “él se hartó, sació”, ác. *šakk*¹¹⁸ > *šəkk* “duda”, ác. *šams*¹¹⁸ > *šəmš* “sol”, ác. *šitā*¹¹⁸ > *šta* “lluvia”, ác. *šāša* > *šāš* “él vivió”.

2.5.3) Representa /š/ en préstamos de lenguas europeas: español *tomates* > *māṭīša* “tomates”¹¹⁸, francés *chantier* > *šānti* “pista sin asfaltar, obra”, español *ensalada* > *šlāda* “ensalada”, español *fiesta* > *fīšta* “fiesta, festividad laboral o profana”¹¹⁹.

2.5.4) /ž/ (= fricativa prepalatal sonora). Ejemplos: *bəllārəž* “cigüeña”, *dəbliž* “pulsera”, *dənžāl* “berenjena”, *dūžānbīr* “diciembre (del calendario agrícola)”, *džəž* “pollos, gallinas”, *hāža* “cosa, asunto”, *həžžām* “barbero, peluquero”, *hīāžu* “ellos necesitaron”, *həwāyəž* “vestidos, ropas”, *hžər* “piedra, roca”, *məžmār* “brasero”, *nəžma* “estrella”, *nəžžār* “carpintero”, *qāmīža* “camisa”, *rāžəl* “hombre”, *ržəl* “pie”, *sžər* “árboles”, *wəžžəd* “él preparó”, *xəžžāt* “ella salió”, *zəlliž* “azulejo”, *žāməš* “mezquita”, *žbəl* “montaña”, *ždīda* “nueva”, *žəbti* “tú trajiste”, *žənb* “lado, borde”, *žənwi* “cuchillo”, *žīr* “cal, cal viva”, *žītu* “vosotros habéis venido”, *žīšāna* “hambrienta”, *žnān* “huerto, huerta, jardín”, *žrān* “ranas”, *zwāž* “matrimonio”, *žrān* “ranas”.

La mayoría de los dialectos marroquíes (y en general la mayoría de los dialectos de tipo magrebí) realizan este fonema como fricativa

¹¹⁸ Acerca de este préstamo (*tūmāṭīš* > *māṭīša*) cf. Heath, *Code-switching*, p. 295 (no. C-491) y Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 336 (no. E-556). Acerca de la realización /s/ > /š/ (probablemente de origen judío o morisco) véase la bibliografía que se cita en la nota siguiente.

¹¹⁹ Cf. acerca de esta palabra Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 195. La presencia de /š/ en lugar de /s/ o /ʃ/ en estos ejemplos parece indicar que se trata de un préstamo antiguo, del andalusí o a través de judíos o moriscos: cf. Elyacoubi, *Influencia léxica*, pp. 149-150 (no. A-98). La voz está documentada en andalusí: Corriente, *Dictionary*, p. 399.

prepalatal sonora /ʒ/ ¹²⁰. Sin embargo, en dialectos del norte de Marruecos (Tetuán, Chauen, Anjra, Tánger) y de Argelia hay también una realización /ǧ/ (africada prepalatal sonora, IPA /dʒ/) del fonema /ʒ/ en determinados entornos ¹²¹: nunca aparece en posición intervocálica sino sólo cuando hay geminación, después de /n/, después de otras consonantes ¹²², a veces incluso en posición inicial ¹²³. De Anjra proceden los siguientes ejemplos: *ǧ-ǧīāda* “la zanahoria”, *ǧ-ǧāmāč* “la mezquita”, *ǧ-ǧbāl* “la montaña”, *ǧ-ǧīrān* “los vecinos”, *qām īǧǧa* “camisa”, *hāǧǧa* “mujer que ha peregrinado a La Meca”, *ṭānǧra* “cacerola”, *šfānǧ* “buñuelo”, *kā-nǧību* “nosotros traemos” (en cambio: *hāzāq* “cosas”, *ʕzīn* “masa”, *wǧāhna* “nuestra cara”, *rǧāl* “hombres”) ¹²⁴. En Cherchell (Argelia) la realización habitual de /ʒ/ es /ǧ/ (en cualquier posición): *ǧāǧa* “gallina” ¹²⁵.

La realización fricativa /ʒ/ de la africana prepalatal /ǧ/ parece ser bastante antigua, si se ha interpretado correctamente lo que dicen los gramáticos árabes medievales acerca de las diferentes realizaciones de /ǧ/ que conocían ¹²⁶. También existía, como alófono de /ǧ/, en árabe andalusí ¹²⁷.

2.5.5) /ʒ/ representa ác. /ǧ/: ác. *fǧr* ^u > *fǧar* “amanecer, alba”, ác. *burǧ* ^u > *bərǧ* “torre”, ác. *haǧal* ^u > *hǧəl* “perdices”, ác. *nǧāl* ^u > *rǧāl* “hombres”, ác. *raǧaʕat* > *rəʕʕat* “ella regresó”, *xarraǧa* > *xərrəʕ* “él sacó”, ác. *ǧāra* ^u > *zāra* “vecina”, ác. *ǧuǧū* ^u > *zūūd* “abuelos”, ác. *ǧanna* ^u > *zənnā* “paraíso”, ác. *ǧūʕ* ^u > *zūʕ* “hambre”.

Tal como se explica más adelante, en contacto con fricativas alveolares (sibilantes) o prepalatales (chicheantes) ác. /ǧ/ > ám. /g/: así encontramos ác. *ǧalasa* > *gləs* “él se sentó” ác. *ǧibs* ^u > *gəbʕ* “yeso”, ác. *ǧazzār* ^u > *gəzzār* “carnicero”, ác. *ǧazīra* ^u > *gzīra* “isla”, ác. *ǧays* ^u >

¹²⁰ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 59.

¹²¹ Sobre esto cf. de una manera general Cantineau, *Cours*, p. 59; Marçais, *Esquisse*, p. 9; Marçais, *Djidjelli*, pp. 11-12; Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 136. Cf. también Singer en *HdaD*, p. 252 (sin embargo, no es cierto que /ǧ/ no aparezca en dialectos urbanos marroquíes como se afirma en esta obra: sorprende tal afirmación ya que el mismo Singer menciona la realización /ǧ/ en su estudio sobre el dialecto de Tetuán: cf. “Neuarabische Texte”, p. 110).

¹²² Cf. Vicente, *Anjra*, p. 45 y Marçais, op. cit., p. 12.

¹²³ Cf. Aguadé/Moscó, “El permiso de conducción”, p. 266 (no. 2.1.4: se trata de un texto de Tetuán) y Moscó, *Chauen*, pp. 49-50 (no. 2.6.2.1).

¹²⁴ Vicente, op. cit., p. 45. Tradicionalmente se viene transcribiendo como /dǧ/ la geminación /ǧǧ/ (así lo hace Vicente, por ejemplo). Siguiendo a Behnstedt (cf. su reseña del libro de Vicente en *EDNA* 5, pp. 307-308) yo prefiero transcribir /ǧǧ/ para evitar confusiones: es obvio, por otra parte, que /ǧǧ/ se realiza como [ddʒ], con un primer elemento oclusivo seguido de africación.

¹²⁵ Cf. Grand’Henry, *Cherchell*, p. 8.

¹²⁶ Ya la menciona Sibawayhi: dicen que algunos realizan /ǧ/ como /š/ lo cual parece referirse a una realización fricativa /ʒ/. Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 57-58 así como Fleisch, *Traité*, vol. 1, p. 217.

¹²⁷ Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, p. 53 (no. 2.1.2.5.2.2).

gīš “ejército”, ác. *ṣaḡūz*“ > *ṣgūz* “anciano” (cf. acerca de esto infra, no. 2.7.7). Igualmente, la disimilación en estos mismos entornos hace que ác. /ǧ/ > ám. /d/: así *ḡāza* > *dāz* “él pasó”, ác. *ḡahš*“ > *dəhš* “pollino” (cf. supra, no. 2.3.15).

El paso ác. /ǧ/ > ám. /d/ en estos casos nos indica que la realización original de /ž/ tuvo que ser la africada /ǧ/ ya que con una realización /ž/ nunca hubiera dado /d/!¹²⁸.

2.5.6) Representa los fonemas /ž/ y /ǧ/ en préstamos de lenguas europeas: francés *doublage* > *dūblāž* “adelantamiento”, francés *garage* > *gārāž* “garaje”, francés *bougie* > *būži* “bujía”¹²⁹.

2.6) Palatales.

2.6.1) /y/ (= semiconsonante palatal). Ejemplos: *ānāya* “yo”, *bāyən* “evidente, claro”, *byāḍ* “blancos”, *byār* “pozos”, *bīyyəḍ* “él blanqueó”, *brānīyya* “berenjena”, *dāyər* “que hace”, *dəḡya* “deprisa, rápidamente”, *dyāb* “chacales”, *dyāl* “de”, *dyūr* “casas”, *dāya* “charca, laguna”, *dyāf* “huéspedes, invitados”, *īyyāh* “sí”, *fīyyu* “poleo”, *ḡāyəb* “ausente”, *hāīyya* “regalo, ofrenda”, *hīyya* “ella”, *hnāya* “aquí”, *hyūt* “muros”, *ḥwāyāž* “vestidos, trajes”, *kāyən* “que existe, existente”, *lāḡya* “barba”, *myāh* “aguas”, *məzyān* “bueno, bonito”, *mya* “cien”, *nyūf* “narices”, *nīyya* “intención”, *qāḍīyya* “asunto, cuestión”, *ryūš* “cabezas”, *ryāh* “vientos”, *swāyəs* “horas”, *səbnīyya* “pañuelo”, *sīyyāra* “coche”, *sīyyəd* “señor”, *smīyya* “nombre”, *šyūx* “jeques”, *šmāyəm* “canícula”, *tānya* “segunda”, *tmənya* “ocho”, *tyāb* “vestidos, telas”, *tāyba* “madura”, *wālāyənni* “pero, sin embargo”, *xābya* “jarra, tinaja”, *xāyəb* “feo, malo”, *xyām* “jaimas”, *xyūt* “hilos”, *yənnāyr* “enero”, *yūm* “día”, *zyūt* “aceites”, *ṣəryān* “desnudo”, *ṣyūn* “fuentes”, *ṣəyyān* “cansado, enfermo”, *ṣyālāt* “mujeres”.

2.6.2) Representa ác. /y/: ác. *buyū*“ > *byūt* “habitaciones”, ác. *dāliya*“ > *dālya* “viña, cepa”, ác. *dunyā* > *dənya* “mundo”, ác. *kudya*“ > *kūdyā* “colina”, ác. *yābis*“ > *yābəs* “seco”, ác. *yad*“ > *yədd* “mano”.

2.6.3) Representa ác. /ʔ/: cf. infra no. 2.10.1.3.5.

2.6.4) Representa /y/ en préstamos del bereber: *ātāy* “té”.

2.6.5) Representa /y/ así como diptongos con /y/ en lenguas europeas así como *ll* (con realización [y]) en préstamos recientes del español: francés *camion* > *kāmīyyu* “camión”¹³⁰, español *armario* > *māryo* “armario”¹³¹, español *ballena* > *bāyīna*¹³².

¹²⁸ Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 136.

¹²⁹ Acerca de esta voz cf. Aguadé, “Dialekt und Strassenverkehrsordnung”, p. 78.

¹³⁰ Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 79; Heath, *Code-Switching*, no. C-313.

¹³¹ Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching*, p. 294 (no. C-482); Harrell, *Dictionary*, p. 76; Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 282 (no. E-340).

¹³² Acerca de esta voz cf. Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 210 (no. E-57) y de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 135. Es voz de los pescadores del Estrecho de Gibraltar.

2.7) Velares.

2.7.1) /k/ (= oclusiva velar sorda): Ejemplos: *bākūr* “breva”, *bārāka* “bendición”, *bākri* “temprano”, *bka* “él lloró”, *bu sākka* “cobra negra”, *hāyk* “jaïque”, *hākku* “ellos frotaron”, *hūkk* “caja bote”, *kāgəṭ* “papel”, *kāmāl* “completo, entero”, *kāyən* “que existe, existente, hay”, *kəlb* “perro”, *kaddāb* “mentiroso”, *kəmmilu* “ellos terminaron”, *kḥəl* “negro”, *ktāf* “hombros”, *kūnnāš* “cuaderno”, *mākān* “sitio, lugar”, *mākla* “comida, alimentos”, *mūka* “lechuza”, *rkəb* “él cabalgó”, *sākən* “que habita, residente”, *səksu* “alcuzcuz”, *šəkwa* “odre pequeño”, *škāra* “cartera, bolso”.

2.7.2) Representa ác. /k/: ác. *kitāb*ⁿ > *ktāb* “libro”, ác. *kaʔs*ⁿ > *kās* “copa, vaso”, ác. *kabīr*ⁿ > *kbīr* “grande”, ác. *kabš*ⁿ > *kəbš* “carnero”, ác. *šakk*ⁿ > *šəkk* “duda”.

2.7.3) Representa el fonema /k/ en préstamos de lenguas europeas: francés *bac*¹³³ > *bāk* “bachillerato”, francés *paquet* > *bākīt* “paquete”, francés *pare-chocs* > *bāršūk* “parachoques”¹³⁴, inglés *delco* > *dālku* “delco”¹³⁵, francés *camion* > *kāmīyyu* “camión”, francés *autocar* > *kār* “autobús”, francés *accident* > *kšīda* “accidente”, francés *code* > *kūd* “código”, español *comer* > *kūmīr* “barra de pan de tipo europeo”¹³⁶.

2.7.4) Representa /p/ (por disimilación) en préstamos del francés: (*tuyau*) *d'échappement* > *šāpma* > *šākma* “tubo de escape”.

El fonema /k/ se realiza como una fricativa prepalatal sorda /ç/ en algunos dialectos del Norte y de Jbala, probablemente por influencia del bereber rifeño¹³⁷. Así tenemos en Anjra: *māçla* “comida”, *bəçri* “temprano”, *çān* “él fue”, *dyālçūm* “vuestro”¹³⁸.

En otros dialectos, tanto orientales como occidentales, el fonema /k/ presenta diferentes realizaciones por africación o palatalización¹³⁹.

En el dialecto judío del norte del Tafilalt (localidades de Ksar es-Souk y Rich) el fonema ác. /k/ > /t/. Así encontramos: ác. *kāna* > *kān* > *tān* “él fue”, ác. *kabīr*ⁿ > *kbīr* > *tbīr* “grande”, ác. *al-kəlb*ⁿ > *l-kəlb* > *l-*

¹³³ Abreviatura de *baccalauréat*.

¹³⁴ Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 76.

¹³⁵ Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 78 (*delco* es acrónimo de Dayton Engineering Laboratories Company).

¹³⁶ Acerca de esta voz. cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 199.

¹³⁷ Cf. sobre este fenómeno Cantineau, *Cours*, p. 66; Marçais, *Esquisse*, p. 10; Natividad, “Chefchaouen”, p. 110; Vicente, *Anjra*, pp. 46-47 (no. 2.7.1.1); Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 140-141 (no. 3.1.12); Moscoso, *Chauen*, p. 51 (no. 2.7.1.1).

¹³⁸ Vicente, op. cit.

¹³⁹ Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 66-67, *HdaD*, pp. 51-52. En Argelia (Djidjelli) se da una realización palatalizada /kʲ/ de /k/ (cf. Marçais, *Djidjelli*, p. 18). En dialectos del Golfo y de Iraq /k/ > /ç/: así *čīs* “bolsa” (Holes, *Gulf Arabic*, p. 262). Igualmente en Siria (Sukhne): *yčūn* “él es”, *čill* “todo” (Behnstedt, *Soukhne*, p. 7, no. 1.1.6, cf. también p. 19 de la introducción).

təlb “el perro”, ác. *kalima*¹⁴⁰ > *kəlma* > *təlma* “palabra”, ác. *ħakka* > *ħəkk* > *ħətt* “él frotó”¹⁴⁰.

En este mismo dialecto /k/ representa ác. /q/: ác. *qalb*¹⁴¹ > *kəlb* “corazón”, ác. *baqara*¹⁴¹ > *bəkra* “vaca”¹⁴¹. En ocasiones este mismo fenómeno se da en Larache: ác. *qāla* > *kāl*¹⁴².

En hassaniyya, así como en el dialecto de los ZSīr y en dialectos del valle del Draa, /k/ representa ác. /q/ en *ktəl* “él mató”: en este caso la evolución ha sido ác. *qatala* > *qtəl* > *gtəl* y posteriormente, por ensordecimiento de /g/ en contacto con /t/, *gtəl* > *ktəl*¹⁴³.

Acerca de la realización labializada de /k/ > /kʷ/ cf. infra no. 2.14.

2.7.5) /g/ (= oclusiva velar sonora). Ejemplos: *gālās* “sentado”, *gālu* “ellos dijeron”, *dəgg* “él molió”, *dgīg* “harina”, *gāṣ* “todo, todos”, *gədd* “talla, medida”, *gəddīd* “cecina”, *gədra* “olla, marmita”, *gəffa* “cesta, cesto”, *gəmgūm* “hocico, cara”, *gərba* “odre”, *gərgāṣ* “nueces”, *gərrāb* “aguador”, *gərs* “céntimo, moneda fraccionaria”, *gəṣṣa* “plato o fuente grande de madera”, *gləṣ* “él arrancó”, *məṣgāz* “perezoso”.

2.7.6) Representa ác. /q/: ác. *qāla* > *gāl* “él dijo”, ác. *qamḥ*¹⁴⁴ > *gəmh* trigo”, ác. *qanṭara*¹⁴⁴ > *gənṭra* “puente”, ác. *baqara*¹⁴⁴ > *bəḡra* “vaca” (cf. también infra, no. 2.8.2).

Esta realización sonora /g/ del fonema /q/ es antigua puesto que ya la menciona el gramático árabe Sībawayhi¹⁴⁴. Es un rasgo típico de todos los dialectos árabes de tipo beduino¹⁴⁵. Evidentemente, esto también vale para Marruecos: en dialectos judíos así como en dialectos prehilalíes del Norte (Jebala, Tánger, Tetuán, Chauen, Anjra etc.) /q/ nunca se realiza como /g/¹⁴⁶. Los dialectos hilalíes (todos ellos de tipo beduino), en cambio, tienden a realizar /g/ aunque hay diferentes niveles: en hassaniyya así como en dialectos rurales y de los oasis del sur la evolución /q/ > /g/ es casi la regla, en dialectos de ciudades

¹⁴⁰ Acerca de este dialecto cf. Heath/Bar-Asher, “A judeo-arabic dialect of Tafilalt” (los ejemplos aquí citados figuran en pp. 34-35) así como Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 140 (no. 3.1.11). Heath explica la evolución /k/ > /t/ en este dialecto como resultado de una confusión entre ambos al tener /k/ una realización palatalizada [kʲ] y /t/ una africada [tʰ]: cf. Heath/Bar-Asher, op. cit., p. 36.

¹⁴¹ Cf. Heath/Bar-Asher, op. cit., p. 36; Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 142.

¹⁴² Cf. Moscoso, *Larache*, p. 25 (no. 1.2.6.1). Este estudio se basa en los textos recogidos por M. Alarcón en 1910 (cf. *Textos árabes*): habría que comprobar si dicho rasgo subsiste hoy en día.

¹⁴³ Cf. Cohen, *Ḥassāniya*, p. 35; Aguadé, “ZSīr”, p. 143 (no. 1.7). En lo que concierne al valle del Draa, los datos provienen de textos recogidos por mí hace algunos años y todavía inéditos.

¹⁴⁴ Cf. art. “kāf” de H. Fleisch en *Et*, vol. 4, pp. 416-417; Cantineau, *Cours*, p. 67.

¹⁴⁵ Cantineau, op. cit., pp. 68-70; Blanc, “The fronting of Semitic g and the qāl-gāl dialect split in Arabic”.

¹⁴⁶ Estos dialectos realizan /q/ o /ʔ/, según los casos: cf. infra nos. 2.8 y 2.10.1.2. Los pocos ejemplos de /q/ > /g/ que encontramos en ellos se explican como préstamos de dialectos hilalíes (cf. Cantineau, *Cours*, p. 68; Heath, op. cit., p. 143).

como Marrakech, Meknes, o Casablanca la realización /q/ es mucho más frecuente¹⁴⁷.

No están del todo claras las razones por las que en estos dialectos magrebíes de tipo beduino el fonema /q/ no siempre ha pasado a /g/. En lo que respecta al hassaniyya, por ejemplo, Cohen señala algunas causas que también son válidas para los dialectos marroquíes: influencia de la lengua clásica (por tratarse de términos religiosos, jurídicos o literarios como es el caso de *qāḍi* “juez”) y préstamos de dialectos de tipo no beduino (*brīq* “tetera”). En los demás casos las razones no son evidentes y con frecuencia la oposición /q/ ≠ /g/ es rasgo distintivo¹⁴⁸. Por ejemplo, en *Skūra* encontramos la oposición *qallab* “él buscó” ≠ *gallab* “él dio la vuelta hizo girar”¹⁴⁹.

2.7.7) Representa ác. /ğ/: ác. *ğalasa* > *gləs* “él se sentó”, ác. *ğibs* > *gəbš* “yeso”, ác. *ğazzār* > *gəzzār* “carnicero”, ác. *ğazīra* > *gzīra* “isla”, ác. *ğays* > *gīš* “ejército”, ác. *ṣağūz* > *ṣgūz* “anciano” (cf. también supra, no. 2.5.5).

En este caso el paso /ğ/ > /g/ se explica por un fenómeno (frecuente en dialectos magrebíes) de disimilación de africación al haber fricativas en el entorno¹⁵⁰.

2.7.8) Representa el fonema bereber /g/ en préstamos de esta lengua: *āgdāl* “pradera cercada donde pastaban los caballos del sultán”, *āgwāl* “tambor pequeño”, *gnāwa* “la cofradía de los Gnāwa”.

2.7.9) Representa el fonema /g/ en préstamos de lenguas europeas: francés *Butagaz* > *būṭāgāz* “bombona de gas”, francés *garage* > *gāṛāz* “garaje”, español *cigarro* > *gāṛu* “cigarrillo”¹⁵¹.

2.7.10) /x/ (= fricativa velar sorda). Ejemplos: *battīx* “melones”, *dāxal* “interior”, *dāxla* “entrada, vestíbulo”, *dūxxān* “humo”, *dāxlāt* “ella entró”, *fāxər* “carbón”, *sxūn* “caliente”, *māxlūs* “asustado”, *mādda* “almohada”, *māwəssəx* “sucio”, *ṛūxša* “permiso”, *ṛxīš* “barato”, *xāla* “tía materna”, *xātəm* “anillo”, *xbār* “noticias”, *xədd*

¹⁴⁷ Cf. en especial los ejemplos recogidos en la tabla que figura en Heath, op. cit., p. 143 (no. 3-1) así como los mapas nos. 3-7, 3-8, 3-9, 3-10, 3-11, 3-12, 3-13, 3-14 y 3-15 en pp. 533-534. Hay que señalar, sin embargo, que según Behnstedt en algunos oasis del Tafilalt (Erfoud, ṢRab Səbbāh, Zrīgāt, z-Zāwya ž-Ždīda, Īgli) de 81 raíces con ác. /q/ prácticamente la mitad (40) presentan /q/ mientras que la otra mitad (41) tienen /g/ (cf. “Īgni (Īgli)”, p. 49).

¹⁴⁸ Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 33-34. Cf. también Grand’Henry, *Mzāb*, pp. 15-16. Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 142-147 (no. 3.1.13) estudia con detalle la realización de determinadas voces (por ejemplo *qlīl* “poco”, *ṣərq* “sudor”, *nəqqəz* “saltar” etc.) y concluye: “the isogloss boundary differs from one lexical item to another, the zone of greatest lexical variation being from the urban belt (Rabat-Meknes-Fes) south to Marrakech”.

¹⁴⁹ Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 30-31 (no. 2.2.8).

¹⁵⁰ Cf. Cantineau, *Cours*, p. 61; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 136-138. Cf. también Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 30; Vicente, *Anjra*, p. 47.

¹⁵¹ Acerca de esta voz cf. Elyacoubi, *Influencia léxica*, p. 251 (no. 251); Heath, *Code-switching*, p. 276 (no. C-263).

“mejilla”, *xəddām* “trabajador”, *xəll* “vinagre”, *xəlxāl* “ajorca”, *xəmsīn* “cincuenta”, *xənfūs* “escarabajos”, *xənša* “bolsa, saco”, *xīma* “jaima, tienda”, *xlāš* “suelto, salario, paga”, *xlīfa* “califa, representante, lugarteniente”, *xu* “hermano”, *xūx* “melocotones”.

2.7.11) Representa ác. /x/: ác. *āxar* > *āxūr* “otro”, ác. *xūbz* > *xūbz* “pan”, ác. *šayx* > *šīx* “jeque”, ác. *xamsa* > *xəmsa* “cinco”, ác. *xāfīf* > *xfīf* “ligero, suave”.

En dialectos del norte y de Jebala, como por ejemplo Tánger, Chauen, Tetuán o Anjra, el fonema /x/ representa en ocasiones ác. /q/: ác. *waqt* > *wākt* > *wāxt* “tiempo”¹⁵².

2.7.12) Representa el fonema bereber /x/ en préstamos de esta lengua: *xīzzu* “zanahoria”.

2.7.13) /ǧ/ (= fricativa velar sonora). Ejemplos: *bǧīti* “tú quieres”, *blāǧi* “babuchas”, *dəǧya* “deprisa”, *ǧāli* “caro”, *ǧār* “cueva, caverna”, *ǧəbɾa* “polvo”, *ǧədda* “mañana”, *ǧərbāl* “tamiz, cedazo”, *ǧlīd* “grueso, gordo”, *ǧlām* “ganado ovino”, *ǧrāb* “cuervo”, *ǧrīb* “extraño”, *ǧūṛṛf* “jarra, vasija”, *ǧwāt* “griterío, clamor”, *mǧīyyəs* “embarrado”, *rəǧwa* “espuma”, *šbāǧa* “pintura”, *šǧīr* “pequeño”.

2.7.14) Representa ác. /ǧ/: ác. *baǧla* > *bəǧla* “mula”, ác. *burgūl* > *bəǧūt* “pulga”, ác. *ǧārəq* “profundo, hundido”, ác. *dabbāǧ* > *dəbbāǧ* “curtidor”, ác. *ǧāba* > *ǧāba* “bosque”, ác. *ǧarb* > *ǧərb* “oeste”.

2.8) Uvulares.

2.8.1) /q/ (oclusiva uvular sorda). Ejemplos: *bāqi* “que queda, restante, todavía”, *bəqqāl* “tendero, vendedor de ultramarinos”, *dəqqu* “ellos llamaron a la puerta”, *dāq* “se estrechó”, *dīqa* “estrechez”, *fāqət* “ella se despertó”, *fūq* “sobre, encima de”, *fəṛṛəqt* “yo repartí”, *fūqāni* “superior, situado en la parte superior”, *fūwwāqa* “hipo”, *ǧamqa* “abismo”, *hṛəq* “él quemó”, *īqāma* “hierbabuena”, *mərqa* “salsa”, *mzūwwəq* “adornado, decorado”, *nqi* “limpio, aseado”, *nūqra* “plata”, *nūqra* “plata” *qādi* “juez”, *qāləb* “pilón de azúcar”, *qāyəd* “caíd, jefe”, *qbūra* “tumbas”, *qbīla* “tribu”, *qəlləbt* “yo busqué”, *qəllūša* “tarro, vasija”, *qənt* “esquina”, *qrəqəb* “castañuelas de hierro”, *qəššāba* “túnica”, *qəṭṭān* “pinchos morunos”, *qra* “él estudió”, *qrāfi* “botellas”, *qrāb* “parientes, allegados”, *qtəṣ* “él cortó”, *qūddām* “delante de”, *qūqi* “violeta (color)”, *swāq* “mercados, zocos”, *šərq* “Este, oriente”, *ṭrīq* “camino”, *wāqīla* “quizás”, *wəqt* “tiempo”, *znāqi* “calles”.

2.8.2) Representa ác. /q/: ác. *baqiya* > *bqa* “él permaneció”, ác. *ḍayyiq* > *dīq* “estrecho”, ác. *faqīh* > *fāqīh* “alfaquí”, ác. *qalb* > *qəlb* “corazón”, ác. *qirāda* > *qrāya* “lectura, estudio”, ác. *raqīq* > *rāqīq* “delgado, fino”.

¹⁵² Cf. Marçais, TAT, p. 419; Singer, “Grundzüge”, p. pp. 261-262; Natividad, “Chefchaouen”, p. 111; Vicente, Anjra, p. 52 (no. 2.12.20); Aguadé/Moscoso, “Permiso de conducción”, p. 268; Moscoso, Chauen, p. 53 (no. 2.8.2).

Como ya se expuso antes (cf. supra no. 2.7.6), el fonema ác. /q/ tiene también una realización oclusiva velar sonora /g/ en dialectos marroquíes de tipo hilalí.

En algunos dialectos, como por ejemplo en hassaniyya y en ciertas hablas argelinas, el fonema /q/ representa ác. /ğ/. En hassaniyya encontramos ác. *bağā* > *bqa* “él deseó”, ác. *ğabara*¹⁵³ > *qābṛa* “polvo”, ác. *ğasala* > *qsəl* “él lavó”¹⁵³.

2.8.2.1) Acerca de la realización /q/ > /ʔ/ en algunos dialectos, cf. infra no. 2.10.1.2.

2.9) Faringales.

2.9.1) /ħ/ (= fricativa faringal sorda). Ejemplos: *ħūt* “pescado”, *bħāl* “como, igual que”, *dəħš* “borrico”, *dəllāħ* “sandía”, *dəħka* “risa”, *fəħħām* “carbonero”, *fəħħān* “contento, alegre”, *gdəħ* “bol”, *ħāməd* “limón”, *ħna* “nosotros”, *ħānūt* “tienda, comercio”, *ħāṛṛ* “picante”, *ħāza* “asunto, cosa”, *ħədd* “uno”, *ħəllūf* “jabalí”, *ħəmmāl* “porteador”, *ħəmmām* “baño público”, *ħənnā* “alheña”, *ħənš* “serpiente”, *ħəqq* “verdad, razón, derecho”, *ħəžžām* “barbero, peluquero”, *ħlīb* “leche”, *ħlu* dulce”, *ħmār* “asno”, *ħrīr* “seda”, *ħūbb* “amor”, *ħūma* “barrio”, *kħəl* “negro”, *lūħ* “tabla de madera”, *māħəll* “sitio, lugar”, *māləħ* “salado”, *məħlūl* “abierto”, *məmsūħ* “usado, desgastado”, *sārəħ* “pastor”, *šāħəb* “amigo, compañero”, *šbāħ* “mañana”, *šħīħ* “verdadero, auténtico”, *šīāħ* “azotea”, *təffāħ* “manzanas”, *tħīn* “harina”, *tħān* “bazo”, *wāħəd* “un, uno”.

2.9.2) Representa ác. /ħ/: ác. *bəħr*¹⁵⁴ > *bħər* “mar”, ác. *dabīħa*¹⁵⁴ > *dbīħa* “sacrificio”, ác. *ħāl*¹⁵⁴ > *ħāl* “estado, situación”, ác. *ħadīd*¹⁵⁴ > *ħdīd* “hierro”, ác. *ħattā* > *ħətta* “hasta”, ác. *ṛəħmar*¹⁵⁴ > *ħməṛ* “rojo”, ác. *ħəğar*¹⁵⁴ > *ħzər* “piedra”.

En maltés el fonema /ħ/ (ortografiado *ħ*) representa no sólo ác. /ħ/ sino también ác. /x/, fonema que ha desaparecido por completo en este dialecto¹⁵⁴.

2.9.3) Representa ác. /ʕ/: ác. *dallāʕ*¹⁵⁴ > *dəllāħ* “sandías”.

2.9.4) /ʕ/ (= fricativa faringal sonora). Ejemplos: *ābṛsa* “cuatro”, *bəʕtu* “yo lo vendí”, *bəʕd* “después, después de”, *dəʕsa* “empujón”, *dəmsa* “lágrima”, *dəʕwa* “rogativa”, *dəʕsa* “costilla”, *dəʕf* “ellos se debilitaron”, *gəʕ* “todo, todos”, *gərgəʕ* “nueces”, *gəʕi* “platos grandes, fuentes”, *gəʕəd* “él se sentó”, *kəʕba* “talón, tobillo”, *māʕūn* “plato, olla”, *məʕsūd* “feliz, afortunado”, *məʕsūl* “encendido”, *məʕəllma* “criada, sirvienta”, *məxlūʕ* “asustado, atemorizado”, *məʕməʕ* “grupo, reunión”, *məʕgəʕ* “perezoso, vago”, *məʕrūf*: “conocido, famoso”, *məʕza* “cabra”, *məʕəlləm* “artesano, maestro”, *nəʕsa* “dormida, que duerme”, *nəʕnəʕ* “hierbabuena”, *nəʕ* “él fue

¹⁵³ Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 35-36 (estas voces alternan libremente con las variantes *bga*, *ğābra* y *gsəl*). Acerca de este fenómeno cf. asimismo Cantineau, op. cit, p. 72.

¹⁵⁴ Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, p. 72 (pero no es cierto que se deba a la influencia de un presunto sustrato púnico, como afirma este autor). Véase además Aquilina, *MED*, vol. 1, p. 461.

útil”, *niāṣ* “de”, *qəṣa* “botella, frasco”, *qəṣu* “ellos cortaron”, *rəbbāṣ* “aparcerero”, *rəḏṣūt* “ella regresó”, *ṣəḃṣān* “harto”, *ṣəmṣa* “vela, candela”, *ṣṣər* “pelo, cabello”, *tāḃəṣ* “siguiente, el que sigue”, *tṣəllmāt* “ella aprendió”, *tṣəṣṣa* “él cenó”, *ṭṭəṣt* “yo subí”, *wəṣd* “promesa”, *zəṣma* “es decir, o sea”, *zṣəṣ* “grano, cereales”, *ḏṣṣān* “hambriento”, *ṣām* “año”, *ṣāmrā* “llena”, *ṣār* “deshonra, oprobio”, *ṣāwdu* “ellos repitieron”, *ṣāyəq* “despierto, perspicaz”, *ṣəbd* “esclavo”, *ṣəgrəḃ* “escorpión, alacrán”, *ṣəhd* “promesa, pacto”, *ṣamma* “tía (paterna)”, *ṣəmmər* “él llenó”, *ṣənwān* “título, dirección”, *ṣəṣṣa* “diez”, *ṣəṣṣāna* “sedienta”, *ṣṣn* “ojo, fuente”, *ṣṣd* “fiesta, festividad religiosa”, *ṣmāma* “turbante”, *ṣrūbi* “beduino, nómada, campesino”, *ṣṣəl* “miel”, *ṣūd* “madera, palo”, *ṣyāt* “ella se cansó”.

2.9.5) Representa ác. /s/: ác. *bəṣīda*¹⁵⁵ > *bṣīda* “lejana”, ác. *maṣahu* > *mṣāh* “con él”, ác. *ṣalā* > *ṣla* “sobre”, ác. *ḏāṣa* > *ḏāṣ* “él se perdió”, ác. *ḏāḃṣ*^u > *ḏḃəṣ* “hiena”, ác. *qalaṣat* > *qəḏṣūt* “ella arrancó”, ác. *mamnūṣ*^u > *məmnūṣ* “prohibido”, ác. *laṣana* > *nṣəl* “él maldijo”, ác. *rubṣ*^u > *rḃəṣ* “cuarto, cuarta parte”, *sāṣat*^u > *sāṣa* “hora”, ác. *ḡāmiṣ*^u > *ḡmāṣ* “mezquita”, ác. *ṣāda*^u > *ṣāda* “costumbre, uso”, ác. *ṣāṣa* > *ṣāṣ* “él vivió”, ác. *ṣinda* > *ṣənd* “con, junto a”.

2.9.6) Representa ác. /q/: ác. *maqḏūnis*^u > *mṣədnūs* “perejil”.

2.10) Laringales (glotales).

2.10.1) /ʔ/ (= oclusiva laringal sorda). En la mayor parte de los dialectos de Marruecos, el fonema /ʔ/ aparece sólo en préstamos del árabe clásico. Ejemplos: *qūrʔān* “Corán”.

2.10.1.1) /ʔ/ aparece en ocasiones después de -a en pausa. No es rasgo distintivo. Ejemplos: *mṣa* > *mṣāʔ* “él partió”, *la* > *lāʔ* “no”, *hna* > *hnāʔ* “aquí”¹⁵⁵.

2.10.1.2) Diacrónicamente representa ác. /ʔ/: ác. *qurʔān*^u > *qūrʔān* “Corán”.

El fonema /ʔ/ representa ác. /q/ en muchos dialectos judíos (Tánger, Tetuán, Mequínez, Fez, Sefrou, Larache) así como en algunos dialectos musulmanes urbanos de tipo prehilalí (Fez, Tetuán, Chauen, Tánger, Taza): se trata de un fenómeno típico de muchos dialectos urbanos en todo el mundo árabe¹⁵⁶ y que se tiende a explicar como

¹⁵⁵ Cf. sobre esto Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 31-32 (no. 2.2.10).

¹⁵⁶ Aunque en la mayoría de los dialectos musulmanes se trata de un rasgo arcaico que, salvo quizás en Fez, está a punto de desaparecer y sólo se conserva en el habla de personas mayores (especialmente entre las mujeres). Acerca de la realización /ʔ/ de /q/ cf. de una manera general: Cantineau, *Cours*, p. 69; Marçais, *Esquisse*, p. 11 (en dialectos orientales se da en ciudades como El Cairo, Alepo, Jerusalén etc.). En lo que respecta a Marruecos, cf. Brunot, “Juifs de Fès”, p. 7; Brunot, *Glossaire judéo-arabe*, p. 3 de la introducción y pp. 100-107; Colin, “Taza”, p. 40; Singer, “Neuarabische Texte”, p. 108 (no. 5); Marçais, *Tlemcen*, p. 17; Stillman, *Jews of Sefrou*, p. 31; Natividad/Rahmouni, “Textos árabes de Chefchaouen”; Natividad, “Chefchaouen”, p. 111 (no. 2.6); Moscoso, *Chauen*, pp. 55-56 (no. 2.10.2); Heath, *Jewish and Muslim dialects*, p. 142.

persistencia de una pronunciación infantil¹⁵⁷. Así en Chauen encontramos: ác. *qāla* > *ʔāl* “él dijo”, ác. *baqara*^{un} > *bāʔa* “vaca”¹⁵⁸.

En Marruecos hay dialectos que en estos casos también presentan /ʔ/ (es decir, /ʔ/ faringalizado)¹⁵⁹.

También en maltés ác. /q/ > /ʔ/, si bien a principios del siglo XX la realización /q/ era la habitual (hoy /q/ sólo subsiste en tres localidades)¹⁶⁰.

En el dialecto judío de Sefrou hay casos en los que /ʔ/ representa ác. /k/: ác. *-kum* > *-ʔūm* “vuestro, os”, ác. *-ka* > *-ʔəʔ* “tuyo, ti”, ác. *ʔabūka* > *būʔ* “tu padre”¹⁶¹.

2.10.1.3) Los cambios que ha sufrido el fonema ác. /ʔ/ en árabe marroquí son complejos. Se trata de los siguientes¹⁶²:

2.10.1.3.1) /ʔ/ > Ø.

El fonema /ʔ/ en posición inicial o final se elide.

En estos casos se suele producir al mismo tiempo una reestructuración de la raíz ya que el dialecto tiende a evitar raíces birradicales¹⁶³. Ejemplos: ác. *ʔibil*^{un} > *bəll* “camellos”, ác. *ʔibra*^{un} > *bṛa* “aguja”, ác. *šayʔ*^{un} > *ši* “cosa”, ác. *masāʔ*^{un} > *msa* “tarde”, ác. *samāʔ*^{un} > *sma* “cielo”, ác. *bariʔa* > *bṛa* “él sanó”, ác. *ḡāʔa* > *ḡa* “él vino”.

Ya en árabe clásico la elisión de /ʔ/ se da ocasionalmente¹⁶⁴. Así *saʔala* “él preguntó” pero en el imperativo *sal* (f. *salī*) y en el apocopado *yasal*. Igualmente *raʔā* “él vió” pero en el imperativo *rah* (f. *ray*, pl. *raw*) y en el apocopado *yara*. Y los verbos *ʔaxaḏa* “él comió”, *ʔakala* “él comió” y *ʔamara* “él ordenó” tienen los imperativos *xuḏ*, *kul* y *mur*.

2.10.1.3.2) /ʔ/ > /ə/.

No es muy frecuente y probablemente hay que suponer influencia de la lengua clásica. Ejemplos: ác. *ʔarḏun* > *ərḏ* “tierra” (aunque también existe la variante *lərḏ* con aglutinación del artículo: *l-ərḏ* > *lərḏ* > *l-lərḏ*)¹⁶⁵.

¹⁵⁷ Heath, op. cit., p. 139 (no. 3.1.10).

¹⁵⁸ Ejemplos procedentes de Moscoso, op. cit., p. 55.

¹⁵⁹ Heath, op. cit., pp. 142 y 144.

¹⁶⁰ Cf. Vanhove, “De quelques traits préhilariens en maltais”, p. 99, y la bibliografía allí citada. Cf. también Aquilina, *MED*, vol. 2, p. 1097. La ortografía maltesa actual transcribe este fonema como *q*: así *qalb* [ʔālb] “corazón”: cf. Aquilina, *Maltese*, p. 18.

¹⁶¹ Al parecer éste es el único dialecto marroquí que presenta tal fenómeno. Cf. Stillman, *Jews of Sefrou*, p. 33; Heath, op. cit., p. 140.

¹⁶² Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 84-85; Grand’Henry, *Cherchell*, pp. 13-16; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 179-180. Son fenómenos típicos del neoárabe y están documentados en época muy temprana: cf. Hopkins, *Studies*, pp. 19-33.

¹⁶³ Convirtiendo, por analogía, la raíz en sorda, cóncava o defectiva según los casos.

¹⁶⁴ Cf. sobre esto Fischer, *Grammatik*, pp. 113-114.

¹⁶⁵ Acerca de esta voz cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, pp. 40-41. La aglutinación del artículo también se da en *ʔarnab*^{un} > *lərṇəb* “liebre”.

2.10.1.3.3) /ʔ/ > Ø + alargamiento vocálico compensatorio.

En posición inicial en algunos casos, y probablemente por influencia de la lengua clásica, no ha habido aféresis de /ʔ/ y de la vocal subsiguiente sino alargamiento de ésta última. Así encontramos: ác. *ʔǧǧr* > ám. *ǧǧar* “recompensa divina”; ác. *ʔǧǧāl* > ám. *ǧǧāl* “plazo fijado por Dios”; ác. *ʔǧǧīra* > ám. *ǧǧīra* “el más allá, la otra vida”; ác. *ʔǧǧā* > ám. *ǧǧā* “dañar, perjudicar a alguien”; ác. *ǧǧr* > ám. *ǧǧar*, *ǧǧar* “cedro”¹⁶⁶; ác. *ʔǧǧf* > ám. *ǧǧaf* “mil”, *ʔǧǧār* > *ǧǧār* “cortina, sábana”, *ʔana* > *āna* “yo”.

En posición medial el alargamiento compensatorio es la regla. Ejemplos: ác. *raʔs* > *rās* “cabeza”, ác. *faʔs* > *fās* “azada”, ác. *biʔr* > *bīr* “pozo”, ác. *diʔb* > *dīb* “chacal”, ác. *faʔr* > *fār* “ratón”, ác. *yaʔkulu* > *yākūl* “él comerá”.

2.10.1.3.4) /ʔ/ > /w/.

Es habitual en verbos y se explica como influencia del imperfectivo de formas II y III de verbos con /ʔ/ inicial en los que ác. *-uʔa-* > *w* y *-uʔā-* > *w* (así por ejemplo ác. *yuʔakkilu* > *ywūkkəl* “él alimentará”, y de ahí se forma, secundariamente, un perfectivo *wūkkəl*).

Ejemplos: ác. *ʔakkala* > *wūkkəl* “él alimentó”, ác. *ʔaxada* > *wāxəd* “él censuró”, ác. *ʔaddana* > *wūddən* “él llamó a la oración”.

En casos como *sūwwəl* “él preguntó” (< ác. *saʔala*) la evolución ha sido: ác. *saʔala* > *sāl* y posteriormente creación de una forma II de *sāl* (tratado como verbo cóncavo).

2.10.1.3.5) /ʔ/ > /y/.

Se da en posición inicial o medial. Ejemplos: ác. *biʔārun* > *byār* “pozos”, ác. *diʔāb* > *dyāb* “chacales”, ác. *ʔams* > *yāməs* “ayer”, ác. *qirʔa* > *qirya* “lectura, estudio”, ác. *miʔa* > *mya* “cien”.

2.10.2) /h/ (= fricativa laringal sorda/sonora). Ejemplos: *bāhər* “asombroso”, *bāhi* “hermoso, magnífico”, *bahlūl* “tonto”, *bhīma* “acémila, mula”, *dəhbi* “de oro, dorado”, *dəhšān* “pasmado, asombrado”, *dāhīr* “dahir, decreto real”, *dəhər* “espalda”, *hād* “este, esta”, *hādāk* “ese, ése”, *hākka* “así”, *hna* “aquí”, *həbət* “yo huí”, *hūma* “ellos, ellas”, *hūwwa* “él”, *īyyāh* “sí”, *məfhūm* “comprendido, entendido”, *mūhīmm* “importante”, *nhār* “día”, *nzāha* “excursión, pic-nic”, *qəhwa* “café, cafetería”, *rəh* “aquí está, helo ahí”, *šhāda* “profesión de fe”, *žāhənnām* “infierno”, *žūhd* “esfuerzo”.

2.10.3) Representa ác. /h/: ác. *dahab* > *dhəb* “oro”, ác. *fahimat* > *fəhmāt* “ella comprendió”, ác. *faqīh* > *fəqīh* “alfaquí”, ác. *hādā* > *hādā* “éste”, ác. *habaṭa* > *hbəṭ* “él descendió”, ác. *hadiyya* > *həḍiyya* “regalo, ofrenda”, ác. *hiyya* > *hīyya* “ella”, ác. *mašhūr* > *məšhūr* “famoso, célebre”.

Hay ejemplos de desaparición de ác. /h/ en árabe marroquí¹⁶⁷: así, el sufijo de 3ª m. sing. *-hu* > *-u*, ác. *nahaḍa* > *nāḍ* “él se levantó”, ác. *faqīh* > *fqi* “alfaquí”.

¹⁶⁶ También existen las variantes *ar*, *lar*, *lār* (cf. de Prémare, DAF, vol.1, p. 40).

¹⁶⁷ Cf. sobre esto Cantineau, *Cours*, p. 75; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 180-181 (no. 3.4.3).

2.11) Fonema /č/.

En árabe marroquí la africada palatal sorda /č/ (= IPA /tʃ/ o /c/) no es en realidad un fonema sino que se trata de un grupo de dos fonemas diferentes, /t/ y /š/¹⁶⁸. Por esta razón es preferible pues transcribir /č/ como /tš/¹⁶⁹. Así encontramos *kūtšī* (pl. *kwāšša*) “coche del caballo”¹⁷⁰, *tšāmīr* “camisa tradicional”¹⁷¹.

2.12) Los fonemas /p/ y /v/ aparecen sólo en préstamos y alternan con /b/ y /f/, de manera que se encuentran *blāša/plāša* “plaza, lugar”, *fīlāž/vīlāž* “pueblo” (ambas realizaciones dependen generalmente del conocimiento del francés o español que tengan los hablantes).

2.13) Faringalización.

Una característica de los dialectos de tipo beduino (hílalí) de Marruecos (como son por ejemplo los de Casablanca, Marrakech, Skūra etc.) es la tendencia a la faringalización que se da en especial con los fonemas /b/, /t/, /d/, /r/, /s/, /l/, /m/ y que con frecuencia conlleva una armonización faringal de todos los fonemas de una palabra¹⁷². Las vocales /ā/, /ū/, /ə/ y /ǔ/ favorecen por lo general la faringalización, mientras que /ī/ tiende a impedirla. Igualmente, favorece la faringalización la proximidad de las consonantes /q/, /x/, /ğ/.

Así encontramos por ejemplo *tūr* “toro, buey”, con faringalización en singular, pero en cambio *tīrān* en el plural (cf. lo dicho supra no. 2.4.27 y nota correspondiente).

En los dialectos de tipo prehilalí la faringalización es muy débil: tal característica se suele atribuir a influencia del sustrato rifeño¹⁷³.

¹⁶⁸ Para que se tratara de un fonema y de no un grupo de dos es necesario que ninguno de ellos aparezca independientemente: cf. Adrados, *Lingüística estructural*, vol. 1, p. 101. En lo que respecta a /č/ en árabe marroquí, cf. también Vicente, *Anjra*, p. 44 (no. 2.6.1.2). Según Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 139, en los dialectos del norte de Marruecos /č/ sí sería fonema, pero este autor se ve obligado a reconocer que “it is apparently limited to prevocalic position and so is not completely integrated in the phonemic system”. Es cierto que /č/ aparece con mayor frecuencia en los dialectos del norte (en muchos casos en préstamos recientes del español) pero para darle la categoría de fonema habría que demostrar primero que no lo podemos descomponer en /t/+š/ o incluso en /d/+š/.

¹⁶⁹ La transcripción /č/ es también aceptable siempre que se deje claro que no se trata de un fonema.

¹⁷⁰ Sobre este préstamo del español. cf. de Prémare, *DAF*, vol. 10, p. 648.

¹⁷¹ Acerca de esta voz cf. de Prémare, *DAF*, vol. 7, p. 181.

¹⁷² Cf. Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 16-18; Agudé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 32-33 (no. 2.2.12); Agudé, “Zšīr”, p. 143 (no. 1.10); Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, pp. 4-5; Moscoso, *Sūs*, p. 27 (no. 2.12); Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 149 ss. (no. 3.2). Véase también, de una manera general, Marçais, *Esquisse*, p. 5.

¹⁷³ Cf. por ejemplo Singer “Neuarabische Texte”, p. 108; Vicente, *Anjra*, p. 56 (no. 2.14.2); Moscoso, *Chauen*, pp. 61-62 (no. 2.14).

2.14) Labialización.

Es un rasgo muy característico de los dialectos de tipo beduino (hilalí)¹⁷⁴. La labialización consiste en realizar el fonema vocálico con un redondeo de los labios y acompañándolo con una /ʷ/ relajada.

La labialización se da con los fonemas /b/, /m/ y /f/: con frecuencia en estos casos va acompañada de geminación: *bḥʷa* “padre, papá”, *mḥʷi* “madre, mamá”.

También se da con los fonemas /k/, /g/, /x/, /ǧ/ y /q/. Así: *ǧʷbār* “estiercol”, *kʷbār* “grandes mayores”.

En Casablanca es menos marcada que en los dialectos beduinos del sur (como por ejemplo en *Skūra*).

La labialización puede explicar la aparición de la vocal breve /ū/ en algunos casos. Así *kūnt* “yo fui” (que alterna con la realización *kənt*) puede interpretarse como *kʷənt*. Y *ǧūffa* “cesta” (que alterna con la realización *ǧəffa*) como *ǧʷəffa*. Sin embargo conviene no perder de vista que ya en árabe clásico en estos casos tenemos /ū/ en *kuntu* y *quffa*¹⁷⁵. En mi opinión, esto hay que interpretarlo en el sentido de que la tendencia a la labialización en semejantes casos ha favorecido la conservación de la vocal original /ū/.

Algunos autores van sin duda demasiado lejos cuando quieren explicar cualquier /ū/ en marroquí como resultado de una labialización¹⁷⁵. No resulta convincente suponer que en la voz *mūdd* “almud” la presencia de /ū/ se deba a una labialización¹⁷⁶. La explicación tradicional, según la cual esta vocal /ū/ se debería a influencia de la lengua clásica, parece mucho más convincente; lo mismo sucede con *ḥūr* “libre”, *ḥubb* “amor”. Téngase en cuenta, además, que la existencia de pares mínimos como *ḥabb* “él amó” ≠ *ḥubb* “amor” o *madd* “él alargó, alcanzo” ≠ *mūdd* “almud” ha ayudado sin duda a la conservación de la vocal /ū/ en tales casos. Sobre esto cf. asimismo infra, no. 3.5.1.1, donde se citan otros ejemplos.

2.14.1) En los dialectos prehilalíes la labialización parece ser inexistente¹⁷⁷.

¹⁷⁴ Cf. Colin, art. “al-Maghrib” en la *EF*² (vol 5., p. 1194); Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 28 (no. 2.2.1.4) y 33-34 (no. 2.2.13); Aguadé, “Zṣīr”, p. 143 (no. 1.9); Moscoso, *Sūs*, p. 28 (no. 2.13); Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 174-176.

¹⁷⁵ Como por ejemplo Voigt en su artículo “Die Labiovelare im Marokkanisch-Arabischen”. También Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 192-197 mantiene una postura parecida en este punto.

¹⁷⁶ Voigt, op. cit., p. 24. Si suponemos que la /ū/ de *mūdd* se debe a una labialización ¿por qué no se da el mismo fenómeno en casos como *bənt* “hija”, *fəddān* “campo”?

¹⁷⁷ Cf. Vicente, *Anjra*, p. 57 (no. 2.14.3); Moscoso, *Chauen*, p. 62 (no. 2.15). Para Larache (en los textos recogidos por Alarcón) Moscoso cita sólo dos ejemplos (cf. *Larache*, p. 27, no. 1.4).

3) Fonemas vocálicos.

3.0) El vocalismo del árabe clásico.

Fonológicamente el árabe clásico se caracteriza por presentar una oposición entre tres vocales largas y tres vocales breves:

/ā/	/ī/	/ū/
/ā/	/ī/	/ū/

3.0.1) Estas vocales tienen sus alófonos dependiendo de los entornos en los que aparecen¹⁷⁸.

El alifato árabe es claramente fonológico y sólo refleja estas vocales, sin tener en cuenta los alófonos.

3.0.2) Ningún dialecto neoárabe ha conservado esta oposición basada en tres largas y tres breves¹⁷⁹.

3.1) Las vocales largas del árabe marroquí.

Desde un punto de estrictamente fonológico en árabe marroquí hay tres vocales largas¹⁸⁰:

/ā/	/ī/	/ū/
-----	-----	-----

Cada uno de estos fonemas tiene a su vez varios alófonos, dependiendo del entorno consonántico¹⁸¹.

Diacrónicamente estas vocales largas representan:

a) vocales largas del árabe clásico: ác. *sūq*ⁿ > *sūq* “mercado, zoco”, ác.

ṣāṣa > *ṣāṣ* “él vivió”, ác. *ṭarīq*ⁿ > *ṭrīq* “camino”.

b) reducción de diptongos del árabe clásico: ác. *zayt*ⁿ > *zīt* “aceite”, ác. *yawm*^m > *yūm* “día”.

c) alargamientos compensatorios de vocales breves: ác. *raʿs*ⁿ > *rāṣ* “cabeza”, ác. *biʾr*ⁿ > *bīr* “pozo”.

d) alargamiento de vocales breves para evitar su caída: ác. *muhimm*ⁿ > *mūhīmm* “importante”, ác. *malik*ⁿ > *mālīk* “rey”¹⁸².

A veces la vocal larga es resultado de analogía morfológica: así tenemos vocal larga en los imperativos de verbos cóncavos que se

¹⁷⁸ Cf. Fischer, *Grammatik*, pp. 17-18 (no. 29); Holes, *Modern Arabic*, pp. 48-49; Cantineau, *Cours*, pp. 91-92.

¹⁷⁹ Cantineau, op. cit., p. 92.

¹⁸⁰ Sobre esto cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 17 ss.; Durand, *Profilo*, pp. 36-37. Aquí me refiero no sólo al árabe dialectal de Casablanca, sino a todos los dialectos marroquíes.

¹⁸¹ Alófonos que no reflejamos en nuestra transcripción.

¹⁸² Se da especialmente cuando la vocal breve del árabe clásico se conserva (por ejemplo por influencia de la lengua escrita). En algunos casos el alargamiento parece deberse más bien a un cambio de paradigma: ác. *raḡul*ⁿ > *rāḡal* “hombre” (por analogía con el paradigma {lā2a3}).

explican por analogía con el imperfectivo: *bīʕ* “¡vende (m.)!” (por analogía con *ybiʕ*: el árabe clásico tiene en cambio *bīʕ*, con breve).

3.2) La vocal /ā/ y sus alófonos.

3.2.1) /ā/ se realiza como IPA [a:], es decir como el fonema /ā/ central de máxima apertura, en entornos velares, faringales y glotales. Ejemplos: *ʕāʕ* “él vivió”, *bāʕ* “él vendió”, *xāwi* “vacío”, *xāl* “tío materno”, *xāmsa* “quinta”, *gāba* “bosque”, *bgāl* “mulas”, *hāl* “estado, condición”, *bhāl* “como, igual que”, *hāda* “esto”.

3.2.2) /ā/ se realiza como IPA [ɑ:], es decir como /ā/ posterior y faringalizada, en entornos faringalizados y con /q/. Así: *qār* “casa”, *qār* “él voló”, *rāʕ* “cabeza”, *qādi* “juez”.

3.2.3) /ā/ se realiza como IPA [æ:], es decir como /ā/ más o menos cerrada y anterior, en entornos en los que no hay consonantes faringalizadas¹⁸³, velares, faringales o glotales. Así *fās* “azada”, *bās* “para que”, *nās* “gente”.

3.3) La vocal /ī/ y sus alófonos.

3.3.1) /ī/ se realiza como IPA [ɪ:], es decir como /ī/ abierta, en entornos faringalizados, velares o faringales. Ejemplos: *ṭīq* “camino”, *ṣīf* “verano”, *ṣīq* “delgado”, *ʕīn* “ojo”, *xīṭ* “hilo, cordón”, *ṭīhān* “bazo”, *fīṭm* “destete”.

3.3.2) /ī/ se realiza como IPA [i:], es decir como /ī/ anterior y cerrada, en entornos en los que no hay consonantes faringalizadas, velares, faringales. Ejemplos: *fīn* “¿dónde?”, *līl* “noche”, *bīr* “pozo”, *ktīrīn* “muchos”, *šībāni* “viejo, canoso”, *zīt* “aceite”.

3.4) La vocal /ū/ y sus alófonos.

3.4.1) /ū/ se realiza como IPA [u:] o incluso [o:], es decir /ū/ abierta, en entornos con consonantes faringalizadas, velares o faringales. Ejemplos: *xūx* “melocotones”, *lūh* “tabla”, *sūq* “mercado, zoco”, *ʕūd* “madera”.

3.4.2) /ū/ se realiza como IPA [u:], es decir /ū/ cerrada, en los demás entornos. Ejemplos: *žūž* “dos”, *tūt* “fresas”, *tūlūt* “tercio, tercera parte”, *mūl* “dueño, propietario”, *yšūf* “él ve”, *ntūma* “vosotros”, *dūd* “gusanos”.

3.5) Vocales breves.

3.5.1) Fonológicamente en árabe marroquí sólo hay dos vocales breves¹⁸⁴:

/ə/ /ʊ/

¹⁸³ Es decir, los fonemas que tradicionalmente se han llamado enfáticos o enfatizados.

¹⁸⁴ Cf. sobre esto Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 21-22; Singer en *HdaD*, pp. 249-250; Willms, *Einführung*, p. 3. De nuevo conviene recalcar aquí que esto no se refiere sólo al dialecto de Casablanca sino a todos los dialectos de Marruecos.

Estos dos fonemas tienen a su vez varios alófonos¹⁸⁵.

Diacrónicamente /ə/ representa ác. /ǣ/, /i/ y /ū/: ác. *xǣmsa*¹⁸⁶ > *xəmsa* “cinco”, ác. *sitta*¹⁸⁷ > *sətta* “seis”, ác. *zūbda*¹⁸⁸ > *zəbda* “mantequilla”.

Con frecuencia /ə/ > /ū/ por labialización (cf. supra no. 2.14).

Diacrónicamente /ū/ representa ác. /ū/: ác. *mudd*¹⁸⁹ > *mūdd* “almud”, ác. *hubb*¹⁹⁰ > *hūbb* “amor”.

3.5.1.1) El fonema /ū/ es marginal, hay pocos ejemplos de una oposición /ə/ ≠ /ū/ y es bien posible que en todos ellos haya que suponer influencia de la lengua escrita¹⁸⁶. Así encontramos *həbb* “él amó” ≠ *hūbb* “amor”, *mədd* “él alargó, tendió” ≠ *mūdd* “almud (medida de capacidad)”, *həkk* “él frotó” ≠ *hūkk* “caja”, *hərr* “más picante que” ≠ *hūrr*¹⁸⁷.

3.5.1.2) Alófonos de /ə/.¹⁸⁸

3.5.1.2.1) /ə/ se realiza como IPA [a], abierta, en entornos con las faringales /ʕ/ y /ħ/ o con las velares /q/, /x/ y /g/. Ejemplos: *ʕəʕra* “diez”, *ʕəmm* “tío paterno”, *ʕənd* “junto a, con”, *həbb* “él amó”, *həfna* “puñado”, *həll* “él abrió”, *xəmsa* “cinco”, *hənbəl* “alfombra”, *qəʕsa* “castillo, fortaleza”.

3.5.1.2.2) /ə/ se realiza como IPA [ɑ], posterior y faringalizada, en entornos en los que hay consonantes faringalizadas. Ejemplos: *nəʕʕ* “mitad”, *həraq* “él quemó”, *ʕtəʕ* “cubo”, *ʕfəʕ* “amarillo”.

3.5.1.2.3) /ə/ se realiza como IPA [ə], [e] en entornos en los que no hay consonantes faringales, velares o faringalizadas. Ejemplos: *kəmməl* “él terminó”, *ktəb* “él escribió”, *tmənya* “ocho”, *sətta* “seis”, *zəbda* “mantequilla”.

3.5.1.2.4) /ə/ se realiza como IPA [i] cuando esta en contacto con /y/ (especialmente delante de /yy/) y cuando no le precede un fonema faringalizado, velar o faringal. Este alófono lo reflejamos como /i/ en nuestra transcripción. Así: *zīyyən* “circuncidar”, *sīyyəd* “señor”.

3.5.1.2.5) /ə/ se realiza como IPA [ɪ] después de fonemas faringalizados, velares o faringales y delante de /y/ (especialmente delante de /yy/). Este alófono lo reflejamos como /i/ en nuestra transcripción. Así: *ʕīyyəh* “él hizo caer”, *hīyyəd* “él sacó”, *xīyyəʕ* “él cosió”.

¹⁸⁵ Que, salvo algunas excepciones que se detallan más abajo, no reflejamos en nuestra transcripción.

¹⁸⁶ Sobre esto cf. Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, p. 21 (no. 1.2.11); Durand, *Profilo*, p. 40; Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, p. 18.

¹⁸⁷ En los demás casos /ū/ es alófono de /ə/ y su presencia se debe al entorno. Véase sobre esto Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 21-22.

¹⁸⁸ Véase sobre esto Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 19-21.

3.5.1.2.6) /ə/ se realiza como IPA [u], es decir /ü/ cerrada, cuando está en contacto con /w/ (especialmente delante de /ww/) y cuando no le precede un fonema faringalizado, velar o faringal. También aparece en contacto con las palatales /k/ y /g/. Este alófono lo reflejamos como /ü/ en nuestra transcripción. Ejemplos: *wüld* “niño”, *wükkəl* “él alimentó”, *sküt* “¡cállate!”, *süwwəl* “él preguntó”, *düwwəb* “él fundió”.

3.5.1.2.7) /ə/ se realiza como IPA [u], es decir /ü/ abierta, cuando está en contacto con /w/ (especialmente delante de /ww/) y le precede una velar o faringal. Aparece asimismo en contacto con las velares /q/, /x/ y /ğ/. En nuestra transcripción este alófono lo reflejamos como /ü/. Ejemplos: *xüwwəf* “él atemorizó”, *qüwwət* “el alimentó”, *düxxān* “humo”, *qübbā* “cúpula”, *müğrīb* “oración del atardecer”, *wüqt* “tiempo”.

3.5.1.3) En cuanto al fonema breve /ü/, presentará, en principio¹⁸⁹, los mismos alófonos que se han descrito en los apartados **3.5.1.2.6** y **3.5.1.2.7**.

3.6) En posición final sólo hay vocales fonológicamente largas (y estables) que sin embargo puede en ocasiones realizarse bastante breves. En todo caso, en final de palabra no hay oposición entre largas y breves. Por esta razón las reflejamos en nuestra transcripción como /a/, /u/, /i/, sin signo diacrítico.

3.7) Oposición entre largas y breves.

La oposición entre largas y breves se constata gracias a la existencia de pares mínimos como son por ejemplo: *xāmsa* (= [xāmsa]) “cinco” ≠ *xāmsa* “quinta”, *ḥall* (= [ḥäll]) “él abrió” ≠ *ḥäll* “que abre”, *šbəḥ* (= [šbāḥ]) “amanecer” ≠ *šbāḥ* “mañana”¹⁹⁰, *kbər* (= [kbār]) “más grande que” ≠ *kbār* “grandes”, *šgər* (= [šgār]) “más pequeño que” ≠ *šgār* “pequeños”, *ḥmər* (= [ḥmār]) “rojo” ≠ *ḥmār* “rojos”, *ḥmər* (= [ḥmār]) “rojo” ≠ *ḥmār* “asno”, *ḥmər* (= [ḥmār]) “rojo” ≠ *ḥmār* “volverse rojo, enrojecer”.

Lo mismo ocurre en otros dialectos. Así por ejemplo Vicente cita en su estudio sobre Anjra los siguientes pares mínimos (además de algunos de los que ya se han citado arriba): *ṣāwd* “leña” ≠ *ṣāwd* “de nuevo, otra vez”, *dāqq* “él llamó a la puerta” ≠ *dāqq* “que llama”, *xāṣṣ* “él ha necesitado” ≠ *xāṣṣ* “es necesario”¹⁹¹.

3.7.1) La inmensa mayoría de los estudios dedicados al árabe marroquí habla de una oposición de cantidad en el sistema vocálico del marroquí¹⁹² (al igual que la existente en otros dialectos árabes, tanto magrebíes como orientales)¹⁹³.

¹⁸⁹ Como hay tan pocos ejemplos de este fonema, se trata de una cuestión más teórica que real.

¹⁹⁰ Oposición claramente constatable en la expresión *šbəḥ əṣ-šbāḥ* “amaneció”.

¹⁹¹ *Anjra*, pp. 36-37.

¹⁹² Cf. por ejemplo (con detalle) Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, pp. 23 ss.; Aggadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 17-26,

¹⁹³ En lo que concierne a los dialectos magrebíes cf. por ejemplo Singer, *HdaD*, pp. 249 ss.

Así por ejemplo Harrell habla de tres vocales “estables” (*a, u, i*) de las cuales dice “the stable vowels are relatively long except at the end of words, where they are short”¹⁹⁴.

Y huelga decir en todas las publicaciones de W. Marçais, Brunot, Loubignac, Mercier, Buret, Cleemann, y Colin (por citar sólo algunos de los autores franceses que nos han dejado mayor cantidad de textos en árabe marroquí) se distingue cantidad a la hora de transcribir. Otro tanto hace Alarcón en su antología de textos de Larache¹⁹⁵.

De Brunot proceden los siguientes ejemplos:

tmār “dátil” ≠ *tmār* “el trigo ha madurado por completo”¹⁹⁶.

tmār “dátil” ≠ *tmār* “frutos”¹⁹⁷.

žabbār “sanar, curar una fractura” ≠ *žabbār* “sanador, ensalmador”¹⁹⁸.

ḥāḍḍār “hacer venir, hacer comparecer” ≠ *ḥāḍḍār* “persona que canta en una *ḥāḍra*”¹⁹⁹.

ḥmār “rojo” ≠ *ḥmār* “él enrojeció”, *ḥmār* “asno”²⁰⁰.

ḥārṭār “poner en libertad” ≠ *ḥārṭār* “vendedor de seda o de *ḥrīra*”²⁰¹.

3.7.2) En los últimos años algunos autores (especialmente en Marruecos, pero también en Europa) han puesto sin embargo en duda la existencia de una oposición entre largas y breves en árabe marroquí²⁰². Según Benhallam, por citar sólo un ejemplo, tal oposición de cantidad no sería perceptible a los hablantes nativos²⁰³ y en su lugar habría que hablar de una oposición entre vocales “plenas” y vocales “reducidas”²⁰⁴.

Una opinión mucho más matizada es la de Durand quien en su *Profilo* habla de vocales largas y breves²⁰⁵ pero luego precisa que: “la distinzione fonetica risiede meno nella quantità che non nella qualità del timbro: all’opposizione araba classica *dxul* ≠ *duxul* corrisponde in marocchino *dxol* ≠ *dxul*”²⁰⁶.

¹⁹⁴ Reference Grammar, pp. 10-11.

¹⁹⁵ Textos árabes en dialecto vulgar de Larache. Si bien su sistema de transcripción (vocales largas en letra ordinaria, vocales breves en cursiva) no es precisamente afortunado.

¹⁹⁶ TAR, vol. 2, p. 98.

¹⁹⁷ Op. cit., p. 99.

¹⁹⁸ Op. cit. pp. 105-106.

¹⁹⁹ Op. cit., pp. 155-156.

²⁰⁰ Op. cit., pp. 179-180.

²⁰¹ Op. cit., pp. 140 y 143.

²⁰² Cf. Benhallam, “Aspects”, pp. 16-17. Véase también Herrero, Vocabulario, p. 16.

²⁰³ Afirmación ésta que por cierto no comparten muchos informantes marroquíes que yo personalmente he consultado.

²⁰⁴ Op. cit., p. 16. En este caso se tiene la impresión de que se está hablando de lo mismo.

²⁰⁵ Op. cit., pp. 36 ss.

²⁰⁶ *Profilo*, p. 40. El ejemplo escogido no es precisamente el mejor, ya que en muchos dialectos de Marruecos (p. e. en Casablanca) en lugar de *dxul/dxöl* “¡entra!” (imp. masc.) se usa *dxəl*.

Por su parte, J. Heath opina que en los dialectos del norte de Marruecos se ha perdido la oposición de cantidad²⁰⁷, oposición que si se mantiene en los dialectos centrales y del sur²⁰⁸.

3.7.3) Recientemente Behnstedt ha defendido, con abundantes pares mínimos, la existencia de vocales largas en árabe marroquí criticando además que quienes niegan su existencia se basan frecuentemente en el análisis de un único dialecto²⁰⁹. Coincido plenamente con Behnstedt en este punto.

Por supuesto nadie niega que la oposición entre largas y breves sea poco productiva en los dialectos árabes marroquíes ya que, debido a la ruina vocálica que los caracteriza (en comparación con el árabe clásico), no son muchos los casos en los que tal oposición es relevante.

3.7.4) En todo caso es fundamental distinguir entre vocales largas y breves ya que éstas últimas son inestables, sujetas a métatesis de lugar según la naturaleza de la sílaba (cf. infra no. 3.9.2). No distinguir entre ambos tipos vocálicos conduce con inevitabilidad a monumentales errores de transcripción, que a su vez provocan graves confusiones en la morfología: por desgracia en muchos de los trabajos sobre árabe marroquí publicados en los últimos años el caos en este punto es total.

3.8) Diptongos.

3.8.0) Los diptongos del árabe clásico.

El árabe clásico sólo conoce dos diptongos²¹⁰:

-aw

-ay

Los dos constan de un primer elemento breve. No hay diptongos con un primer elemento largo (que en cambio sí encontramos en árabe marroquí).

No hay más diptongos ya que en árabe clásico -iw > ī y -uy > ī/ū: *miwzān^u > mīzān^u “balanza”, *buyḍ^u > bīḍ^u “blancos”. Igualmente -ūy > -īy y -īw > -īy: *ʕlīw^u > ʕlīy^u “alto”, *marmūy^u > marmīy^u “tirado, arrojado”²¹¹. Además, ā+ī > -ay y

²⁰⁷ *Jewish and muslim dialects*, pp. 188-192. El autor dice sin embargo que el tema requiere un estudio más completo y detallado. Además precisa que en los dialectos del norte de Marruecos “the old length distinction survives phonologically, insofar as old short (but not long) vowels are subject to syncope” (op. cit., p. 188).

²⁰⁸ Cf. op. cit., p. 189; “in mainstream M(oro)ccan A(rabic) dialects, the verb ‘enter’ has an imperative stem *dxūl* clearly distinct from the verbal noun *dxul* ‘entering, entrance’”. Pero también en este caso considera que es necesario investigar este tema con más detalle.

²⁰⁹ Cf. Behnstedt/Benabbou, “Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Taza”, pp. 62-63 (y nota 30).

²¹⁰ Cf. Cantineau, *Cours*, pp. 102-103; Fleisch, *Traité*, pp. 65-70;

²¹¹ Cf. Fischer, *Grammatik*, p.20.

$\bar{a} + \bar{u} > -aw$: **talqā + īna* > *talqayna* “tú (f.) encuentras”, **ramā + ū* > *ramaw* “ellos arrojaron”²¹².

3.8.1) En árabe marroquí, al igual que en dialectos argelinos, los especialistas han distinguido tradicionalmente entre diptongos con un primer elemento breve (-*āy*, -*āw*) y con un primer elemento largo (-*āy*, -*āw*)²¹³. En realidad tal distinción (diacrónicamente plenamente justificada) parece irrelevante desde un punto de vista fonológico.

En el dialecto de Casablanca un posible par mínimo a tener en cuenta sería en principio *ʕawdu* [ʕāwdu] “su caballo” ≠ *ʕawdu* “ellos repitieron, narraron”: sin embargo mis informantes no parecen capaces de distinguir claramente entre ambas voces sin ayuda del contexto.

En otros dialectos (por ejemplo en el norte de Marruecos), en los que la sufijación directa es imposible en el caso de *ʕawdu* (ya que se usa en su lugar *l-ʕaw dyālu*) ni siquiera este ejemplo sería válido.

A pesar de ello, en este artículo he optado por mantener la tradicional distinción entre ambos tipos ya que, diacrónicamente, refleja dos fenómenos diferentes (cf. infra, no. 3.8.3).

3.8.2) Los diptongos con un primer fonema vocálico breve son poco frecuentes en el dialecto de Casablanca ya que, por un lado, se produce una reducción de los antiguos diptongos del árabe clásico (*yāwm* > *yūm*) y por otro, desde un punto de vista sincrónico, los grupos -*aw*/-*ay* tienden a realizarse -*ūw*/-*īy*, el diptongo sólo se suele mantener cuando la presencia de ʕ o *h* impide la reducción²¹⁴. En Casablanca no se llega siempre a la formación de un verdadero diptongo en estos casos: ác. *ʕayn*ⁿ > *ʕīn* [ʕi:n], *ʕayn* “fuente”.

Estos diptongos sí se han conservado, en cambio, en los dialectos del norte de Marruecos y en maltés: ác. *lawn*^{un} > maltés *lewn* “color”²¹⁵, ác. *yawm*^{un} > *yāwm* “día” (Anjra)²¹⁶.

3.8.3) Los diptongos con un primer fonema vocálico largo son, en cambio, mucho más frecuentes en todos los dialectos de Marruecos ya que, en su mayoría, son el resultado de alteraciones morfológicas: elisiones, sufijación del morfema de plural -*u* o del pronombre posesivo de primera persona -*i* a raíces defectivas, etc. Así tenemos *ʕāw* “ellos vinieron”, *ʕāwdu* “ellos narraron”, *ātāy* “té”, *mšāw* “ellos se marcharon”, *bḡāw* “ellos quisieron”.

²¹² Op. cit., p. 20.

²¹³ Cf. Marçais, *Esquisse*, pp. 6-7. En lo que concierne a Argelia, cf. por ejemplo Grand'Henry, *Cherchell*, pp. 25-26.

²¹⁴ Véase lo que se dice al respecto en Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, no. 1.6.

²¹⁵ Cf. Aquilina, *Maltese*, p. 24.

²¹⁶ Cf. Vicente, *Anjra*, pp. 34-35.

3.9) Elisión y metátesis de vocales breves.

En árabe marroquí (al igual que en la mayoría de los dialectos magrebíes) las vocales largas se caracterizan por ser estables y las breves por ser inestables.

3.9.1) Vocales largas.

Las vocales largas son estables, es decir, pueden aparecer en cualquier posición, incluso en sílaba abierta, y están sujetas a elisiones o a metátesis a pesar de las alteraciones que pueda sufrir la raíz al añadirse desinencias o sufijos.

Así tenemos por ejemplo: *ktāb* “libro” → *ktābi* “mi libro”, *ktābu* “su libro”, *šāf* “él vio” → *šāfu* “ellos vieron”, *gāl* “él dijo” → *gālu* “ellos dijeron”, *dār* “casa” → *darək* “tu casa”, *məxlūq* “creado” → *məxlūqīn* “creados”, *šūf* “¡mira!” → *šūfu* “¡mirad!” etc.

3.9.2) Vocales breves.

Las vocales breves, en cambio, sólo aparecen en sílaba cerrada (= CvC) o doblemente cerrada (= CvCC). No pueden estar nunca en sílaba abierta (es decir Cv) y por lo tanto tienen que cambiar necesariamente de posición si se altera la estructura de la raíz al añadirse desinencias o sufijos²¹⁷. Cuando, como consecuencia de modificaciones en la raíz, una vocal breve quedaría en sílaba abierta, se produce una elisión o una metátesis de lugar²¹⁸. De este modo se consigue que la vocal breve esté en sílaba cerrada o doblemente cerrada.

3.9.2.1) Elisión.

En este caso, la vocal breve que quedaría en sílaba abierta desaparece. Así tenemos: *šāwəd* “él narró” → *šāwdu* “ellos narraron”, *šāfər* “él viajó” → *šāfru* “ellos viajaron”, *rāžəl* “hombre, marido” → *rāžli* “mi marido”, *kəmməl* “él terminó” → *kəmmli* “ellos terminaron”, *ydāxəl* “él suplicará” → *ydāxlu* “ellos suplicarán”.

3.9.2.2) Metátesis de lugar.

Cuando la vocal breve que quedaría en sílaba abierta va precedida por dos consonantes, se inserta entre ambas. Ejemplos: *ktəb* “él escribo” → *kətbu* “ellos escribieron” (en lugar de **ktəbu*), *ktəf* “hombre” → *kətfi* “mi hombre” (en lugar de **ktəfi*), *gləs* “él se sentó” → *gəlsu* “ellos se sentaron”, *nəšrəb* “yo beberé” → *nəšrəbu* “nosotros beberemos” etc.

²¹⁷ Es un rasgo característico de los dialectos magrebíes; cf. Cantineau, *Cours*, p. 110 (según este autor sería un fenómeno relativamente reciente); Grand’Henry, *Cherchell*, p. 33; Marçais, *Esquisse*, p. 26; Harrell, *Reference Grammar*, p. 17; Singer, *HdaD*, p. 249; Willms, *Einführung*, p. 4.

²¹⁸ Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, p. 110; Grand’Henry, *Cherchell*, p. 33; Marçais, *Esquisse*, p. 26; Harrell, *Reference grammar*, p. 17; Singer, *HdaD*, p. 249; Willms, *Einführung*, p. 23; Aguadé/Elyacoubi, *Skūra*, pp. 23-24 (nos. 1.4.2, 1.4.3, 1.4.4); Caubet, *L’arabe marocain*, pp. 28-29. Una visión algo diferente de este problema se encuentra en Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 201-205 (no. 3.7.1): su interpretación no siempre resulta convincente y sorprende que los ejemplos citados no sean precisamente los más representativos (por ejemplo, no creo que haya dialectos en los que *təktəb* “él escribirá” se realice sistemáticamente *tkətb*: ambas realizaciones son siempre posibles dependiendo del entorno. Si en lugar de *ktəb* tomamos como ejemplo el verbo *šməl* entonces es bien evidente que siempre se realiza *təšməl* “tú harás” y nunca *tšməl*, que es imposible de pronunciar).

3.10) El acento.

El acento en árabe marroquí no ha sido objeto de muchos estudios y gran parte de lo que sobre este tema se ha dicho es poco fiable. Algunos autores²¹⁹ ni siquiera lo mencionan. Cantineau²²⁰ señala que en todos los dialectos árabes el acento es débil y con frecuencia ni siquiera es estable, dice asimismo que más bien parece que exista un acento de frase que no un acento de palabra. Brunot²²¹ se limita a indicar que la vocal larga es siempre tónica.

Por el contrario, Jastrow²²² dice que la posición del acento se puede establecer con seguridad, si bien varía de un dialecto a otro: hay algunos (pocos) dialectos en los cuales el acento es un rasgo distintivo. Según Jastrow, en los dialectos árabes se suele acentuar la primera secuencia *v2C* o *vCC*, contada desde el final de la palabra: si estas secuencias no se dan, entonces el acento recae en la primera sílaba. Por supuesto hay muchas excepciones y reglas adicionales.

Grand'Henry (y antes que él otros autores franceses) da algunas reglas de acentuación para el dialecto por él estudiado, el de Cherchell²²³. Sin embargo, en mi opinión es más que dudoso que tales reglas realmente se apliquen, en especial dentro de una frase.

3.10.1) Lo que sigue a continuación se basa en estudios propios, para los que se ha utilizado un sonógrafo.

En primer lugar hay que señalar que hay un acento de palabra y otro de frase: no es lo mismo analizar el acento basándonos en palabra aisladas que hacerlo en una frase.

Cuando se trata de palabras aisladas es posible encontrar ciertas reglas, pero tales reglas dejan de ser válidas cuando la voz en cuestión se halla en el interior de una frase.

3.10.2) El acento en marroquí no es fonológicamente relevante (es decir no hallaremos pares de voces que se diferencien sólo por el acento)²²⁴.

En voces polisilábicas con una única sílaba larga, el acento suele recaer en esta sílaba larga (así: *xəddām* “trabajador”, *raʕāl* “hombre”). En los demás casos no parece que se pueda hallar ninguna regla y basta considerar voces con dos sílabas largas como *ḥānūt* “tienda comercio” o *sārūt* “llave” para constatar que encontramos tanto *ḥānūt* como *ḥānūt* (si bien esta última acentuación parece ser estadísticamente la más frecuente).

Sin embargo, en la frase el acento parece ser extraordinariamente libre, lo cual no tiene nada de sorprendente: no podía ser de otra manera, teniendo en cuenta la

²¹⁹ Por ejemplo Harrell, *Reference Grammar*, Marçais, *Esquisse*.

²²⁰ *Cours*, p. 120.

²²¹ *Introduction*, p. 27.

²²² En *GdaPh* vol.1, pp. 133s.

²²³ Cf. Cherchell, p. 36. Sobre el tema, y con más detalle, véase Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, no. 2.4.

²²⁴ Esto se puede corroborar pidiendo a hablantes nativos (que hablen algo de español) que distingan entre “célebre ≠ celebre ≠ celebré”: la respuesta habitual suele ser que no hay diferencia. Incluso después de bastantes años de residencia continuada en España, muchos marroquíes siguen teniendo dificultades en este punto (al igual que quienes tienen como lengua materna el francés, en la que el acento tampoco es rasgo distintivo).

inestabilidad de las vocales breves, que tiene como consecuencia que las sílabas se descompongan y recompongan continuamente.

3.10.3) El acento del árabe marroquí es del mismo tipo que el del español, es decir se trata de un acento cuyo índice más importante para su percepción se basa en la frecuencia fundamental²²⁵.

4) Resumen diacrónico: del árabe antiguo al árabe dialectal marroquí.

Con objeto de facilitar lo expuesto en anteriores apartados, se incluye aquí un resumen de cómo han evolucionado los fonemas desde el árabe antiguo al marroquí actual (no siempre se cita la forma original del árabe clásico: en algunos casos, por ejemplo cuando se trata de faringalizaciones o africaciones secundarias, se cita directamente la forma dialectal intermedia para que los ejemplos resulten más claros).

4.1) Fonemas consonánticos.

4.1.1) bilabiales:

/b/

ác. /b/ > ám. /b/: *bāb*^{un} > *bāb* “puerta

ác. /b/ > ám. [β]: *bībān* → [bi:βæ:n] “puertas”.

ác. /b/ > ám. [p]: *žabt* → [žəpt] “yo traje”.

ác. /b/ > ám. /m/: *bint*^{un} > *mənt* “hija” (hassaniyya).

ác. /b/ > ám. [b]: *tləb* [tləb] “él pidió”.

/m/

ác. /m/ > ám. /m/: ác. *māʔ*^{un} > *ma* “agua”.

ác. /m/ > ám. /m/: *üm̄m* “madre”.

ác. /m/ > ám. /b/: *mašā* > *bša* “el anduvo”.

/w/

ác. /w/ > ám. /w/: *dašwa*^{un} > *dəšwa* “rogativa”.

4.1.2) labiodentales:

/f/

ác. /f/ > ám. /f/: *fağr*^{un} > *fžər* “alba”.

ác. /f/ > ám. /f/: *fṭər* “él desayunó”.

ác. /f/ > ám. /s/: *nišf*^{un} > *nəšš* “mitad”.

4.1.3) dentales:

/t/

ác. /t/ > /t/: *fṭər* > *fṭər* “yo desayuné”.

ác. /t/ > ám. /t/: *zīt* “aceite” (Chauen).

ác. /t/ > ám. /t/: *turāb*^{un} > *tṛāb* “tierra”.

ác. /t/ > ám. /d/: *tḡl* > *dḡl* “tú dirás”.

ác. /t/ > ám. /t/: *ʔanta* > *nta* “tú”.

ác. /t/ > ám. /tʰ/: *tʰffāh* “manzana” (Norte).

/tʰ/

ác. /tʰ/ > ám. /tʰ/: *qanṭara*^{un} > *gənṭra* “puente”.

²²⁵ Quilis, *Fonética acústica*, p. 332. La comparación con el acento del árabe marroquí se basa en un trabajo todavía inédito.

/d/

ác. /d/ > ám. /d/: *ğadd*^u > *žədd* “abuelo”.

ác. /d/ > ám. /d/: *ğarad*^u > *žrād* “saltamontes”.

ác. /d/ > ám. /d/: *blād* “país, territorio” (Chauen).

/ḏ/

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: *ḏayyiq*^u > *ḏīyyəq* “estrecho”.

ác. /ḏ/ > ám. /t/: *mawḏiṣ*^u > *mūtāṣ* “lugar” (Chauen, Tetuán).

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: *Ḃāmāḏān* “ramadán” (Chauen).

/t/

ác. /t/ > ám. /t/: *tlālta*^u > *tlāta* “tres”.

ác. /t/ > ám. /t/: *tālita*^u > *tālta* “tercera” (Zṣīr, hassaniyya).

ác. /t/ > ám. > /t/ > /t/: *tawr*^u > *tūr* “toro, buey”.

ác. /t/ > ám. /f/: *tānī* > *fānī* “también, de nuevo” (Zṣīr).

/ḏ/

ác. /ḏ/ > ám. /d/: *ḏahab*^u > *dhəb* “oro”.

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: *ḏadara* > *ḏəṛ* “él habló”.

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: ác. *ḏabaḥa* > *ḏbəḥ* “él degolló” (Zṣīr, hassaniyya).

/ḏ/

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: *ḏill*^u > *ḏəll* “sombra”.

ác. /ḏ/ > ám. /t/: *ḏahr*^u > *ṭāḥ* “espalda” (Chauen, Tetuán).

ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: ác. *ḡalīḏ*^u > *ḡlīḏ* “grueso” (Zṣīr, hassaniyya).

/n/

ác. /n/ > ám. /n/: *nās*^u > *nās* “gente”.

ác. /n/ > ám. /n/: *nār* “fuego, infierno”.

ác. /n/ > ám. /l/: *ḡanamiyy*^u > *ḡəlmi* “carne de oveja”.

ác. /n/ > ám. /m/: *kā-nbīṣ* [kæ:mbe:ṣ] “yo vendo”.

ác. /n/ > ám. /ŋ/: *zənqa* [zəŋqɑ] “calle”.

4.1.4) alveolares:**/s/**

ác. /s/ > ám. /s/: ác. *kīs*^u > *kīs* “bolsa, saco”.

ác. /s/ > ám. /ʃ/: *raʕs*^u > *rāṣ* “cabeza”.

/ʃ/

ác. /ʃ/ > ám. /ʃ/: ác. *bāṣala*^u > *bəṣla* “cebolla”.

/z/

ác. /z/ > ám. /z/: *zayr*^u > *zīt* “aceite”.

ác. /z/ > ám. /z/: *zār* “él visitó”.

/l/

ác. /l/ > ám. /l/: *lṭəq* “él soltó”.

ác. /l/ > ám. /l/: *laqiyat* > *lqāt* “ella encontró”.

ác. /l/ > ám. /n/: *žbəl* > *žbən* “montaña” (Tafilalt).

ác. /l/ ám. /n/: *silsila*^u > *sənsla* “cadena”.

/r/

ác. /r/ > ám. /r/: *mərṛa* “vez”.

ác. /r/ > ám. /ɛ/: *Ḃāyb* “cuajada, requesón” (Fez, Tetuán, etc.)

ác. /r/ > ám. /r/: *kabīr*^u > *kbīr* “grande”.

4.1.5) prepalatales:

/š/

ác. /š/ > ám. /š/: *rīš^u* > *rīš* “plumas”.

ác. /š/ > ám. /s/: *šams^u* > *səms* “sol”.

/ǧ/

ác. /ǧ/ > ám. /ǧ/: *ǧ-ǧāmāš* “la mezquita” (Norte).

ác. /ǧ/ > ám. /ʒ/: *faǧr^u* > *fzər* “amanecer, alba”.

ác. /ǧ/ > ám. /d/: *ǧāza* > *dāz* “él pasó”.

ác. /ǧ/ > ám. /g/: *ǧalasa* > *gləs* “él se sentó”.

ác. /ǧ/ > ám. /z/: *ǧabal^u* > *zbəl* “montaña” (dialectos judíos).

4.1.6) palatales:

/y/

ác. /y/ > ám. /y/: *yad^u* > *yədd* “mano”.

4.1.7) velares:

/k/

ác. /k/ > ám. /ʔ/: *ʔabūka* > *būʔ* “tu padre” (Sefrou judío).

ác. /k/ > ám. /ç/: *bəçri* “temprano” (Jebala).

ác. /k/ > ám. /k/: *šakk^u* > *šəkk* “duda”.

ác. /k/ > ám. /t/: *kalima^u* > *kəlma* > *təlma* “palabra” (Tafilalt judío).

/x/

ác. /x/ > ám. /x/: *xāfīf^u* > *xfīf* “ligero, suave”.

/ǧ/

ác. /ǧ/ > ám. /ǧ/: *ǧarb^u* > *ǧərɓ* “oeste”.

4.1.8) uvulares:

/q/

ác. /q/ > ám. /ʔ/: *qāla* > *ʔāl* “él dijo” (Fez, Tetuán, Chauen).

ác. /q/ > ám. /g/ > /k/: *qatala* > *gtəl* > *ktəl* “él mató” (hassaniyya, Zŷīr).

ác. /q/ > ám. /g/: *qāla* > *gāl* “él dijo”.

ác. /q/ > ám. /k/ > /x/: *waqt^u* > *wəkt* > *wəxt* “tiempo” (Norte).

ác. /q/ > ám. /k/: *qalb^u* > *kəlb* “corazón” (Tafilalt judío).

ác. /q/ > ám. /q/: *raqīq^u* > *rqiḳ* “delgado, fino”.

ác. /q/ > ám. /ʕ/: ác. *maqdūnis^u* > *mʕədnūs* “perejil”.

4.1.9) faringales:

/ħ/

ác. /ħ/ > ám. /ħ/: *ħaǧar^u* > *ħžər* “piedra”.

/ʕ/

ác. /ʕ/ > ám. /ʕ/: *ǧāmiš^u* > *žāməš* “mezquita”.

ác. /ʕ/ > ám. /ħ/: *dallāš^u* > *dəllāħ* “sandías”.

4.1.10) laringales:

/ʔ/

ác. /ʔ/ > ám. /ʔ/: *qurʔān^u* > *qūrʔān* “Corán”.

ác. /ʔ/ > ám. Ø: *ʔibil^u* > *bəll* “camellos”, *ʔibra^u* > *ḥra* “aguja”, *šayʔ^u* > *ši* “cosa”, *masāʔ^u* > *msa* “tarde”, *samāʔ^u* > *sma* “cielo”, *bariʔa* > *ḥra* “él sanó”, *ǧāʔa* > *ža* “él vino”.

ác. /ʔ/ > ám. /ə/: ʔarḏun > ərḏ “tierra” (l-əḏ > ləḏ > l-ləḏ).

ác. /ʔ/ > ám. Ø + alargamiento vocálico compensatorio: ʔǝḡr > ǝḡər “recompensa divina”, ʔǝlf > ǝlf “mil”, raʔsⁿ > rās “cabeza”, yaʔkulu > yākūl “él comerá”.

ác. /ʔ/ > ám. /w/: ʔakkala > wūkkəl “él alimentó”, ʔāxaḏa > wāxəd “él censuró”, ʔaḏḏana > wūddən “él llamó a la oración”.

ác. /ʔ/ > ám. /y/: biʔārūn > byār “pozos”, diʔābⁿ > dyāb “chacales”, ʔamsⁱ > yāmas “ayer”, qirāʔa^{un} > qṛāya “lectura, estudio”, miʔa^{un} > mya “cien”.

/h/

ác. /h/ > ám. /h/: ḏahabⁿ > dhəb “oro”.

ác. /h/ > ám. Ø: faqīhⁿ > fqi “alfaqueí”.

4.2) Fonemas vocálicos.

4.2.1) vocales largas:

ác. /ā/ > ám. /ā/: ʕāša > ʕāš “él vivió”.

ác. /ī/ > ám. /ī/: ʕarīqⁿ > ʕrīq “camino”.

ác. /ū/ > ám. /ū/: sūqⁿ > sūq “mercado, zoco”.

4.2.2) vocales breves:

ác. /ā/ > ám. /ə/: kammala > kəmməl “él terminó”.

ác. /ī/ > ám. /ə/: bintⁿ > bənt “hija”.

ác. /ū/ > ám. /ə/: zubda^{un} > zəbda “mantequilla”.

ác. /ū/ > ám. /ū/: muddⁿ > müdd “almud

4.3) diptongos:

ác. /ay/ > ám. /ay/: ʕayfⁿ > ʕāyf “verano” (Norte).

ác. /ay/ > ám. /ī/: ʕayfⁿ > ʕīf “verano”.

ác. /aw/ > ám. /aw/: yawmⁿ > yāwm “día” (Norte)

ác. /aw/ > ám. /ū/: yawmⁿ > yūm “día”.

BIBLIOGRAFÍA

Abreviaciones:

DAF: PRÉMARE, A. L. de; *Dictionnaire arabe français*.

El² = *Encyclopédie de l'Islam*.

GdaPh: FISCHER, W.; *Grundriss der arabischen Philologie*.

GLECS: *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*.

HdaD: FISCHER, W./ JASTROW, O.; *Handbuch der arabischen Dialekte*.

MED: AQUILINA, J.; *Maltese-English Dictionary*.

PIHEM: Publications de l'Institut des hautes études marocaines. Rabat.

TAR: BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat*.

TAT: MARÇAIS, W.; *Textes arabes de Tanger*.

ZDMG: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*.

ZAL = *Zeitschrift für arabische Linguistik/ Journal of Arabic Linguistics/ Journal de linguistique arabe*.

- ABU-SHAMS, L.; *Estudio lingüístico y textual del léxico relativo a la cocina y la alimentación en el dialecto árabe de Rabat (Marruecos)*. Universidad de Zaragoza. Área de estudios Árabes e Islámicos, 7. Zaragoza 2002.
- AGUADÉ, J.; "Dialekt und Strassenverkehrsordnung: Zur marokkanischen Führerscheineprüfung". En: *Romania Arabica*. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70. Geburtstag. Herausgegeben von Jens Lüdtke. Tübingen 1996, pp. 73-81.
- AGUADÉ, J.; "La langue des gnāwa". En: Youssi, A./ Benjelloun, F./ Dahbi, M./ Iraqui-Sinaceur, Z.; *Aspects of the dialects of arabic today*. Proceedings of the 4th Conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA). Marrakesh, Apr. 1-4 200. In honour of Professor David Cohen. Rabat 2002, pp. 405-411.
- AGUADÉ, J.; "Notes on the Arabic dialect of Casablanca". En: *AIDA 5th Conference. Proceedings*. Ed. by I. Ferrando, J.J. Sánchez Sandoval. Cádiz 2003.
- AGUADÉ, J.; "Relatos en hassaniyya recogidos en Mhāmīd (valle del Dra, sur de Marruecos)". En: *EDNA* 3 (1998), pp. 203-215.
- AGUADÉ, J.; "Sobre los gnāwa y su origen". En: *EDNA* 4 (1999), pp. 157-166.
- AGUADÉ, J.; "Textos marroquíes urbanos: Casablanca (1)". En: *EDNA* 6 (2002), pp. 193-219.
- AGUADÉ, J.; "Un dialecte maŕqilien: le parler des Zŕ au Maroc". En: Aguadé, J./ Cressier, P./ Vicente, A.; *Peuplement et arabisation*, pp. 141-150.
- AGUADÉ, J./BENYAHIA, L.; "El šāweš Bū-'Azza visita al siquiatra. Un diálogo en árabe dialectal de Casablanca". En: *Anaquel de estudios árabes* 1 (1990), pp. 103-128.
- AGUADÉ, J./ CRESSIER, P./ VICENTE, A.; *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental. Dialectologie et histoire*. Actes réunis et préparés par Jordi Aguadé, Patrice Cressier et Ángeles Vicente. Casa de Velázquez/ Universidad de Zaragoza. Área de Estudios Árabes e Islámicos. Madrid/ Zaragoza 1998.
- AGUADÉ, J./ELYAACOUBI, M.; *El dialecto árabe de Skūra (Marruecos)*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1995.
- AGUADÉ, J. / MOSCOSO, F.; "«El permiso de conducción». Una parodia en árabe del norte de Marruecos". En: *EDNA* 5 (2000-2001), pp. 265-289.
- ALARCÓN Y SANTÓN, M.; *Textos árabes en dialecto vulgar de Larache*. Madrid, Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de estudios históricos, 1913.
- AQUILINA, J.; *Maltese. A complete Course for beginners*. Teach Yourself Books. Londres, 1994.
- AQUILINA, J.; *Maltese-English Dictionary*. 2 vols., Malta, 1987-1990.
- BEHNSTEDT, P.; *Der arabische Dialekt von Soukhne (Syrien)*. Teil 2: Phonologie, Morphologie Syntax. Teil 3: Glossar. Semitica Viva, Bd. 15, Teil 2 und 3. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 1994.
- BEHNSTEDT, P.; "Von an-'Aṣar (al-Qaṣr) nach Īgni (Īgli): ein Vorbericht zu einigen arabischen Dialekten der Provinz ər-Rašīdīya (Marokko)". En: Haak, M./ De Jong, R./ Versteegh, K.; *Approaches to Arabic dialects. A collection of articles presented to Manfred Woidich on the occasion of his sixtieth Birthday*. Brill, Leiden-Boston 2004, pp. 48-65.
- BEHNSTEDT, P./ BENABBOU, M.; "Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Tāza (Nordmarokko)". En: Arnold, W./ Bobzin, H.; *"Sprich doch mit deinem Knechten aramäisch, wir verstehen es!"*. 60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für

- Otto Jastrow zum 60. Geburtstag*. Herausgegeben von Werner Arnold und Hartmut Bobzin. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 2002, pp. 53-72.
- BENHALLAM, A.; "Aspects de la recherche en phonologie de l'arabe marocain". En: *Langue et société au Maghreb*. Royaume du Maroc. Université Mohammed V. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat. Série: Colloques et Séminaires, n°13. Rabat 1989.
- BENYAHIA, L./ AGUADÉ, J.; "Notas acerca de algunos hispanismos en el árabe dialectal marroquí". En: *al-Qanṭara* 8 (1987), pp. 191-202.
- BLANC, H.; "The Fronting of Semitic G and the Qāl-Gāl Dialect Split in Arabic". En: *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies held in Jerusalem*, 19-23 July 1965. Jerusalem 1969, pp. 7-37.
- BRUNOT, L.; *Introduction à l'arabe marocain*. Paris 1950.
- BRUNOT, L.; "Notes sur le parler arabe de Juifs de Fès". En: *Hespéris* 22 (1936), pp. 1-32.
- BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat. I, Textes, transcription et traduction annotée*. Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 20. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1931.
- BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat. II, Glossaire*. Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 49. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1952.
- BRUNOT, L./ MALKA, E.; *Glossaire judéo-arabe de Fès*. Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 37. Rabat, École du livre, 1940.
- CANTINEAU, J.; *Cours de phonétique arabe. Suivi de notions générales de phonétique et phonologie*. Paris 1960.
- CAUBET, D.; *L'arabe marocain. Tome 1: phonologie et morphosyntaxe. Tome 2: syntaxe et catégories grammaticales, textes*. (Études chamito-sémitiques. Langues et littératures orales). Paris/Louvain, Éditions Peeters, 1993.
- COHEN, D.; *Le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie (parler de la Gebla)*. Études arabes et islamiques. Études et documents, 5. Paris 1963.
- COHEN, D.; *Le parler arabe de Juifs de Tunis: textes et documents linguistiques et ethnographiques*. Études juives, 7. Paris/La Haye 1964.
- COHEN, D.; *Le parler arabe des Juifs de Tunis. Tome 2: Étude linguistique*. Paris/La Haye 1975.
- COLIN, G. S.; "Appellations données par les Arabes aux peuples hétéroglosses". *GLECS* 7 (1954-1957), pp. 93-95.
- COLIN, G. S.; "Notes sur le parler arabe du nord de la région de Taza". En: *BIFAO* 18 (1921), pp. 33-119.
- CORRIENTE, F.; *A Dictionary of Andalusī Arabic* (= Handbuch der Orientalistik. Erste Abteilung, Bd. 29). Brill, Leiden/New York/Köln, 1997.
- CORRIENTE, F.; *A Grammatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle*. Madrid, IHAC, 1977.
- CORRIENTE, F.; *Árabe andalusí y lenguas romances*. Colecciones Mapfre 1492. Madrid 1992.
- CORRIENTE, F.; *Gramática árabe*. Barcelona 1988.
- CORRIENTE, F.; "Reflejos iberorromances del andalusí {ḥṭr}". En: *Al-Andalus Magreb* 1 (1993), pp. 77-87.
- DURAND, O.; *Profilo di arabo marocchino. Varietà urbane centro-meridionali*. Dipartimento di Studi Orientali. Studi Semitici. Nuova serie, 11. Roma, Università degli Studi La Sapienza, 1994.

- ELYAACOUBI, M.; *La influencia léxica del árabe andalusí y del español moderno en el árabe dialectal marroquí*, Dpto. de Estudios Árabes e Islámicos, Universidad Autónoma de Madrid, 1996. (Tesis doctoral inédita).
- Encyclopédie de l'Islam*. Nouvelle édition. Leiden/París 1975 ss.
- FERRANDO, I.; "G. S. Colin y los berberismos del árabe andalusí". En: *EDNA* 2 (1997), pp. 105-145.
- FISCHER, W.; *Grammatik des klassischen Arabisch*. (Porta linguarum orientalium. Neue Serie, 11). Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1972.
- FISCHER, W.; *Grundriss der arabischen Philologie*. Bd. 1: Sprachwissenschaft. Herausgegeben von Wolf Dietrich Fischer. Wiesbaden 1982.
- FISCHER, W./ JASTROW, O.; *Handbuch der arabischen Dialekte*. Bearbeitet und herausgegeben von W. Fischer und O. Jastrow. Porta Linguarum Orientalium, Neue Serie, 16. Wiesbaden 1980.
- FLEISCH, H.; *Traité de philologie arabe*. Vol. 1: préliminaires, phonétique, morphologie nominale. (Recherches. Collection publiée sous la direction de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph. Beyrouth. Serie 2: langue et littérature arabes. Tome XVI). Beyrouth, Dar el-Machreq éditeurs, 1990.
- GRAND'HENRY, J.; *Le parler arabe de Cherchell (Algérie)*. (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 5). Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain. Institut Orientaliste, 1972.
- GRAND'HENRY, J.; *Les parlers arabes de la région du Mzāb (Sahara algérien)*. Studies in Semitic Languages and Linguistics, 5. Leiden 1976.
- HARRELL, R. S.; *A Dictionary of Moroccan Arabic; Moroccan-English*. Washington 1966.
- HARRELL, R. S.; *A Short Reference Grammar of Moroccan Arabic*. Washington 1962.
- HEATH, J.; *From code-switching to borrowing: foreign and diglossic mixing in Moroccan Arabic*. Library of Arabic Linguistics, no. 9. Londres/ New York 1989.
- HEATH, J.; *Jewish and Muslim dialects of Moroccan Arabic*. Routledge Curzon, London 2002.
- HEATH, J.; "SIFT-ing the evidence: Adaptation of a Berber loan for 'send' in Moroccan Arabic". *Études berbères et chamito-sémitiques*. Mélanges offerts à Karl-G. Prasse. Réunies par Salem Chaker et Andrzej Zaborski. Éditées par Salem Chaker. Paris/Louvain, Éditions Peeters, 2000, pp. 223-231.
- HEATH, J./ BAR-ASHER, M.; "A Judeo-Arabic Dialect of Tafilalet (Southeastern Morocco)". En: *ZAL* 9 (1982), pp. 32-78.
- HERRERO, B.; *Vocabulario básico español-árabe marroquí*. Servicio de Publicaciones de la Universidad de Almería. Almería 1998.
- HOLES, C.; *Gulf Arabic*. (Croom Helm Descriptive Grammar Series). London/New York, Routledge, 1990.
- HOPKINS, S.; *Studies in the Grammar of Early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* London Oriental Series, 37. Oxford 1984.
- KOSSMANN, M.; *Esquisse grammaticale du rifain oriental*. Centre de recherche berbère. INALCO. M. S. 16. Ussun Amazig. Editions Peeters, Paris / Louvain 2000.
- LAOUST, E.; *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*. París 1920 (reedición Rabat 1983).

- LÉVI-PROVENÇAL, E.; *Textes arabes de l'Ouargha, dialecte des Jbala (Maroc septentrional)*. PIHEM, 29. Paris 1922.
- LÉVY, S.; "De quelques emprunts possibles au portugais dans les parlers du Maroc". En: *EDNA* 2 (1997), pp. 173-180.
- LÉVY, S.; "Ports, parlers portuaires et importation linguistique. Place des hispanismes dans la problématique de l'emprunt". En: *Le Maroc et l'Atlantique*. Université Mohammed V. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Rabat. Serie Colloques et Seminaires, nr. 21, pp. 59-74. Rabat 1992.
- MARÇAIS, Ph.; *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin*. (Langues d'Amérique et d'Orient). Paris, Adrien Maisonneuve, 1977.
- MARÇAIS, Ph.; *Le parler arabe de Djidjelli (Nord constantinois, Algérie)*. Paris 1956.
- MARÇAIS, W.; "L'euphémisme et l'antiphrase dans les dialectes arabes d'Algérie". En: *Orientalische Studien Th. Nöldeke zum 70. Geburtstag gewidmet*. Giessen 1906, pp. 425-438.
- MARÇAIS, W.; *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen. Grammaire, textes et glossaire*. Paris 1902.
- MARÇAIS, W.; *Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire*. Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes. Paris 1911.
- MOSCOSO, F.; *El dialecto árabe de Chauen (N. de Marruecos)*. *Estudio lingüístico y textos*. Universidad de Cádiz, Área de Estudios Árabes e Islámicos, 2003.
- MOSCOSO, F.; *Estudio lingüístico del dialecto árabe de Larache (Marruecos)*. *A partir de los textos publicados por Maximiliano Alarcón y Santón*. Universidad de Cádiz. Servicio de Publicaciones/Área de Estudios Árabes e Islámicos, Cádiz 2003.
- MOSCOSO, F.; *Estudio lingüístico de un dialecto árabe del Sūs (Marruecos)*. *Basado en los textos recopilados por E. Destaing*. Área de Estudios Árabes e Islámicos. Universidad de Cádiz. Cádiz 2002. [CD. Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz].
- NATIVIDAD, E.; "Le dialecte de Chefchaouen". En: *Peuplement et arabisation*, pp. 109-120.
- NATIVIDAD, E. /RAHMOUNI, A.; "Textos árabes de Chefchaouen: transcripción, traducción y glosario". En: *EDNA* 1 (1996), pp. 139-155.
- PRÉMARE, A. L. DE; *Dictionnaire arabe français*. Établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers par A. L. de Prémare et collaborateurs. Vols. 1-12, Paris 1993-1999.
- QUILIS, A.; *Fonética acústica de la lengua española*. (Biblioteca románica hispánica. Dirigida por Dámaso Alonso. III. Manuales, 49). Madrid, Editorial Gredos, 1988.
- SINGER, H. R.; "Grundzüge der Morphologie des arabischen Dialekts von Tetuan". En: *ZDMG* 108 (1958), pp. 229-265.
- SINGER, H. R.; "Neuarabische Texte im Dialekt der Stadt Tetuan". En: *ZDMG* 108 (1958), pp. 106-125.
- STILLMAN, N. A.; *The language and culture of the Jews of Sefrou, Morocco: an ethnolinguistic Study*. Journal of Semitic Studies, monograph no. 11. Manchester 1988.
- VANHOVE, M.; "De quelques traits pré-hilaliens en maltais". En: *Peuplement et arabisation*, pp. 97-108.
- VICENTE, A.; *El dialecto árabe de Anjra (norte de Marruecos)*. *Estudio lingüístico y textos*. Universidad de Zaragoza. Área de Estudios Árabes e Islámicos, 6. Zaragoza 2000.

- VOIGT, R. M.; "Die Labiovelare im Marokkanisch-Arabischen". En: *Romania Arabica. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70. Geburtstag*. Herausgegeben von Jens Lüdtke. Tübingen 1996, pp. 21-29.
- WELTE, F./AGUADÉ, J.; *Die Lieder der Gnāwa aus Meknes*. Marburg, Diagonal-Verlag, 1996.
- WESTERMARCK, E.; *Ritual and Belief in Morocco*. 2 vols. London 1926.
- WILLMS, A.; *Einführung in das Vulgararabische von Nordwestafrika*. (Studies in semitic languages and linguistics, 4). Leiden, E. J. Brill, 1972.

CORRECCIONES Y ADICIONES A LA EDICIÓN CAIROTA DEL *DĪWĀN* DE IBN QUZMĀN

FEDERICO CORRIENTE*

Nuestra edición cairota de 1995 de esta obra fundamental de la literatura andalusí ha agotado bastante pronto una primera tirada, por lo que su editor, el Consejo Superior de Cultura de la República Árabe de Egipto, nos pidió hace algún tiempo autorización para producir una segunda, así como posibles enmiendas, cosas ambas que remitimos hace ya bastantes meses, sin que hayamos tenido ulterior noticia de su aparición. Mientras tanto, las observaciones de algunos colegas y las propias nuestras nos han hecho ver interesantes adiciones y nuevos errores o carencias remediabiles de aquel trabajo, confirmando de nuevo el aserto que hiciéramos varias veces, la última en Corriente (2002: 170), de que toda nueva edición o traducción de esta obra será siempre mejorable, en mayor medida de la validez media universal de tal principio, a causa de las características de su transmisión, limitada a un solo manuscrito de mediocre calidad y escasas adiciones de fragmentos en otras fuentes literarias.

Nos parece, pues, conveniente no retrasar la difusión entre los interesados en esta especialidad del conocimiento de dichas modificaciones, necesarias o discutibles, tanto si se trata de meras erratas de impresión o redacción que escaparan a las revisiones y correcciones que se fue haciendo al texto sucesivamente, como si son el resultado de posteriores reflexiones u observaciones sobre las lecturas entonces aceptadas, ya que aquella edición es la generalmente utilizada en la actualidad por cuantos citan a Ibn Quzmān con propósito científico, en original o traducción. Las ordenamos, pues, por la numeración de las páginas de aquella edición, lo que produce el siguiente listado:

- p. 1: en la n. 1 hay error en la fecha de la última obra citada de Nykl, que fue 1946, no 1936. En la misma página, falta la mención de una tercera entrega del trabajo citado del Prof. ʿA. Alṭahwānī, publicado en la *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos*, la cual apareció en las pp. 21-60 del número 19, correspondiente a los años 1976-1978.
- p. 8: en las líneas 12-13 debe sustituirse la frase *ḡāʿa ʿAbbāsu bnu Firnāsīn bi-kitābi l-Ḥalīl* por *waqaʿa ... ʿalā kitābi* etc., puesto que no trajo él dicha obra de Oriente, sino que, una vez importada para la biblioteca de palacio, fue puesta a su disposición en Córdoba, según Ibn Ḥayyān, traducido por Corriente & Makki (2001: 138).

* Área de Estudios Árabes e Islámicos, Universidad de Zaragoza.

- p. 9: hay cuatro erratas tipográficas: en l. 3, **ibqāʿiyyah* por *iqāʿiyyah*, en l. 13, **bʿlfšhy* por *bilfuṣḥà*, en l. 24, **wmʿny* por *wamaʿnà*, y en n.1, l. 1 **poesía** por **poesía**.
- p. 10: en l. 11 dice *bn* por *ʿbn*, y en l. 21 falta *almūlaʿin* tras *almuṭaqqafin*.
- p. 12: en l. 14 dice *aliḥtizāl* por *aliḡtizāʿ*, lo que se repite en p. 15, l. 9. De este fenómeno fonético nos habíamos ocupado en Corriente (1976: 81), al comentar ciertos rasgos de los dialectos árabes antiguos, lo que no impidió que la errata pasara inadvertida repetidamente bajo nuestros ojos y los de los correctores, probablemente a causa del parecido fonético, óptico y semántico de ambos tecnicismos.
- p. 13: en l. 9 se ha saltado *muʿzam* antes de *alʿandalusiyyin*.
- p. 17: en l. 12 y en la n. 3 debe ciertamente corregirse el ms. *>ʾlthālīn<*, pero no en *attaḥālīq* “lisonjas”, sino en *attaḥālīʿ*, pl. de *tihliʿ* “suciedad del cuero que debe quitarse antes de curtirlo”, mucho más acorde con el contexto metafórico. Nykl (1933: 8ár.) mantuvo la grafía del ms. sin interpretarla, mientras que García Gómez (1972: 877), que no editó dicho prólogo, pero lo tradujo, parece haber supuesto **attalāḥīn*, puesto que interpreta “melodías”, escasamente pertinente.
- p. 18: en l. 8 se ha alterado innecesariamente el ms. *āḡaru* en *ḡayruḥū*, lo que no cambia el sentido. Más abajo, en l. 17, falta la *alif* del artículo en *attaḡazzul*.
- p. 20: en l. 21 se ha saltado *minhā* tras *yadīʿ*.
- p. 21: en l. 2 el número de nota debe retrasarse ante la coma.
- p. 37: en 7/1/3 hay inseguridad acerca de las voces romances segunda y última en la l. 6¹. Contra nuestra anterior propuesta, últimamente mantenida en Corriente (1997b: 364 y 367), para EŠPOLYADO vemos ahora una seria dificultad, ya que los participios romandalusíes suelen reflejar la /t/ latina con /t/; además, a la grafía del ms. *>šbāyid<* convendría más, sin ninguna alteración, un reflejo del lt. *expāvidus* “aterrorizado”, con caída de la labio(dental) intervocálica, de la que hemos dado otros testimonios en Corriente (2001-2002: 224). También nos replanteamos la última palabra de esta mudanza, con la grafía *>diknūra<*, que veníamos interpretando como DE KÚRA “de cuidado”: aunque la etimología armenia de *tahūr* no carece de algún escollo oportunamente señalado por Corominas (1951: IV 342-344), lo cierto es que la forma arabizada *takfūr* “rey cristiano de Oriente” casa bien semánticamente con el ár. *miqdām* “campeón”, que le precede, dentro de la evolución semántica reflejada por el cs. medieval, sin que sea grave escollo la vocal final /a/, requerida por esta rima, pues hay una variante **ta(n)fure**, donde aparece una vocal paragógica, suficiente para estos efectos, aun no teniendo en cuenta por su modernidad la variante hispanoamericana **taura**.
- p. 38: en 7/4/3 la vuelta de la estrofa 4, en l. 5, nunca ha sido muy clara, por lo que a nuestro intento de explicarla en n. 2 debemos ahora añadir el paralelo de Madḡallis 23/1/4, que editamos y traducimos en Corriente (1994: 76-77): *ballāḥ narḡaʿ waʿabyāḡ aw+ aswād aw+ aḡbāḡ aw+ aḡlāʿ* “mi vaso, pardiez, mamaré, sea el caso blanco o negro, o haya de subir o bajar”. Hay también cierta oscuridad en las mudanzas 1 y 3 de la siguiente estrofa 5.
- p. 43: en 8/4/1 la primera mudanza de la estrofa 4 es reputadamente oscura, incluso paleográficamente. Aunque la secuencia implica claramente que el mecenas

¹ Nykl (1933: 11) se limitó a transcribir, mientras que la lectura de García Gómez (1972: 30-31), **bi-ḡaṣl* EŠBAÍD MANDĀM DE KE MÚRA “flaco, ESBAÍDO, a esperar DE KE MÚRA”, peca, como otras veces, de ingenuidad lingüística y alto porcentaje de enmiendas paleográficas.

esparce sus favores y que el poeta los ensarta como perlas que le devuelve, metáfora de sus versos, no es fácil aclarar la porción central de la línea. Sin separarse demasiado de la grafía, como es nuestro método y propósito, puede leerse *nāṭir fiyāl at bidāwqu masrūr* “esparcidor de la arena del juego *fiyāl* eres tú, contento de su gusto”, donde lo más dudoso es la alusión a dicho juego, en que la prenda se oculta bajo uno de varios montones de arena, cambiándola de lugar, pues hay que reconocer que la metáfora nos escapa total o parcialmente².

- p. 54: en 9/42/3 la tercera vuelta de la estrofa, en l. 7, tiene una voz problemática, >yḏā<, a la que los sucesivos editores han dado soluciones diversas, como *yadd(a)* “aun” en García Gómez (1972: 52-53), *yudāq* “se le haga gustar” en Corriente (1980: 76), >ayḏā< “dañe” en Corriente (1995: 54) y (1996: 76). Acerca de esta última hipótesis, es de señalar, aunque no conste esa diptongación del ár. antiguo *ādā* en *ayḏā* en la documentación andalusí de esta raíz, que hay casos paralelos en Corriente (1977: 60) y Corriente (1992: 59), al tiempo que la apoya temáticamente el paralelo del *Cancionero de Baena*: “por ende en dolor con daño / bivan quantos os desaman”³.
- p. 58: en 11/8/4, es dudosa la grafía y lectura de la voz editada como >yābis< en Corriente 1980, traducida como “seca” en Corriente 1984, y editada como >yāsir< en Corriente 1995, y traducida como “presta” en Corriente 1996. No menos probable sería >yāʿis< “desesperada por”, que casa bien con la siguiente preposición *ʿan*.; no se recomiendan paleográficamente, en cambio, Nykl (1933: 27) **nāsir* = 359 “limpiarme”, ni García Gómez (1972: 62-63) **nāšid* “en busca de”.
- p. 60: en 12/2/1, al hilo de nuestra sospecha de que el llamado Qurrah, al que se disfraza de bailarina, sea un travestido, barruntamos ahora que haya que corregir tal nombre en Qazz(i), añadiendo un solo punto diacrítico, porque observamos que en 12/4/4, dos estrofas más abajo, se reclama la presencia de otro artista llamado Qunbar, voces ambas que reaparecen en 53/3/5, *fahlā ma ānt qāzzi tarḡāc qunbār* “de hermosa seda en coco te tornarás”, aludiendo al cambio que experimenta el rostro del efebo al apuntarle el bozo. En la jerga de estos cómicos, es muy probable que se diese el mote de *qazz* “seda” al efebo totalmente imberbe, y *qunbar* “fibra de la cáscara del coco” al que ya tenía desarrollado el sistema piloso facial. Nykl (1933: 28) mantuvo el ms. qarra, sin traducción alguna, mientras que García Gómez (1972: 64-65) lo convirtió en el antropónimo femenino Zuhra sin más explicaciones.
- p. 60: la tercera mudanza de la estrofa 12/4, en l. 15, contiene un pasaje oscuro en su porción central, donde el ms. dice >yā fazmakazāh<, frase ininteligible de la que Nykl (1933: 28) se desentendió, como solía, y que García Gómez (1972: 66-67) interpretó con su habitual desenfado, sin demasiado respeto a la grafía, mientras que nuestras ediciones, Corriente (1980: 92) y (1995: 60) supusieron sucesivamente **ya qāzma*, y luego *qawmī* (“oh, magia”; “oh, mi gente”), con mera adición de un punto diacrítico en el primer caso, y ligera alteración de >z< en

² Se podría pensar en corrupción de **nāṭir laʿāl* “esparcidor de perlas”, en lugar del habitual *laʿālī*, puesto que hay algún otro caso de dominio de dicha forma pausal en andalusí, vgr., *ḡawār* “muchachas”, por *ḡawāri*, *zawān* “prostitutas”, por *zawāni*, etc. (v. Corriente 1977: 84), pero no es postulable sin más, ni es paleográficamente frecuente la confusión de >l< y >f<. Por otra parte, es notorio que el nombre andalusí de dicho juego era *ḡubāra*, según nota 5 en Corriente (1995: 43).

³ Según Eguílaz (1886: 301).

>w< en el segundo, separando siempre un segundo segmento donde *kazāh* es leído como *kaḏā hu* en todo caso, con muy escasa modificación gráfica. Hay que reconocer que el pasaje sigue siendo oscuro.

p. 61: v. nota a p. 400.

p. 69: en 14/14/2 las palabras editadas como >*cammi qāyil*<, traducidas como “cuentos de abuela” por “relatos de oídas” en 1996: 87, convencen menos que el *Can maqāyil*< de 1980: 110-111, traducidas como “sólo ... palabras” en 1984: 75. Pero hay otras posibilidades, vgr., >*Can maqābil*< “recibido de testimonios fiables”, voz que reaparece en 167/0/1, en Aššuštārī 13/2/1 e Ibn Zamrak 4/3/2 en la acepción de “buenas gentes”⁴, por lo que su pertenencia en este dialecto parece innegable. Nykl (1933: 35) edita *lesanah fik Cammu qāʿil* y traduce “no todo el mundo te las dice”, en 366, mientras que García Gómez (1972: 78-79) lleva *Camma qāʿil* “cosas que se dicen”, sintácticamente improbable.

p. 72: la segunda vuelta de 16/1, en l. 5, contiene una palabra de dudosa lectura que editábamos allí como *wabīlu* “su bastón”, aunque advirtiendo de la rareza del vocablo clásico, y no descartando definitivamente la anterior lectura de Corriente (1980: 118-119), *waniltu* “y lo lograra”, que requiere una sustitución de pie, fenómeno no excesivamente raro en Ibn Quzmān⁵. Otra posibilidad, métrica y semánticamente irreproachable, aunque con cierta distorsión paleográfica, sería leer la línea *in waqāʿ ya wāyly fi yāddi/ las naṭlaqu* “si cayera, ¡ay de él!, en mi mano, no lo soltaría”.

p. 79 y 80: la dificultad de 19/8/3-4 resulta patente si se tiene en cuenta que la lectura propuesta en 1980: 136-137, fue modificada en 1984: 82, y que en 1995 y 1996: 96 renunciamos a proponer ninguna interpretación para el último verso. El pasaje sigue sin solución totalmente convincente; para dársela, haría falta saber si continúa la descripción de comodidades que reclama el poeta en 1-2, o si ha vuelto a la de su penuria, y si dice que quiere estar sentado y cebado como cordero, alternativamente alimentado con caldo de esta carne, o si, por el contrario, se queja de estar vilipendiado y manoseado como cordero en corral. Si optamos por la segunda situación, el endiablado verso 4 sería tal vez susceptible de un nuevo y siempre muy hipotético intento de lectura, algo así como un híbrido romance-árabe **KÍ TE BERÁD biḥáli wáy ʿaṭarī* “¿Quién te vería en mi caso? ¡Qué perfume el mío!”

p. 80: en la segunda mudanza de 19/10, debe corregirse el supuesto romancismo REṬÓNTO “redondo” de Nykl (1933: 45), García Gómez (1972: 100-101) y nuestras dos ediciones por la hipótesis más correcta de Simonet (1888: 486), REṬÉNTO “retenido, guardado”, ya que responde más normalmente al lt. *retentus* que a *rotundus*. Ello exige que en la explicación de la n. 2 deba sustituirse el ár. *mudawwar* por *muddaḥar*.

p. 81: en la tercera mudanza de 19/14, según acertada observación de Abu-Haidar (2001: 70-71)⁶, se debe leer *wátta tasmán* “y tu engordas”, en lugar de **wát tusammá* “y tú eres nombrado” de nuestras ediciones, que no difieren en ese punto de las de García Gómez (1972: 102-103) y Nykl 1933: 46.

⁴ En las ediciones de Corriente 1988 y 1990, respectivamente.

⁵ Este concepto es desarrollado a partir de Corriente (1986: 39), habiendo posteriormente resultado imprescindible para la teoría de la métrica ḥaliliana adaptada al ritmo acentual, que explica la prosodia de *muwaššah* y *cejel*.

⁶ V. Corriente (2002: 168).

- p. 87: en la vuelta de 20/22 la última palabra aparece por error tipográfico como *iqtidāri* en lugar de *iḏtirāri*, que llevaba correctamente nuestra edición de 1980, y reflejan nuestra traducción de 1996 y anteriores.
- p. 100: en 24/0/1 el ms. lleva >*samāwī*<, no habiendo serio motivo para la supresión de la *alif* que se ha producido en nuestra edición de 1995, aunque el testimonio único de Alcalá es la acentuación aguda.
- p. 105: en 26/4/2 las tres primeras palabras del ms., >*fmn qšš b.ndi*<, resultan enigmáticas: Nykl (1933: 64) leyó *fa min qašš nabdi* y no lo tradujo; García Gómez (1972: 142-143) leyó *fa-min qišša bī* y tradujo “lo que me pasó”, sin preocuparse demasiado de la sintaxis, mientras que nuestra edición de 1980: 192-193 llevaba *faman quḏi fih*, entendido como “aquél en quien se sentencia”, que pasó en 1995 a *man qāšša bāndi*, o sea, según la traducción de 1996: 114, “quien mi bandera sigue”. Sin embargo, y a pesar del criterio paleográfico, teniendo en cuenta que la mudanza anterior dice *hāḡran šāṭ Caṭāni allāh wawāšlan qašir* “Dios diome largo desdén y unión breve”, parece se impone corregir *famin qašāru nušaddā^c šudā^can kiṭir* “y por su cortedad sufro harta jaqueca”.
- p. 197: La voz transcrita como *muqarran* en 27/8/4, hipotéticamente dada como berberismo en sendas notas de 1995 y 1996, podría ser mera corrupción del ár. *yu^cazzaz* o *mu^cazzaz* “(es) acatado”. Para este pasaje, saltado por Nykl (1933: 66), García Gómez (1972: 148-149) tiene la corrección silenciosa **yaqtaran* y una arbitraria traducción.
- p. 114: en 31/1/5 la segunda vuelta contiene una última frase, leída por Nykl (1933: 71) como *allā nakbar*, sin traducción, por García Gómez como *li-nanqabar* “me va a enterrar”, alterando despreocupadamente la grafía, y por nuestras dos ediciones como en Nykl, traduciendo “ea, envejezco” en Corriente 1996, mientras que en Corriente 1984, se presumía un texto **natyār*, con la traducción “¡Qué mal agüero!”. Para esta alteración, no sólo no es excepcional en la grafía magrebina el intercambio de >*ṭ*< y >*k*<, sino que el mismo ms. parece tener como siguiente letra más bien una *yā²* que una *bā²*, por lo que el único escollo serio para nuestra primera interpretación es que el verbo en cuestión aparece en las fuentes como *naṭṭayyār*, con una sílaba más de lo conveniente al metro, aunque la aparición de un sinónimo de forma IX-XI no sería demasiado sorprendente⁷, puesto que está documentado el correspondiente adjetivo-participio *mityār* “ominoso”.
- p. 132: en 38/3/3 la última vuelta contiene en el ms. la frase *las nafas Calayh šayṭān*, mantenida por Nykl (1933: 87), sin traducción, y García Gómez (1972: 196-197), donde Abu-Haidar (2001: 64) sugería corregir *nafaṭ* aunque, curiosamente, daba a esta voz su acepción primera de “soplar” (“not blown on by the Devil”), y no la de “inspirar”, que llevaba nuestra traducción de 1996, ya que las raíces {*nfs*} y {*nft*} son alternantes y coinciden semánticamente en su sentido básico de “soplar”, que permite fácilmente un metafórico “inspirar”. Admitiendo la posible pertinencia de su observación en Corriente (2002: 169), con la sugerencia adicional de que pueda tratarse de *nāfas Calayh* “competir”, debe tenerse en cuenta que el intercambio de >*s*< y >*ṭ*< en los clasicismos de los dialectos urbanos levantinos es normal, y que la existencia del giro ár. *naftu ššayṭān* “inspiración de Satanás = poesía” parece dar

⁷ Dada la frecuencia de esta forma de verbo cualitativo en todo el árabe occidental, demostrada por Corriente 1977, n. 166, y una cierta relación entre su participio y el adjetivo intensivo {*miḷ2ā3*}, acerca del cual, v. Corriente (1977: 79).

la razón a Abu-Haidar en cuanto a la grafía, pero semánticamente a nuestra citada traducción.

- p. 146: en 41/3/1 la grafía *tanāḥas* del ms., aunque admitida en Corriente (1997a: 523) como entrada (“to be ill-fated”), tiene pocas posibilidades de ser correcta, ya que falta tal derivación verbal en los diccionarios clásicos y no tiene otro testimonio en las fuentes andalusíes. Era, seguramente, mejor la corrección introducida en la edición de 1980 *āš yurā min manāḥis*, y la traducción de 1984 “¡cuánta desgracia se ve!”, o aun mejor, considerar la última voz pl. de *manḥūs*, traduciendo “¡cuánto desgraciado se ve!”. No hay motivo para la lectura de Nykl (1933: 99), *eš narā man tanāḡas*, sin traducción, mientras que García Gómez (1972: 216-217) atinó a corregir *manāḥis*, pero no con el sentido exclamatorio del verso.
- p. 166: en 50/0/1 la palabra final del verso aparece en el ms. como *narīd*, respetado por Nykl (1933: 117) y García Gómez (1972: 258-259), el primero sin traducción, mientras que el segundo interpretó, con característico desparpajo, “perdí la razón”. Pero aquella voz tiene poco sentido en el contexto, y extrañaría mucho la repetición del mismo verbo, aunque en persona distinta, en las dos primeras rimas del poema, en su mismísimo prelude, ya que dicho defecto de versificación, *īṭāʔ*, es muy raro en Ibn Quzmān; por ello, corregimos en *šarīd* “errante” en 1980: 334-335 y 1984: 137, y en *farīd* “solo” en 1995 y 1996: 160; aunque esta última voz tiende a indicar no tanto la soledad dañina como la elogiada unicidad, tiene el primer sentido indudablemente en 124/0/2.
- p. 168: en 50/8/4, en la primera vuelta hay una mera errata tipográfica **ḡabībak*, por *ḥabībak*, que no está en la edición de 1980, ni es reflejada por nuestras traducciones.
- p. 170: en 51/4/2 la rima de la vuelta lleva la grafía >*ʔlāṭym*< que en la edición de 1980: 342-343 sugerimos leer como *allaṭīm* “huérfano de padre y madre”, traducido metafóricamente en 1984: 139 como “única (será mi dicha)”, mientras que en 1995 la corregimos en **alʔaṭīm*, que justificábamos por exigencia de rima, dándole el sentido de “inexpugnable”, pero posteriormente y ya en la traducción de 1996: 163 hemos vuelto a nuestra primera opinión, que nos parece semánticamente más coherente. Nykl (1933: 120) mantuvo la grafía del ms., sin interpretarla, mientras que, como solía, García Gómez (1972: 264-265) fue más audaz, y alteró en silencio la paleografía, editando *aṭṭamīm* y traduciendo “mayor”, aunque esta voz ár. no tiene tal sentido.
- p. 175: en 53/7/4 la voz de la rima, *manḡar*, da una lección de prudencia a cuantos piensen haber resuelto todos o casi todos los enigmas del texto de Ibn Quzmān. Desde Simonet (1888: 331) a Corriente 1984: 143, 1995 y 1996: 167, pasando por García Gómez (1972: 272-273) y Corriente 1980⁸, todos hemos leído el ms. como >*ḡīd n.kul manḡar*<, y hasta discutido si esta última voz, equivalente del cs. **manjar**, era o no un galicismo del romandalusí, sin prestar suficiente atención al contexto, que dice: “mientras te veo .../ cuando te ausentes, dame un corazón que sufra”. Aunque el buen comer pueda ser señal de estabilidad afectiva, no es la más poética, desde luego, y basta suponer que la *nūn* de *n.kul* es una fácil errata por *hu kul(l)* para que desaparezca el problemático romancismo y tengamos una frase

⁸ Nykl (1933: 126) leyó *munḡar*, lo que hace pensar que tomó esta voz por ár., pero no dio ninguna traducción: tal vez pensó en un participio de *aṅḡar* “dar de comer gachas”, carente de sentido en este contexto.

- mucho más apropiada: *ǧīd hu kúlli maṅǧār* “bueno es cualquier camino” o, con un diacrítico adicional, *maṅǧār* “negocio, trato”, mucho más probable.
- p. 176: en 54/1/2, en la edición de 1995, aparece en rima *anniqār*, frente a *annifār* del ms., lo que es mera errata tipográfica, no reflejada por otras ediciones y traducciones.
- p. 203: en 65/5/4 la primera palabra es claramente *suḥtata* en el ms., mantenida sin traducción por Nykl (1933: 151), alterada en la inexistente voz *suḥnat* por García Gómez (1972: 224-225), que traduce “mas es irrisión”, y editada por Corriente 1980: 420-421 como *tuhmat* “empacho”, reflejada por la traducción de 1996: 187, aunque la lectura correcta parece ser la de Corriente 1995, *suḥnat*, ya que, en conexión con *alʿabšār*, se trata del llanto ardiente que provocan ciertas emociones, como recogen los diccionarios, insuficientemente consultados en este caso por todos nosotros.
- p. 207: en la n. 1 observamos la inserción indebida de >*srq*<, procedente de la línea anterior, en la explicación árabe de la *ḥarǧah* de Albu^cbu^c, que debe corregirse como *lahū ʿunqu lǧazālī wafuwayhatu lḥuǧaylah* “tiene cuello de gacela y boquita de perdicilla”.
- p. 210: en 67/13/3 el ms. lleva *naqabbal*, mantenido por Nykl (1933: 1256) y García Gómez (1972: 336, “no puedo dar un beso”), y por nuestras dos ediciones y traducción de 1996: 191, mientras que la de 1984: 166 (“de lo mucho que hace que lo tuerzo”) se utilizaba parcialmente una sugerencia de Corriente (1983: 14), de corregir dicha palabra en *yufattāl*, lo que vuelve a parecernos más correcto, teniendo en cuenta que un mostacho largo, por no recortarse en la peluquería, no puede impedir besar, pero sí llegar a pesar demasiado para dejarse retorcer las puntas hacia arriba, según conocido uso cosmético de los varones musulmanes. La edición que recomendamos ahora es, pues, *min šaṭātu las yufattal*, y su traducción “de tan largo no se deja retorcer”.
- p. 211: en 68/4/2 la edición de 1980: 440-441, reflejada en las traducciones de 1984: 167 y 1996: 193, llevaba una pertinente nota, que sigue siendo válida como interpretación plausible del pasaje, no como un salto de barrizal en barrizal (*tīn*), sino del fin de un verano seco, metonímicamente representado por los higos (*tīn*) al otoño, época de lluvias, que lo es por el barro. De hecho, ambas voces hacen el mismo juego en los refranes de Azzaǧǧālī N° 17, “cuando veas higos, anuncia barro”⁹, referido a las lluvias otoñales, y Alonso del Castillo N° 892, “agosto empieza con higos y termina en lodos”¹⁰.
- p. 220: en la n. 5 a 71/2/3 la explicación de la voz *ḥankarah* y *taḥankur* debe de ser corregida como “canturreo”, según propone convincentemente A^craǧī 1998: 29 y ya aceptamos en Corriente (2002: 168). Lo que es válido también para p. 284, n. 9, y p. 455, n. 3.
- p. 221: en 71/7/4 hay una mera errata tipográfica *atkallam* “habla”, por *sallam* “saluda”, no reflejada en otras ediciones o traducciones.
- p. 229: en 74/4/4 hay un pasaje oscuro al comienzo de la línea, >*fibadw ʿlšarab*<, que Nykl (1933: 172) meramente transcribió, sin traducción, García Gómez (1972: 368-369) convirtió desenfadadamente en *fā-ba^cd aš-šarāb fihi tandīd* “pero contaron chismes después”, y nuestras ediciones en *fi bādwi lattārbi* “comenzar el reproche”, aunque nuestra traducción de 1984: 179 estribó en Corriente (1983:

⁹ V. Ould Mohamed (1999: 42).

¹⁰ V. Corriente & Bouzineb (1994: 74).

- 15), donde se propuso alteraciones más radicales (*fatbaddād aššarāb fih tabdīd walas yifid* “se ha disipado la bebida y no sirve”). No pretendemos poder resolver definitivamente esta dificultad pero, teniendo en cuenta el contexto, donde completa sentido, y con alteraciones paleográficas mínimas, como siempre se debe procurar, podríamos leer *biqádrū laššūrbī* “tanto como de la bebida”, aludiendo al efecto embriagador no inferior de los aromas de jazmín y albihar.
- p. 236: en 77/9/2 hay una mera errata tipográfica *maḥmūda*, repetición de la rima anterior, por *masʿūda* “fausta”, que llevan el ms. y todas las ediciones o traducciones.
- p. 245: al final de la n. 2 hay la errata tipográfica **alistidāl* por *alistibdāl*.
- p. 258: en 84/9/1 el ms. y todas las ediciones llevan *>(wa)qad ḡāt<* “habiendo ella venido” pero, sin gran diferencia de sentido, teniendo en cuenta la métrica subyacente, es probable que el texto original llevase **>waqtan ḡāt<* “cuando vino”, alterado por un copista oriental que desconocía los usos del *tanwīn* en andalusí¹¹.
- p. 261: en 84/20/3 el ms. lleva claramente *>ʔlwzḡ<*, indebidamente editado por Nykl (1933: 196) como *alwazaḡa*, sin traducción, al igual que García Gómez (1972: 424-425), vertido como “alferecía”, y aun peor en Corriente (1980: 556-557) como *>alwarā<* con el reflejo “por detrás” en 1984: 199, si bien el texto fue por primera vez respetado en Corriente 1995, aunque mal traducido por “temblor” en 1996: 227. Dicha voz y acepción es recogida por los diccionarios clásicos, pero tal hápax, como tal recogido en Corriente (1997a: 563), nos resulta ahora un tanto dudoso por su rareza en el conjunto del neoárabe. En cambio, como zoónimo, *wazāḡ*, colectivo del andalusí *wāzḡah* < árabe antiguo *wazaḡah* “salamanquesa”, no sólo es general en los dialectos occidentales¹², sino objeto de ciertas supersticiones populares, transmitidas a Alandalús, e incluso al gallego y portugués junto con el término *osga*, como señalamos en Corriente (1999²: 585-6). Ello nos sugiere una interpretación alternativa, más probable “que ves salir como salamanquesas...”, comparación comprensible para todo el que ha visto la apariencia de estos gecónidos, tan frecuentes en nuestras latitudes.
- p. 262: en 85/3/3 la tercera vuelta contiene en el ms. la frase *ašḡāl hu ḡabībāk, ašḡāl hu ṣadiḡāk*, mantenida por Nykl (1933: 197), sin traducción, y nuestras ediciones, donde Abu-Haidar (2001: 65-67) critica justamente el ms., que tiene una evidente mala rima, y las versiones de García Gómez (1972: 426-427)¹³ y nuestras, proponiendo corregir *ḡ.yb.k* (“roasted cuts”) y *s.dyf.k* (“dried strips”). Corroborando la indudable pertinencia de su observación en Corriente (2002: 168), señalamos también que el primer término debe probablemente ser corregido más bien en *ḡanbáyk* “tus costados”, preferible semántica y hasta paleográficamente, ya que sólo se diferencia de la lección del ms. en los puntos diacríticos.
- p. 265: en 86/5/4 la vuelta contiene en su primera porción tres palabras claramente escritas como *ḡay ḡay ʿur*, pero que resultan en conjunto ininteligibles. Nykl

¹¹ En los términos descritos en Corriente (1977: 121-122).

¹² Cf. el marroquí *wuzḡa* pl. *ūzḡ*, según Iraqui (1993: 2050), y el maltés *wizḡha*, según Aquilina (1990: 1537).

¹³ Quien corrigió acertadamente la rima, pero propuso para el término anterior *ḡabīnak*, al que quiso dar el sentido de “sesos”, que no tiene, inexactitud semántica compartida por la propuesta de Abu-Haidar, ya que *ḡayb* tampoco ha significado nunca “costillas asadas”.

- (1933: 200) las transcribió literalmente, como solía, sin dar ninguna traducción, y García Gómez (1972: 432-433) dio por sentado, con su habitual desenfado y una marca de admiración, que había que leer *wa-banī Ben Ruḍimīr* “y a los hijos de Rudmir”, mientras que nuestra primera edición (Corriente 1980: 556-557) propuso un largamente elaborado *wabanī lḥarḥā ʿuḡwār* “hijos de lúbrica tuertos”, modificado en “de palo” en la traducción de 1984: 201, al tiempo que Corriente 1995 lleva *wabanī ḥáy ḥáy ḡuzá*, traducido en 1996: 230 como “y todo clan bereber”, suponiendo un distributivo por repetición, *ḥay ḥay* “clan a clan”, realmente infrecuente en la sintaxis en este contexto. La comparación de unos guerreros que saltan como alacranes, suponemos que en el fuego, según cierto dicho, parece más adecuada para enemigos que para aliados, como podían ser los *ḡuzā* (“combatientes de la fe”) norteafricanos, por mucho que los andalusíes los motejasen de bárbaros, pero es honrado confesar que no estamos cerca de dar el pasaje por aclarado.
- p. 274: en 87/32/4 hay una mera errata tipográfica *alhawà*, por *alhudá* “el buen camino”, que llevan el ms. y todas las ediciones o traducciones.
- p. 276: en 88/6/2 el ms. tiene un extraño >*tūzahī*<, que Nykl (1933: 208) transcribió como *tuza hī* sin traducción alguna, y García Gómez (1972: 432-433) como *turī*, imprecisamente reflejado en “es en sueños tal cosa”, mientras que nuestras ediciones de 1980: 578-589 y 1995 llevan *ṭāzCa hī* “¿será ... ilusión?”, basándose en la documentación lexicográfica del andalusí. Sin embargo, tanto desde el punto de vista paleográfico, por no requerir la adición de /c/, como semántico, ya que *ṭāzCa* indica más bien el capricho de la voluntad que la fantasía de la imaginación, podría ser preferible suponer **tārra* (< *tāriṬah*) “cosa sobrevenida”¹⁴.
- p. 277: en 88/11/1 el ms. comienza la línea con las ininteligibles palabras >*ʿukn waḍūnak yaḥṇaṭ*<, donde Nykl (1933: 209) sólo alteró la última voz en *taḥḇaṭ*, sin proponer traducción, y García Gómez (1972: 450-451) leyó *yakfī wa-ḍūnak nabḥaṭ qaṭ f-at-taḥṣīl* (“ya basta: he de ahorrarte mayor pormenor”), sin siquiera señalar que restauraba el texto, mientras que nuestras ediciones de 1980: 580-581 y 1995 llevan respectivamente *ʿakrakūna naḡṭaṭṭi fattaḥṣīl* y *ʿuṭnu ḍūnak! taḥṇaṭ qaṭ fattaḥṣīl*, traducidas en 1984: 208 y 1996: 239 como “te ahorro seguir; corto detalles”¹⁵ y “te ahorro el enojo: siempre es perjurio detallar”. Tales divergencias ya indican el carácter inseguro de cualquier propuesta para este difícil pasaje, aunque todos estemos de acuerdo en su sentido amplio; tal vez la lectura más próxima al texto y al dialecto fuese **ākraka ḍūn! naḡṭaṭṭi fattaḥṣīl* “¡Holgazana miserable! Pero abreviemos detalles”, refiriéndose aún con las dos primeras palabras a la esclava a la que estaba injuriando inmediatamente antes. Sin embargo, para la primera porción tampoco podemos excluir **ʿūkru ḍūnak* “lejos de ti sus heces”, etc.
- p. 287: en 90/9/4 falta una nota explicando al lector árabe el sentido del romance IḠRANNŪN “grañón, gachas”.
- p. 317: en 99/11/4 el ms. lleva >*wuḡḡi ḍaṣūl*< que hemos mantenido en la edición de 1995 y traducción de 1996: 268 (“cara de sol”), al igual que hicieron Nykl (1933: 241 y 420) y García Gómez (1972: 514-515), aunque probablemente fuese

¹⁴ Con un fenómeno fonético de contracción /Cʷ/ > /CC/, característico del andalusí, que hemos señalado en Corriente (1977: 58) y (1992: 58-59), y utilizado para la misma voz que nos ocupa ahora, al proponer la etimología de *cimitarra* en Corriente (1999: 290).

¹⁵ Influido por las reflexiones de Corriente (1983: 16).

- más acertado corregir en *rāḡḡu* ("rayo"), como hicimos en la edición de 1980: 670-671 y traducción de 1984: 235.
- p. 324: en 102/4 tenemos una estrofa con mucho texto romance, que ha sido objeto de las propuestas más dispares y disparatadas por parte de los editores, destacando por sus aciertos en la dirección correcta la de García Gómez (1972: 530-531), que colocó el pasaje en vías de solución, aunque no resolviera todos sus enigmas, como tampoco nuestras ediciones de 1980: 686-687 y 1995, que aún contienen puntos dudosos, en particular las palabras, probablemente romances, segunda y última de la vuelta segunda, pues no podemos dar por seguras, ni mucho menos, las lecturas YO DÓ "yo doy" o TEW DÓ "te lo doy"¹⁶, ni TŪ KARPİTO "tú (serás) rajado".
- p. 336: en 106/9/4-5 tenemos una irrefutable confirmación de la oposición de género en andalusí y otros dialectos neoárabes entre *ʿabīd* "esclavos" y *ḥadām* "esclavas", en los términos que señalamos en Corriente 2002: 162, en réplica a una objeción de Abu-Haidar. Tanto Nykl (1933: 256 y 423) como García Gómez (1972: 550-551) habían editado y entendido correctamente este pasaje.
- p. 337: en 107/4/4 hemos optado en 1995 por mantener la lección del ms. *aḥḍab qar*, traducida en Corriente 1996 como "un jorobado, ¡detente!", frente a la corrección de la edición de 1980 en *far* "¡huye!", a causa del mal agüero. Ha habido otras opiniones, junto a la mera reproducción del original en Nykl (1933: 257), como la de García Gómez (1972: 554-555), *aḥḍab šār* ("quedó giboso"), o la reflejada por nuestra traducción de 1984: 247 "jorobado, aguántate", basada en leer *qār* como imperativo de *waqār*, lo que es morfológicamente viable, pero actualmente nos inclinamos a sostener la propuesta de 1995 y 1996: 282, a causa del paralelo de 137/4/2 *qar biyáddak* "¡quieta la mano!".
- p. 352: en 114/4/4, según acertada observación de Abu-Haidar (2001: 72)¹⁷, se debe leer *matáʿ alḡurūr* "objeto de orgullo", en lugar de **maqáʿ* "lugar" de nuestras ediciones, que no se diferencian en ese punto de las de Nykl (1933: 270) y García Gómez (1972: 558)¹⁸.
- p. 356: en 116/5/4 la crítica de Abu-Haidar (2001: 78)¹⁹, aunque no asumible en sus términos por Corriente (2002: 169), ha servido para corregir nuestras lecturas de 1980: 764-765, *liḥadīdu*, y 1995, *liḥadīdi* "a su/mi hierro", en *liḥudáydū* "su mejillita".
- p. 358: en 118/0/1 la lectura *muḥtafal* del ms., mantenida por Nykl (1933: 275), García Gómez (1972: 600-601) y nuestra edición de 1995, con la traducción

¹⁶ Lo que vamos sabiendo de romandalusí obliga a excluir una forma YO para el pronombre sujeto de primera persona, mientras que tampoco consta TEW como "te lo", siendo así que se esperaría femenino como referencia a la vida, mientras que el verbo "dar" sólo tiene reflejos como DONÁR. La grafía del ms. permitiría en el primer caso suponer *qudūh* "lleváoslo (prisionero)", como propusimos en Corriente (1983: 17), pero no pasa de hipótesis, y parecería más lógico que el vencido dijese ambos términos en romance. No excluimos la voz NÚDO, frecuente en los botánicos, y que quizás conocían los andalusíes como orden de atar a un cautivo, pero nos seguimos moviendo en el terreno de la imaginación.

¹⁷ V. Corriente (2002: 169).

¹⁸ Aunque éste corrigió en *mawqīʿ*, del mismo sentido, siento todos superados por el conocimiento de Abu-Haidar del texto coránico aludido, como le reconocimos en Corriente 2002: 169.

¹⁹ Nuestra primera propuesta también provocó valiosos comentarios de Drozdík 2000: 250-251, que han contribuido a impulsarnos en la dirección de esta nueva lectura.

- “celebro” de 1996: 297, nos parecen ahora inferiores a la lectura *muḥtaqal* de 1980: 770-771, y traducción “por impedimentos” de 1984: 262.
- p. 400: en 139/0/2 la grafía >*rkum*< del ms. parece deber leerse como *addakkām* “métete”, como efectivamente corregimos en la edición de 1980: 874-875 y traducción de 1984: 289, en lugar de **arra kām* de la edición de 1995 y traducción de 1996: 330, “¡A ver cuántos!”, a juzgar por los datos lexicológicos de Corriente (1999: 182), donde se debe sustituir {*dkm*} por {*dkn*} como interpretación de las entradas de Alcalá. La misma corrección debe hacerse a la grafía idéntica de 12/4/4, aunque en este caso la edición de 1980: 92-93 y traducción de 1984: 70 no fuera modificada por las de 1995 y 1996: 81, respectivamente. Nykl (1933: 28 y 311) leyó **arākum* en ambos pasajes, sin traducir, mientras que García Gómez (1972: 66-67) y (690-691), con igual lección, traduce “os estoy viendo” en el primer caso, e “iré a veros”, en el segundo, aunque tal clasicismo está fuera de lugar en la lengua del cejel cuzmaniano.
- p. 404: en 140/6/3 el ms. lleva como primera palabra **wahab*, mantenida por Nykl (1933: 314), sin traducción, y García Gómez (1972: 698-699), pero difícilmente comprensible en este contexto, por lo que sugerimos leerla como **waham* en nuestra edición de 1980: 882-883, traduciendo “por veleidad” en 1984: 291. Sin embargo, la semántica parece más bien pedir *daʿáb* “(por) broma”, lo que es paleográficamente bastante próximo.
- p. 408: en 142/4/2 el ms. lleva **tandīb*, mantenido por nuestra edición de 1980: 894-895, y por Nykl (1933: 318), sin traducción, pero convertido por García Gómez (1972: 706-707) en *tandub*, sin exacta correspondencia en su laxa traducción, y en **taṭrīb* por nuestra edición de 1995, traducido por “censurando” en Corriente 1996: 336. Actualmente, mantendríamos la lectura de García Gómez, modificando nuestra última traducción en “invocando”.
- p. 412: en 144/6/1 la lectura *bihāmmak* de la edición de 1980: 902-903, fiel al ms. y mantenida por Nykl (1933: 320) y García Gómez (1972: 614-615), nos parece preferible a su corrección en **yahūmmak* en 1995, aun con escasa diferencia semántica.

En conclusión, son aún bastantes los pasajes del *Dīwān* de Ibn Quzmān que se resisten a recibir una interpretación definitivamente clara e indiscutible, aunque el estudio de este texto ha avanzado enormemente desde su primera edición total por García Gómez 1972, gracias sobre todo a los progresos en la dialectología andalusí y romandalusí, y a la reintroducción de la métrica ḥaliliana adaptada, característica de toda la poesía estrófica andalusí, que permite comprobar constantemente la viabilidad de las correcciones propuestas, que deben ser las mínimas posibles, por sensato imperativo paleográfico.

Por esta senda, y no otra, los buenos conocedores del árabe, su dialectología y su prosodia podrán todavía en el futuro ir resolviendo enigmas, aunque tal vez nunca todos, a menos que aparezcan inesperadamente nuevos y mejores mss.

BIBLIOGRAFÍA

- Abu-Haidar, J.A. (2001). *Hispano-Arabic Literature and the Early Provençal Lyrics*, Richmond (Surrey), Curzon.
- Aquilina, J. (1990). *Maltese-English Dictionary*, Valetta, Midsea Books.

- Aʿraǧī, M.H. (1998). "Ašyāʾ min alluġah almuwalladah fī alqarn alʿašīr almilādī", en *Z Mekki do Poznań*, Poznań, Universidad Adam Mickiewicz, 25-35.
- Corominas, J. (1951). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Berna, Francke.
- Corriente, F. (1976). "From Old Arabic to Classical Arabic through the Pre-Islamic koiné: some notes on the native grammarians' sources, attitudes and goals", en *Journal of Semitic Studies* 21, 62-98.
- Corriente, F. (1977). *A grammatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.
- Corriente, F. (1980). *Gramática, métrica y texto del cancionero hispanoárabe de Abán Quzmán*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.
- Corriente, F. (1983). "Istidrākāt waqtirāḥāt ġadīdah ʿalā ḥamiš Dīwān Ibn Quzmān", en *Awraq* 5-6, 5-19.
- Corriente, F. (1984). *El Cancionero hispanoárabe* (de Ibn Quzmān), Madrid, Editora Nacional.
- Corriente, F. (1986). "Again on the metrical system of *muwaššah* and *zajal*", en *Journal of Arabic Literature* 17, 34-49.
- Corriente, F. (1988). *Poesía estrófica (cejeles y/o muwaššahāt) atribuida al místico granadino Aš-Šuštārī (siglo XIII d.C.)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- Corriente, F. (1990). "Catorce cejeles de Ibn Zamrak y uno de Ibn Alxaṭīb", en *Anaquel de estudios árabes* 1, 1-33.
- Corriente, F. (1992). *Árabe andalusí y lenguas romances*, Madrid, MAPFRE.
- Corriente, F. (1994). "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en Alḥillī, Ibn Saʿīd Almagribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah", en *Foro Hispánico* 7, 61-104.
- Corriente, F. (1995). *Dīwān Ibn Quzmān Alqurṭubī*, El Cairo, Consejo Superior de Cultura.
- Corriente, F. (1997a). *A dictionary of Andalusí Arabic*, Leiden, Brill.
- Corriente, F. (1997b). *Poesía dialectal árabe y romance en Alandalús*, Madrid, Gredos.
- Corriente, F. (2001-2002). "El romandalusí reflejado por el Glosario Botánico de Abulxayr", en *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 5, 93-241.
- Corriente, F. (2002). "Of secrets and mirages in Ibn Quzmān", en *Journal of Arabic Literature* 33.2, 156-171.
- Corriente, F. (1999). *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos. Segunda edición ampliada de 2003.
- Corriente, F. & Bouzineb, H. (1994). *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo*, Zaragoza, Área de estudios árabes e islámicos.
- Corriente, F. & Makkī, M.ʿA. (2001). *Crónica de los emires Alhakam I y ʿAbdarraḥmān II entre los años 796 y 847 [Almuqtabis II-1]*, Zaragoza, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo. Para la edición del texto ár. original, v. Makkī 2003 (ed.).
- Drozdík, L. (2002). Recensión de Corriente 1997a, en *Asian and African Studies* (Bratislava) 9.2, 247-251.
- Eguílaz, L. de & Yanguas (1886). *Glosario etimológico de las palabras españolas ... de origen oriental*, Granada, La Lealtad.
- García Gómez, E. (1972). *Todo Ben Quzmān*, Madrid, Gredos.

- Iraqi-Sinaceur, Z. (ed.) (1993). *Le Dictionnaire COLIN d' Arabe Dialectal Marocain*, Rabat, Al Manahil.
- Makkī, M.A. (ed.) (2003). *Assifr attānī min kitāb almuqtabis*, Riyadh, Centro Rey Fayṣal de Investigaciones y Estudios Islámicos.
- Nykl, A.R. (1933). *El Cancionero de Aben Guzmán*, Madrid-Granada, Maestre.
- Ould Mohamed Baba, A.S. (1999). *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero andalusí de Abū Yaḥyà Azzajjālī*, Zaragoza, Área de estudios árabes e islámicos.
- Simonet, F.J. (1888). *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes ...*, Madrid, Fortanet.

A TEXT IN THE FISHERMAN DIALECT OF ACRE (AKKO)

AHARON GEVA-KLEINBERGER / ROGER TAVOR

1. The dialectological mosaic of Acre.

Acre figures in the Bible as Akko, the name by which it is still known in Hebrew. The city was part of the territory assigned to the tribe of Asher, but as Judges (1:31) tells us, the people of this Israelite tribe could not drive out the then inhabitants of Sidon. In crusader times, Acre (St. Jean d'Acre) was a bridge between three continents: Asia, Europe and Africa. Such was still its importance during the Napoleonic wars.

Until 1948 the dialects spoken in Acre corresponded to the different large neighbourhoods. There were places where educated locals lived and spoke a more elevated and sophisticated dialect, a mixture of the current colloquial and the *fushā* known as *luḡat ilzafandiyyi*. This population, consisting of both Muslims and Christians, was concentrated along the southern and western parts of Acre, in the proximity of the sea-wall. These locations are still known in Acre as Ḥārt ilFaxūra and Sāḥit ʿabbūd. Another dialect could be found among the more popular classes who spoke a simpler dialect, leaner in glossary. On the outskirts of Acre, along the Naḡamān (Naḡmēn) River, lived a tribe called Ġawārni, a name indicating their origin in the al-Ġōr region along the northern tributaries of the Jordan river. They brought their own dialect to Acre and in the course of a few generations it amalgamated with the local Arabic dialects but still preserved some specialities. This people were ridiculed by the local Acreans as “the Ġawārnīs eat catfish in sour milk” (*ilĠawārni byāklū zarmūt bi-laban*), a sort of fish caught in the Naḡmēn River and considered by the inhabitants of Acre as a very disgusting creature. In the centre of the old city of Acre, a group of Africans living in Ḥārt liMballāṭa claimed to be of Sudanese origins, a part of the Egyptian army that conquered Acre in 1832, led by Ibrāhīm Pāšā. Some phonetical characteristics of their original dialect were maintained among the elderly, such as a weak articulation of *ḡ* and *ḥ* (*ḡ* > *h*).

The fishermen of Acre used to live in the vicinity of the harbor in places known as Sāḥit ilŽrēni, Xān ilʿumdān and Xān ilFrānž. In 1948, during the Israeli War, when skirmishes between Jews and Arabs took place in the Haifa district, many of the inhabitants of adjacent villages started to flee to Haifa and from Haifa to Acre by rafts (*zahḡafāt*) since the landroad was cut off by the Jewish army. These refugees, partly consisting of fishermen from coastal villages like Ṭanṭūra and Caesarea, settled in Acre. A few of them engaged in fishing, while others continued their flight to Lebanon. We cannot tell the exact influence they had on the fishing vocabulary, since it is known that fishermen along the shore of Palestine-Libanon

from Jaffa in the south to Tyre in the North used more or less the same glossary. The text presented in this article, therefore, can be regarded as a conglomerate of those shore dialects, though the informant Ḥasan Mamlūk and many others like him still belonged to the main core of native fishermen who lived for many generations in the city.

After the establishment of the civil institutes of the new state of Israel, and with the coming of Jewish immigrants from North Africa, especially Morocco and Tunisia, a new Jewish group of fishermen, who spoke a different Arabic, joined the indigenous fishermen and adopted the local Arabic fishing glossary. At the same time, the 1950's, many refugees from the Arab villages surrounding Acre which were occupied by the Israeli army, found shelter in Acre. Since the possibilities for earning a living were restricted, many of these refugees joined the fishing industry. Those were the days before the Aswan dam was built in Egypt and the catch was abundant and demanded much manpower. The refugees, together with the new Jewish immigrants, took part in the type of fishing called *žarf* (beach seine). Naturally, a process of interculturalization took place in the craft of fishing and its language. In recent years there is a strong deurbanization, i.e. a large immigration from Acre to villages in the vicinity, especially to Makir and Ždēdi.

The fishermen of Acre were known to the non-fishing population of the city as strong and healthy people, since they used to drink the blood of sea-turtles (*turrasi* pl. *túrras*). They were also considered as more expert at foretelling the weather than the radio forecasts. It is told that local women used to consult them whether to hang out their laundry.

The fishermen were grouped in *žamağāt* ("crews") headed by a *rayyis* ("captain") who usually owned the nets and the main boat, *ilimbaṭṭani*, which towed small *flāyik*. After a night of fishing, the catch was brought to the harbor where merchants auctioned the fish and paid the *rayyis* accordingly. Afterwards the fishermen would sit in the *ilžrēni*-coffee-house and distribute the money among themselves. This distribution had its own code. All the fishermen were paid equally, minus a part for the nets and the boats. The latter naturally belonged to the *rayyis* who usually got twice the portion.

2. Dialect General Characteristics.

2.1. Phonology.

2.1.1. Consonants.

2.1.1.1. A very back realization of k throughout the text.

e.g. *šarak* (1, "Fishing-Hook-and-Line"), *issamak* (2, "fish"), *yšukk* (2, "stick in"), *flūka* (8, "boat").

2.1.1.2. *q* > *hamza* in most cases, except for some loan words from *fushā*:

zašdiqā? (18, "friends"), *qawiyyi-qawiyyi* (24, "very strong"; three more times in 42), *taqriban* (32, "approximately"; compare *tažriban*, 16).

The situation in Acre is not as in Haifa (among all communities) and partly in Tiberias where the final hamza is weak and can be omitted. On the contrary, in Acre it is always pronounced, e.g. *zasmā*? (8, "names"), *zašdiqā*? (18, "friends").

2.1.1.3. *ž* always appears.

2.1.1.4. The dialect is characterized by a strongly velarized ς throughout (e.g. *biṣṣād*, 3, “can be caught”) and by a very intensive pronunciation of ε and ʔ .

2.1.1.5. A slight develarization was found in some cases:
ṣunnāra, *ṣa(na)nīr* (1, “fish-hooks”), *baḡid*, *baḡda* (e.g. 14, 28, 36, 40, “afterwards”). Compare *baḡid* < *baḡd* and *baḡd-mā* e.g. *baḡid* < *baḡd* (e.g. 30, see).

2.1.1.6. Secondary velarization in some cases:
waṣaṭ (13, “middle”), *ṣaww*, *naww* (33; 24+28, “weather, storm”), *izzḡīr*, *zḡīr*, *zḡīri*, (e.g. 7, “the little one”), *ḷuzṣāt* (3, “dusky grouper”), *ḷluzṣ* (11, with article).

2.1.1.7. $q > \varepsilon$ only once: *titmazzaḡ* (< *titmazzaq*, 31, “get torn”).

2.1.1.8. No interdentalals at all.

2.1.2 Vowels.

2.1.2.1. We find in Acre 5 long vowels: *ī-ē-ā-ō-ū* and 3 short vowels *i-a-u*. The short *e* and *o* exist in foreign loan words like *farrīden* (12, “common dentex”) and *mannōren* (7, “saddled bream”).

An allophonic vowel change occurs in the proximity of pharyngeal consonants, e.g. *yoṣḡadu* (8, “they sit”).

2.1.2.2. There are rarely velarized vowels, e.g. *fī lṣaṣhur hāy* (38, “in those months”).

2.1.2.3. Long *ē*, originally a diphthong, is a high *ē* close to *ī*, e.g. *illēl* (4, “the night”), *ṣēd* (15, “fishing”), *ilṣēṣ* (19, “the army”), *b-xēr* (27, “well”).

2.1.2.4. The length of the unstressed first vowel is preserved only sporadically in the plural of participle active in the first stem, like *kāṣḥīn*; *māṣ(y)īn* (18, “sailing; going”).

2.1.3. Morphology.

2.1.3.1. Nouns.

2.1.3.1.1. The feminine ending (except after pharyngeal consonants) is *-i* (as in Haifa) and not *-e*.

2.1.3.1.2. Some fish names have the structure *faḡḡōlen* or *faḡḡīlen*, like *mannōren* (7) and *farrīden* (12, “saddled bream ; common dentex”).

2.1.3.1.3. *naww* (“storm/s”) is analogous to *ṣaww* (feminine! see 33; “weather”, *faḡl* forms).

2.1.3.1.4. A rare plural form, e.g. *ṣaryāḥ* (< *riyāḥ*, 29, 32, 41, 42, “winds”).

2.1.3.1.5. Two nouns of different origins merge into an identical morphological form: *baḡīd* (“some”) and *baḡid* (“after”) become *baḡid*.

2.1.3.1.6. Demonstratives: demonstrative adverbs, pronouns and adjectives, mostly have the ending *-ki*: *hunāki*, *hadāki*, *hēki* (18,21, 37, “there”) but also *hunāk* (19).

2.1.3.2. Verbs.

2.1.3.2.1. *byifʕalu* forms instead of *bifʕalu* before pharyngeal consonants, e.g. *byihʒaru* or *byihizru* (44, “forecast” (verb)).

1.3.2.2. A Greek noun is used as the Arabic word *bigallin* (33, “calms down, be-calm”) from *gallīni*, see **2.1.5.1.2.**

1.3.2.3. *fōʕal* form in *msōgar* (38, 40, for sure).

2.1.4. Syntax.

2.1.4.1. Remnants of *tanwīn* are found in several cases in expressions with *fi ʔayya*.... *-ʔin kān*, like: *fi ʔayya maḥall-in kān* (15, no matter where), *ʔayya šayʔ-ʔin kān* (17, whatever), and in loan words from *fushā* e.g. *taʔrīban* (16, approximately), *dāyman* (28, 37, 38, 40, always) and contrary to *fushā* also in *ʔamman* (17, but).

2.1.5. Lexicon.

2.1.5.1 Loan words.

2.1.5.1.1. English loan words:

bāraks (8, Eng. <“baracks”, shacks and *nēvi* (Eng. “navy”), *ḥabbōr* (18, “ship”) from Eng. “vapor” through Turkish *vapōr* (see Bartélemy, pp.27: he mentions also the forms without gemination, *babūr*, *babōr* and also *wābōr*).

Other words possible of English origin are *matōr* (Eng. “motor”, twice in 23) and *rādyu* (Eng. “radio”, 28, 42, 43), *winšāt* (22, <Eng. “winch”), *linš* <Eng. “launch”.

2.1.5.1.2. Greek loan words:

bigallin “to becalm” (the sea, from *gallīni*).

Another etymology derived from Greek (*efólkion*, 8+24, “boat”) is *flūka* pl. *falāyek*.

2.1.5.1.3. Latin/Greek loan words:

many fish names like *mannōren* (7 <*mela nura* “black tail”=), *ʔisfirna* (7, <*sphyaena*, “yellowmouth barracuda”).

2.1.5.1.4. Italian loan words: *barwanzāt* (36, 37, 39, 40, “stormy winds”) from Italian *Provenza* = Provence, a northern Mediterranean stormy wind from Provence. In Lebanon those stormy winds are also called *barwanzāt* and have the same singular form *barwānza*.

Another etymology that may be derived from Italian is the verb *msōgar* (38, for “sure”) from ancient Italian *sicurtā*.

3. The Text.

1. *hāda ššaʔʔ usmu šarak, fi fi ʔalbu šanūr, kull ʔarbaʕ xams ʔamāt, yaʕni sitt mīṭūra sabʕ mīṭūra m'nhuʔʔ bnayyi w šunnāra.* 2. *hāy bāʕid-ma yxalliš ittašlīh, w*

bāḡid-ma yibda hadāk... bibdi yšukk samak, sardīni, gubbus, turḡullus, zēš-ma kān, miššān šed issamak; birūh hāda yitšayyad fi. 3. biṭšayyad yaḡni byōxud ḡfāš, luṛṛṣāt, šargūs, yaḡni zimm... ha-l...issamak illi byōkul hāda ṭuḡum... binšād. 4. hāda binḡaṭṭ bass b-illil, yā bi-... ilmuḡrib, ṛaw bi-nuṣṣ illēl, issaḡāt waḡdi tintēn b-illēl, ḡēk šī yaḡni. 5. biṣi... ṣṣubḡiyyāt, nafs 'liḡsāb biṣi. 6. biṣi birawwaḡ, bibiḡ ha-ssamakāt, b-ilmismaki biṣibin, hadāk, biṣtri samak, ṭuḡum, minšān yḡuṭṭu kamān, min ṛawwal yṣibu w ɛād-ma ṣarra. 7. baḡdēn fi ṣuḡul, fi nās tiṣṭiḡil b-išbāk, [1,00] ṡuṭṭ 'šbāk, tiṭšayyad ɛa-ssardīni, yaḡni tiṭšayyad ɛala iṣṣargūs, l...mannōren, ilɛirab, yaḡni min ṣamīḡ ṛanwāḡ issamak iṣṣḡir hāda, w ilmutawassiṡ w kullu: zisfirna, malliṡa. 8. fi ṛasmāṛ samak ktir: ḡubbus, turḡullus, yaḡni... biṣibu ššbāk, biṣibūha la-hōn la-lbāraks, bass yorɛadu yxallṣu ssamak zilli fi ṛalḡa, w byirṣaḡu bizarrtiḡa w biḡuṭṭiḡa ɛala lfluka min iṣḡid (?). 9. w ha... ḡēk yaḡni tazriḡban; biḡuṭṭiḡa ḡāy, b-ṛalb ilmuḡrib b-ilbaḡar, bizimūha ṣṣubih bakir issāḡa sitti sabḡa w kada. 10. yaḡni biddna nɛidlak iyyā hāda lḡadis willa? (laughs) 11. aḡla samak mawṣūd yaḡni tazriḡban huwwi lḡuṛṛuṣ, ḡu maṛbūl maṭlūb, [2,00] min ṣamīḡ iṡṡabazāt, aḡla samak yaḡni, biṣi ḡāli ktir. 12. w baḡdēn ilfarriden, w ilḡafīš, tazūr, ɛirab, hāda kamān nōḡ min nōḡ il...luṛṛuṣ w ilḡadāki. 13. fi samak ziṣi tāni, ṛarṣa, yaḡni b-nuṣṣ issiḡir, fi ṣargūs... kbir, ṣargūs waṣaṡ, ṣargūs 'mšakkal; fi baḡ'd marrāt biṡlaḡ musɛār, zumbār; hāda bass biṣi b-miṣ ...iyyāmu, bi-... baṡṡal yiṣi la-ɛinna ɛa-liblād, min yōm illi ɛimlu ssadd ilɛāli fi... (laughs); tsakkarat yaḡni. amma b-išṣita hāda byōxud minnu ḡabbāt yaḡni b-iššbāk, biḡuṣṣ fi ṣuḡul w ḡēr iššbāk, w ilbaḡriyyi tuṛɛod yaḡni. 14. illi ɛindu ṣabaki, w zilli mā ɛindu ṣabaki, biṣtri ṣabaki ɛa-sās kamān mišān yṡalliḡ maḡiṣtu bass, miṣ zaktar wala ṛazall. 15. amma huwwi, ɛāmmatan, iṣṣed miṣ kwayyis, yaḡni law iṣṡāḡal fi ṛayya maḡall-ṛin kān ɛāmil, [3,00] hadāk ṛaḡsan min šed issamak, bi-ktir. 16. yaḡni ṛana 'iṣṡaḡalt tazriḡban ṛarbɛin sini, w kān wala miṣkili yaḡni, lamma lwāḡad bixalliṣ, lā fi ilu tazmīn, lā fi ilu šī, lā fi ilu... wala ɛindu mablaḡ maṣāri ṛayy ṣiḡir ḡitta. 17. Q: miṣ maḡmūn yaḡni? A: miṣ maḡmūn, lā! fiṣṣ tazmināt yaḡni mawṣūdi fi lbāḡar, ḡēr zissa ṣḡid ṣāru yṛammnu, ilfalāyik yaḡni riza bṣir maḡu ḡadis ṛaw ṛayya ṣay-ṛin kān, bass! ṛamman ṛawwal ma kanṣ fi yaḡni. 18. marra kunna kāṣḡin yaḡni ṛana w Ṛabu Baṣir, w fi ṛaxūy, w ɛiddit ṛaṣḡā(b)... w itnēn kamān ṛaṣḡāb, ṛaṣḡiqāṛ, w kunna ṛayyīn min ṡariṛ ḡēṡa, w hunāki fi kān ḡabbōr ḡarṛān min ṛamān, w ṛumna yaḡni miṣ ɛarfin ziḡna fi ḡabbōr ḡarṛān, ṛumna mā iḡna māṣin zilla rkibna ɛala lɛumdān tabaḡūn ilḡadidi, tabaḡūn ilḡabbōr, w 'ḡriṛna hunāki, f-hadāk iṣṣam(ān)... [4,00] 19. ṛumna ṡliḡna ɛa-šṣaṡṡ, w ṡliḡna stanṣadna, kān ṣāfna wāḡad kamp mn-ilṣēš, w ṡliḡna la-ɛindun, w btiḡraf ṛaxadu taḡziṛāt w ma taḡziṛāt, biddun yiḡrafu kull šī hunāk mawṣūd. 20. w baḡdēn 'rkibna b-ittaksi w ṣābna lbulis yaḡni axad minna taḡziṛ w kull ziṣi li-ṛannu minšān yiḡraf lēš ḡriṛna w... 21. w ḡallat ha il... fallatna llinš hunāki, w ḡallēna ṛayīn ɛala ɛakka b-sayyāra, ṣabūlna sayyāra, rkibna b-sayyāra w ṛiṣina la-ɛakka ṛiḡna. 22. ṛadēna tāni yōm, tālit yōm, ruḡna, ṣibna axadna Fiyat, ilna aṣḡiqāṛ hōn kullin ɛindin maṛākib 'kbiri, winṣāt yirfaḡu, w ruḡna ṛafaḡna llinš ḡad w uxra ṣibna ṣamāḡa yūḡuṡsu. 23. yaḡni ḡallu lmatōr, w ṡallaḡna lmatōr ɛala lmarkib, w ṡallaḡna baḡdēn il...linš tabaḡna, ɛaṡṡalnā w ṣibnā la-ɛakka, w 'bdina b-ittaṣliḡ tabaḡta. 24. fi marra kunna ḡaṡṡin šbāk, ana w ṣadiṛ ili, ṣriḡ yaḡni ili fi lbāḡir; Ṛabu Baṣir; kunna ḡaṡṡinu ṡiliḡ naww ɛāṣif, kān w kānt ɛāṣfi qawiyyi qawiyyi [5,00], yaḡni lā yiṛdar yiṡlaḡ lā markib kbir, wala linš kbir, wala iṣi min ha-šṣikil, w niḡna min yaḡni... xifna ɛala ššbāk iṣwayy, w btiḡraf kant ilmaddiyyi ḡaḡifi ṣwayy, fa-ṛumna ṡliḡna fi lbāḡar innaww ilṛāṡil, yaḡni riḡ, ɛawāṣif kānat, bēn ɛakka w ḡēṡa, ruḡna, ṡli...ṣibna ššbāk, w baḡdēn hōni yaḡni fi ɛakka fi ṛaṣḡāb ṛittaṣalu fi l... fi l... ṣēš...

ilbulis w fi lhadaki, la-zannu battalna nbayyin nihna, zasas ilmōž miš mbayyin, la-zinnu flūka zgīri, linš zgīr. 25. w btiġraf, radār w ħatta lbulis, bizard yfattiš kamān, mā šafnāš. 26. willa nihna baġdēn ħawwašna ššbāk, w zižina ġala ċakka w 'rziġna w žina, w lażēna wažadna nās, yaġni kānat malāni kulla aħil ċakka tażriban mawżūdi ġa-lmīna, w zāġdi titfarraž kif zinnu ruħna ihna žayin min ilbahar. 27. w ilħamdu li-llā tliġna b-xēr. [6,00] 28. b-iyām irrabīġ; bass yitlaġ šsarzi yaġni, fi ġādatan, ayya riħ in kān biṭlaġ šarzi zilla min baġdu tšir, ġawāšif, ġawāšif šamaliyyi ġarbiyyi w naww, zayy ma hū nēvi ġa-bitsažžlu, w hāy btudxul yaġni baġid marrāt ġala ġafli hiyyi w irriħ maġ baġda; 'btiġraf innās 'btibza mithaddri lamma bismaġu iṭtazis, bi-ha... dāyman bismaġu, lmaħattāt zinnu, iši ġa-rriyāħ w kaza, w byiġraf sidi, ilwāħad yaġni xabir bi-hāy ilzašyāz; amma dāziman bismaġ ilrādyu miššān ykūn mutmazinn zaktar yaġni... 29. biħuṭṭ 'šbāk yaġni, ġād marrāt ktīr bibza ġala xaṭar; bibza sāmīġ iṭtazis kamān miš kull ha-lzaddi biħuṭṭ minšān maġištu, minšān biddu hadāk, w miš dāyman btiħzar ilzarsād ilzawwiyyi b-tagṭiyy ilxabar iṣṣaħiħ ilkāmil; w hāda šši... šār fi iyyām ilġawāšif il... zaryāħ, innās thutṭ 'šbāk ta-tšayyad, tistarzi, 'iṭtalliġ mašrūfha maġišt'ha. [7,00] 30. w hiyyā! fi nās 'fiall 'šbāka baġid mā... ma-ġidratš thawwišha yumēn tlāti dallu ilġawāšif tālġa. 31. tiimazzaġ iššbāk, iši žiba, iši ma-žibāš, w šēz min ha-nnōġ yaġni. 32. hāy ilbarwanzāt bi-šahir xamsi, taqriban bišir tudxul zaryāħ ġarbiyyi muġtādili, w našīta baġd marrāt; yaġni zayy ziyyām il... hadāk hāy bzulūha lbarwānza. 33. zēš barwanzāt? bit dāl hāy hawāli zarbēin yōm, dāyman mutawāšli, yaġni biġallin 'šwayy, bi... hubb bi... ihubb irriħ w buskut, ilmuġrubiyyāt biġušt fi hadāki birzaġ budxul iṣṣubhiyyāt; w biḍallu zawi tūl innhār la-zāxr innhār; zāxir innhār bi... tišfa lżaww. 34. bišir innās yaġni, hāda min zarbēin xamsin yōm bibza x... yaġni saġbin ma lwāħad, fišš safini w bizardš yištġil kull iššugul illi lāzim yištġil; hāy bizulūla lbarwanzāt. 35. hāy hawāli arbēin yōm biḍdalla min haššikil; zā btiġrif, btiṭzaxxar baġid marrāt, btiži bi-zāx... b-šahir xamsi baġid marrāt; b-zawāxir xamsi, b-sitti w sabġa biḍdallha baġid marrāt tiži sitti, w sabġa [8,00], btiġraf ġala... ttižš btiṭġayyar ġalēha. 36. yaġni mitil zissa baġda issa la-ħadd zissa mā xilšatiš ilbarwanzāt, hāy issini ihna b-šahir tišġa šurna, w hiyyā. 37. zabil yumēn kān fi barmazāt zawiiyyi, zabil žumġa kān fi barw... w nihna fi ššahr ittāmin w ittāsiġ, hāy yaġni btiži mitzaxxri ġala hawa ssini, w hāda hēki; dāyman yaġni, kull sini. 38. hāy msōgara lāzim tiži, dāyman dāyman, fi lzašhur hāy, sitti, b-zāxir xamsi, tibadiž yaġni w baġdēn b-šahir tamāni btibza mxallša; b-zawāxir tamāni bibza mxallša. 39. šū (b)ddak tiġmal? tuxudla yumēn talāti zyādi, btuxudla b-innāziš yumēn tlāti, bitbaṭṭil fi lbarwanzāt, w hāda šši. 40. hāy yaġni dāyman sārāt zayy ma tżul ġārfinha, hinni mitġallmīn zayy ma inti... mitġallmīn zintu b-ilzāmġa, yinġarīf zinnu lbarwanzāt tiži b-hāda ššahir (laughs)... 41. miš bi-tnabbuž, hāda 'msōgar, yaġni biġraf, saddiżni, baġid mrrāt [9,00], bt... btismaġ iṭtazis, innās btismaġu k...zusmu, w bižu w bizammšu ġala ttaziš, bišūfu lzaryāħ, bišūfu lġēm, bišūfu šū smu, wūlak mašš šī, miš ġād tudxul riħ zawi, miš rāħ ykūn kaza! 42. w hāda btusduž b-aktar, btibza zayil irrādyu innu fi zaryāħ qawiiyyi w žāmdi, w ziši min ha-ššikil, w bibza, btiṭlāġiš zēš kif lāzim, li-zannu lbaħriyyi ġindun nazra kamān qawiiyyi qawiiyyi b-mašākil...mašākil ilzaryāħ hāy w ilbarmazāt w iššita 43. w... ilrabīġ, yaġni rrabīġ hāda... mā byuxduš ħadd wala b-iltifzyōn wala b-irrādyu wala b-ziši! 44. w byihzaru ġalē lbaħriyyi zaktar ma-byiħizru ġalē lzaršād ilzawwiyyi. [9,40].

4. Translation.

1. This part (of apparatus) is called a "Fishing-Hook-and-Line" and it contains fish-hooks, every four or five fathoms, that is every six or seven meters, we put an offshoot hook-and-line. 2. And after he (the fisherman) finishes fixing, after doing that, he starts to stick in fish: sardines, bogues, blue runners, no matter what there is for fishing; He goes out to fish with it. 3. He can catch golden grouper, dusky grouper, white sea bream, that is... any fish that eats this bait... can be caught. 4. This (apparatus) is cast only during the night, or at... sunset or at midnight, at one o'clock or two o'clock, something like that. 5. He comes in the morning, according to the same reckoning. 6. He leaves (the pier), then he sells the fish to a fish shop and he buys fish for bait to stick it in again, (the process) starts from the beginning and so forth. 7. Afterwards there is work, there are people who work on the nets, [1,00] who cast the nets, who catch sardines that is to say white sea bream, saddled bream, painted comber, that is every sort of tiny fishes or the middling ones like yellow-mouth barracuda and obtuse barracuda. 8. There are many fish names, like bogues, false scad; they bring nets and take them to the shacks, as they sit and pluck out the fish which are (trapped) in them, they mend them again and lay them in the boat and so forth(?). 9. That is the way it is approximately: they plunge in the sea at sunset, they pull it out early in the morning at six or seven o'clock, something like that. 10. Do you really want me to tell it to you again from the beginning? (laughs) 11. The most expensive fish to be found is the dusky grouper and it is the most common and sought after [2,00] by all social classes, it is the most expensive and considered to be very expensive. 12. Then (from the price aspect) come the common dentex, the golden grouper, the dusky grouper, the painted comber, and another sort... the white grouper and the rest. 13. There are other sorts of fish which are cheaper, something like half in price, like the diplodus fishes: the large sort, the middle one, and other sorts of diplodus, sometimes we catch meagre, bluefish, this sort does not come anymore... it does not come to our country anymore, since they built the high dam in... (laughs); So there is no more (of this sort). But in the winter, one can catch some of these fish in nets, then there is no work except (fishing) by nets and (therefore) the fishermen sit idle. 14. Those who have a net, and those who do not have one, buy a net, in order to get his living from it no more or no less. 15. Generally speaking, fishing is not good (profitable), that is if one works no matter where as a worker [3,00], it is much better than fishing. 16. I have been working something like forty years (in this job) and I did not have any problem; nowadays when one finishes, he has no (pension) insurance and nothing... and he does not even have any savings. 17. Q: You have no guarantee? A: No guarantee, no! there are no insurances in the work of the sea, but recently they began to make insurance. I mean for the boats, if he has an accident or whatever, but in the past there was none! 18. Once we were sailing, me and Abu Bašīr, and my brother and some friends were there... two other friends, close friends, we were coming from the direction of Haifa, and there was an old shipwreck, and then we did not know that there was a sunken ship, and as we were passing, and there we struck into the iron pillars of the ship and we sank there then ... [4,00] 19. We reached shore and we were crying for help, somebody saw us, from the military camp, we went up to them, and you know, they made some interrogations, because they wanted to know everything that had happened. 20. Afterwards, we took a taxi which brought us to the police (station), that is they made some questionings in order to know how did we sink... 21. And so ... We left the launch there and we came straight ahead to Acre with a car, they brought us a car, we took the car and we came back to Acre. 22. We stayed the next day and the day

after; we went and brought a Fiat, we have friends here who all own big ships, and cranes... and we lifted the launch... and we also brought some divers. 23. They dismantled the engine, we lifted the engine onto the ship and then we lifted our boat, we immobilized and brought it to Acre and we began our repairs. 24. Once we were casting nets, me and a friend of mine, that is a sea-partner of mine, Abu Bašīr, we had cast it, when suddenly a storm broke, a very strong one, [5,00] so no big ships nor big launch and nothing of the like, could go out (to sea) and we were... somehow worried about the nets, and you know, the economic situation was a bit hard, so we cruised into the gloomy stormy sea, that is to say a wind, a storm it was between Acre and Haifa... we went, brought... nets and afterwards here, that is in Acre, there were friends of ours who phoned the army... the police and so on, because we ceased to be visible because of the waves, and because it was a small boat, a small launch. 25. You know, the radar... also the police, can fetch us and does not see us. 26. Here afterwards we gathered the nets and came back to Acre, we came back and we found people, I mean, almost all the people of Acre were there in the port, they were sitting looking at us (to see) how we came back from the sea. 27. The Lord be praised! We came back well. [6,00] 28. In spring, at the moment the eastern wind begins, normally every time when an eastern wind begins, there is a northwestern wind afterwards and a storm, according to the registrations of the navy, this (storm) sometimes happens suddenly and (that is) a wind, and you know, people are in a state of alert when they hear the weather (forecast); they are used always to listening to (various) stations, as regards winds and so on. One can be an expert, Sir, in those things, but in spite of that, they still listen to the radio in order to be more certain. 29. When one casts nets, he is often in danger, he listens to the weather (forecast), not so much, but he does it for his own living, because he wants it, and not every time the meteorological services forecast reports the real and full news and this thing... when the weather is stormy, the people cast nets to fish for their living, they make their living, (their) livelihood. [7,00] 30. Indeed, there are people who leave their nets after... they cannot gather them, because... two or three days the storms continue to blow. 31. The nets get torn, some of them can be returned and some not and so on. 32. Those *barwanzāt* are approximately in May, light western winds blow and sometimes even moderate, as in the days of... they are called *barwanzāt*. 33. What are those *barwanzāt*? They remain approximately forty days, always continuous, then they calm down a bit until the wind blows and calms down and in the afternoon there is nothing more of it but in the morning it comes back again and remains strong all day until the day ends then the weather becomes clear. 34. The people begin to... They (the stormy winds) remain between forty and fifty days, they are hard, one...there is no ship, you cannot do the work you have to do. Those are called *barwanzāt* ("stormy winds"). 35. They remain like that for forty days, yes, they can stay sometimes a little more and occur in May or even sometimes at the end of May or stay even in June or July [8,00], yes they come sometimes in June and July, you know... the weather conditions change accordingly. 36. This year, until now, those *barwanzāt* are still blowing, we are in September and they are still blowing as you can see. 37. Two days ago, there were strong *barwanzāt* and also a week ago... (this year) also in August and September, they come late and (change) every year, it is like that; it is always like that every year. 38. It is for sure that they have to come, always, always in those months, June or at the end of May they begin and they will be finished by August; they are finished by the end of August. 39. What can you do? They can take two or three days more or two or three days less and then there will be no *barwanzāt* and so forth. 40. It always happened, that is to say they (fishermen)

know it, they are well-trained as you are... educated at the university... it is known that the *barwanzāt* come in this (specific) month (laughs)... 41. They do not prophesy, it is for sure! that is to say they know; Believe me, sometimes [9,00] you hear... hear the weather forecast [on the radio], the people hear it, what's its name [the weather forecast] and they come and look at the weather, they see the winds, they see the clouds, they see what is its name, and here, nothing! there is no strong wind! nothing [of what they said] happens! 42. And this [the fishermen's forecast] is more correct! the radio would say that there will be strong and violent winds or something of the kind, and nothing of the like happens because the seamen have a very strong insight also concerning the matters... matters of these winds and the stormy winds and the rain. 43. The spring... the spring, no one in the television or in the radio can forecast it at all! 44. The fishermen can forecast it more accurately than the meteorological service. [9,40]

5. Bibliography.

- Arnold, Werner (1998). *Die arabischen Dialekte Antiochiens*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
- al-Bargouthi, Abd al-Laṭīf (1998). *al-Qāmūs al-ʿArabīyyu š-šaʿbīyyu l-Filastīniyyu*. al-Bīrā: Markazu tTurāṭi š-šaʿbīyyi l-Filastīniyyi.
- Barthélemy, A. (1935). *Dictionnaire Arabe-Français: Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
- Bauer, Leonhard (1913). *Das Palaestinische Arabisch: Die Dialekte des Staedters*. Leipzig: Hinrichs'sche Buchhandlung.
- Behnstedt, Peter (1997). *Sprachatlas von Syrien*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
- Bergstraesser, Gotthelf (1915). *Sprachatlas von Syrien und Palaestina*. Leipzig: J. C. Hinrichs.
- Blau, Joshua. (1960). *Syntax des palaestinensischen Bauerndialektes von Bīr-Zēt auf Grund der "Volkserzählungen aus Palaestina" von Hans Schmidt und Paul Kahle*. Walldorf-Hessen: Verlag fuer Orientkunde.
- Dalman, Gustaf (reprinted 1987). *Arbeit und Sitte in Palaestina*. New York: Georg Olms Verlag. Band 6.
- Geva-Kleinberger, Aharon (2004A). *Die arabischen Stadtdialekte von Haifa in der ersten Haelfte des zwanzigsten Jahrhunderts*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
- Geva-Kleinberger, Aharon (2004B). "Memories of the Sea of Galilee: the Jewish dialect of Tiberias", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam (JSIAI)* 29, pp. 145-165.
- Golani, Dani and Darom, David (2002). *Handbook of Fishes of Israel*. Jerusalem: Keter.
- al-Hilo, Abdullah (1986). *Topographische Namen des syro-palaestinensisches Raumes nach arabischen Geographen: historische und etymologische Untersuchungen*. Inaugural-Dissertation der Freien Universitaet Berlin.
- al-Khālidi, Walīd (1998?). *Kay lā nansā*. Beirut: Institute for Palestine Studies.
- Levin, Aryeh (1995). *Dikdūk ha-lāhag ha-ʿarvī šel Yerušaláyim* (The Grammar of the Arabic Dialect of Jerusalem). Jerusalem: Magnes Press.
- al-Maghribi, ʿabd ar-Raḥmān (1997). *ʿakkā: Muzassasat al-ʿaswār*.
- Makhoul, Nājī Ḥabīb. (?) *ʿakkā wa-Qurāḥā*. ʿakkā: Manšūrāt al-ʿaswār.
- Makhoul, N. (1941). *Guide to Acre*. Jerusalem: Azriel Press.
- Mutlak Albert H. (?). *Dictionary of Fishing Terms on the Lebanese Coast*. ?.

- Muelinen, Graf E. von (1908). *Beitraege zur Kenntniss des Karmels*. Leipzig: In Kommission bei K. Baedeker.
- Naxle, R. (1959). *ġarāzib al-lahža al-Lubnāniyya as-Sūriyya*. Beirut: ?.
- Palva, Heikki (1965). *Lower Galilean Arabic*. Helsinki: Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy.
- Rabinovich, Abraham (1950). *Akko: St. Jean d'Acre*. Jerusalem (?): Palphot.
- Rasabi Y. (1986). *Otsār ha-Lašōn ha-ḡarvīt be-tafsīr Rav Seḡadya Gaon* (Ramat-Gan: Bar Ilan University).
- Scioloni, Gaio (1993). *Dizionario Italiano-Ebraico*. Tel-Aviv: Editrice Achiasaf.
- Vilnai, Zeev (1978). *Ariel: Entziklopédya li-Diḡāt Eretz Yisraél*. Tel-Aviv: Am Oved.
- Vilnai, Zeev (1988?). *Ḥakó: Ḥir Rabāt Tmurót*. Acre: Tambur.
- Yehieli, M. (1960). *ve-Ḥéle Toldót... Ḥakkó*. Acre: Opst.

DARIJA, LANGUE DE LA MODERNITE - ENTRETIEN AVEC NOUREDDINE AYOUC

DOMINIQUE CAUBET

Darija (arabe marocain)¹, langue de la modernité ? Certains ne sont pas loin de penser le contraire, qui l'associent plutôt avec arriération et analphabétisme. Mais on s'aperçoit que des voix venues d'horizons fort divers se rejoignent pour dire qu'au contraire, *darija* est un vecteur de modernité et surtout un instrument indispensable à une réelle démocratie, aux côtés de *tamazight* bien entendu.

Précurseur pour l'Algérie, Mohamed Benrabah, dès 1992, avait fait paraître dans la presse algérienne une série d'articles (qui ont fait sensation à l'époque) sur ce thème².

Darija, langue d'enseignement.

Au Maroc, dès 1997, Noureddine Ayouch, président de la Fondation *Zakoura*³, annonçait lors d'une émission de télévision que son association avait mis en place un programme de rattrapage scolaire pour les enfants non scolarisés et qu'elle leur permettait, avec une matinée par jour, de faire un programme de six ans en trois ans. Il disait explicitement utiliser l'arabe marocain et le berbère comme langues d'enseignement pour être mieux compris des enfants et ainsi gagner un temps précieux dans l'acquisition des connaissances.

Le ministre de l'éducation nationale de l'époque, Rachid Belmokhtar (aujourd'hui président de l'Université Al-Akhawayn) m'avait confirmé qu'il avait été étonné, en visitant ces classes pilotes, de voir combien les enfants étaient intelligents et la

¹ Pour désigner l'arabe marocain, trois termes sont utilisés dans l'article : 'arabe dialectal', 'arabe marocain' et *darija*. Pour désigner l'arabe classique ou standard, on trouvera les termes d'arabe littéraire ou littéral.

² "La modernité passe par l'arabe algérien", in *Hebdo Libéré*, ns. 63 (pp. 26-28), 64 (pp. 22-24), 65 (pp. 24-26), juin 1992 ; "La Haine de soi", in *Ruptures* n. 19 (pp. 22-23), mai 1993 ; "Arabe algérien - arabe classique, le débat ne fait que commencer", in *El Watan*, 25 août 1993, p. 7.

³ Quelques informations sur la Fondation : "La fondation *Zakoura*, créée en octobre 1995 montre aujourd'hui des résultats impressionnants. Implantée sur tout le territoire, elle a octroyé depuis sa création près de 640 000 micro crédits - dont 98 % à des femmes -, a créé 245 écoles d'éducation non formelle pour les enfants et alphabétisé 68.000 adultes. En tout, 950 salariés à plein temps, répartis dans cinquante points du royaume, apprennent à lire et à écrire à des adultes, scolarisent des enfants, distribuent des micro crédits, aident de jeunes chômeurs à créer leur micro entreprises" in *L'Intelligent*, 6 avril 2003. Noureddine Ayouch, comparant les coûts de l'enseignement public et celui mis en place par la fondation dit : "L'Etat consacre 230€ par an à la scolarisation d'un enfant. Nous, cela nous coûte 70€", in *L'Express*, 11 septembre 2003.

facilité avec laquelle ils comprenaient. Cet enseignement a depuis pris de l'ampleur, mais il se poursuit sur les mêmes bases, comme le confirme Nouredine Ayouch dans l'entretien.

Patrimoine, mais aussi technolectes et NTIC !

Sur un tout autre terrain, des universitaires marocains ont créé une association⁴ qui se propose de conserver le patrimoine linguistique et culturel du Maroc ; ils réalisent de nombreux projets, dont une base de données contenant plus de 15 000 proverbes.

Cela ne les empêche pas de travailler également sur les 'technolectes', vocabulaire technique affectant aussi bien les techniques traditionnelles que la technologie la plus moderne (mécanique auto, code de la route), la médecine, la vie politique et administrative, et aujourd'hui, les NTIC⁵.

TelQuel : "DARIJA, Langue Nationale".

Dans le domaine de la presse, l'hebdomadaire marocain *TelQuel*, a publié en 2002 un numéro qui est resté dans les mémoires⁶, dont la 'une' titrait *DARIJA, Langue Nationale* : "Darija, notre VRAIE langue nationale. L'arabe marocain, notre parler de tous les jours, n'est pas pris au sérieux. Pourtant, c'est la seule langue qui nous unit". Le journal comprenait un dossier central de huit pages fort bien documenté.

En effet, *darija* joue au Maghreb un rôle à la fois vernaculaire et véhiculaire : vernaculaire, il est la langue des arabophones, et véhiculaire (voir ci-dessus "la seule langue qui nous unit"), puisqu'il permet la communication entre arabophones et berbérophones, voire entre différents groupes de berbérophones qui ne se comprennent pas (voir Messaoudi 2003, pp. 111-112).

Minoration d'une langue véhiculaire.

La minoration d'une langue véhiculaire à l'échelle d'un pays est paradoxale et c'est pourtant bien le cas dans les pays du Maghreb. Tout ce qui contribue dans la société civile à la valoriser est donc essentiel pour faire évoluer son statut ; si on veut qu'un jour elle soit prise en compte au niveau institutionnel, il importe qu'elle ne soit plus pensée comme un dialecte d'une langue standard affectée d'un prestige religieux et politique, mais bien comme une langue.

Moufida : une chaîne de télévision entièrement en arabe marocain.

Tout dernièrement (fin 2003), au moment de la libéralisation de l'espace audiovisuel marocain, Nouredine Ayouch a annoncé dans la presse marocaine, un projet de création d'une chaîne de télévision satellite⁷ entièrement en arabe marocain, *Moufida*. Il argumentait ses choix linguistiques en ces termes (*Maroc Hebdo International* n. 583, 5-11 décembre 2003, p. 26) : "Moufida doit atteindre le

⁴ Amapatril, Université Mohamed V de Rabat [amapatril@hotmail.com].

⁵ Pour les technolectes, voir Messaoudi. NTIC : Nouvelles technologies de l'information et de la communication : internet, téléphonie mobile, SMS (voir Caubet 2004d), etc.

⁶ Aujourd'hui encore, on évoque encore ce dossier qui remonte à 2002, quand je parle de mon travail sur *darija* : "Tu avais vu le dossier de *TelQuel* sur *darija* ?".

⁷ Avec des émetteurs hertziens pour les régions qui ne seraient pas couvertes par le satellite.

maximum de gens au Maroc ; que ce soit en milieu rural ou urbain. C'est pourquoi nous avons adopté l'arabe dialectal. (...) la chaîne s'adressera également aux jeunes, à travers une programmation spécifique. Les enfants font l'objet d'un programme adapté avec non seulement des dessins animés de qualité, doublés en arabe dialectal, mais aussi une émission qui éveille la curiosité sur les phénomènes scientifiques, en les rendant compréhensibles. Les enfants pourront développer ainsi un regard intelligent sur le monde et une confiance en eux-mêmes pour investir ».

Quant aux objectifs, ils sont clairement énoncés : « Nous venons tous d'univers différents, mais ce qui nous unit c'est le domaine social qui est notre principale préoccupation. (...) Nous voulons répondre, à travers de ce projet, aux problèmes d'obscurantisme, de violence et d'intolérance qui portent préjudice au développement de notre pays. Pour ces raisons, nous pensons que ce projet est indispensable pour notre pays. *Moufida* participera à l'édification d'un Maroc démocratique fort des valeurs traditionnelles telles que la solidarité, le respect des autres et le goût d'entreprendre (...) Notre objectif est de montrer l'autre face du Maroc, celui qui bouge, qui entreprend, qui réussit, qui n'est ni fataliste, ni obscurantiste. C'est l'esprit de la chaîne *Moufida* ».

Il est prévu que cette chaîne soit mise en place avec le soutien des télévisions nationales et de l'état, du moins pour son démarrage (trois à quatre ans).

Il m'a semblé important de voir Nouredine Ayouch, l'un des membres fondateurs du Collectif 'Démocratie et Modernité' créé à la suite des attentats de Casablanca du 16 mai 2003, associer explicitement arabe marocain et lutte contre la violence et l'intolérance. C'est ce qui m'a poussé à demander un entretien sur le statut de *darija*, à un homme qui compte dans la société civile marocaine et qui a montré qu'il avait les moyens de faire avancer les mentalités.

Il a eu la gentillesse de se prêter au jeu : qu'il soit ici remercié !

Casablanca, agence Shem's Lowe, le 19 avril 2004.

Dominique Caubet : Depuis une dizaine d'années, vous avez beaucoup fait pour la *darija* au Maroc, que ce soit les expériences de scolarisation par la Fondation Zakoura, où il s'agit de rattraper le retard en faisant deux années en une et où *darija* permet d'aller plus vite dans la mesure où les enfants comprennent tout ce qui se dit ; ou en tant qu'homme de publicité, où l'arabe marocain est certainement important et utile ; et bien sûr, sur l'expérience nouvelle de la future chaîne en arabe marocain, *Moufida*, dont vous préparez le lancement.

Nouredine Ayouch : C'est une préoccupation qui est mienne depuis plusieurs années, je dirais même depuis mon enfance, puisque je suis né dans une famille où les gens ne parlent pas l'arabe littéraire mais, comme tous les Marocains, seulement l'arabe dialectal.

Quand je suis allé à l'école, ça a été une surprise pour moi, et en même temps, j'ai été quelque peu déstabilisé, parce que j'apprenais une autre langue qui s'appelait l'arabe littéraire et quand je revenais à la maison, je ne parlais pas cette langue.

Ce n'est pas comme le français qu'on apprend à l'école et que l'on parle chez soi, comme pour beaucoup de langues, anglais, japonais ou autre...

Là, j'avais une langue que tout le monde parlait, qui est l'arabe dialectal, et puis j'allais à l'école ou au lycée et j'apprenais une autre langue, une langue étrangère pour moi, et qui se limitait à l'apprentissage, à la lecture et quelque fois à l'écriture, et ne s'appliquait pas du tout à la vie courante.

Et c'est un problème très grave qui s'est posé aux différents gouvernements que nous avons connus, qui ont commencé au départ par conserver les deux langues, le français et l'arabe ; l'arabe dialectal était alors la langue courante, même au niveau de l'enseignement. Ça se passait très bien, puisque les élèves dominaient les deux langues, l'arabe littéraire ET le français, et parlaient l'arabe dialectal.

Depuis qu'il y a eu cette arabisation forcée, appliquée par le gouvernement de l'époque, où un ministre *istiqlalien*⁸ l'a imposée. Le résultat est aujourd'hui dramatique, puisqu'on a des élèves qui ne parlent bien ni le français ni l'arabe et parce qu'il y a une confusion des genres : on n'apprend pas les mathématiques en arabe, il n'y a plus d'ouverture...

La Fondation Zakoura.

Quand nous avons commencé l'expérience de la fondation *Zakoura*, nous nous sommes dits que pour apprendre aux gens à lire et à écrire, il fallait que l'enseignant ne parle que l'arabe dialectal ou le berbère en classe, selon les régions.

On s'est aperçu que les enfants apprenaient mieux, qu'ils n'étaient pas déstabilisés, que l'on ne leur imposait pas de langue étrangère dès leur jeune âge et qu'ils évoluaient infiniment mieux.

Le résultat, c'est que dans nos écoles, avec deux heures et demies par jour, six jours par semaine sur trois ans, on apprenait autant qu'en six ans à l'école primaire toute la journée.

C'est parce qu'ils avaient du plaisir à étudier, qu'on n'utilisait pas une langue difficile pour l'apprentissage, mais l'arabe dialectal ; et on leur apprenait également l'arabe littéraire et le français en deuxième langue.

On leur parlait uniquement en arabe dialectal, ce qui leur permettait d'être plus réceptifs. Voilà pour ce qui est de la Fondation *Zakoura*.

Moufida, une chaîne citoyenne.

Par la suite, en réfléchissant, je me suis dis ces temps-ci qu'il fallait lancer une chaîne citoyenne qui pose des problèmes culturels, sociaux et pour cette chaîne, sans hésitation aucune, nous avons choisi l'arabe dialectal.

En effet, si vous écoutez ce qui se passe à la télévision ou à la radio, les discours des grandes personnalités, ministres ou chefs d'état, sont faits en arabe littéraire ; plus que cela, les animateurs des émissions à la télévision ou à la radio, parlent en arabe littéraire.

Résultat : 70 à 80 % de la population ne comprend rien ! À quoi cela sert-il de faire de la politique, de véhiculer un certain nombre de programmes ? À quoi cela sert-il de vouloir mobiliser les gens autour de projets, s'ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit ?

⁸ Le parti nationaliste, l'Istiqlal, avec le Ministre de l'Education Nationale A. Laraki, a promu cette politique d'arabisation de l'enseignement primaire et secondaire à partir de 1979, en particulier pour les matières scientifiques. Tout en prônant cette arabisation de l'enseignement public, les nationalistes envoyaient leurs enfants dans l'enseignement privé bilingue, voire dans les lycées français.

C'est pour cela que nous avons décidé de lancer cette chaîne en arabe dialectal, pour qu'elle soit une chaîne de proximité, pour parler aux gens la langue qu'ils parlent tous les jours et pour qu'ils comprennent absolument tout ce qu'on leur dit !

D. C. : Avec l'arabisation, il me semble ce n'est pas seulement la langue d'enseignement qui a changé, mais les méthodes. C'est comme si on appliquait à l'enseignement scolaire des méthodes inspirées de l'école coranique : l'apprentissage par cœur, sans développer un esprit critique.

N. A : Ça, c'est le propre de l'enseignement marocain : on ne cherche pas du tout à épanouir les gens, mais on leur demande de réciter par cœur, et c'est une façon de les abrutir.

Dans nos écoles de la Fondation *Zakoura*, sur les deux heures et demies quotidienne, 20%, c'est-à-dire une demi-heure, sont consacrés au théâtre, à la musique, au chant, et ceci est indispensable ; cela permet aux enfants d'être à l'aise, de faire appel à leur personnalité, de développer leur esprit créatif et de les aider à s'épanouir au lieu de les abrutir.

Ils n'ont pas de travail à faire chez eux à la maison, on laisse les cahiers et les livres dans la classe ; cela aussi est important. L'enseignement est adapté à leur milieu socioculturel. C'est pour cela que nous commençons par le berbère et l'arabe dialectal, les chansons sont celles de leurs régions ; ainsi, ils ne sentent pas déphasés ou acculturés.

D. C. : Pour ce qui d'un autre aspect de votre travail, celui de la publicité, qu'en est-il ? Avez-vous systématiquement recours à l'arabe dialectal ?

N. A : Automatiquement, quand l'annonceur ne nous impose pas d'avoir recours à l'arabe littéraire.

Je trouve que c'est une erreur d'utiliser l'arabe littéraire, parce que les gens ne comprennent pas ; 90% des spots publicitaires sont faits en arabe dialectal.

C'est uniquement dans la presse écrite qu'on fait appel à l'arabe littéraire, là encore parce que certains annonceurs le demandent. Et il y a une loi qui interdit d'utiliser le dialectal.

Un journal en arabe dialectal.

Nous avons lancé un journal qui s'appelle *Zakoura* et qui est écrit en arabe très simplifié et voyellisé, avec de gros caractères et des expressions en arabe dialectal, pour que les gens comprennent.

Donc, il faut en finir une fois pour toute avec cette idée que c'est l'arabe littéraire qui est notre langue : ça n'est pas vrai ! C'est une langue qui est venue de l'extérieur il y a un certain nombre de siècles et qui nous a été imposée ; il faut faire avec, mais c'est une langue qui n'est pas une langue parlée.

C'est pourquoi, dans les spots publicitaires, nous favorisons l'arabe dialectal pour que tout le monde comprenne.

N'oublions pas que l'arabe dialectal est beaucoup plus riche, beaucoup plus imagé, beaucoup plus drôle, beaucoup plus vivant, beaucoup plus vrai, dans la mesure où nous le parlons tous les jours.

D. C. : Oui, c'est vrai, et quelqu'un comme Youssef Fadel, le dramaturge marocain, me disait la difficulté d'écrire du théâtre en arabe dialectal⁹, parce que chaque mot compte avec ses non-dits et qu'on ne peut pas tricher, puisque tout le monde comprend toutes les subtilités de l'arabe marocain. Mais c'est un savoir qui n'est pas valorisé, qui n'est pas reconnu.

N. A : Absolument ! Et c'est vrai que nous vivons une expérience assez originale pour notre chaîne, nous faisons appel à des animateurs pour parler en arabe dialectal et nous remarquons qu'ils ont des difficultés à le faire, parce qu'ils ont arabisé leur langue.

Et c'est dangereux dans la mesure où ils emploient des mots difficiles en arabe littéraire dans leur langue parlée qui est l'arabe dialectal. Ça pose problème et nous sommes en train de nettoyer ça, parce que c'est dramatique qu'on en arrive là.

D. C. : Oui, ils ont acquis cette pratique ; par exemple, il y a encore une dizaine d'années, les matchs de football étaient commentés en arabe dialectal, et aujourd'hui c'est presque exclusivement de l'arabe littéral qu'ils emploient ; de même dans les émissions de jeux les plus populaires.

N. A : Que voulez-vous, c'est un retour en arrière.

D. C. : J'ai remarqué que lorsque le gouvernement avait besoin de communiquer sur des problèmes graves, vitaux, comme la sécurité routière ou la santé, les annonces étaient uniquement en *darija*.

N. A : Absolument ! Parce qu'il est essentiel de se faire comprendre. De même, lorsqu'il y a eu les élections, le gouvernement a fait une campagne où on a utilisé la langue dialectale, parce que, pour communiquer avec tout le monde, il faut parler la langue dialectale.

Il y a également quelque chose d'important au Maroc, c'est la prise de conscience de la langue amazighe. Et, de plus en plus maintenant, certains spots publicitaires et certains messages sont faits en trois langues : l'arabe dialectal, l'*amazigh*, le rifain et le *tachelhit*¹⁰.

D. C. : Oui, c'est important parce que *darija*, comme vous le dites, est utilisée partout, mais elle n'est absolument pas reconnue, elle n'a aucun statut, elle n'existe pas officiellement.

N. A : Je pense que la réhabilitation de la *darija* viendra un jour dans notre pays. Les officiels hésitent beaucoup à cause de certains clichés comme l'union arabe, la langue arabe est la langue de la révélation du Coran et j'en passe.

⁹ Voir Dominique Caubet, *Les Mots du Bled*, L'Harmattan, 2004.

¹⁰ Les trois parlers berbères (dans l'article, on parle de berbère, de *tamazight* ou de langue amazighe) du Maroc : rifain ou *tarifit* (Rif au nord), *amazigh* ou *tamazight* (Moyen-Atlas), chleuh ou *tachelhit* (Sous).

D. C. : Je me dis que peut-être le fait que la langue amazighe gagne progressivement un statut va amener les gens à réfléchir sur le statut de sa sœur, *darija*...

N. A : C'est une remarque pertinente et j'espère que nous allons revenir vers une langue *darija*, qui sera enseignée, qui sera écrite, mais parce qu'elle peut être écrite voyellisée ; et cela peut être une façon de véhiculer le message d'une manière beaucoup plus simple, moins rébarbative, moins dogmatique, et surtout plus vivante et plus amusante.

Cela peut amener les gens à s'ouvrir, à aller vers les sciences. Les lectures pour eux ne seront plus difficiles. Parce qu'aujourd'hui, quand on lit l'arabe littéraire non voyellisé, les gens se trompent souvent. Alors que lorsqu'ils liront *darija*, il n'y aura pas de problème, ce sera voyellisé et les gens comprendront.

Et votre idée est pertinente, dans la mesure où, lorsqu'on donnera un statut à *tamazight*, on se dira : pourquoi oublier *darija* qui est notre langue ?

BIBLIOGRAPHIE

- BENRABAH, M. 1992 ; "La modernité passe par l'arabe algérien", in *Hebdo Libéré*, ns. 63 (pp. 26-28), 64 (pp. 22-24), 65 (pp. 24-26), juin 1992.
 1993a - "La Haine de soi", in *Ruptures* n. 19 (pp. 22-23), mai 1993.
 1993b - "Arabe algérien – arabe classique, le débat ne fait que commencer", in *El Watan*, 25 août 1993, p. 7.
 1999 - *Langue et pouvoir en Algérie, histoire d'un traumatisme linguistique*, Séguier-Atlantica, Paris.
 CAUBET, D. 2004a ; *Les mots du bled, les artistes ont la parole : création contemporaine et langues maternelles au Maghreb*, Espaces Discursifs, L'Harmattan, 241 p.
 2004b - "Enseigner l'arabe maghrébin, langue de France ?", in *Cahiers d'études pédagogiques*, pp. 52-54.
 2004c - "L'arabe maghrébin-darja, langue de France", in *La Célibataire* n. 8, printemps 2004, pp. 139-145.
 2004d - "L'intrusion des téléphones portables et des 'SMS' dans l'arabe marocain en 2002-2003", in *Parlers jeunes ici et là-bas, Pratiques et Représentations*, D. Caubet, J. Billiez, Th. Bulot, I. Léglise, C. Miller éd., L'Harmattan, pp. 247-170.
 MESSAOUDI L. 2003 ; *Etudes sociolinguistiques*, Editions Okad, Rabat, Maroc, 250 p.
 TELQUEL ; n. 34, 15-21 juin 2002, pp. 18-26, "Darija Langue nationale".

HBĀR BLĀDNA. UNE EXPÉRIENCE JOURNALISTIQUE EN ARABE DIALECTAL MAROCAIN

ANGELA DAIANA LANGONE

*Hbār blādna*¹, hebdomadaire entièrement écrit en arabe dialectal marocain, a vu le jour le vendredi 28 février 2002 à Tanger, Route de la Vieille Montagne 229. Il s'agit d'une publication gratuite dont le directeur est Mme Elena Prentice, une artiste peintre américaine, d'origine marocaine (ses grands-parents venaient de Tanger) avec une forte passion pour la *dāriža*. Pour mieux découvrir cette initiative exemplaire, arrivée désormais à deux années d'activité, figure ci-après, une interview que m'a accordée Mme Zhūr al-ʿArfāwī², Secrétaire de Rédaction, coordinatrice, écrivain de *Hbār blādna*, à Tanger le 1^{er} octobre 2003, pendant une de nos rencontres, et, enfin, des textes en transcription latine tirés des articles de cette revue.

1. Interview à Mme Zhūr al-ʿArfāwī³, Secrétaire de Rédaction de *Hbār blādna*.

1.1. Pourquoi avez-vous choisi comme titre pour votre journal *Hbār blādna* ?

– Notre revue s'appelle *Hbār blādna* parce qu'elle concerne uniquement les nouvelles de notre pays, le Maroc. Elle s'occupe de la culture, de la société et de la politique marocaines...

1.2. A qui votre revue s'adresse-t-elle ?

– Notre revue s'adresse à tout le monde, notamment aux femmes ou mieux à la femme marocaine.

1.3. Pourquoi à la femme marocaine ?

– Parce que 70% au moins des femmes au Maroc sont analphabètes. Et nous proposons d'aider ces femmes et à leur apprendre à lire.

1.4. Qui a eu l'idée de créer cette revue ? Et pourquoi ?

– La personne qui soutient la publication de cette revue est avant tout Mme Elena Prentice. Moi, je suis professeur d'arabe dialectal marocain au Centre Culturel Es-

¹ Quelques journaux marocains, comme, pour citer un exemple "Les Nouvelles du Nord", ont consacré quelques lignes à analyser *Hbār blādna*, voir aussi Zizi, Y., "Presse écrite. Gratuit et en darija", *Tel Quel* n° 34, 15-21 juin 2002, p. 20.

² Mme Zhūr al-ʿArfāwī est née à Tanger en 1965. Elle a travaillé pour le journal *La Presse* pendant 14 années, pour *Le Journal de Tanger* et *al-ḥadrāʾ aḏ-Ḍadīda*. Elle a étudié à la Faculté de Lettres Modernes de l'Université de Tanger. Actuellement, Mme al-ʿArfāwī est professeur d'arabe dialectal au Centre Culturel Espagnol.

³ L'original de l'interview à Mme Zhūr al-ʿArfāwī est en dialectal marocain. Le texte présenté ci-après figure dans sa traduction française.

pagnol et j'enseigne aux étrangers depuis sept ans. Mes élèves m'ont demandé plusieurs fois : " Pourquoi ne rédige-t-on pas un dictionnaire en arabe dialectal marocain ? ". Et alors, j'ai eu l'idée de proposer à mon amie Elena la section " *munžid* " en arabe dialectal. A cette époque, Elena n'avait pas un logement fixe, elle vivait entre les Etats Unis et Tanger. Ensuite, on a eu l'idée de créer une revue et on y a ajouté la section " *munžid* " en dialectal marocain à la dernière page du journal. C'était une section adressée notamment aux élèves étrangers. Et voilà comment est né *Hbār blādna*.

1.5. Quelle est la structure de votre journal ? Quelles sont ses sections ?

– Ses sections sont les suivantes : *ṭqāfa w-mawāṣid* (Culture et Rencontres), *riyāda* (Sport), *ṣaḥḥat ən-nisāʔ* (Page dédiée aux femmes), *ṭurāt* (Folklore), par Žalīla ṣ-Ṣəbhān, *āš ʔra w-žra* (Qu'est-ce qu'il s'est passé ?), par Muntaṣər, les dessins sont composés par l'artiste Mḥammed, *nṣāyāh kəll yūm* (Conseils chaque jour) par Kārila et par le Docteur Kərrāt ʕAbd əs-Salām, *ḥkāyāt* (Contes), *ṣəhḥa* (Santé), *rṭāḥu šwīya* (Relaxez-vous un petit peu), *ʔamṭāl w-kalimāt* (Proverbes et Mots), *ʔalf līla w-līla* (Les mille et une Nuits) par Mḥammed əl-Baġdādi, *ḥkāyāt* (Contes) par Žūr əl-ʕArfāwi avec la collaboration de Mme Saṣīda ʔAmžad.

A la deuxième page je y a toujours une citation de M. Boutros Boutros Ghali, Secrétaire Général de l'Union Internationale pour la Francophonie. La troisième page est toujours consacrée à l'*Iṭṭihād ən-Nisāʔi əl-Maġribi* (L'Association des Femmes Marocaines), il y a une carte du Maroc où sont marquées toutes les divisions de l'Association oeuvrant au Maroc et il y a aussi une photo de S.A. la Princesse. A la quatrième page, une revue de presse, ce qui s'est passé au Maroc. A la cinquième page, la section " Culture et Rencontres ", où l'on signale les rencontres les plus significatives d'un point de vue culturel, festivals, expositions, etc. A la sixième page : " Qu'est ce qu'il s'est passé ? ", les dernières nouvelles culturelles, notamment concernant l'art. A la septième page, voilà le sport, le sport marocain. La huitième page est pour les enfants. Nous voulons que les enfants colorient avec nous. Nous préparons un dessin sur la page et laissons que les enfants y colorient afin qu'ils participent effectivement à notre journal. La neuvième page est consacrée tout spécialement à la femme. Il s'agit d'une page sur la cuisine marocaine, on propose des recettes, ou des conseils sur la peau et sur le maquillage de la femme, sur sa beauté. La deuxième page : c'est parfois Mme Kārila, une dame américaine mariée avec un marocain (dessinateur de notre journal) qui s'en occupe, parfois c'est le Docteur əl-Kərrāt ʕAbd əs-Salām, médecin pédiatre, qui donne des conseils précieux aux mères sur le lait, sur l'éducation et, en général, sur la santé de la mère et de son enfant. La onzième page concerne nos traditions, l'histoire du Maroc et notre folklore que plusieurs marocains ne connaissent point. Notre journal, c'est, alors, l'occasion, pour se connaître mieux. Dans la deuxième page, nous proposons des contes : la première partie de cette section est relative aux contes les plus divers, la deuxième à la santé. Sur la treizième page un conte est toujours publié. C'est un conte simple qui a toujours un sens sous-jacent, une leçon. La quatorzième page est *rṭāḥu šwīya* (" On se repose un petit peu "), c'est-à-dire un ensemble de devinettes dont la solution sera donnée au numéro suivant. A la dernière page, nous offrons des nouvelles culturelles, des proverbes ou l'explication de mots difficiles, ou les textes de quelques chansons populaires en dialectal, ou bien quelques vers de poésie en dialecte, des vers, pas de poèmes complets. Il y a, enfin, toujours des proverbes. Je les choisis personnellement pour les lecteurs. Au début, il y avait un petit dictionnaire en dialectal marocain. A la place de cette rubrique, maintenant il y a " La Page

de la Création Artistique”, n’importe qui peut nous envoyer un poème ou des nouvelles en dialecte, nous choisissons les plus convenables et les publions. Toujours, toujours en dialecte, car notre revue est entièrement en arabe dialectal. Moi, je corrige ce que les lecteurs me donnent, je filtre, si tu veux. S’ils utilisent des mots dans la *fushḥa*, je les remplace par des mots en dialecte.

1.6. Quel but a la section “ *al-munẓid al-mağribi* ” ?

– Par la section “ *al-munẓid al-mağribi* ” nous essayons de donner l’explication de certains mots dans les différents dialectes marocains. Il y a des mots qui n’ont pas la même signification au nord, au sud, à l’est et à l’ouest de notre pays.

1.7. Sur quels soutiens économiques votre journal se base-t-il ?

– C’est avant tout Mme Elena Prentice qui finance notre revue. Elle s’occupe soit de la publication et édition de *Hbār blādna*, soit des contacts avec des gens qui puissent écrire sur notre revue. A part ça, il y a parfois des étrangers, récemment deux américains, qui de temps en temps aident Mme Elena à financer notre journal.

1.8. Pourquoi avez-vous choisi comme langue de communication l’arabe dialectal marocain ? Quel genre de dialecte utilisez-vous dans *Hbār blādna* ? Le dialecte de Tanger ? De Rabat ? De Fès ?

– Nous avons choisi d’écrire en arabe dialectal marocain afin de rendre plus facile aux gens, notamment aux femmes, la lecture, pour les aider un peu car pour eux ce serait très difficile de lire et comprendre la *fushḥa*. Nous sommes de Tanger et par conséquent dès le début nous écrivons en dialecte de Tanger. Mais récemment, il y a des auteurs provenant de Fès, une dame d’Ifrane, des écrivains de n’importe quelle partie du Maroc, chacun s’exprimant dans son dialecte. Si on continue à écrire dans des dialectes différents c’est simplement pour permettre aux lecteurs de ne pas être limités au dialecte de Tanger, à un seul dialecte, mais pour leur faire connaître toutes les nuances de nos différents parlers. Cependant, parfois, on utilise même la *fushḥa*. A vrai dire, c’est une idée tout à fait personnelle, Mme Elena Prentice n’était pas d’accord avec moi. Elle aimerait mieux écrire en dialecte pur. Par exemple, pourquoi utilise-t-on “ *sayyāra* ” au lieu de “ *tūmūbīl* ” ? Personnellement, je préfère le mot “ *sayyāra* ”. Pendant la colonisation, les dialectes ont englouti des emprunts étrangers, mais la période de la colonisation a cessé et ces mots restent essentiellement étrangers au patrimoine linguistique arabe. Il y a beaucoup d’exemples de la même nature.

1.9. Y a-t-il d’autres revues en arabe dialectal au Maroc ?

– Depuis deux mois à peu près, une revue a été publiée en dialecte marocain, ou mieux, elle n’est pas complètement en dialecte, elle est écrite en *fushḥa*, mais elle présente parfois des mots en dialecte. C’est Mme Naṣīma al-Mšarqi qui s’en occupe. Mme al-Mšarqi est une actrice très connue. Elle travaille depuis deux années à une émission à la télé marocaine qui s’appelle “ *Alif-Lām* ”. Il s’agit d’un programme très simple en dialecte marocain. Elle enseigne la grammaire de la *fushḥa* en dialecte marocain. Récemment il y a une autre revue mais ce sont seulement des mots en dialecte, ce n’est pas en dialecte cent pour cent, c’est 20% en dialecte. C’est tout ce qui existe jusqu’à maintenant en dialecte. Bien sûr, il y a des pièces de théâtre, des romans, même de la poésie (seulement *aš-šīʿr al-ḥurr*) en dialecte.

1.10. Quelle est la situation linguistique au Maroc ?

– Il y a beaucoup de dialectes au Maroc, les dialectes du nord sont différents des dialectes du sud, ainsi que les dialectes de l'ouest sont différents des dialectes de l'est. Par exemple, nous, à Tanger, nous prononçons la *qāf* du verbe *qāl*, "il a dit". Au contraire, dans le centre du pays, comme dans les villes de Casablanca et de Rabat, la *qāf* dévient *g*: *gāl*. Nous, à Tanger, on n'a pas *gāl*. Nous employons le dialecte dans notre journal seulement dans le but d'aider les gens qui ne sont pas très cultivés à accéder plus facilement à la lecture. Mais, à notre avis, la *fushà* garde et gardera toujours son rôle de prestige. Elle est la langue du Coran, en général la langue des musulmans pour le monde entier. La *fushà* est la langue sainte. A même temps, je ne comprends pas ceux qui méprisent les dialectes, ce sont quand même des expressions de notre bagage culturel.

1.11. Comment diffusez-vous votre journal ? Où peut-on le trouver ? Est-il cantonné à la région de Tanger ?

– *Hbār blādna* est distribuée en général partout au Maroc. Quiconque peut le trouver facilement auprès des sièges de l'Union Nationale des Femmes Marocaines, aux centres culturels où sont prévus des cours de dialecte marocain, mais on ne peut pas les acheter aux kiosques à journaux, dans les librairies, ou bien aux marchés, sauf dans la ville de Tanger. Il y a des centres de l'Union Nationale des Femmes Marocaines partout au Maroc. Les frais de distribution sont tous à la charge de Mme Elena Prentice. On peut même demander de recevoir des exemplaires à domicile. L'idée principale de Mme Elena Prentice est "la joie de la lecture". Son objectif est celui de faire naître dans l'esprit des gens l'enthousiasme pour la lecture et *Hbār blādna* est une occasion précieuse pour atteindre ce but. Peut-être, la télé, Internet et le cinéma détournent les gens du livre. Et nous visons à faire découvrir de nouveau le plaisir de la lecture. Pourquoi notre revue est-elle gratuite ? Parce que nous voulons arriver jusqu'à la maison du plus pauvre, celui qui ne possède pas un dirham. Comment peut-on demander de l'argent à un individu qui n'a aucun moyen pour manger ? Mme Elena voudrait offrir une possibilité.

1.12. Combien de personnes travaillent dans *Hbār blādna* et combien de lecteurs avez-vous en général ?

– Nous sommes presque dix-onze à travailler ensemble dans le journal. En ce qui concerne le nombre des lecteurs, il y en a pas mal. Il y en a des milliers. Parce que, tu sais, avant les exemplaires imprimés étaient quatre mille, maintenant six mille par semaine. Donc, six mille journaux... et rien ne reste.

1.13. Y a-t-il beaucoup de lecteurs qui vous écrivent ? La plupart, ce sont des femmes ou des hommes ? Quel est leur âge ? Font-ils des critiques ou des encouragements ?

– Il y a des hommes et des femmes, plus au moins en même nombre. Les hommes, ou plutôt les garçons nous envoient *šīr*, des vers de poésie ou bien de brefs articles où ils critiquent la société. La plupart des femmes nous écrivent pour demander des conseils sur la santé, l'alimentation et le maquillage. Mais il y en a vraiment beaucoup qui éprouvent de la honte, qui voudraient nous écrire mais n'ont pas le courage de le faire. D'ailleurs c'est très difficile d'écrire en dialecte, le dialecte on le parle, rarement on l'écrit. Moi, personnellement, mais c'est une exception, je l'écris depuis sept ans car je suis professeur d'arabe dialectal marocain au Centre Culturel Espagnol.

1.14. Quelle est la situation des femmes à Tanger ? Et au Maroc en général ?

– Ça marche, grâce à Dieu. La situation avance de plus en plus. Avant, il y a avait un très faible pourcentage de femmes capables de lire et écrire. De nos jours, par contre, les femmes se sont émancipées, elles ne veulent pas rester en marge de la société, elles peuvent choisir le parcours de leur vie. Elles s'inscrivent aux centres culturels pour suivre des cours. Même Sa Majesté le Roi Mohammed VI a récemment établi dans les écoles des cours gratuits pour lutter contre l'analphabétisme. C'est la situation que je peux constater à Tanger. Et dans les autres villes marocaines, la situation est presque pareille. Une campagne contre l'analphabétisme est en cours au Maroc, afin que la condition des femmes d'aujourd'hui soit différente par rapport aux générations précédentes. Autrefois, les femmes étaient pour la plupart analphabètes et n'étaient pas capables d'aider leurs enfants. Mais la situation dans les campagnes est tout à fait différente : la femme de la campagne continue à ne pas avoir conscience de son rôle et de son identité. Nous visons à lui apprendre à lire et à écrire afin qu'elle puisse prendre conscience d'elle-même, parce que, comment les français le disent, il n'est jamais trop tard. Il ne faudrait pas dire " Je suis trop vieille ; je n'ai plus le temps d'apprendre ; le temps est passé ", etc. Non ! La porte de la culture et de la science n'a pas de limites, elle est infinie. Il faut toujours apprendre et apprendre, jusqu'à la mort, jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier soupir. Zakarīya Tāmer et Muḥammad Šukri seraient des exemples à suivre. Au début, ils vivaient des situations très difficiles, ils ne pouvaient ni lire ni écrire. Mais, ensuite, après avoir appris à lire et à écrire, à surmonter leurs difficultés, ils ont fait éclater leur esprit créateur.

1.15. Quels sont les problèmes majeurs auxquels les femmes marocaines doivent faire face ?

– Avant tout, c'est le manque de conscience de soi, une femme éduque ses enfants sans avoir aucun critère précis auquel se référer. A travers notre journal, on essaie de lui donner des points de repère en ce qui concerne les rapports entre la mère et ses enfants. Malheureusement la plupart des femmes dans notre pays ne sait pas comment se conduire dans la société, comment se conduire avec ses enfants. Il y a une très grande différence entre la femme " ignorante ", " analphabète " (*l-ʔammīya*) et la femme " consciente " (*l-wāṣīya*) : la femme ignorante se sent toujours inférieure, anéantie sans un homme à son côté. De son point de vue, sa vie est la maison, l'accouchement. Mais la femme aussi peut donner, elle pourrait faire autant de choses que l'homme, ou plus. On doit aider cette femme.

1.16. Quelles sont les régions de votre pays où les femmes trouvent le plus de difficultés ?

– Sans aucun doute, c'est la campagne. Les gens sont analphabètes, n'ont pas de possibilités, ou même leurs enfants trouvent beaucoup d'obstacles. Les écoles sont loin, les hôpitaux ne sont pas proches.... Si on ne résout pas les problèmes du *rīf*, la femme aura toujours de graves problèmes. La femme de la campagne travaille comme un homme, elle laboure les champs, etc.... et elle s'occupe des enfants. Elle fait tout ce que fait l'homme, et en plus, il y a les enfants par-dessus le marché. C'est un autre univers par rapport aux femmes de la ville.

1.17. Quelle est, à votre avis, la situation de la femme du Maroc par rapport à la situation des femmes dans les autres pays arabes ?

– La situation des femmes marocaines, en général, est en train de s'améliorer par rapport aux autres pays. Au Maroc, à la femme sont reconnus des droits qui n'existent pas dans d'autres pays. Au Maroc, les femmes sont représentées au Parlement, dans les Ministères, elles travaillent dans les Administrations Publiques. Elles ont les mêmes opportunités qu'un homme. Elles travaillent à côté de l'homme dans n'importe quel domaine.

1.18 Qu'est-ce que pensent, en général, les femmes marocaines à propos de leurs sœurs étrangères ? Et quel est votre avis, Mme Zhūr ?

– En général, les femmes marocaines pensent que leurs homologues occidentales ont plus de liberté : liberté en ce qui concerne la façon de s'habiller, de manger, de se conduire, etc. Liberté, dans le sens général du mot. La femme marocaine se sent toujours “ enchaînée ”. Mais, moi, personnellement, je ne suis pas d'accord. Selon moi, c'est exactement le contraire. La femme marocaine, et la femme musulmane, en général, ne sont pas “ enchaînées ”. L'Islam donne aux femmes la liberté depuis plusieurs siècles. Le problème est comment gérer cette liberté. Les marocaines se sentent “ enchaînées ” parce qu'avant le mariage leur liberté est dans les mains de leur père, avec le mariage leur liberté “ passe ” dans les mains de leur mari. Mais cela n'est pas vrai à cent pour cent. Il faudrait renverser le point de vue. Les parents protègent leurs enfants, ce n'est pas une prison, c'est une protection. Après le mariage, c'est le rôle du mari. C'est lui qui doit protéger sa femme et ses enfants. La liberté n'est pas faire ce qu'on veut et cela suffit ! Non, la liberté est la prise de conscience.

2. Textes.

2.1. *l-luġa*.

kull luġa ka-ṭṣiṣ, ka-ṭṭġeyyər w-ka-ṭṭəwwər dīma mṣa l-wəqt. kəlmāt ždād ka-ybānu w-kəlmāt ḥṛīn ka-yṭṭənsāw. l-luġa hīya b-ḥāl əl-mrāya. mrāya dyāl əl-makāṭīb əl-məddāḥla f-wāḥd əl-mərḥāla. mrāya dyāl ṭ-ṭaqāfāt w-əl-ḥadārāt əl-məddāḥla f-wāḥd əl-mərḥāla: lli ka-yḥəṣṣəṣ f-əl-bəḥṭ f-əl-kəlmāt w-lā l-ḥubb əl-ṣādi dyāl əl-faransiyya, lli ka-ybgi yqalləb ṣla s-sərr d-əl-kəlmāt, ka-ylqāw l-ṣalāqa l-ṣamīqa lli ka-ṭəžmaṣ l-ṣālam l-frānkufūni w-l-ṣālam əl-ṣarabi.

Būṭrūs Būṭrūs Ġāli, l-kātib l-ṣām dyāl əl-munəddāma l-ṣālamīyya lə-l-frānkufūniyya.

“ La langue ”.

Chaque langue existe, change, se développe avec le temps. Mots nouveaux sont construits, d'autres sont oubliés. La langue est comme un miroir. Le miroir des destinées qui s'interpénètrent dans une période. Le miroir des cultures et des civilisations qui s'interpénètrent dans un moment donné. Celui qui se consacre à la recherche, aux mots, et non à l'amour habituel pour la langue française et celui qui veut découvrir le secret des mots, trouvent l'union profonde qui lie le monde francophone au monde arabe.

Boutrous Boutrous Ghali, Secrétaire Général de l'Organisation Mondiale pour la Francophonie. (*Ḥbār blādna*, le vendredi 29 août 2003, page 2).

2.2. *Ṭanṣa : l-ṭaṭfāl lli f-wəḍṣīya ṣṣība.*

əl-wīkānd l-fāyṭ, nəḍdmāt žamṣīyaṭ ṭ-ṭadāmun l-musāṣadaṭ l-ṭaṭfāl f-wəḍṣīya ṣṣība, hīya w-əl-munəddāma l-ṣālamīya l-riṣāyaṭ ṭ-ṭufūla l-Yūnīsīf, yūməyn dyāl d-

dirāsa, l-mawdūṣ dyālhum : “ l-ṭatfāl lli f-waḍṣīya ṣṣība w-l-muṭaṣṣāṣāt ”. f-hād l-yūmayn ṭṭnāqṣāt bazzāf dyāl əl-mawāḍīṣ ka-ṭḥəṣṣ hād əl-ṭatfāl, w-ṭəkkdu n-nās lli ṣārku fīhum ṭanna ṭ-ṭfəl bi-ṭabīṣaṭi l-hāl, ḥāṣṣ ṭkūn ṣəndu l-ḥuqūq dyālu kāmila, w-ma ḥāṣṣu yḥəkkəm mən ḥəṭṭa ṣi ḥədd.

ṭayy ṭfəl ṣəndu l-ḥəqq ykūn mṣa ṣāṭilṭu w-ymṣi l-lə-mḍrāsa, w-yqra w-yṣəlləm.

w-kānəṭ ṣurūd ṣla hād l-mawdūṣ w-ṣla ṣ-ṣānib l-qānūni lli ka-yḥəṣṣəṣ lə-ḥmāya dyāl l-ṭatfāl lli ka-ykūnu f-dār l-yṭāma wəlla lli səmhū fīhum wāldīhum w-lli ṣəndhum maṣākil mṣa l-qānūn.

w-f-hād l-yūmayn, ḥəḍru n-nās lli kānu mṣārkin w-ḥāḍrīn ṣla l-wasāṭil w-l-ṭimkāniyāt lli kāyna dāba f-əd-duwal lə-ḥ“ra w-lli ka-ṭḥmi l-ṭatfāl f-wəṣṭ əl-muṭaṣṣāṣāt w-l-ṭatfāl lli ka-yḥāṣru ya f-wəṣṭ blādhum ya f-blad ḥ“ra.

w-l-ḥubarəṭ ṣṭāw ṣahādāt w-ṣāwdu ṣla ṭatfāl f-waḍṣīya ṣṣība, w-ṭbādlat ṭ-ṭaṣārib w-b-əl-ḥuṣūṣ ṭ-ṭaṣārib dyāl lə-ṣṭiqbāl d-hād l-ṭatfāl lli ka-ṭḥtəmm bīhum bazzāf d-əl-muṭaṣṣāṣāt w-ṣ-ṣamṣīyāt w-ka-ṭḥāwəl ṭṣāwənhum bāṣ yrəṣṣu l-lə-ṣāṭilāt dyālhum w-yṣṭīṣu mazyān mṣa ḥbābhum.

“ Tanger: les enfants en difficulté ”.

Le week-end dernier, l'Association de la Solidarité pour l'Aide aux enfants vivant des conditions difficiles et l'Organisation Mondiale pour la Tutelle de l'Enfance UNICEF ont organisé deux journées d'études dont l'objet était : “ Les enfants en difficulté et les Organisations ”. Pendant ces deux journées, on a beaucoup débattu les problèmes relatifs à ces enfants en difficulté. Les personnes qui y ont participé ont affirmé que chaque enfant doit absolument avoir ses pleins droits et personne n'a le droit de le tyranniser. Chaque enfant doit avoir le droit de vivre avec sa famille et de suivre l'école, d'étudier et d'apprendre... Il y a eu des pétitions à ce sujet et d'un point de vue légal en ce qui concerne la tutelle des enfants en orphelinats ou ayant été abandonnés par leurs parents ou ayant des problèmes avec la loi. Pendant ces journées, les participants ont débattu sur les thèmes relatifs aux moyens et aux possibilités existant actuellement dans les autres pays et sur la protection des enfants à l'intérieur des associations et les enfants qui émigrent au centre de leur pays ou vers un autre pays. Les experts ont donné même des témoignages sur les enfants en difficulté et il y a eu un échange d'expériences, notamment l'expérience de l'accueil de ces enfants qui inquiète beaucoup d'associations et d'institutions. Les experts demandent la collaboration de ces associations afin que les enfants puissent rentrer chez leurs familles et vivre tranquillement avec eux ”. (Hbār blādna, le vendredi 2 mai 2003, page 2).

2.3. ṭqāfa w-mawāṣīd.

l-məṣriḍ d-Hnīda l-Ġūli. ḥəṭṭa l-ḥəmsa māy, ka-ṭəṣrəḍ l-fənnāna Hnīda l-Ġūli ṭ-ṭāblūyāt dyālha, ṣlāyn ṣəṣrīn ṭāblu wəlla lūḥa f-rwāq mənəḥ əl-qəṣba f-əṣ-ṣwīra. hād əl-məṣriḍ ka-ṭəṣrəḍ ṣlīḥ ṣ-ṣamṣīya ṣ-ṣwīriya “ Afāq Nisāṭiya ” w-wizārat ṭ-ṭqāfa ”.

“ Culture et Rendez-vous ”.

L'artiste Hnīda l-Ġūli exposera ses tableaux (vingt œuvres environ) jusqu'au cinq mai à la galerie de la terrasse de la Kasbah d'Essaouira. Cette exposition a été organisée sous les auspices de l'Association “ Horizons Féminins ” d'Essaouira et du Ministère de la Culture.

2.4. Tanža : təkṛīm l-əl-fənnān Mḥamməd d-Drīsi, l-lāh yrəḥmu.

gādi yndəm l-maṣḥad l-faransi d-əš-samāl f-Tanža wāḥd əl-məṣriq fənni hūwa tṛīm l-əl-fənnān w-r-rəssām Mḥamməd d-Drīsi, l-lāh yrəḥmu. l-məṣriq gādi ybda nhār rbṣa māy w-gādi ybqa l-rbṣa yūnyu ž-žāy f-rwāq Delākṛwā, šāriṣ l-Ḥurṛīya, Tanža.

ndəkrūkum ʔanna r-rəssām Mḥamməd d-Drīsi tṛawfa f-əl-luwwl dyāl hād əl-Sām f-Bārīs w-ḥalla blāṣṭu qəddāš f-əl-fann ət-ṭəškīli l-maḡribi.

“Hommage à Mḥamməd d-Drīsi”.

L’Institut Français du Nord à Tanger organisera une exposition pour rendre hommage au feu artiste et peintre Mḥamməd d-Drīsi. L’exposition est prévue du 4 mai au 4 juin à la Galerie Delacroix, sise Rue de la Liberté, Tanger. Il est à rappeler que le peintre Mḥamməd d-Drīsi est décédé au début de cette année à Paris, laissant une marque considérable dans les arts marocains ”.

2.5. l-mūsīqa l-ʔandalusīya fəqdāt ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri.

nhār t-ṭlāṭa l-fāyṭa, tṛawfa l-fənnān ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri lli kān mən l-fənnāna l-kbār dyāl tarab əl-ʔāla. ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri lli tṛād f-ṣām wāḥd w-rəbṣīn, kān tṛalmīd dyāl əš-šīḥ Sīdi Mḥamməd ž-Žṣāydi w-ḥrrīž Dār Mūlāy Ršīd d-əl-Mūsīqa l-ʔandalusīya f-ər-Rbāṭ. w-kān f-fərqaṭ l-ḥəmsa w-ḥəmsīn w-f-əž-žūq l-malaki w-f-əž-žūq d-l-idāsa w-t-ṭalfaza l-maḡribīya. w-kān, l-lāh yrəḥmu, ʔəṣṭād f-əl-maṣḥad l-mūsīqi f-əl-Qṣar lə-Kbīr w-šḥāl ḥdām mṣa l-marḥūm ʔAḥməd l-Wkīli.

“La musique andalouse a perdu ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri ”.

Le musicien ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri qui était un des plus grands artistes de musique andalouse est mort mardi dernier. ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri, né en 1941, a été élève de Sīdi Mḥamməd ž-Žṣāydi, et a complété ses études à l’Ecole de Musique Andalous “ Dār Mūlāy Ršīd ” à Rabat. Il était membre de l’Orchestre des 55, de l’Orchestre Royale et de l’Orchestre de la Radio et de la Télévision Marocaines. Il était professeur dans l’Académie Musicale du Grand Château et il a collaboré longtemps avec le feu ʔAḥməd l-Wkīli ”.

2.6. d-Dār l-Bīda : l-məṣriq d-əl-mənhūṭāt w-t-ṭāblūyāt.

kān gādi ykūn ma bīn səṭṭa w-ṣəšrīn ʔabrīl w-ṭlāṭa māy l-məṣriq l-fənni d-əl-mənhūṭāt w-t-ṭāblūyāt wəlla l-lūḥāt t-ṭəškīlīya. l-məṣriq lli mnəḍḍmīnəḥ l-ʔiḥwān Ḥamīd w-Luṭfi gādi ykūn ma bīn ṭlāṭa w-ṣəšra māy f-əl-maqarr dyāl əl-məndūbīya d-əṭ-ṭaqāfa f-d-Dār l-Bīda (šāriṣ n-Nāḍūr ḥda ḥadīqaṭ Lārmīṭāž). hād əl-məṣriq gādi ykūn fīḥ šī rəbṣa w-ṭlāṭīn Ṣamal fənni w-š-šīṣār dyālu : l-Ṣalāqa dyāl ət-ṭəškīl b-əl-mūsīq ; məžmūsaṭ Nās əl-Ġīwān w-gādi ysīni l-fənnān ʕEmr s-Səyyəd l-kṭāb dyālu : “ Klām əl-Ġīwān ” lli gādi yqrāḥ n-nāqīd Ḥamīd ʔEbṭāṭu w-ṣ-ṣaḥafī l-ʔadīb Drīs l-Ḥūrī.

“Casablanca : exposition de sculptures et de tableaux ”.

L’exposition des sculptures et des tableaux, initialement prévue du 26 avril au 3 mai et organisée par les frères Ḥamīd e Luṭfi a été reportée à la période du 3 au 10 mai dans la Salle de la délégation de la Culture à Casablanca (rue Nador, à côté du Parc l’Ermitage). Cette exposition dont le titre est “ Le Rapport entre la Peinture et la Musique : la Troupe Nās əl-Ġīwān ” sera composée de 34 oeuvres. L’artiste ʕEmr

əs-Səyyəd présentera son livre “ Les paroles des Ġīwān ” dont quelques pages seront lues par Ĥamīd ʔEbṭāju, critique, et Drīs l-Ĥūrī, journaliste littéraire ”.
(*Hbār blādna*, le vendredi 2 mai 2003, page 5).

2.7. *ħkāyāt w-š-šəħħa.*

lli ʕəndu šəħħtu ʕəndu kull ħīr.

bāš ʔəqdi ʕla l-qəšra: lə-stiʕmāl l-ħāriži.

l-ġasūl:

– *nġəllīw qzību l-bīr w-myaṭ ġrām mən n-nabāt mżəffəf f-līṭru d-əl-ma tġəllīh nəšš sāʕa.*

– *wraq “ bəllūt n-nšāra ” f-līṭru d-əl-ma mġəlli.*

– *nħuṭtu f-əl-ma l-mġəlli l-qšūr dyāl l-bəllūt w-š-šəfšəf lə-kħəl w-līṭru d-əl-ma.*

– *ʕšīr əl-ħurriġa ʔ-ṭāyba w-žūž mʕāləq kbār mən zīt əl-ħirwaʕ.*

məħlūl l-ħəll dədd əl-qəšra:

ʔa-nəstʕəmlu mən žūž ħəṭta ʔlāʔa d-əl-mʕāləq mən ħəll ʔ-ṭəffāħ w-nəšš līṭru d-əl-ma, ʔa-nħāltu l-ħəll b-əl-ma w-nfəzzgu bīh š-šʕər.

“ Contes et Santé ”.

Santé passe richesse.

Pour éliminer les pellicules. Usage extérieur.

Le ghassoul :

Laissez bouillir des algues et 100 grammes de plantes sèches dans un litre d’eau, laissez bouillir une demi-heure et, ensuite, filtrez-le.

Feuilles de marronniers dans un litre d’eau bouillie ;

Mettez dans l’eau bouillie l’écorce des glands et des peupliers noirs et un litre d’eau ;

Jus d’ortie et deux cuillérées d’huile de ricin.

La solution du vinaigre contre les pellicules.

Utilisez deux ou trois cuillérées de vinaigre aux pommes et un demi-litre d’eau, mêlez le vinaigre et l’eau, puis, en mouillez vos cheveux.

(*Hbār blādna*, le vendredi 2 mai 2003, page 6).

TRANSCRIPCIÓN AL ÁRABE MARROQUÍ DE MENSAJES DE TELÉFONO MÓVIL¹

MONTSERRAT BENÍTEZ

1.0. Recientemente han ido surgiendo nuevos medios de comunicación como el teléfono móvil o Internet que, a través de los mensajes de texto o SMS (*short message service*) y el chat o el e-mail, se han convertido ya en canales de comunicación de tanta aceptación que han acabado por desbancar a la tradicional carta o al telegrama, entre otros. El éxito de tales medios de comunicación es, sin duda, la velocidad con la que podemos comunicarnos. Marruecos no está a salvo de ello², y los mensajes de texto son uno de los medios más frecuentes de comunicación, principalmente entre los jóvenes.

En este artículo se trata con detenimiento el fenómeno de los mensajes de móvil, su temática, la forma en que se escriben, el tipo de población asidua a esta forma de comunicación y una serie de mensajes cortos inéditos que apoyan y ejemplifican todas estas cuestiones.

1.1. El tamaño de esos textos es reducido por dos razones: en primer lugar, los mensajes de teléfono móvil tienen, hoy por hoy, una limitación de caracteres, por lo que el hablante (en este caso el que escribe, pues no hay que olvidar que estos actos de comunicación se realizan por escrito, aunque simulen una conversación real, dispone de un espacio reducido para comunicar con el oyente (en este caso el que lee); cuando se trata del chat, no existe limitación de espacio pero sí de tiempo. Es decir, los textos deben ser reducidos porque se trata de una conversación en tiempo real, y si el hablante se expresara de la manera en que suele hacerlo por escrito, es decir de manera más reflexionada y que toma más tiempo que el acto oral, el oyente tendría que esperar largo tiempo antes de recibir el mensaje lo que encarecería los costes de la conversación virtual. En resumidas cuentas, el debate no debe ser muy largo y ninguno de los participantes en el acto comunicativo debe emplear más de lo necesario para un mensaje conciso.

¹ Este trabajo fue presentado, de forma resumida, durante una jornada de estudios bajo el tema: "La arabización y la Universidad marroquí" que tuvo lugar el 25 de marzo de 2004 durante la "Semana de la Ciencia" en la Facultad de Letras y Ciencias Humanas de la Universidad Sais de Fez. En esta ocasión, se presenta el trabajo completo en su versión española.

² Acerca de esto véase: Caubet, "Sms dans l'arabe marocain", pp. 246-270.

Los temas más frecuentes son de carácter íntimo, tratan de sentimientos, citas, felicitaciones en ocasiones festivas, etc. Tal intimidad da lugar a un lenguaje coloquial, desenfadado, en ocasiones incluso vulgar, que no es el mismo que se utiliza en público.

Además de la limitación de espacio o de tiempo, existe otra característica en estos textos: se trata de la frecuente inclusión de préstamos de lenguas extranjeras, principalmente del francés pero también del español o del inglés³.

1.2. Los textos que aquí presento se recopilaban a lo largo del año 2003, aprovechando mi estancia en Marruecos en calidad de lectora de español en la Universidad de Agadir, y abusando de la confianza en mi depositada y de la amistad que me unía a los informantes que participan en este trabajo⁴. En todos los casos se trata de mensajes que ellos han ido recibiendo o enviando y que, posteriormente, han tenido la amabilidad de darme para que yo pudiera utilizarlos aquí.

Con respecto a los informantes, cabe destacar aquí que todos ellos están, lógicamente, alfabetizados y tienen un nivel medio de formación de Bachillerato; en algún caso poseen titulación universitaria, por lo que todos ellos conocen cuando menos, rudimentos de árabe clásico y francés como lengua extranjera. Sus orígenes son diversos: entre ellos se encuentran tanto arabófonos como berberófonos, pero no se trata aquí de hacer estudio lingüístico de sus hablas, sino simplemente de observar cómo se expresan al utilizar este medio de comunicación tan reciente.

Los rasgos comunes que podemos encontrar en los informantes son el grado de alfabetización, del que ya se ha hablado, la pertenencia a una misma generación (todos ellos entre veinte y treinta años), así como la voluntad de expresarse en árabe incluso si los medios técnicos⁵ no lo permiten.

Los objetivos que se pretende alcanzar en este artículo son varios. En primer lugar, analizar las razones por las que se prefiere el árabe en lugar de otra lengua europea. En segundo lugar, estudiar los motivos por los que este fenómeno (el uso del árabe) se produzca casi en exclusividad entre jóvenes pues curiosamente no se han encontrado textos de este tipo en miembros de otras generaciones, que al parecer prefieren usar otras lenguas. Por último, como ya se ha mencionado, dejar constancia de este hecho antes de su desaparición⁶.

2.0. A continuación reproduzco algunos ejemplos de este fenómeno tan particular; en primer lugar el mensaje se transcribe por escrito tal como se recibiría en la pantalla del

³ Sobre cambio de código y préstamos: Boumans/ Caubet, "Modelling intrasentential code-switching...", pp. 113-180.

⁴ Agradezco particularmente aquí la colaboración de mis informantes y amigos, los cuales estaban todos al corriente de la realización de este artículo.

⁵ Me refiero a los teclados de móviles y ordenadores, en su mayoría en caracteres latinos.

⁶ Este temor no es infundado puesto que una de las compañías de telefonía móvil existente en Marruecos, más concretamente *Meditel*, ha sacado al mercado recientemente aparatos móviles con teclados de doble opción, caracteres latinos y árabes, cosa que existía ya en los teclados de ordenador.

ordenador o del teléfono, luego se transcribe en un sistema científico⁷ y finalmente se da una traducción del mensaje.

2.1. Mensaje 1⁸.

Salut ca va? Sana saida okantmna tkon bikhir widkhel 3lik had l3am bmatmniti nchalah, smeh lia kent bit ntasl bikwalakin tsalat lia lacart yalah 3ndi bach nsift lik msg, sana saida hta ntasl bik, bey thla frask.

Transcripción: salut, ça va?⁹ sāna sṣīda w-kā-n'tm'nna tkūn¹⁰ bī-xīr w-yīdxəl ṣlīk hād l-ṣām b-ma tm'nnīti nšāllāh, sməḥ līyya kənt bīt ntāṣ'l bīk wālākīn tsālāt līyya la carte¹¹ yāllāh ṣāndi bāš nšīfəṭ līk m[es]s[a]g[e], sāna sṣīda h'tta ntāṣ'l bīk bye¹² tḥ'lla f-rāṣ'k.

Traducción: Hola, ¿qué tal? Feliz cumpleaños, espero que estés bien y que entre (este año) para ti con lo que deseas, si Dios quiere, lo siento quería llamarte pero se me acabó la tarjeta sólo tengo con que enviarte un mensaje, feliz cumpleaños, hasta que te llame, adiós, cuídate.

2.2. Mensaje 2¹³.

Fin osalti?

Transcripción: fīn wṣālti?

Traducción: ¿a dónde has llegado? (¿dónde estás?)

2.3. Mensaje 3.

Hi zin diali. Bghit n3ayt lik walakin tele dialk kan makhadamch.

Transcripción: hi¹⁴ z-zīn dyāli, bġīt nṣāyy'ṭ līk wālākīn tele¹⁵ dyāl'k kām mā-xāddām-ṣ.

⁷ He optado por el sistema de transcripción habitual en esta revista, respetando las particularidades dialectales que se reflejan a través de los mensajes recogidos en el transcurso de mi investigación, como es el caso de la diptongación o su ausencia y del vocalismo, o de *bġīt* y su variante *bīt*. Acerca de los fonemas del árabe marroquí cf. Caubet, *L'arabe marocain* y Harrell, *Reference Grammar*.

⁸ Los mensajes 1 y 4 pertenecen al mismo informante, se trata de una mujer, de 24 años, alfabetizada y de origen bereber, más concretamente de la región del Sous. Los rasgos de su dialecto son de tipo hilalí.

⁹ Del francés.

¹⁰ La /o/ refleja tanto /u/ como /o/ en los casos en los que es alófono de /u/. Probablemente transcriba "tkon", en lugar de "tkun" para respetar la pronunciación del árabe y evitar la pronunciación francesa de /u/.

¹¹ Del francés, hace referencia a las tarjetas de prepago que utilizan las compañías de telefonía móvil.

¹² Del inglés *good bye* o simplemente *bye*: "adiós".

¹³ Los mensajes 2, 3, 5, 8, 9 y 10 pertenecen al mismo informante que es varón, treinta años y alfabetizado. Proviene de la región de Azilal y es de origen bereber, pero está arabizado.

Traducción: hola guapa. Quise llamarte pero tu teléfono no funcionaba.

2.4. Mensaje 4.

Salut mimo ca va?kidazt l3otla? kantmna tkon bikhir, frask wash tohchtek bzaf walakin...

Transcripción: salut mimo¹⁶, ça va? kī-dāzʔt l-ʕōṭla? kā-nʔtmʔnna tkūn bī-xīr, f-ṛāṣʔk¹⁷ w-āṣ twōḥḥʔštək bʔzzāf wālākīn...

Traducción: hola Mimo, ¿qué tal? ¿cómo pasaste las vacaciones? Espero que bien, que lo sepas, te echo mucho de menos, pero...

2.5. Mensaje 5.

Fayn kayna? Ba9ya fil 7ammam? Saliti ola laa?

Transcripción:

*fāyn kāyna? bāqya fi-l-ḥāmmām?*¹⁸ *sālīti wūlla la?*

Traducción: ¿Dónde estás? ¿(Estás) todavía en el baño turco? ¿Terminaste o no?

2.6. Mensaje 6¹⁹.

Ramadan mubarak sa3id

Transcripción: *ṛāmāḍān mūbārāk sʕīd*

Traducción: feliz ramadán sagrado

2.7. Mensaje 7.

*Fayncom.com*²⁰

Transcripción: *fāyn-kūm.com*

Traducción: ¿dónde estáis?.com

¹⁴ Del inglés *hi*.

¹⁵ Probablemente haya abreviado del español porque en francés lo hubiera hecho con la palabra “phone” y me consta que el informante conoce y usa la lengua española con frecuencia.

¹⁶ Abreviatura cariñosa de algún nombre masculino.

¹⁷ La expresión *f-ṛāṣʔk* seguido del interrogativo podría equivaler a nuestro “¿Sabes que....?” o “¿qué lo sepas....!”.

¹⁸ La /i/ que no tiene el árabe dialectal puede ser influencia del árabe clásico. Esta vocal aparece en todos los mensajes de este informante (al que mencionamos en la nota 13).

¹⁹ Los mensajes 6 y 7 corresponden al mismo informante, en este caso se trata de un varón de 20 años, alfabetizado y de origen bereber, de la región del Sous que, como en el caso anterior también está arabizado.

²⁰ *Fayncom.com*: Este mensaje es en realidad un juego de palabras. La segunda parte del mensaje reproduce la última parte de una dirección web, sirva de ejemplo *www.yahoo.com*, juega con el pronombre de segunda persona del plural *-kum*.

2.8. Mensaje 8.

Nta fi dar? Ana jay daba

Transcripción: *nta fī-ḍ-ḍār? āna žāy dāba.*

Traducción: ¿estás en casa?, voy ahora.

2.9. Mensaje 9.

Wakha 3la tasiltak²¹, fayn had laghbour?

Transcripción: *wāxxa 3la tāṣiltāk, fāyn hād lā-ḡbūr?*

Traducción: verán los tuyos ¿Dónde [estuviste en] esta ausencia?

2.10. Mensaje 10.

Hi kbida. Faynak? twahashtak bzaaaaf al jaib diali

Transcripción: *hi²² kbīyyda²³, fāynāk? twāḥḥāštāk b'zzāāāf a-l-xāyb dyāli.*

Traducción: hola cariñito, ¿dónde estás? Te echo mucho de menos “mi fealdad”.

2.11. Mensaje 11²⁴.

Naasti owla baqui.

Transcripción: *nāsti wūlla bāqi*

Traducción: te has dormido o todavía (no).

2.12. Mensaje 12²⁵.

La ba9i 7it tana9ra wa7d l'ktab ou khasni n'kamlou had lila, choukran ou ahlam sa3ida.

Transcripción: *la, bāqi ḥīt tā-nāqra wāḥd l'-ktāb w-xāṣṣni nkāmmilū(h) hād l-līla, šūkrān w āḥlām sṣīda.*

Traducción: todavía no, porque [tengo] que leer un libro y necesito terminarlo esta noche. Gracias y felices sueños.

²¹ Esta expresión *wakha 3la tasiltak* se utiliza en tono de amenaza pero en contexto cariñoso y hace referencia a la familia. Sobre *tāṣiltāk* véase Colin: *Dictionnaire*, vol. 4, pág. 18.

²² Del inglés.

²³ Diminutivo de *kebda* “hígado”. En la cultura árabe el hígado es el órgano en el que reside el amor por lo tanto correspondería a “corazoncito”, “cariñito”, etc.

²⁴ Los mensajes 11 y 13 corresponden a una mujer de 25 años, alfabetizada, nacida en la ciudad de Agadir y de origen árabe.

²⁵ Los mensajes 12 y 14 son respectivamente la respuesta a los mensajes 11 y 13, el origen de este informante es desconocido.

2.13. Mensaje 13.

Wach ratji owla mazal

Transcripción: *w-āš ga tʒi wūlla mā-zāl.*

Traducción: vas a venir o todavía no

2.14. Mensaje 14.

Hani ranji m'n hna 15 min matkhrjouch t'sanawni rah maradich nt3atl.

Transcripción: *hāni ga nʒi m'n hna 15 min. mā-txərʒū-š tsānnāwni rāh mā-ḡādī-š nʔtʃāttʔl.*

Traducción: Heme aquí, iré de ahora a quince minutos no salgáis, esperadme no voy a tardar.

3.0. Con los ejemplos anteriores sólo se pretende observar ese sistema de transcripción “popular”, ver de qué manera es utilizado, y descubrir las convenciones gráficas que lo hacen funcionar y las razones por las que se emplea.

3.1. En principio, los grafemas vocálicos se transcriben de la forma siguiente:

a: abierta y central.

e: vocal breve.

i: cerrada y anterior.

u: cerrada y posterior.

ou: larga cerrada y posterior.

3.2. **Semiconsonantes:** *o* y *w*; *i* e *y*, que se usan de manera indistinta como vemos en los ejemplos *wach* en el mensaje 2.13 o *osalti* del mensaje 2.2 y *faynak* o *jaib* ambas en el mensaje 2.10.

La forma de escribir los diptongos también es diversa: *-ai*, *-ay* como en *jaib* (2.10)²⁶, *jay* (2.8); *-ia*; *-ya* como ocurre en *diali* (2.3) y *ba9ya* (2.5.); *-wa* como ocurre en *twahashtak* (2.10). Probablemente también exista el diptongo *-oa*, que por el momento no se ha encontrado en ningún ejemplo. También encontramos casos de monoptongación *tohchtek* en el mensaje 2.4 o *zin* en el mensaje 2.3, dependiendo de si el dialecto del emisor reduce o no los diptongos.

3.3. Grafemas consonánticos.

b: representa la oclusiva bilabial sonora [b] por ejemplo *baqui* (2.11), *kbida*, (2.10) *mubarak* (2.6.), entre otros.

²⁶ Véase también la nota 18, relativa al grafema *j*.

- c*: representa la oclusiva postpalatal sorda [k]²⁷.
- ch*: representa la chicheante sorda [š]. Ejemplos: *maradich* (2.14) *tohchtek* (2.4).
- d*: representa la oclusiva dental sonora [d] *widkhel* (2.1) *3ndi* (2.1) *diali* (2.3) entre otros ejemplos, y la oclusiva dental sonora faringalizada [d̠], ejemplos: *ramadan* (2.6).
- f*: representa la fricativa labiodental sorda [f], ejemplos: *faynak* (2.10), *bzaf* (2.4).
- gh*: representa la fricativa velar sonora [g̠], ejemplos: *laghbour* (2.9), *bghit* (2.3).
- h*: representa la fricativa glotal [h], por ejemplo *had* (2.12) y la fricativa faringal sorda [h̠] *tohchtek* (2.4).
- j*: representa la chicheante sonora [ž] *ranji* o *matkhrjouch* (2.14) y la fricativa velar sorda [x]²⁸.
- k*: representa la oclusiva postpalatal sorda [k], ejemplos: *kayna* (2.5.), *mubarak* (2.6) entre otros.
- kh*: representa la fricativa velar sorda [x] ejemplos: *widkhel* (2.1), *matkhrjouch* (2.14), etc.
- l*: representa la lateral [l] como en los casos *mazal* (2.14) *kamlou* (2.12) entre otros y la lateral faringalizada [l̠] en *yalah* (2.1).
- m*: representa la nasal bilabial [m], ejemplos: *mubarak* (2.6), *matkhrjouch* (2.14), *n'kamlou* (2.12).
- n*: representa la nasal dental [n]: *3ndi* (2.1.), *walakin* (2.4), *ramadan* (2.6) *t'sanawni* (2.14).
- r*: representa la vibrante [r] como se ve en los ejemplos *laghbour* (2.9), *matkhrjouch* (2.14), entre otros.
- s*: representa la sibilante sorda [s] como en *sana* (2.1), *t'sanawni* (2.14) y la sibilante sorda faringalizada [s̠] como ocurre en *ntasl* o *tsalat* (ambas en 2.1).
- sh*: representa la chicheante sorda [š]: *wash* (2.4) o *twahashtak* (2.10), quizá por influencia del inglés.
- t*: representa la oclusiva dental sorda [t]: *7it* o *matkhrjouch* (2.14) y la oclusiva dental sorda faringalizada [t̠]²⁹ como en la palabra *tohchtek* (2.4).
- w*: representa la semiconsonante bilabial³⁰, como se ve más arriba.
- y*: representa la semiconsonante prepalatal³¹.

²⁷ Sólo aparece en el mensaje 2.7, en el juego de palabras *fayncom.com* que ya había señalado anteriormente por lo que pienso que se trata de una excepción.

²⁸ Caso particular ya que el uso del grafema *j* como fricativa velar sorda, que aparece en el mensaje 2.10, puede deberse a que el informante conoce la lengua española y su ortografía, por lo que habría que considerarlo como una excepción.

²⁹ Podría también representar a la fricativa interdental sorda, pero no se ha encontrado ningún ejemplo.

³⁰ Este grafema alterna con el grafema *o* que se utiliza en el mensaje 2.6 exactamente en el mismo contexto que la semiconsonante *w*.

z: representa la sibilante sonora [z]; es el caso de *mazal* (2.14).

3: representa la oclusiva faringal sonora [ʕ] como se ve en los siguientes ejemplos: *3ndi* (2.1.), *nt3atl* (2.14). A veces también se usa la duplicación de la vocal como se constata en *naasti* (2.11)

7: representa la fricativa faringal sorda [ħ], valgan de ejemplo: *7ammam* (2.5) *7it* (2.14).

9: representa la oclusiva velar sorda [q], como ocurre en *ba9ya* (2.5), por ejemplo.

3.4. El sistema de transcripción utilizado en los mensajes telefónicos aquí recogidos es eminentemente fonético porque se distinguen los distintos alófonos, especialmente en el vocalismo breve, tal como vemos en palabras como *7ammam*, *twahashtak*, *osalti*, *com*, etc. Ésta puede ser la razón por la que no haya encontrado el grafema *g*, que representaría la oclusiva velar sonora [g] y que nuestros informantes no realizan.

No hay rasgos específicos que señalen la cantidad vocálica, salvo en el caso de *-ou* que suele reflejar [u:]³¹; por ejemplo *matkhrjouch* en el mensaje 2.14 Sin embargo, hay un caso particular: la duplicación vocálica como *laa* en el mensaje 2.5 o la palabra *bzaaaaf* en el mensaje 2.10. En estos casos todo parece indicar que además de reflejar una vocal larga [a:] también se pretende destacar una entonación especialmente afectiva o de impaciencia.

Por otro lado, y debido tanto al desconocimiento de un sistema de transcripción más científico como a las condiciones técnicas de transcripción (no hay que olvidar que el teclado de un teléfono móvil se limita a caracteres del alfabeto latino), es imposible encontrar los grafemas correspondientes a fonemas faringales (oclusiva faringal sonora /ʕ/, fricativa faringal sorda /ħ/), algunos velares (fricativa velar sonora /ǧ/) y los faringalizados (oclusiva dental sorda faringalizada /tʰ/, oclusiva dental sonora faringalizada /dʰ/, sibilante sorda faringalizada /sʰ/, etc.).

De hecho, no se encuentran diferencias entre los grafemas empleados para los fonemas faringalizados y para los no faringalizados, *s*, *t* y *d* se usan en ambos casos, siendo el contexto el que permite al lector descartar entre ambos por ejemplo, *saliti- sa3id* [sʰ/s], *ramadan/daba* [dʰ/d] o *twahashtak* [tʰ/t].

Es digno de resaltar el curioso uso de números (3, 9 y 7) para sustituir algunos de los grafemas inexistentes en lenguas latinas como /ʕ/ (oclusiva faringal sonora), /q/ (oclusiva velar sorda) y /ħ/ (fricativa faringal sorda), respectivamente.

En el caso de 3 y 9 puede que la creación de ambos símbolos haya sido provocada por similitud del número con el grafema árabe para *ʕayn* y *qāf*. En el primer caso el grafema corresponde a la letra árabe invertida hacia la derecha y en el segundo corresponde a la letra árabe en posición vertical. La solución tomada en el caso del grafema /q/ es especialmente llamativa puesto que podría haberse optado por las formas tradicionales *k* o *q*, que suelen utilizarse de manera indistinta en transcripciones de tipo administrativo y

³¹ En ocasiones, el grafema *i* se usa en lugar de la semiconsonante *y*, tal como puede verse en los mensajes 2.2. y 2.10.

³² Sólo se ha encontrado un caso en el que *-ou* no refleja cantidad vocálica, se trata de *choukran* en el mensaje 12 y que puede corresponder a la entonación.

normalmente acompañadas por su correspondiente grafía en árabe³³. En mi opinión, el uso del número 9 intenta evitar las confusiones que la alternancia de los grafemas [k] o [q] podría provocar.

En cuanto al grafema 7, su origen puede encontrarse en el hecho de que la forma de la letra árabe *hāʾ* es algo similar a la del número siete (7). Puede observarse que alterna con el grafema *h* como en *twahashtak*, *hta* o *7ammam*. Esto puede ser debido a que el uso de este grafema no esté todavía lo suficientemente fijado: esto señala cierta falta de coherencia en el sistema de transcripción utilizado.

Otro rasgo de este sistema es el uso de dígrafos como en el caso del fonema /x/ sustituido por *kh* y /ğ/ sustituido por *gh*; ambos se encuentran en sistemas tradicionales de transcripción en textos de época colonial de origen francés. Valgan de ejemplo los paneles indicadores de carretera, seguramente sea esta la razón por la que se utilizan los dígrafos en este sistema.

4. Este sistema de transcripción ha sido difundido principalmente a través del uso, tanto en los teléfonos móviles y en el chat³⁴, como por medio de la televisión, concretamente las cadenas árabes por satélite que se dedican a la emisión de videos de música árabe a la moda, y tienen gran aceptación entre los jóvenes, no sólo marroquíes, sino de todos los países arabófonos, por lo que se han convertido en un punto más de encuentro, de intercambio y de relaciones.

Las razones por las que es sólo este segmento de la población el que emplea el método de transcripción del que hablo, son principalmente dos. En primer lugar, porque la comunicación se produce a través de nuevas tecnologías. Es cierto que tanto el Internet como el teléfono móvil no son usados exclusivamente por jóvenes, sin embargo son ellos quienes dominan estas prácticas. En segundo lugar, el hecho de que estos mensajes se escriban en caracteres latinos y con las innovaciones³⁵ que ya se señalaron, resulta trasgresor, quizá irrespetuoso, y choca con capas adultas de la sociedad, que suelen ser más conservadoras.

En cuanto a las prácticas de habla que aquí se exponen, se trata de la lengua árabe dialectal. La pregunta que se plantea a partir de aquí es: si todos los individuos están alfabetizados, razón por la cual se sabe que pueden utilizar el francés, por qué crear todo un sistema diferente de transcripción del árabe, con todas las dificultades técnicas que ello implica. A esta pregunta todos los informantes han contestado de la siguiente manera: “Prefiero utilizar la lengua árabe porque es más fácil para mí y porque es mi lengua”³⁶ (la expresión “es mi lengua”, ha sido a veces sustituida por “es la lengua de mi país”; “me gusta más” o “es la lengua de mis padres”).

³³ Es el caso de apellidos como Yakoubi o Yaquobi (= Yāʿqūbī).

³⁴ Sobre el uso del chat puede verse: Babassi, “Communauté ‘virtuelle’ franco-arabe”, pp.271-285, Khalaf Sakarna, “The Englo-Arabic”, pp. 1-25.

³⁵ Ver supra 3.4.

³⁶ Mi cargo de lectora de español en la Universidad de Agadir durante los años 2001-2004, me permitió estar en contacto con la población que mayoritariamente utiliza este sistema y poder realizar encuestas acerca de este asunto y del uso de la lengua árabe.

La primera de las respuestas “es más fácil” denota cierta inseguridad del dominio de la lengua francesa, esto se justifica a través de la arabización, puesto que la población encuestada ha sido ya producto de un sistema educativo arabizado, en el que la lengua francesa ya no es una lengua familiar, cotidiana, sino una lengua extranjera, así impartida en el sistema educativo. En relación con la inseguridad de expresarse en otra lengua, debo hablar de la temática de los mensajes. Como se dijo anteriormente, son íntimos, relativos a los sentimientos, las citas, la complicidad de la amistad, etc., para expresarse en estos términos los interlocutores deben estar seguros de que el código empleado es bien conocido por ambos, para evitar interferencias, malentendidos y provocar que el único inconveniente sea la autocensura del pudor.

La segunda respuesta, “es mi lengua” y sus variantes, coincide con las afirmaciones de los estudios de sociolingüística que demuestran una mayor valoración de la lengua árabe en los últimos años³⁷.

Así pues, estas razones y el hecho de crear todo un sistema de transcripción, con las dificultades que esto implica, hace pensar seriamente que tanto emisor como receptor tienen el deseo de comunicarse en una lengua propia, dominada y querida, como es el caso de la lengua árabe³⁸, considerada como un todo del que el dialectal no sería más que una variante cotidiana de esa lengua.

BIBLIOGRAFÍA

- ABASSI, O. (2004); “Peut-on parler d’une communauté ‘virtuelle’ bilingue franco-arabe ‘algeroise’ sur l’internet relay chat?”. En: *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L’Harmattan: Paris, pp. 271-285.
- BOUMANS L. et D. CAUBET (2000); “Modelling intrasentential codeswitching: a comparative study of Algerian/French in Algeria and Moroccan/Deutsch in the Netherlands”. En: Owens, J. (ed.); *Arabic as a Minority Language*. Mouton, de Gruyter: Berlin-New York, pp. 113-180.
- CAUBET, D. (1993); *L’arabe marocain*. 2 tomos, Peeters: Paris/Louvain.
- CAUBET, D. (2004); “L’intrusion des téléphones portables et des ‘sms’ dans l’arabe marocain en 2002-2003”. En: *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L’Harmattan: Paris, pp. 246-270.
- CAUBET, D., BILLIEZ J., BULOT, Th., LEGLISE I., MILLER C. (eds.), (2004); *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L’Harmattan: Paris.

³⁷ Gravel, *Multilingualism in Morocco*, El-Gherbi, *Amenagement linguistique*. En el primero de los estudios, cronológicamente hablando, la población encuestada prefiere utilizar otras lenguas, francés, español o inglés (aunque sobre todo la primera de ellas) en su vida cotidiana, cuando escucha música o va al cine. En cuanto al estudio de El-Gherbi, se observa ya la valoración de la que se habla más arriba: los informantes prefieren comunicarse en árabe y usar esa lengua en su vida cotidiana. Estos estudios, y principalmente el último, tienen como población encuestada las mismas generaciones que en este trabajo.

³⁸ Esta se concibe como un todo, según mis propias encuestas a las que ya hice referencia.

- COLIN, G.S.(1993); *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal marocain*. Sous la direction de Z. Iraqui-Sinaceur. 8 vols. Al Manahil, Rabat, en collaboration avec le C.N.R.S., Paris.
- EL-GHERBI, M. (1993); *Amenagement linguistique et enseignement du Français au Maroc*. La voix de Meknés: Meknés.
- GRAVEL, L.(1979); *A Sociolinguistic Investigation of Multilingualism in Morocco*. Thèse de Doctorat non publiée. Columbia University Teacher's College.
- HARRELL, R. (1962); *A short reference Grammar of Moroccan arabic*. Georgetown University Press: Washington, DC.
- KHALAF SAKARNA, A.(2004); "The Englo-Arabic language of Young Urban Jordanians: The influence of th Internet, Mobile Phones and TV Satellites". Ponencia en " *Evolutions des parlers urbains arabes, l'impact des mouvements migratoires et des changements sociaux* ", (inérito), Aix en Provence 20-23 octobre-2004. Aix-en-Provence, pp. 1-25.

ZWEI TEXTE IM ALTSTADT-DIALEKT (T³) VON TAZA (MAROKKO)

PETER BEHNSTEDT

Eigentlich sollten die hier vorgestellten Texte innerhalb eines Textbandes zum Marokkanisch-Arabischen erscheinen, der als Beiband für einen Sprachatlas von Marokko geplant geplant war. Das Projekt kam jedoch aufgrund widriger Umstände zum Erliegen, so dass ich das von mir bisher in Marokko gesammelte Textmaterial nur „häppchenweise“ publizieren kann und will, und ich zunächst einmal mit einem dialektologischen „Leckerbissen“ im doppelten Wortsinn beginnen möchte.

Zu den Dialekten von Taza habe ich mich schon in Behnstedt-Benabbou 2002¹ geäußert. Es handelt sich bei dem hier mit Texten vorgestellten Dialekt (T³) um einen aussterbenden Dialekt, der nur noch von einer Minderheit in Taza gesprochen wird. Es ist nicht auszuschließen, dass es sich dabei um den Dialekt von Zuwanderern aus einer anderen Gegend handelt, am wahrscheinlichsten ist Fes. Dass der Dialekt, um den es hier geht, existiert, war „eingeweihten“ Marokkanisten schon lange bekannt, nur hat ihn keiner beschrieben, und es liegen, meines Wissens, auch keine Textaufnahmen dazu vor. Die vorgelegten Aufnahmen habe ich im Mai 2000 in Taza mit einem ca. 50-jährigen Papierwaren- und Buchhändler in seinem Kiosk aufgenommen, Herrn ʿAbd el-Wahhāb. Des öfteren war bei den Aufnahmen und Befragungen sein etwas jüngerer Bruder anwesend, der ähnlich sprach. Die Töchter des Informanten, die ab und zu in den Kiosk kamen, sprachen völlig anders als der Vater. Die Transkription wurde vor Ort mit einem Einheimischen aus Taza durchgegangen. Sie ist einerseits morphophonemisch, wenn ich z.B. Geminaten, die vor Konsonant reduziert werden, schreibe, andererseits allophonisch, indem ich die Allophone von /ə/ wiedergebe, nämlich [a] und [i], bisweilen, wo [o] für /u/ steht auch dieses, sowie die Aussprache des /ū/, die manchmal nach [ö:] oder [ü:] klingt. Was nun das Zäpfchen-r des Dialekts betrifft, so höre ich keinen Unterschied zwischen diesem und einem /ġ/ (Ġayn). In anderen nordmarokkanischen Dialekten, etwa Tetouan, besteht aber ein leichter Unterscheid zwischen den beiden Lauten. Das /t/ ist aspiriert, jedoch nur selten affriziert. Die Reflexe von *q sind ein sehr energisch artikulierter Kehlkopfverschluss /ʔ/, /ʔh/, /q/ oder /qh/. Der Sprecher drückt sich des öfteren etwas gewählter aus und verwendet hocharabische Formen, die, da leicht als solche

¹ Behnstedt, P., Benabbou, M.: „Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Taza (Nordmarokko)“. In: *„Sprich doch mit deinem Knechten aramäisch, wir verstehen es!“*. 60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag. Herausgegeben von Werner Arnold und Hartmut Bobzin. Harrassowitz Verlag. Wiesbaden 2002, pp. 53-72.

erkenntlich, nicht weiter kommentiert werden. Was er von sich gibt, ist allerdings keine Literaturprosa. Die Übersetzung wurde nach Möglichkeit etwas geglättet.

1. Festessen.

1. 'addna žūž a'yād mūhimmin, 'andna, yā sidi, l-'id, l-'id əl-'adha fās² kā-ndəbhū l-kbiyyāš. 2. kā-t'agf, ən-nās kā-ydəbhū fəl-'yād, fəl-'id. 3. w kā-yšuggbu³ l-gāfō, w yšuggbu bəzzāf əl-ḥwāyāž. 3. əl-mākla? 'al-'id mā kā-ydiğūš əl-mākla, kā-yšuggbu l-gāfō bəzzāf, gāfō, ātāy, w əl-'āšēg, w kā-ydəbhū l-kəbš, i! 4. w kēyn, kənu n-nās bhāl dāba t-twāza l-kəbš kā-yšuggbu mənnu l-mgōziya, kēyn šī, dāba mā kā-yšuggbūhās lə-mgōziya. 5. šniya l-mgōziya, lli mā kā-y'agfhās? 6. kāyən⁴ lli kā-yšuggbu l-əhmīs, mən əl-'id. 7. l-əhmīs, ā sidi, lham, kā-y'halliwəh w kā-ydiğū hib⁵ əl-'aṭṭāgiya: kāmūn, əl-'aglābiya l-əbzāg. ki smīytu?, əl-, əl-, əl-qsbōg, ḥabb kā-ydu''hō w ydiğū m'āh l-əbzāg. 8. w šī ki smīytu? kāmūn, w kā-ydu''hō w kā-yxallfū w kā-yšuggbu l-lham dəl-'id w kā-yšuggbu. 9. w kēyn əl-mgōziya, kā-yšuggbu l-mgōziya, yā sidi 'awd bəl-lhām. 10. lham w waḥd əl-'aṭṭāgiya kā-tətbā' f-Tāza l-fō⁶. 11. kā-ybi'ūha l-'aššāba, ki hādik lli smīytha l-mgōziya. 12. fiha gās əl-hānūt, fiha bəzzāf dəl-ḥwāyāž w fiha waḥd əl-, hādik dabbānt əl-Hēnd', w əl-gūza w əl-wagd, šī šwiya dəl-wagd w šī, bəzzāf šī ḥwāyāž xgēn⁸ əm'āh. 13. w kā-yžibūha, yā sidi, l-'səl, yšuggbūha bəl-'səl, w zbīb kḥal, zbīb kḥal, lā būdda kḥal, mā kēynš mən gēg l-əkhāl, mā kā-džīs mazyāna, xəšša tkūn kḥla. 14. əl-lūn dyālha kā-ya'ṭi kḥal, i! 15. w kēyn, sidi, y'halliwəh mazyān mēz-zīf'. 16. w yimkən txabbā'ha təl šhōr w rəba' šhōr, lā mā 'stihās bəl-mā, mā idē's. 17. idīgha fəl-kōnzəlātō:g⁹, w hādak mā yiṭrālha wālu. 18. w lākin kā-tšuggbub fəz-zit mazyāna, kā-tkūn ḥluwwa ḥluwwa. 19. əl-mākla? əl-mākla kēyna bhāl dāba¹⁰ ta'hliidiya. 20. kēyna haḡgma, haḡgma, yšuggbūha bəl-kwāga' ntā' l-əžžūla, w fā ydiğūha fəl-'id, fəl-'id lə-kbiğ, bəl-kwāga' ntā' əl-ḥawli, r-rəžlīn dyālu, žō:ž. 21. l-'aglābiya kā-ydiğū b-žūž rəžlīn w kā-yšuggbu z-zāga'¹¹, kā-ydu''hō w yfəzzgū mazyān w ydu''hō w lā yfiyybū m'āh w yxallfū m'āh šwiyt əz-zāga' w šwiyt əl-ḥummuš, kā-tkūn mazyāna hiyya. 22. hādi t-ta'hālid dyāl, ntā', məl-'ām əl-'ām kā-təšuggbub hādi. 23. kā-yšuggbūha məl-'ām əl-'ām taqḥgīban, hiyya məl-'id əl-'id. 24. kēyn lli kā-yšuggbūha šī maḡga bhāl ila bgāw yšuggbūha w šāfi mən gēg əl-'id. 25. kēyn, ā sidi, w əl-xgēn kēyn ā sidi, kēyn bəzzāf hāda bhāl bšfēla, kā-yšuggbu bšfēla, l-əbšfēla kā-yšuggbūha bəd-džāž. 26. kēyn lli kā-tšuggbub bəd-džāž, kēyn lli kā-tšuggbub bəl-ḥō:t, bəl-kō:gō:vāl¹², kēyn lli kā-yšuggbūha, kēyn əl-

² Wohl aus *fu'āš*? „wann?“, das zur Konjunktion „wenn“ wurde.

³ *yšuggbu* = „sie machen“ ist von J. Heath (*Jewish and Muslim dialects of Moroccan Arabic*, London 2002) nicht erfasst worden, es ist u.a. typisch für den Dialekt der Tsoul.

⁴ Lentoform zu normalem *kēyn*.

⁵ *hib* „nur“ ist keinem Wörterbuch zum Marokkanisch-Arabischen nachweisbar.

⁶ D.h., „im oberen Stadtteil von Taza“.

⁷ „Fliege aus Indien“ = „spanische Fliege“.

⁸ „Andere“.

⁹ Langes /ō/ nasalisiert, frz. *congélateur*.

¹⁰ „So wie jetzt“.

¹¹ „Weizen“.

¹² Französisch *crevettes*.

hluwwa w kēyn lli māši hluwwa, kēyna l-‘ādiya, mæssusa, māši kēyn l-əhluwwa kă-yşuggbūha bəl-lüz w əd-džāž, w bəd-džāž kă-ikūn hluwwa w mæssusa. 27. kă-yşuggbūha bəš-şögba hādik, š-şögba š-šinwāz w əl-kö:gö:vāt. 28. kēyn lli yşuggbūha bhāl hakda. 29. bəzzāf l-āškāl fiha. 30. kəyn ā sidi l-gāfō, kēyna bhāl hādik ka‘b əgzāl, bhāl mşuwwağ bhāl şhağ. 31. kă-yşuggbūha hib bəl-lüz, şn-āxog? 32. kēyn ā sidi, fakkağni şnū kēyn! fakkağni nta şnū kēyn! 33. āh! əl-bə‘‘ōla! 34. əl-bə‘‘ōla, hūma lēzēpināğ bəl-fgānsāwiya, kă-y‘ayyūlha lēzēpināğ. 35. hndā l-bə‘‘ōla dyālma b-şkəl. 36. kă-tişuggbub, kă-yişgiw hādāk ağbāfi¹³, hiyya l-bə‘‘ōla l-xadğa. 37. kă-y‘haif‘‘ōha mazyān w kă-ybaxxgōha fəl-mā, iyyāk? 38. w kă-yşuggbūha lāşōş¹⁴ dyālma b-wāhədha w ‘ād mni¹⁵ kă-yşuggbūha kă-iftēb tamma kă-twulli ftēb mən tūwzāt¹⁶. 39. w mni kă-yhuftūha kă-ydiğū ‘liha z-zitūn əl-mğa‘‘ad, t‘ağf əz-zitūn əl-mğa‘‘ad? 40. hāməd hādāk lli hāməd əz-zitūn. 41. hib lēzēpināğ mā fiha h‘tta ši hāža. 42. kă-yzidu m‘āha gēğ şwiyt lāşōş, lāşōş kă-yzidu m‘āha lāşōş, wəş fhəmti? 43. lāşōş kă-ydiğūha b-wahda kă-iftēb b-wahda w lēzēpināğ kă-yşəl‘ūha fəl-mā, kă-ibaxxag, bhāl şgul kuskūs. 44. kă-ybaxxgōha bhāl kuskūs, kă-t‘ağf ‘awd kuskūs, hādi, hādi t-ta‘hālid. 45. āh! ki smiyu? ā, kuskūs kă-t‘ağf ‘awd kă-yətbəxxag fəl-mā bəl-fwāğ dyālu, fəl-kuskūsiya, hiyya fiha l-ma‘‘¹⁷. 46. hiyya bəl-mā kă-yətbəxxag fō lāşōş, ‘awd kēyn lli kă-yətbəxxag fō lāşōş. 47. ydiğū fih əz-zib w əl-hummu:ş, w əl-gəğ‘a¹⁸ w əl-lēft, kda! 48. iwa, kuskūs ‘awd nāklū kuskūs, hna kă-ydiğū fih kă-yşuggbu bəl-lhām. 49. kēyn lli kă-yşuggbu bəd-džāž w ydiğū fih ā sidi l-bəşla w əz-zib w əl-hummuş. 50. kēyn lli kă-ydiğ, kēyn lli kă-ydiğ b-wahdu z-zib. 51. w əl-bəşla w kēyn lli kă-ydiğ l-xōdāğ. 52. əl-xōdāğ fiha l-gəğ‘a, əl-gəğ‘a, əl-lēft, bəzzāf əl-ħwāyēž, bāfāta, w kēyn lāşōş w hādāk əl-xōdāğ kă-iftēb b-wahda¹⁹ w kă-yfiybuha w əl-kuskūs kă-yətbəxxag b-wahdu. 53. ta²⁰ kă-ddiğ, kă-ddiğ²¹ tlāta l-xəfrāt wulla ‘ağb‘a. 54. w kă-yşuggbu kă-yəftlu, ‘ağf yəftlu? kă-t‘ağf! 55. kă-yəftlu, ydiğūlu şwiya fō əl-mā, ba‘d əl-xəfrāt ‘awd kă-ydiğ f-tālta məxpra. 56. kă-ydiğūlu zbida bāş kă-yfēb şwiys mazyān, ta kă-yūžəd²², yşuggbu.

2. Hochzeit.

1. əl-‘əğs? əl-əğs ‘andna hnāya, ‘andna l-‘əğs wā‘əğ! wā‘əğ! māši bhāl Ōgobba! Ōgobba sāhəl! 2. kēyn əl-hāl hādi f-‘hādīm əz-zāmān wulla dāba? 3. wāh! kēyn qhādīm əz-zāmān ā sidna dāba ž-žāwāž. 4. kifāş kă-ydżuwwzu b-qhādīm əz-zāmān? 5. wāş əl-xūpūba wulla hib əž-žāwāž, əl-əğs? 6. āh! māl-bīdāya! 7. mən əl-bīdāya sidi, b-hāl hādi f-qhādīm əz-zāmān kān əğ-gāžəl mā kă-ya‘gafş əl-m‘gā,

¹³ = *rbāfi*, pl. zu *rəbta* „Bund“.

¹⁴ Französisch *la sauce*.

¹⁵ Aus **mnin*.

¹⁶ Nach berberischem Muster gebildete Form, „von neuem“.

¹⁷ Mit Kürzung des langen /ā/.

¹⁸ *gər‘a* „Kürbis“ mit /g/.

¹⁹ Für das Pronominalsuffix der 3.sg.f. verwendet er häufiger -a anstelle von -ha. Dies ist Einfluss der anderen Taza-Dialekte.

²⁰ Aus **hatta*.

²¹ = *tdir*.

²² *wžəd*, *yūžəd* „fertig werden, sein“, und nicht „gefunden werden“!

mnī kā-yəxtubha mā kēynš yəxtubha. 8. kā-təmši mmāh, əl-‘ā’ila, hīb ən-nsá, hīb əl-mmāyn²³, w mmāh w xtu w hībābu, māši g-gāžəl kā-yimši, əg-gāžəl b-wahdu. 9. hūma lli kā-yimši w yšufu wəžha dyāla kī dāyəg²⁴, waš²⁵ məzyāna. 10. hūma lli kā-y’hūlu: tə’fēna bəntkom l-wəld dyālha, w kā-yttaf’u ‘la š-šda’h, əš-šda’h. 11. t’əgf šnū əš-šāda’h, ‘gafti šnūwa? huwwa l-flūs! flūs, šhāl? 12. w kā-yhaddu²⁶ l-yūm dyāl əl-‘əgs, fū’āš. 13. w kā-ydiḡu l-‘əgs w kā-ydiḡu lāxog. 14. kā-ydiḡu, g-gāžəl kā-ydiḡ, əl-‘əḡis kā-ydiḡ əl-ḥəfla dyālu w əl-‘əḡūsa kā-ddiḡ əl-ḥəfla dyāla. 15. w fəl-lil kā-yžibu l-‘əḡūsa dyālu, l-m’gā dyālu. 16. i, w šāfi! šāfi! 17. la’! yxəšš yəkt’əb ‘ənd l-ə’dūl, l-ə’dūl yəkt’əb əl-kāḡəd. 18. li’anna əl-kāḡəd dāḡōḡa fəl-‘islām, hāda lā būdda mənnu! 19. w lā wālu lā mā kənš kāḡəd, mā kənš žwāž. 20. əl-kāḡəd kā-yəkt’bū ‘ənd l-ə’dūl. 21. kā-yəkt’əb fiḥ: əs-siyyəd əl-flāni džuwwəž bənt əflān əl-flāniya. 22. kī smiytha, škūn, kī smiytu, kā-yəktbu š-šādaqh, šhāl “fālha š-šādaqh dyālha. 23. əš-šādaqh huwwa l-ma’na dyālu, hūma, huwwa, šhāl əl-flūs. 24. kā-ddiḡ biha, kā-təmši təšgi biha l-ḥwāyāž dyālha, bəzzāf l-əḥwāyāž lli kā-tšgi biha, hādāk əš-ši, lli kā-džibu m’āha d-dāḡ²⁷. 25. w hādāk əl-flūs māši kā-təddihum²⁸ hakda. 26. kā-tšgi: bihum l-əḥwāyāž w ədžibhum m’āha. 27. l-əḥwāyāž bəzzāf, bəzzāf dəl-ḥwāyāž. 28. kā-ykūn zifāf, kā-ykūn əl-mākla, əl-mākla: džāž w lḥam, əl-gāṭō, kā-tkūn mūsīqa fəl-lil. 29. w bəzzāf hādāk lli dāba f-hād əl-‘āsaḡ. 30. hād əš-ši ḡāḥ mfuwwəṭ bəzzāf. 31. xššək l-əmlāyən bāš ddiḡ əl-‘əgs! 32. əl-ḥənnā, lā būdda hādik f-əl-ḥbāba. 33. [...] ²⁹ kā-tkūn hādik kā-yḥənniwlha b-lila, qbəl əl-‘əgs. 34. yzuwwqūlha l-ḥənnā f-yiddiha w rəžliha, qbəl lila məl-‘əgs. 35. ykūn ši nhāḡ, yū:māyən, təlt iyyām, yū:māyən gā’, əlla, əl-‘aḡlābiya yū:māyn, lila w nhāḡ. 36. əl-‘aḡlābiya kā-ydiḡu žūž yū:māyn, li’anna kā-tkūn ba’d əl-xəṭrāt əl-‘aḡda, kā-y’aḡdu l-lil, kā-y’a’du, kēyn lli kā-y’aḡdu n-nsa b-wahdhum, ən-nsá b-wahdhum, əg-gižāl b-wahdhum. 37. hādāk əš-ši ykūn məžhəd³⁰, məžhəd džāž, bšfēla, lḥa:m, gāṭō, hal-‘aškāl, ātāy, mōnāda, eywa, zid w zid, bəzzāf!

3. Festessen.

1. Wir haben zwei wichtige Feste, bei uns, mein Herr, das Fest, das Opferfest, wenn wir den Hammel schlachten. 2. Du weisst, die Leute schlachten bei den Festen, beim Fest. 3. Und sie machen Kuchen, und sie machen viele Sachen. 3. Das Essen? Beim Fest, da machen sie kein Essen, da machen sie viele Kuchen, Tee, und Saft, und sie schlachten den Hammel. ja! 4. Und es gibt, die Leute wie jetzt die Bewohner von Taza, aus dem Hammel, da machen sie aus ihm die *mrōziya*, da gab es etwas, jetzt machen sie die *mrōziya* nicht mehr. 5. Was ist die *mrōziya*, [für den], der sie nicht kennt? 6. Da gibt es welche, die machen *ḥmis*, fürs Fest. 7. Den *ḥmis*, mein Herr, das ist Fleisch, das braten sie und sie tun nur die Gewürze hinzu:

²³ „Mutter“. Wahrscheinlich aus einer Genitivkonstruktion mit -n rückgebildet: *mma*, aber *mmāy n-əṭ-ṭəb* „die Mutter des Arztes“, berberische Konstruktion.

²⁴ „Wie es ist“. Vgl. *kī dāyər?* „Wie geht es dir?“, wörtlich „wie machst du (es)?“.

²⁵ Fragepartikel, hier „ob“.

²⁶ Aus **kā-yhadd’du*.

²⁷ Ursprüngliches **r* äussert sich in einer dumpferen Aussprache des langen /ā/, vs. *dāḡ* „er hat gemacht“.

²⁸ Vor dem Verbmodifikator Präsens *kā-* wird die nominale Negation *māši* verwendet.

²⁹ Selbst von einem Einheimischen nicht verstandenes Wort.

³⁰ „Stark, grosses Ding“.

Kreuzkümmel, und die meisten Pfeffer. Wie heisst es schon? Der, der, der Koriander. Das sind Körner, die zermörsern sie und fügen ihm Pfeffer zu. 8. Und etwas, wie heisst es schon? Kreuzkümmel, und den zermörsern sie und mischen ihn [mit den anderen Gewürzen] und sie bereiten das Festfleisch zu und machen es. 9. Und dann gibt es noch die *mrōziya*, sie machen die *mrōziya*, die ist auch ein Fleischgericht. 10. Fleisch und eine Gewürzmischung, die verkaufen sie in der Oberstadt von Taza. 11. Die verkaufen die Gewürzhändler, so wie die, die man *mrōziya* nennt. 12. In ihr ist *rās al-ḥānūt*³¹, in ihr sind viele Sachen und in ihr ist ein, diese „spanische Fliege“³², und Walnüsse und Rosenblätter, etwas Rosenblätter, und etwas, also viele anderen Sachen sind mit dabei. 13. Und sie fügen ihr, mein Herr, den Honig zu, und schwarze Rosinen, schwarze Rosinen, ohne schwarze geht es nicht, es geht nur mit schwarzen, sonst wird [das Gericht] nicht gut, es müssen schwarze sein. 14. Ihre Farbe kommt schwarz, ja! 15. Und es gibt, mein Herr, [welche], die braten sie gut in Öl an. 16. Und vielleicht bewahrst du sie drei Monate oder vier Monate auf; wenn kein Wasser rankommt³³, dann verdirbt sie nicht. 17. Du tust sie in das Gefrierfach, und jener, es geschieht ihr nichts. 18. Aber du machst sie gut im Öl an, [dann] ist sie sehr „süss“. 19. Das Essen? Das Essen ist so wie jetzt traditionell. 20. Das gibt es die *hargma*, die *hargma*, die machen sie aus den Rinderfüssen, und die machen sie zum Fest, zum Grossen Fest, mit den Füssen des Hammels, mit seinen Füssen, den beiden. 21. Die meisten machen sie mit zwei Füssen und sie fügen Weizen zu³⁴, den mörsern sie [grob] und weichen ihn gut ein und mörsern ihn und wenn sie es damit zubereiten so vermischen sie es mit etwas Weizen und Kichererbsen, dann ist sie [die *hargma*] gut. 22. Das sind die Traditionen von, von, jedes Jahr werden diese gemacht. 23. Sie machen sie ungefähr jedes Jahr, von Fest zu Fest. 24. Es gibt welche, die machen sie einmal, wenn sie Lust haben, einfach so, auch ohne Fest. 25. Es gibt, mein Herr, es gibt andere, mein Herr, es gibt viele, die machen so die *bsṭēla*³⁵, die machen eine *bsṭēla*, die *bsṭēla* machen sie mit Hühnern. 26. Es gibt eine, die wird mit Huhn gemacht, und es gibt eine, die wird mit Fisch gemacht, mit Krabben, es gibt welche, die machen sie, es gibt eine süsse, und es gibt eine, die ist nicht süss, es gibt die gewöhnliche, ohne Zucker, es gibt eine, die ist nicht süss, die machen sie mit Mandeln und mit Huhn, und mit Huhn ist sie süss und (= oder) ohne Zucker. 27. Sie machen sie mit jener Suppe, der chinesischen Suppe und mit den Krabben. 28. Es gibt welche, die machen sie so. 29. Es gibt viele Arten von ihr. 30. Es gibt, mein Herr, den Kuchen, so einen wie „Gazellenfuss“, der ist so „abgebildet“ wie ein Halbmond³⁶. 31. Den machen sie nur mit Mandeln. Was gibt es noch anderes? 32. Es gibt, mein Herr, erinnere mich an das, was es gibt! Erinnere du mich an das, was es gibt! 33. Ah! Die

³¹ Bekannte Gewürzmischung.

³² Ich wollte es zunächst nicht glauben, dass man diesem Gericht das Aphrodisiakum „spanische Fliege“ beigibt, und bin deshalb zu einem Gewürzhändler in die Oberstadt gegangen, um mich zu vergewissern. Dem ist tatsächlich so. Allerdings werden nicht „spanische Fliegen“, wie ich zunächst annahm als Dekoration darüber gestreut, sondern es kommt eine Fliege zerstoßen unter die Gewürzmischung.

³³ Wörtlich: „wenn du sie nicht mit Wasser berührt hast“.

³⁴ Wörtlich: „machen“.

³⁵ Er erklärt das Gericht nur unzulänglich. Eine *bsṭēla* ist eine Art Kuchen aus Blätterteig, der normalerweise mit kleinen Stücken von Tauben- oder Hühnerfleisch gefüllt wird.

³⁶ D.h., „er hat die Form eines Halbmonds“.

bə''ōla, das ist „les épinards (= Spinat)“ auf Französisch, sie nennen es „les épinards“. 35. Unser Spinat, der hat verschiedene Formen. 36. Er wird gemacht, sie kaufen jene Bunde, diesen grünen Spinat. 37. Sie schneiden ihn gut klein und dünsten ihn im Wasser, hast du aufgepasst? 38. Und sie machen ihm seine Sauce extra und dann, wenn sie sie machen, ist er gekocht, und dann wird er noch einmal aufgekocht. 39. Und wenn sie ihn aufstischen legen sie in Zitronen eingelegte Oliven drauf, du weißt was „in Zitronen eingelegte Oliven“ sind. 40. Säuerlich sind sie diese sauren Oliven. 41. Nur Spinat, mehr ist nicht dabei. 42. Sie fügen ihm nur etwas Sauce zu, die Sauce, sie fügen ihm die Sauce zu, hast du verstanden? 43. Die Sauce machen sie extra, sie wird extra gekocht, und den Spinat, den kochen sie im Wasser, er wird gedämpft, so wie das Kuskus. 44. Sie dämpfen ihn wie das Kuskus, du weißt auch, was das Kuskus ist, dies, dies sind die Traditionen. 45. Ah! Wie heisst es schon? Ah, Kuskus kennst du, das wird auch im Wasserdampf gekocht, mit seinem Dampf, im Kuskustopf, in ihm ist das Wasser! 46. Es wird im Wasserdampf über der Sauce gekocht, es gibt auch welches, das wird über der Sauce gedämpft. 47. Sie fügen ihm Rosinen zu und Kichererbsen, und Kürbis und Rüben, so ist das! 48. Ja, das Kuskus, wir essen auch Kuskus. Hier machen sie das Kuskus mit Fleisch³⁷. 49. Es gibt welche, die machen es mit Huhn, mit Huhn und sie fügen ihm, mein Herr, Zwiebeln, Rosinen und Kichererbsen zu. 50. Es gibt welche, die machen, es gibt welche, die fügen nur Rosinen zu. 51. Und Zwiebeln, und es gibt welche, die machen es mit Gemüse. 52. Und das Gemüse, das ist Kürbis, Kürbis, weisse Rüben, viele Sachen, Kartoffeln, und dann gibt es noch die Sauce, und dieses Gemüse, das wird für sich gekocht, und sie kochen es, und das Kuskus wird für sich gedämpft. 53. Bis du es gemacht hast, musst du es drei oder vier Mal dämpfen. 54. Und sie zerreiben es mit den Händen, du weißt was *yāftlu* bedeutet? Du weißt es! 55. Sie zerreiben es mit den Händen, sie tun etwas Wasser darauf, ein paar Mal, also sie machen es drei Mal. 56. Sie fügen ihm etwas Butter zu, damit es etwas besser wird, bis es fertig ist, machen sie es.

4. Hochzeit.

1. Die Hochzeit? Die Hochzeit hier bei uns, bei uns ist die Hochzeit schwierig! Schwierig, nicht so wie in Europa! In Europa ist es leicht! 2. Willst du wissen, wie es jetzt ist oder wie es früher war? 3. Ja! Früher, mein Herr, also jetzt kommt die Hochzeit. 4. Wie haben sie früher geheiratet? 5. Willst du die Verlobung hören oder nur die Heirat, die Hochzeit? 6. Ah! Von Anfang an! 7. Anfangs, mein Herr, früher, da kannte³⁸ der Mann die Frau nicht, wenn er um sie angehalten hat, so hat er das nicht [selbst] getan. 8. Seine Mutter ging hin, die Familie, nur die Frauen, nur die Mutter, seine Mutter und seine Schwester und seine Familie, der Mann ging nicht hin, der Mann blieb für sich. 9. Sie gingen hin sah, schauten, wie sie aussah, ob sie hübsch war. 10. Sie waren es, die sagten: „Gibst du uns eure Tochter für unseren Jungen“, und sie einigten sich über den Brautpreis, den Brautpreis. 11. Du weißt, was der „Brautpreis“ ist, du weißt, was es ist? Das ist das Geld! Das Geld. „Wieviel?“ 12. Und sie legten den Tag für die Hochzeit fest, wann [er sein sollte]. 13. Und sie machten die Hochzeit und machten das andere. 14. Sie machten, der Mann machte, der Bräutigam machte sein Fest und die Braut machte ihr Fest. 15.

³⁷ *lham* „Fleisch“ bezieht sich hier nur auf Schaf, Rind, Ziege, nicht auf Huhn!

³⁸ Er erzählt im Präsens. Es wird in die Vergangenheit übersetzt.

Und in der Nacht brachten sie seine Braut, seine Frau. 16. Und das war's, das war's! 17. Nein, er musste [den Heiratsvertrag] beim Korangelehrten schreiben, der Korangelehrte schrieb den Vertrag³⁹. 18. Denn der Ehevertrag ist nötig im Islam, ohne den geht es nicht! 19. Ohne Vertrag geht es nicht, da gab es keine Heirat. 20. Den Vertrag schrieben sie beim Korangelehrten. 21. Da schrieb er hinein: Der Herr Soundso heiratet die Tochter des Soundso und der Soundso. 22. Wie sie hiess, wer sie war, wie er hiess, sie schrieben den Brautpreis fest, wieviel er ihr gab, ihren Brautpreis. 23. Brautpreis, das bedeutet, sie, er, wieviel Geld [er zu bezahlen hatte]. 24. Damit machte sie, damit ging los und kaufte damit ihre Sachen, viele Sachen kaufte sie damit, jene Sachen, die sie mit ihr ins Haus brachte. 25. Und jenes Geld, das gab er ihr nicht einfach so. 26. Damit kaufte sie die Sachen, die sie mit [in die Ehe] brachte. 27. Viele Sachen, viele Sachen. 28. Und dann gab es den Brautzug, dann gab es das [Hochzeit]essen, das Essen: Huhn und Fleisch, Kuchen, Musik gab es in der Nacht. 29. Und es wurde mehr getan als jetzt in diesem Zeitalter. 30. Das überschreitet alle Grenzen. 31. Du brauchst Millionen⁴⁰, um eine Hochzeit zu machen. 32. Die Henna, ohne die geht es nicht in ihrer Familie. 33. Jene, die schmücken sie mit Henna in der Nacht vor der Hochzeit. 34. Sie schmücken sie mit Henna an ihren Händen und ihren Füßen, eine Nacht vor der Hochzeit. 35. Das [d.h. die Hochzeitsfeier] ist ein Tag, zwei Tage, drei Tage, eigentlich nur zwei Tage, also die meisten machen es zwei Tage, eine Nacht und ein Tag. 36. Die meisten feiern zwei Tage lang., denn manchmal gibt es eine Einladung, sie laden [die Leute] für die Nacht ein, sie laden ein. Es gibt welche, die Laden die Frauen für sich ein, die Frauen für sich, und die Männer für sich. 37. Das ist eine grosse Sache, jede Menge Huhn, „pastilla“, Fleisch, Kuchen, solche Sachen, Tee, Limonade, ja, und so fort, sehr viel!

³⁹ Wörtlich: „das Papier“.

⁴⁰ Er rechnet noch in alter Währung.

FUENTES PARA EL ESTUDIO DE LOS DIALECTOS ÁRABES

ÁNGELES VICENTE*

Introducción.

La información al alcance del especialista sobre la realidad lingüística del mundo arabófono es heterogénea y, en general, poco abundante, agravándose aún más la situación cuando lo que intentamos es conocer cómo era el panorama en épocas anteriores. De esta manera, en lo que se refiere a los dialectos del árabe antiguo, sólo disponemos de documentación escasa y fragmentaria¹. En cuanto a los dialectos del neoárabe, la situación es similar en relación con el periodo que va hasta el siglo XIX, por lo que su estudio diacrónico es en general algo difícil de llevar a cabo. En cambio, a partir del siglo XX, la situación lingüística del mundo árabe empieza a conocerse de una manera más sistemática, y ello gracias al desarrollo de una especialidad como la dialectología árabe cuyo principal objetivo es el estudio de estas lenguas vernáculas desde todos los campos de la lingüística: fonología, fonética, morfosintaxis, lingüística comparativa, sémantica, sociolingüística, etc. No obstante, hay que admitir que el conocimiento no es exhaustivo en ningún caso.

En este trabajo vamos a especificar las fuentes con las que cuentan los dialectólogos para describir esta realidad, todo ello teniendo en cuenta que hablamos de lenguas que tradicionalmente no se han escrito, aunque siempre han existido algunas excepciones², de manera que la lengua árabe escrita ha reflejado, y refleja en la mayor parte de los casos, la variante conocida entre otras denominaciones como árabe clásico. Por lo tanto, el número de fuentes escritas es limitado aunque no inexistente, como veremos más adelante, y habrá que esperar hasta el siglo XX para que los adelantos técnicos nos proporcionen otro tipo de soportes, y así contar con la grabación de fuentes sonoras como principal instrumento de trabajo para el estudio de estas lenguas.

La primera diferencia que conviene aclarar en relación con las fuentes a nuestra disposición es la distinción entre fuentes directas e indirectas, es decir, las que están escritas consciente y sistemáticamente en dialecto, y aquellas que, aunque la intención del escriba es atenerse a la norma estandarizada, presentan de manera

* Universidad de Zaragoza. Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo (IEIOP).

¹ A esta documentación fragmentaria e imprecisa alude Ferrando en su intento de describir el panorama dialectal de la Arabia preislámica, cf. Ferrando 2001: 63.

² Véase, por ejemplo, el artículo de Madiha Doss sobre los inicios de la escritura en árabe dialectal en Egipto, Doss 1996. Esta autora propone la denominación "escritura popular" para los textos en el tipo de lengua conocida hasta ahora como "árabe medio", los cuales no representan el habla real de ninguna época concreta.

inconsciente particularidades dialectales en un texto escrito básicamente, aunque no siempre, en árabe clásico. La línea divisoria entre estos dos tipos de fuentes no está claramente delimitada, ya que encontramos una gran variedad de registros en ambos casos. En todo caso, podemos afirmar que las fuentes indirectas las vamos a encontrar abundantemente en todas y cada una de las épocas, mientras que las directas son más escasas y difíciles de hallar, ya que la importancia y estatus del árabe clásico ha influido de manera rotunda en todas las manifestaciones escritas de las distintas variantes de la lengua árabe, de manera que siempre podremos encontrar rasgos exigidos por el paso de la lengua hablada a la escrita, es decir el empleo de formas clásicas, al lado de formas orales. Ésta es la razón por la que las fuentes escritas no nos muestran los registros dialectales más "puros", y ha habido que esperar a la grabación de fuentes sonoras y su transcripción fonética, para poder conocer ciertos rasgos de la realidad lingüística del mundo árabe.

1. Fuentes para el estudio de los dialectos del árabe antiguo.

Para conocer los dialectos del árabe antiguo podemos encontrar datos dispersos en fuentes de tipo indirecto como son las obras de gramática, de historia, relatos de viajes u obras lexicográficas³. Pero ésta es una información ambigua y tergiversada en muchas ocasiones.

La intención general era la de evitar a toda costa el reflejo de este tipo de información, por lo que esta situación ha tenido como consecuencia la escasez de datos conservados, ya que sólo conocemos parcialmente un número muy reducido de zonas dentro de la Península Arábiga. Por todo ello, es muy difícil establecer con precisión el mapa dialectal de esta zona geográfica referente a la época anterior a la era islámica, e incluso a un periodo de tiempo algo posterior.

Una fuente inesperada es el Corán, donde también podemos encontrar ciertos dialectalismos, ya que en el texto sagrado de los musulmanes están reflejadas algunas características fonéticas, morfosintácticas y lexicográficas de varios de estos dialectos del árabe antiguo, aunque la lengua utilizada no pueda ser identificada con ninguno de ellos en concreto. Así, podemos citar como ejemplo una particularidad del dialecto *hiǧāzī* presente continuamente en el texto sagrado, consiste en la ausencia del fonema *hamza* /ʔ/, el cual hubo después de ser restituido mediante el recurso a grafemas auxiliares diversos. Estos dialectalismos han desaparecido de las lecturas canónicas del Corán, llamadas *qirāʾa mašhūra*, en cambio, podemos encontrarlos en aquéllas otras sobre las que no hay consenso, conocidas como *qirāʾa šādda*, cuya utilidad para algunas interpretaciones religiosas del Corán, y la resolución de problemas lingüísticos es indiscutible. Ibn Fāris en su obra *Fiqh al-Luġa* ya hace alusiones a estas diferencias dialectológicas en el Corán.

De la situación descrita se puede deducir el gran desconocimiento que hay sobre esta parcela de la dialectología árabe, ya que sólo conocemos un número de detalles dispersos y, a menudo, incluso contradictorios.

No obstante, aunque no contamos con fuentes directas, es decir, con textos escritos en estos dialectos, existen trabajos de varios autores que han llevado a cabo una interesante recopilación de datos, así el de Ch. Rabin de 1951 titulado *Ancient West Arabian*, y los de H. Kofler que con el título "Reste alterarabischer Dialekte" se publicaron entre 1940-1942.

³ Sobre los dialectos del árabe antiguo, véase Ferrando 2001: 61-71.

En el campo del léxico la situación cambia, ya que la información sobre estos dialectos árabe antiguos es más abundante. Esto se debe a que la lexicografía fue una ciencia muy desarrollada por los lingüistas árabes antiguos a la que distinguían del resto de la gramática. Así podemos contar con varios diccionarios y repertorios léxicos. El más conocido y completo es *Lisān al-Sarab* de Ibn Manẓūr, del siglo XIII.

2. Fuentes para el estudio de los dialectos del neoárabe.

2.1. Textos en árabe medio.

Con el advenimiento del islam y la expansión del imperio islámico surgió la necesidad, religiosa primero y política después, de codificar la lengua árabe. A partir de la creación por parte de los gramáticos del siglo VIII de una lengua normativa y estandarizada, podremos encontrar textos escritos en lo que se ha denominado árabe medio, que lo constituyen las fuentes indirectas citadas anteriormente⁴. Así, la aparición de textos escritos por autores que no logran dominar las normas gramaticales de la variante árabe codificada, es decir, la conocida como árabe clásico, será una fuente indispensable de datos sobre la realidad dialectal del mundo arabófono. Conviene aclarar además que este tipo de lengua, el árabe medio, no pertenece a ninguna fase histórica determinada dentro de la historia de la lengua árabe, sino que ha existido desde los comienzos del imperio arabo-islámico y continúa hasta nuestros días, ya que es natural que la lengua materna del autor se infiltre de alguna manera en sus textos o relatos, sobre todo cuando, como se ha dicho antes, su conocimiento de las normas del árabe clásico no es perfecto.

Estos textos documentan mediante sus dialectalismos las características propias del neoárabe que le oponen al árabe antiguo⁵, por esta razón, los rasgos lingüísticos que encontramos en este tipo de fuentes pueden aparecer tanto en textos contemporáneos, como en documentos de hace varios siglos, es decir, no hay que reducirlos a un conjunto de desviaciones de la norma clásica ni a un conjunto de dialectalismos de una época concreta, sino que “c’est aussi un état de langue écrit qui favorise des tournures stylistiques particulières à des époques et à des lieux donnés, et dont certaines représentent des écarts par rapport à la norme littéraire, d’autres de dialectalismes, d’autres encore des développements dus à l’écrit”⁶, por esta razón, son de un gran valor para el estudio de la dialectología árabe y de la historia de la lengua árabe.

Estos textos tienen una mayor utilidad para el dialectólogo cuando están vocalizados, y todavía más cuando utilizan una grafía diferente de la grafía árabe capaz de reflejar mejor que las distintas realizaciones fonéticas, tanto consonánticas como vocálicas.

Los documentos más importantes en este sentido son: del primer tipo el editado por Blau y Hopkins en 1985, con el título “A vocalized Judaeo-Arabic letter from the Cairo Geniza”, y del segundo tipo, el fragmento de un salmo con alfabeto griego editado por Violet en 1902 con el título “Ein zweisprachiges Psalmfragment aus

⁴ Para una panorámica general sobre el árabe medio, véase Ferrando 2001: 147-158, de donde se han tomado las referencias bibliográficas que aquí se indican.

⁵ Como dice Ferrando: “Estos textos (...) confirman la impresión inicial y genérica de que el árabe medio está en ese terreno más próximo a la prosodia y fonología del neoárabe que a la del árabe antiguo”, cf. Ferrando 2001: 149.

⁶ Véase Doss 1996: 122.

Damaskus", y el estudiado por Blau en 1979 con caracteres coptos y titulado "Some observations on a Middle Arabic Egyptian text in Coptic characters".

Para citar los tipos de árabe medio que existen voy a atenerme, siguiendo a Blau⁷, a una división de tipo sociolingüístico que clasifica los textos según hayan sido producidos por una comunidad religiosa u otra. No obstante, hay que señalar que esta división no es comúnmente aceptada aludiendo a la ausencia de particularidad lingüística que identifique a una comunidad religiosa frente a otra.

2.1.1. El árabe medio de la comunidad musulmana.

En este apartado, contamos con los textos escritos por musulmanes en cualquier contexto geográfico y cronológico, que además presentan un contenido muy heterogéneo, pues contamos con textos contractuales, religiosos, literarios, etc.

Comprende, por tanto, textos desde época muy temprana, como son la colección de papiros de los tres primeros siglos de la Hégira, que datan del 800 d.C., y que constituyen la principal fuente para conocer el árabe hablado en la época inmediatamente posterior a la expansión del imperio islámico. Hablamos de un conjunto abundante de textos que proceden mayoritariamente de Egipto y de Siria, tratándose de documentos de chancillería y de diversa índole, los cuales no fueron descubiertos hasta el siglo XX. Han sido editados por S. Hopkins, *Studies in the grammar of early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* en 1984, y A. Grohmann, *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyrskunde*, en 1954⁸.

No obstante, tal y como se indicaba más arriba, este tipo de lengua no tiene límites geográficos, y de esta manera, también encontramos ejemplos producidos en el Magreb. Éste es el caso de una obra hagiográfica del siglo XIV como es el *Maqṣad* de ṢAbd al-Ḥaqq al-Bādisī, en la que la aparición de algunos dialectalismos le sirvió a G.S. Colin para afirmar la influencia del andalusí en los dialectos del norte de Marruecos⁹. Otro ejemplo, perteneciente esta vez al género epistolar, lo constituye la correspondencia mantenida en los siglos XVI-XVII entre las cortes marroquí y española, cuyo estudio lingüístico nos permite ampliar el conocimiento del árabe magrebí desde una perspectiva diacrónica¹⁰.

Por último, para demostrar la falta de límites cronológicos, hay que señalar también la existencia de este tipo de fuentes en gran parte de la producción contemporánea tanto escrita como oral. En este caso, tenemos que destacar que el gran alcance de los medios de comunicación y el mayor acceso a la educación, han colaborado para que este tipo de árabe esté muy presente en el mundo arabófono actual (sobre esta cuestión véase más abajo).

⁷ Blau 1988.

⁸ Otros autores que han editado este tipo de textos pueden verse en Ferrando 2001: 158.

⁹ Cf. Colin 1926: 17, donde afirma que el *Maqṣad* está escrito en lengua clásica, aunque se encuentran no obstante cierto número de "provincialismos". La mayor parte de estos "vulgarismos" parecen de origen andalusí (se podría precisar que incluso granadinos) y son aportados por P. de Alcalá, lo que demuestra la influencia ejercida por Alandalús sobre la lengua del norte de Marruecos.

¹⁰ Cf. Vicente 2002-2003.

2.1.2. El árabe medio de la comunidad cristiana.

Dentro de la documentación producida por cristianos, el caso más llamativo lo constituyen los textos elaborados en el sur de Palestina y en la Península del Sinaí, la mayor parte redactados en los primeros siglos de la era islámica (IX-X d.C.). La mayoría son de contenido religioso, y se caracterizan por la profusión de préstamos del griego y del siríaco. Sobre estos textos, véanse los trabajos de J. Blau *Syntax des Palästinensischen Bauerndialekts Von Bīr-Zēt* y *A Grammar of Christian Arabic. Based Mainly on South-Palestinian Texts from the First Millennium*, de 1960 y 1966-67 respectivamente. También puede consultarse el artículo de G.C. Anawati y J. Jomier, "Un papyrus arabe chrétien", publicado en El Cairo en 1954.

Por supuesto, a lo largo de la historia de la lengua árabe, incluyendo la época actual, podemos encontrar documentos y relatos en este tipo de lengua producidos por arabófonos de esta religión, algo que, por motivos cuantitativos evidentes, será menos abundante que entre la comunidad musulmana.

2.1.3. El árabe medio de la comunidad judía.

En este caso, este tipo de documentación se conoce comúnmente como judeoárabe. La existencia de textos en árabe medio en entornos judíos, igual que los cristianos citados más arriba, se podría deber a una predisposición mayor laxitud ante la lengua árabe clásica por parte de éstos, ya que para estos dos grupos no es lengua sagrada, considerada así por los musulmanes. No obstante, la continua aparición de pseudocorrecciones nos indica una actitud contraria en muchos casos, ya que se pretendía alcanzar la mayor posible corrección gramatical en lengua árabe, llegando incluso a excederse. También se ha afirmado que esta variante existe por "la voluntad por parte del autor de atenerse a una tradición lingüística diferente", es decir, se considera aquí que la utilización de este tipo de árabe no es algo inconsciente, sino que puede existir una motivación ideológica previa¹¹.

Los documentos judeoárabes se caracterizan por el uso de la grafía hebrea, como una señal de identidad religiosa y cultural, por la abundancia de préstamos léxicos del hebreo y del arameo¹², y por estar habitualmente ligados, en lo que al contenido se refiere, al ámbito de las Escrituras. Este género literario se denomina *šarḥ*, y consiste en la traducción literal de los textos sagrados judíos del hebreo al judeoárabe. No obstante, existió también, sobre todo en época medieval, otro tipo de producción más variada, como, por ejemplo, las obras gramaticales.

Otra característica del judeoárabe es la existencia de rasgos lingüísticos arcaizantes, lo que ofrece muchas posibilidades para el estudio diacrónico de las variantes dialectales que refleja.

Según la división cronológica convencional del judeoárabe, existen dos tipos: el judeoárabe medieval (hasta el siglo XV), y el moderno (hasta nuestros días)¹³. De la primera etapa sólo tenemos testimonios escritos, mientras que en la segunda se cuenta con textos e información oral donde encontramos una interesante diversidad

¹¹ Cf. Gallego 1997: 48.

¹² Estos préstamos pertenecen en su mayoría al ámbito religioso, característica por otra parte normal, ya que es lo que suele ocurrir en las lenguas que tienen influencia como suprastrato de otra a la que se considera sagrada. Éste es el caso también del aljamiado morisco. Sobre esto, véase Gallego 1997: 45.

¹³ También se ha hablado del judeoárabe tardío que se desarrollaría entre los siglos XV y XIX, cf. Hary 1992: 77.

de dialectos. Sobre el judeoárabe véanse los trabajos de J. Blau, *The emergence and linguistic background of Judaeo-Arabic. A study of the origins of Middle Arabic*, de 1981² y *Handbook of early Arabic*, de 2002, y el de B. Hary, *Multiglossia in Judeo-Arabic: With an edition, translation and grammatical study of the Cairene Purim Scroll*, de 1992. Sobre los dialectos árabes hablados por judíos, véase, por ejemplo, el trabajo de Bar-Asher de 1996, donde encontramos un estado de la cuestión sobre este tipo de dialectos hablados en el Magreb, los cuales se caracterizan por el conservadurismo lingüístico antes aludido.

2.2. Obras de *Laḥn al-ṣāmma*.

También se pueden emplear como fuentes de datos para el estudio de los dialectos las obras pertenecientes al género literario conocido como *Laḥn al-ṣāmma*. La obsesión por la "pureza" del lenguaje de los lexicógrafos árabes, que en un principio se debió a preocupaciones de tipo religioso, dio origen en la literatura árabe a este género que alcanzó gran difusión. La descripción que se hace en este tipo de obras de las pronunciaciones "incorrectas", de las "alteraciones" gramaticales y semánticas o de la utilización de palabras ajenas a la lengua árabe, las convierte en fuentes de gran valor para la dialectología árabe. Estaban dedicadas a corregir desviaciones de la norma, normalmente variedades tribales o regionales, poniendo en evidencia con ello los usos dialectales.

Este género literario no se trata exactamente de árabe medio, ya que la intención del autor es clara y no inconsciente, pero tampoco podemos clasificarlo como fuente escrita en árabe dialectal, lo que es evidente es que toda la tradición lingüística de este género literario demuestra un estado de lengua de tipo neoárabe.

El primer tratado enteramente consagrado a esta tarea fue realizado por el lector del Corán y gramático de Kufa al-Kisāʿī (m. 805), que llevaba el título de *Mā talḥanu fī-hi al-ṣawām* (o *Risāla fī laḥn al-ṣāmma*)¹⁴.

Al parecer, estas obras no se componían para la gente de poca cultura, porque se sabía de antemano que no se iban a leer, sino que de manera eufemística iban dirigidas a las personas, que perteneciendo a la elite culta, empezaban a cometer errores en su empleo de la lengua árabe.

Por lo tanto, *ṣāmma* y *xāssa* son dos nociones que se han matizado semánticamente con el paso del tiempo y que demuestran una vez más la situación de diglosia o bilingüismo que siempre ha existido en el mundo arabófono. *Ṣāmma* no se refiere a personas iletradas o de origen no árabe que conocen mal esta lengua, sino que corresponde *grosso modo* a la mayor parte de la población arabófona, jerarquizada eso sí en distintas clases, y *xāssa* constituye una elite de intelectuales a su vez también jerarquizados¹⁵.

Una relación muy completa de los libros de este género, puede verse en el libro de Ramaḍān ṢAbd at-Tawwāb, titulado *Laḥn al-ṣāmma wa-l-taṭawwūr al-lugawī* de 1967, en el que analiza 52 obras, siendo la primera la citada de al-Kisāʿī y la última una colección de artículos publicados en 1963 por Aḥmad Abū l-Xiḍr Mansī, con el título *Ḥawla l-ḡalaṭ wa l-faṣīḥ Ṣalā l-sinat al-kuttāb*. Otro trabajo interesante es el de

¹⁴ Anteriormente, en las obras de *adab* aparecían cortas listas de faltas que representaban la emergencia del fenómeno en oriente, se trataba sobre todo de variantes tribales o regionales, por ejemplo, en Ibn Qutayba, *Adab al-kātib*, en Al-Ġāhiz, *al-Bayān wa-t-tabyīn*, y en ṢAbd Rabbih, *al-ʿIqd al-farīd*. No obstante, ninguna de ellas se dedica todavía íntegramente a esta cuestión. Cf. Bencheikh 1994: 362.

¹⁵ Cf. Bencheikh 1994: 371.

ʕAbd l-ʕAzīz Maṭar, titulado *Laḥn al-ʕāmma fī dawʔ ad-dirāsāt al-luġawiyya l-ḥadīṭa*, donde hay una lista de obras de este género desde la primera compuesta hasta el siglo XIII, la cual se completa con el artículo de Charles Pellat, "*Laḥn al-ʕāmma*", en la E.I.²

Un ejemplo de la utilidad de estas obras como fuente para la dialectología árabe lo tenemos en los trabajos de Amador Díaz sobre *El dialecto árabe-hispánico y el "Kitāb fī laḥn al-ʕāmma" de Ibn Hišām al-Laxmī*, tesis doctoral de la Universidad de Granada, 1973, y en el de P. Molan que lleva por título *Medieval Western Arabic: Reconstructing Elements of the Dialects of al-Andalus, Sicily and North-Africa from the Laḥn ʔl-ʕāmma Literature*, de 1978, y para el que utilizó como fuente las obras de este género de los siglos X, XI y XII.

2.3. Poesía popular.

La aparición de la lengua dialectal en la poesía árabe es una tradición literaria aceptada y tan antigua que ya la encontramos en el Iraq de la época ʕabbasī, como por ejemplo en composiciones del poeta Abū Nūwās, así estas composiciones más populares han florecido en diversas épocas y lugares del mundo arabófono¹⁶.

Un ejemplo de este tipo de producción en la región oriental del mundo arabófono es la cultivada en Egipto en época mameluka, momento clave, según algunos investigadores, para la conversión del dialecto en lengua literaria¹⁷. Además, hay que tener en cuenta que esta mayor abundancia de obras en árabe dialectal a partir de la época mameluka, concretamente hacia los siglos XIII y XIV, no significa que este tipo de composición no existiera antes, la cual no se habría conservado.

En cuanto a la región occidental, más adelante haremos referencia a este tipo de poesía compuesta en Alandalús, ahora vamos a citar otras composiciones poéticas populares que nos sirven como fuente para avanzar en el conocimiento de la situación dialectal de la zona en la que fueron compuestas.

Éste es el caso del Magreb donde existen diversos géneros de poesía popular en árabe dialectal, uno de los más conocidos es el llamado *malḥūn*, cuyo desarrollo ha sido datado por Colin a partir del siglo XVI¹⁸, ya que parece probable que la poesía popular realizada en Marruecos con anterioridad a este siglo fuera una herencia directa de Alandalús, componiéndose, por tanto, en árabe andalusí. La composición en *malḥūn* de poetas anteriores al siglo XVI, si alguna vez existió, no se ha conservado, debido sobre todo a su transmisión de carácter oral. No obstante, algunas antologías de poesía se han podido reconstruir, al menos parcialmente, y se han publicado con grafía árabe a pesar de los inconvenientes para el estudio del

¹⁶ Algunas fuentes clásicas nos han informado sobre la existencia de este tipo de poesía en el mundo árabe desde antaño, éste es el caso del *Kitāb al-ʔaġānī* de Abū l-Faraġ al-ʔiṣḥāhānī, o la *Muqaddima* de Ibn Xaldūn. Véanse algunos ejemplos de estas composiciones en lengua vernácula recogidos en Corriente 1975: 60-61. Otras obras que recogen y estudian este género popular son Hoernerbach 1956, y Tahar 1975. En cuanto a la literatura árabe popular producida en el primer cuarto del siglo XX, véase el artículo de Lecerf (1931-1932).

¹⁷ Esta es la opinión de Aḥmad Sadīq al-Gammal, véase Sadīq al-Gammal 1966 (citado por Doss 1996: 127).

¹⁸ Según Colin, el género del *malḥūn* fue probablemente iniciado por las tribus beduinas llegadas al Magreb desde oriente, por esa razón, este mismo autor considera la lengua de estas poesías especialmente influida por los dialectos árabes de tipo beduino, Colin, *Maroc*: 225.

dialecto que esto supone¹⁹. En Marruecos existen incluso algunos textos de *malhūn* en judeoárabe y, por lo tanto, con grafía hebrea, por lo que aportan algunas precisiones muy útiles desde el punto de vista lingüístico.

A partir del siglo XVII será Tremecén, en Argelia, el gran centro de producción de este tipo de poesía; y en la actualidad es un género que se cultiva en todo el Norte de África donde goza de gran vitalidad pese a las trabas constantes a las que se ha tenido que enfrentar, pues no sólo es menospreciado por no tratarse de árabe clásico, sino que también su creación y su estudio se han considerado partidarios de la ideología colonialista, ya que una cierta propaganda hablaba de la intenciones de los colonizadores de convertir el árabe dialectal en lengua nacional y oficial, algo que acabaría con la, siempre supuesta, unidad lingüística de los árabes²⁰.

De esta manera, estas composiciones han supuesto una interesante fuente de datos para aquellos lingüistas que quieran investigar sobre el dialecto reflejado en estos poemas, es decir, distintas variedades dialectales magrebíes desde el siglo XVI en adelante. No obstante, no hay unanimidad de opinión en cuanto al tipo de lengua que reflejan, ya que tenemos diversas interpretaciones, desde una representación de los dialectos de cada región, hasta la existencia de una coíné poética común a toda la zona, lo que sí es evidente es que aún no ha sido estudiada de manera profunda.

Un ejemplo del uso de esta poesía como fuente es el trabajo de A. Fischer titulado *Das Liederbuch eines marokkanischen Sängers*, de 1918, sobre un rico cancionero de Tánger. La lengua del *malhūn* ha sido estudiada por M. al-Fāsī en un trabajo titulado "*Luġat al-malhūn*". Una bibliografía muy completa sobre este género literario se puede encontrar en el artículo que le dedicó Ch. Pellat en la *Encyclopédie de l'Islam* titulado "*Malhūn*".

Esta poesía popular tiene, por tanto, un gran valor, primero como elemento auténtico del patrimonio cultural y representante elocuente de la personalidad de un pueblo, segundo como testimonio de una sensibilidad que no siempre se puede expresar en árabe clásico, y tercero como fuente de datos a la disciplina de la dialectología árabe.

2.4. Fuentes para el estudio del dialecto andalusí.

El dialecto andalusí es peculiar con respecto al resto de los dialectos neoárabes porque existió sólo en una época muy concreta, la medieval, sin sobrevivir hasta nuestros días, pero también por la cantidad de fuentes que nos han llegado para su estudio²¹. No obstante, hay que tener en cuenta que la documentación de que

¹⁹ Un ejemplo de un género de poesía popular publicada en transcripción fonética es el *dīwān de Sīdī ʿAbd-er-Raḥmān el-Maġdūb*, por A.L. de Prémare en 1986, donde aparecen 200 cuartetos conocidos como *Maġdūbīyyāt*. En este caso, debido a la transmisión oral a través de varias zonas del Magreb, no podemos atribuir los rasgos dialectales encontrados en estos poemas a ningún dialecto concreto, pero aún así siguen siendo útiles para el conocimiento de una etapa de la realidad lingüística del Magreb.

²⁰ Esta controversia viene de lejos, ya que en un congreso celebrado en Argel en 1905 una comunicación de Vollers sobre la diglosia de la lengua árabe armó un gran revuelo, cf. Lecerf 1931-1932: 194-195, donde incluso se afirma que "les orientaux (...) sont toujours prêts à dénoncer une conspiration dans tout travail qui touche à l'arabe dialectal".

²¹ Otro dialecto que se habló en época medieval y que ha desaparecido en la actualidad es el árabe de Sicilia, el cual es de tipo magrebí y cuya existencia se debe a la ocupación islámica de la isla a principios del siglo IX. Este dialecto árabe se ha definido como una forma híbrida entre la lengua vernácula de los musulmanes instalados allí, otras lenguas romances y algún

disponemos es siempre escrita y, por lo tanto, con una cierta tendencia a la elevación en el registro. Puede decirse, además, que los textos andalusíes no son dialectales estrictamente hablando, sino que más bien pertenecen al tipo de árabe referido más arriba como árabe medio.

Vamos a especificar pues las fuentes para el estudio del dialecto árabe hablado en Alandalús²². Éstas son²³:

2.4.1. Obras lexicográficas.

-*Glosario latino-arabicum*: más conocido como *Glosario de Leyden*, fue redactado en Toledo a finales del siglo XII, y consistía en un diccionario latino para uso de cristianos arabófonos. Las voces andalusíes aparecen en grafía árabe y se da su traducción latina. Fue editado por primera vez en 1900 en Berlín por Ch.F. Seybold, y estudiado desde un punto de vista dialectológico en 1991 por F. Corriente, bajo el título *El léxico árabe estándar y andalusí del "Glosario de Leiden"*²⁴. Por su lugar de composición, nos informa sobre todo de algunas características de subdialectos de la Marca Media.

-*El Vocabulista in Arabico*: es del siglo XIII; Simonet lo atribuyó al teólogo y misionero catalán Ramón Martí, lo cual resultó ser falso. Como en la obra anterior, las voces andalusíes aparecen en grafía árabe con su correspondiente traducción latina, estando representado el léxico del registro medio-alto. Fue editado por primera vez en 1871 por C. Schiaparelli, y F. Corriente realizó un estudio de su léxico en 1989, titulado *El léxico árabe andalusí según el "Vocabulista in Arabico"*.

-*El Vocabulista de Pedro de Alcalá*: compuesto en 1505 con ayuda de informantes arabófonos para enseñar el árabe a catequistas enviados a Granada, por lo que refleja la variante andalusí de esta ciudad²⁵. Escrito en grafía latina, es un texto de gran utilidad sobre todo para la vocalización de las distintas voces, y nos muestra un registro medio-bajo del léxico. Fue estudiado en 1988 por F. Corriente, con el título *El léxico árabe andalusí según P. de Alcalá (ordenado por raíces, corregido, anotado y fonéticamente interpretado)*. En 2002, Antoine Lonnet ha publicado la edición crítica con el título *Les textes de Pedro de Alcalá*.

elemento griego. En cuanto a las fuentes para su estudio, la situación no es similar en absoluto a la del dialecto andalusí, ya que sólo contamos con la obra de Ibn Makkī l-Ṣiqillī de 1107, titulada *Talqīf al-Lisān wa Talqīh al-Ġanān* (una obra que podemos considerar del género de *Lahñ al-Ṣāmma*), los registros de los habitantes de la isla en época islámica, y algunos documentos notariales escritos durante la ocupación normanda posterior a la islámica e incluso algo después. Sobre este dialecto, véanse Agius 1994 y 1996.

²² Gracias al estudio de todas estas fuentes, el conocimiento del dialecto andalusí es cada día más amplio, así se han publicado gramáticas que nos informan de cómo funcionaba esta lengua (cf. Corriente 1977 y 1992), y diccionarios que recogen el léxico aportado por las fuentes estudiadas (cf. Corriente 1997b).

²³ Para conocer un estado de la cuestión sobre las investigaciones llevadas a cabo sobre el dialecto andalusí hasta 1992, véase Corriente 1994b (la primera fecha corresponde al año de celebración del simposio en el que se presentó este trabajo como comunicación). Aunque ahora está algo desfasado, pues se ha publicado mucho en los trece años transcurridos desde su aparición, no obstante, el trabajo aludido sirve como guía para conocer el inicio de los estudios de esta disciplina.

²⁴ Sobre esta obra véase también, Koningsveld 1977.

²⁵ Esta fuente también se compone de un pequeño esquisse gramatical titulado *Arte para ligera mente saber la lengua arauiga*.

2.4.2. Obras paremiológicas²⁶.

- Obra de Abū Yahyà Az-Zaġġālī: autor córdobés del s. XIII, escribió la obra titulada *Rayy al-ʔuwām wa marʕā s-sawām fī nukat l-xawāṣṣ wa l-ṣawām*, que tiene un gran valor paremiológico pues dispone de 2169 refranes. Éstos ya fueron editados por M. Bencherifa en Rabat, en 1971-1975, con el título *Amṭāl al-ṣawām fī l-andalus lī-Abī Yahyà Az-Zaġġālī*. Posteriormente ha sido estudiado y actualizado por A.S. Ould Mohamed-Baba, publicado en 2000 con el título *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero hispanoárabe de Abū Yahyà Azzajjālī*.

- Obra de Ibn Ṣāṣim al-Ġarnāṭī: jurisconsulto malikí de la Granada del siglo XV, quien introdujo 853 refranes en un capítulo de su obra titulada *Kitāb ḥadāʔiq al-aẓāhir*, cuyo texto fue editado en 1962 por ṢAbd al-ṢAzīz al-Ahwānī. El estudio de esos refranes desde un punto de vista dialectológico fue llevado a cabo por Marina Marugán, y publicado en 1994 con el título *El refranero andalusī de Ibn Ṣāṣim al-Ġarnāṭī. Estudio lingüístico, transcripción, traducción y glosario*. Esta obra nos muestra también el registro bajo y vulgar de la variante granadina andalusí en los siglos XIV y XV.

- Obra de Alonso del Castillo: morisco granadino del siglo XVI. Se trata de una recopilación de 1640 refranes en grafía árabe. Fue editada, traducida y estudiada por F. Corriente y H. Bouzineb en 1994, publicada con el título *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo*.

2.4.3. Obras literarias.

2.4.3.1. Obras del género llamado *Laḥn al-ṣamma*.

-Abū Bakr az-Zubaydī: sevillano del siglo X que escribió una obra titulada *Kitāb laḥn al-ṣawāmm* (o *Kitāb mā yalḥan fī-h ṣawāmm al-Andalus*). Se trata de la primera obra en Alandalús de este género de la que se tiene conocimiento. Fue editada por Ramaḍān ṢAbd al-Tawwāb en El Cairo, en 1964, y por ṢAbd al-ṢAzīz Maṭar, en Kuwayt 1968 y El Cairo 1981. Además, estudiada por Krotkoff en 1957 con el título *The laḥn al-ṣawāmm of Abū Bakr az-Zubaydī. Description of a lexicographical manuscript*.

-Ibn Hišām al-Laxmī, también sevillano del siglo XII, es el autor de otra obra andalusí perteneciente al género de *Laḥn al-ṣamma*, donde se aportan numerosos datos sobre el dialecto hablado en Alandalús en ese siglo y titulada *Al-Madḫal ilā taqwīm al-lisān wa taṣlīm al-bayān*. Ha sido editada y estudiada por José Pérez Lázaro en 1990²⁷.

2.4.3.2. Poesía en dialecto andalusí.

La poesía estrófica de carácter marcadamente popular es una innovación literaria de Alandalús, aunque de procedencia genética oriental, y posteriormente propagada al resto del mundo árabe. Estos textos poéticos dialectales se gestaron en el siglo X, y alcanzaron su madurez en los siglos XI y XII. La novedad que presentan respecto a la poesía árabe clásica es la distribución estrófica, la métrica y la fusión de distintos registros y de lenguas: árabe clásico, árabe andalusí, romance y hebreo.

²⁶ Sobre los refranes andalusíes, véase también García Gómez 1970-72.

²⁷ Los autores andalusíes que han escrito obras en este género son escasamente una veintena, algunos de ellos son: Ibn Ṣuhayd (s. XI), Ibn Xātima al-Anṣārī (s. XIV), Ibn Ġuzayy al-Kalbī (s. XIV) e Ibn Hānī? al-Laxmī (s. XIV).

Las manifestaciones literarias que entran dentro de lo que se ha denominado poesía estrófica son las *muwaššahāt* y *xarajāt*, y el cejel. Para lo que aquí nos interesa es el último el que tiene más valor, ya que es un poema estrófico que se diferencia ligeramente de la *muwaššaha* en la estructura y por estar completamente escrito en árabe dialectal.

Todas estas manifestaciones literarias han servido como fuente para ir reconstruyendo poco a poco las distintas características del dialecto andalusí, aunque, no obstante, conviene señalar que en muchos aspectos muestran una lengua panregional codificada y unificada. También hay que indicar que el registro dialectal sólo se consigue de manera excepcional, debido a las restricciones sintácticas y léxicas impuestas por el metro, la rima y la longitud del verso en el caso de la *muwaššaha*, además del esfuerzo continuo que supone superar el hábito de componer en lengua clásica²⁸. Como autores de *muwaššahāt* citaremos por ejemplo al rey al-Muṣṭamid, de la taifa de Sevilla, o al poeta Abū Bakr al-Ġazzār, de la taifa de Zaragoza²⁹.

El autor andalusí de cejeles por antonomasia es Ibn Quzmān. El *Dīwān* de *Ibn Quzmān* fue editado en 1972 por Emilio García Gómez, y en 1980 por Federico Corriente. Ésta última edición lleva como título *Gramática, métrica y texto del cancionero hispano-árabe de Aban Quzmān*, y en él se lleva a cabo una fijación del texto desde la "realidad dialectal andalusí" y se establece una nueva teoría métrica de los cejeles. Este mismo autor ha realizado sucesivas ediciones y traducciones, publicadas tanto en España como en Egipto, siendo la última la de 1996, titulada *Cancionero andalusí: edición íntegra de cejeles y fragmentos*. También se ha estudiado su léxico, en otro trabajo de F. Corriente de 1993 titulado *Léxico estándar y andalusí del dīwān de Ibn Quzmān*. Podemos encontrar otro autores de cejeles en andalusí, aunque nunca alcanzaron la importancia del anterior, estos autores han sido estudiados por Corriente, en un artículo de 1994 "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en Alḥillī, Ibn Saʿīd Almagribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah".

Por último, otro *dīwān* de cejeles andalusíes es el del místico aš-Šuštārī, a quien se puede considerar el introductor de este género en las producciones sufíes. Aunque no debe considerarse la lengua de esta obra como auténtico reflejo del andalusí, debido a las interpolaciones de clasicismos y/o de dialectalismos de otras zonas, y a su problemática transmisión, no obstante es útil porque también refleja algunos rasgos del dialecto árabe de Alandalús. Esta obra fue editada por F. Corriente en 1988 con el título *Poesía estrófica (cejeles y/o muwaššahāt) atribuida al místico granadino aš-Šuštārī*.

Por último, tenemos que citar otro tipo de composición poética en árabe dialectal, se trata de las casidas dialectales, tradicionalmente conocidas como casidas cejelescas. Este género está menos estudiado que los anteriores, y de él prácticamente sólo existen los poemas atribuidos a Madḡallīs, editados y traducidos en Corriente 1996.

2.4.3.3. Obras de crítica literaria.

Moše Ibn ʿEzra, poeta granadino del siglo XI, es el autor de una obra de crítica literaria única en su género en la literatura medieval judía. Titulada *Kitāb al-muḥāḍara wal-mudākara*, fue escrita en el exilio por lo que no se conoce dónde la

²⁸ Sobre este tema, véase Corriente 1997: 38-39.

²⁹ Véase por ejemplo, Barberá 1995.

escribió ni en qué fecha. Está escrita con grafía hebrea y en lengua árabe, en el tipo de árabe medio conocido como judeoárabe ya descrito, como solía hacer en sus obras de prosa científica la comunidad judía de Sefarad, dejando su lengua sagrada, el hebreo, para las composiciones poéticas. Esta obra fue editada y traducida por Montserrat Abumalhan, en 1985-1986.

2.4.4. Obras de carácter notarial o contractual.

Citaremos como ejemplo estos dos tipos de documentos:

- documentos comerciales toledanos de los siglos XIII y XIV, escritos con grafía hebrea y en lengua árabe, fueron parcialmente editados y traducidos por Millás Vallicrosa. Posteriormente, Ignacio Ferrando realizó la edición completa y el análisis lingüístico, publicándose en 1994 con el título *23 contratos comerciales escritos por los judíos de Toledo en los siglos XIII y XIV. Edición completa y estudio lingüístico de los datos judeo-árabes y andalusíes*.

- colección de contratos escritos por los mozárabes de Toledo. Son de los siglos XII y XIII, y fueron editados por González Palencia en 1926-1930. Posteriormente, han sido estudiados lingüísticamente por Ignacio Ferrando en 1995, trabajo publicado con el título *El dialecto andalusí de la marca media. Los documentos mozárabes toledanos de los siglos XII y XIII*.

2.4.5 Estudio de los arabismos en iberromance.

El estudio de las interferencias entre el árabe andalusí y el iberromance también nos aporta datos que interesan a una disciplina como la dialectología árabe. La situación de bilingüismo progresivo que se vivió en Alandalús desde poco después de la conquista, y el monolingüismo resultante hacia finales del siglo XI, tuvieron como consecuencia la existencia de un continuo contacto lingüístico entre el árabe andalusí y los distintos romances coetáneos que se hablaban en distintas partes de la Península Ibérica.

La segunda lengua de esta sociedad fuertemente arabizada era el romandalusí o dialecto romance meridional, la cual vivía en situación de *codeswitching* con el árabe andalusí. Arrinconada desde el siglo X a sectores desfavorecidos de la sociedad, fue desapareciendo gradualmente hasta época almorávide, y ya en el XIII ni se hablaba ni se entendía. De esta manera, aquéllos que emigraron hacia el norte cristiano durante los siglos IX y XI, llenaron de arabismos las lenguas septentrionales locales, sobre todo cuando necesitaron expresar conceptos de una cultura superior.

El estudio de estos arabismos que aparecen en los distintos romances peninsulares, y en particular, el estudio del romandalusí, nos proporciona una interesante información sobre el dialecto árabe hablado en Alandalús. Un ejemplo de ello, consiste en el hecho de que en alguna ocasión un arabismo existente en algunas de las lenguas peninsulares es la única documentación de su existencia en andalusí.

Las fuentes que tenemos para el estudio de esta lengua son por ejemplo las *xarajāt* en romance que aparecen en algunas *muwaššahāt*, la toponimia de algunos documentos de Repartimientos, y muy especialmente los glosarios botánicos, agronómicos y médicos andalusíes, como ejemplo el de Abulxayr al-ʿIšbīlī del s. XI³⁰.

³⁰ Para más detalles sobre esto, véase Corriente 2000-2001: 95. Esta obra ha sido editada recientemente por Bustamante, Corriente y Tilmatine 2004.

Algunas obras que recogen y estudian estos romandalusismos y arabismos del iberromance son el diccionario de F. Corriente, titulado *Diccionario de arabismos y voces afines en iberromance* de 1999 (y la segunda edición ampliada en 2003); también es valiosa la obra de A. Steiger de 1932³¹, titulada *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*, a quien se puede considerar el pionero en valorar la utilidad de partir del andalusí, y no del árabe clásico, a la hora de estudiar la evolución fonética de estos arabismos. Otro ejemplo es la obra de D.A. Griffin, que con el título *Los mozarabismos del "vocabulista" atribuido a Ramón Martí* se publicó en 1961.

Por otro lado, también se pueden encontrar arabismos en los textos aljamiados producidos por la comunidad mudéjar, luego morisca³². De esta manera, se sabe que el léxico de germanías, algunas voces tabú y otras propias de juegos infantiles estaba formado por algunos arabismos introducidos por mudéjares y moriscos, cosa que se explica por la menor presión ideológica y social en estos registros³³. Además, el estudio de los manuscritos aljamiados ofrece también valiosa información al dialectólogo interesado en el andalusí, información proporcionada por las interpolaciones en árabe, por medio de préstamos léxicos y de datos toponímicos y antroponímicos. Este material producido por mudéjares y moriscos, tanto en árabe como en aljamiado, es útil sobre todo para el estudio de la variante andalusí de la Marca Superior³⁴, véase al respecto Ferrando "Andalusī Arabic in the post-Islamic North of Spain: The language of Aragon's Mudejars and Moriscos". También sobre la lengua de los moriscos del Reino de Valencia, véase Ciscar Pallarés "«Algaravía» y «Algemía». Precisiones sobre la lengua de los moriscos en el Reino de Valencia".

2.5. Fuentes aportadas por militares y religiosos.

Dos acontecimientos históricos fueron necesarios para que la comunidad científica se diera cuenta de la importancia de estudiar los distintos dialectos árabes. Estos fueron la invasión napoleónica de Egipto en 1798, y la invasión y posterior colonización de Argelia por parte de Francia en 1830. Estas incursiones en los dos países arabófonos³⁵ sirvieron para demostrar que la lengua que hablaba el pueblo difería mucho del árabe escrito, única variedad estudiada hasta entonces en algunas universidades europeas, donde los primeros arabistas eran filólogos que estudiaban la lengua clásica para poder entender manuscritos árabes, situación que se prolongará hasta la mitad del siglo XIX.

Podemos afirmar, por tanto, que el desarrollo del estudio de los distintos dialectos árabes estuvo en un principio tanto al servicio de las preocupaciones imperialistas de las potencias europeas, ya que se creaban manuales para poder comunicarse con los nativos, como a beneficio del mejor entendimiento de algunos textos escritos en árabe medio, con el fin de descifrar los dialectalismos que en ellos se encontraban.

³¹ Conviene recordar la recomendación de cautela que hace F. Corriente a la hora de utilizar los datos de esta obra, ya que cuando su autor la llevó a cabo los conocimientos del andalusí eran prácticamente nulos, por lo que aparecen algunas inexactitudes, cf. Corriente 1999: n. 2 y 43.

³² Sobre las interferencias de la lengua árabe en el romance, véase López-Morillas 1994.

³³ Sobre esta cuestión, cf. Corriente 1999: 65.

³⁴ Puede verse un inventario de este tipo de fuentes en Ferrando 1998.

³⁵ En el caso de Argelia, una parte de la población es berberófona.

No obstante, tenemos que hablar también de la acción de algunos religiosos en este sentido, así encontramos tanto a franciscanos como dominicos instalados en algunas zonas del Magreb, sobre todo Marruecos y Túnez, y más hacia el este, en Tierra Santa. Tanto sus intenciones, como la dedicación a las lenguas vernáculas, y los avances en sus conocimientos, fueron sin embargo diferentes en cada zona. Así, las órdenes religiosas establecidas en Túnez, sobre todo dominicos y franciscanos originarios del reino de Aragón, crearon algunas escuelas cuya finalidad era expresamente la de ampliar los conocimientos de la lengua árabe, tanto la clásica como la dialectal con fines proselitistas. Éste es el caso del llamado *Studium arabicum*, que los dominicos tenían en su convento de la ciudad de Túnez³⁶. Entre los franciscanos, la figura más destacable es la de Ramón Llul, sobre cuyos conocimientos de la lengua árabe se han publicado ya varios trabajos³⁷. En cuanto, a la presencia de religiosos misioneros en algunos países del Oriente Próximo, podemos encontrarlos por ejemplo, en Siria, en Palestina y en Líbano, donde la existencia de comunidades cristianas arabófonas hacía imprescindible el conocimiento de sus lenguas vernáculas para que pudieran acometer sus funciones pastorales. En este caso, también encontramos la fundación de escuelas con el único fin de facilitar un mayor conocimiento de esta lengua, por ejemplo, la Escuela de árabe de Damasco.

Sin embargo, la existencia y finalidad de estas órdenes en Marruecos presenta algunas diferencias³⁸, ya que su presencia se justificaba por el servicio pastoral y sanitario ofrecido a los cautivos cristianos, este hecho provocó la escasa necesidad de adquirir grandes conocimientos de la lengua hablada por los nativos del país, con quienes tenían un contacto mínimo. No obstante, algunos cambios en la sociedad, en concreto la abolición de la esclavitud, provocaron que la situación cambiara a partir de finales del siglo XVIII, por lo que la convivencia entre los religiosos y la población marroquí aumentó, y el interés por la lengua hablada por ellos creció considerablemente. La figura más destacable en este sentido es la del padre José Lerchundi, quien publicó en 1872, en Madrid, un libro que ha sido la obra de referencia en lengua española para el aprendizaje del marroquí durante muchos años. Se trata del titulado *Rudimentos de árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*, del cual se llegaron a realizar hasta siete ediciones en español (1872, 1892, 1902, 1908, 1914, 1925 y 1945) y dos en inglés (1900 y 1910). Este mismo autor publicará en 1892 el glosario *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, editado también en 1916 y 1932³⁹.

En cuanto a los militares, también realizaron una labor importante en este sentido⁴⁰. Así, la primera aproximación española al árabe marroquí fue aportada por un Teniente Coronel de Infantería, Juan Albino, quien publicó en 1859 *Manual del lenguaje vulgar de los moros de la-Riff*. Esta producción continuó hasta 1950, con la publicación en Tetuán del *Diccionario Árábigo-Español* por el capitán José Luis Pascual y el teniente José Madrid López. Las fechas de elaboración de estos trabajos son muy elocuentes del marco histórico en el que se concebieron, un año antes de la

³⁶ Sobre estas escuelas, véase la bibliografía citada en Lourido Díaz 2000: 15, n.13.

³⁷ Véase Benhamamouche 1995.

³⁸ Sobre la acción de los franciscanos en Marruecos, véase el trabajo de Lourido Díaz 2000.

³⁹ La primera edición de las dos obras ha sido reeditada en facsímil por el ICMA en 1999.

⁴⁰ Sobre la aportación de los militares españoles al estudio del marroquí, véase Gómez Font 1995.

Guerra de África y seis años antes del final del Protectorado español en el norte de Marruecos, respectivamente. Es decir, estas obras, como indica J. P. Arias, son fruto de los intereses e "ideales africanistas españoles", y contienen la "descripción y propaganda de la acción colonial del Protectorado español en Marruecos"⁴¹.

En los albores del desarrollo de la disciplina, la labor de estos militares y religiosos misioneros se basaba prácticamente en la recopilación lexicográfica, con la elaboración de glosarios y diccionarios recogiendo vocabulario de diversos campos semánticos. De esta manera, algunos países árabes que fueron colonizados durante los siglos XIX o XX por países europeos, son mejor conocidos desde un punto de vista lingüístico gracias precisamente al material recogido por los militares allí destinados, por ejemplo, éste es el caso de Argelia y Marruecos por militares franceses, y del norte de Marruecos además por militares españoles. Más adelante, estas mismas personas llevaron a cabo la descripción de algunos dialectos concretos, llegando después a una etapa posterior en la que creció el interés por las diferencias de tipo diatópico y los dialectos descritos comprendían áreas más extensa.

2.6. Documentos extraídos de algunos medios de comunicación.

Este tipo de información tiene una interesante utilidad dialectológica que consiste en servir de base para el estudio de las coínés que están surgiendo en aquellos países en los que conviven varias variantes del árabe dentro del continuum diglósico que los caracteriza. Así, la variante empleada en medios de comunicación como la televisión o la radio tiene en muchos casos un efecto homogeneizador, ya que normalmente se suele emplear la lengua que se supone conocida por la mayoría. Éste es el caso del árabe cairota en la televisión egipcia, o del árabe de Casablanca en la televisión marroquí.

Hay que añadir, no obstante, que en algunos casos el lenguaje de los medios de comunicación puede constituir una fuente indirecta, ya que la aparición de rasgos del neoárabe se realiza de manera inconsciente en un contexto que se intenta sea en árabe clásico. Véase un ejemplo del uso de la lengua de los medios como base para una investigación dialectológica en el trabajo de Cl. Holes, titulado "The use of variation: a study of the political speeches of Gamal Abd an-Nasir", de 1993, donde se estudia la variación lingüística en los discursos políticos del presidente egipcio difundidos a través de los medios.

2.7. Fuentes aportadas por el desarrollo de la dialectología árabe.

Con el desarrollo de la dialectología árabe, el material para el estudio de las lenguas de comunicación diaria en el mundo árabe contemporáneo ha aumentado progresivamente, y ello debido al propio trabajo de los dialectólogos quienes deben recopilar, mediante trabajo de campo, el material necesario para analizar su objeto de estudio. Como es lógico, la especialidad ha ido evolucionando con el paso del tiempo, y el tipo de soporte para guardar datos ha ido cambiando según avanzaban los medios técnicos a disposición del especialista. Por lo tanto, el tipo de fuentes con las que ahora nos toparemos no son indirectas o del tipo árabe medio, sino que se trata de fuentes directas que reflejan el dialecto hablado en una zona concreta.

Con la *nahḍa* o renacimiento cultural que se conoce en el mundo árabe a partir del siglo XIX, la lengua árabe adquirió la categoría de símbolo unificador de los países árabes y de la cultura árabe e islámica. Esto provocó una revalorización de la lengua

⁴¹ Arias 1994: 334.

escrita cuyas principales consecuencias fueron la proclamación de la variante del árabe clásico como única lengua oficial de varios países, éste es el caso de Egipto en 1863, o la creación de las Academias de la lengua árabe en Damasco, en 1919, y en El Cairo en 1932, instituciones para las cuales la única variedad de árabe oficialmente reconocida es el árabe clásico, y por ello los dialectos son considerados una amenaza que puede corromper la lengua árabe y son excluidos de toda actividad científica y cultural.

Ante esta situación, no es de extrañar que una disciplina como la dialectología árabe haya sido vista con mucha reticencia por parte de la mayoría de los lingüistas de estos países, además debemos tener en cuenta la creencia de los musulmanes de que el Corán es lengua sagrada y el *summum* de la perfección lingüística, lo que ha provocado que los distintos dialectos árabes se hayan considerado como versiones corrompidas de esta lengua "pura" e inimitable, y por lo tanto sin ningún interés para el estudio científico. Por esta causa, en la actualidad todavía siguen existiendo posturas reacias a la reivindicación de la vitalidad e impulso de la enseñanza e investigación de los dialectos árabes.

No obstante, aunque se ha visto mucho tiempo relegada a un segundo plano, la dialectología árabe es una especialidad que va cobrando mayor fuerza en los últimos años, habiéndose formado incluso una asociación internacional que agrupa a gran parte de estos especialistas, se trata de la Association Internationale de Dialectologie Arabe (AIDA)⁴². Gracias a la labor investigadora de los dialectólogos, el conocimiento de la realidad lingüística del mundo árabe contemporáneo es cada vez mayor, aunque no homogéneo ya que hay algunos países mejor conocidos que otros, siendo Egipto el más estudiado desde este punto de vista.

Los lingüistas alemanes y franceses fueron quienes hicieron al principio un gran trabajo que supuso el despegue de esta disciplina. Así, gracias a investigadores alemanes de gran envergadura, como por ejemplo Brockelmann o Fischer, contamos hoy día con grandes trabajos teóricos en esta especialidad de la lingüística árabe; la labor francesa, además del enfoque teórico, se caracteriza también por la recogida de datos sobre el terreno, en especial en la zona del Magreb, ya que fue allí donde tenían sus colonias⁴³.

De esta manera, vamos a hacer referencia a los distintos tipos de material con los que contamos y que han sido aportados por el desarrollo de esta disciplina que es la dialectología árabe.

2.7.1. Corpus lingüísticos.

Se trata de grabaciones de relatos orales realizadas sobre el terreno, posteriormente transcritas y traducidas a diversas lenguas. Esto constituye una fuente inagotable de datos cuya recopilación es urgente en muchos casos, sobre todo cuando se trata de dialectos en peligro de desaparición, debido sobre todo al fenómeno de urbanización y homogeneización lingüística que está teniendo lugar en el mundo árabe contemporáneo.

⁴² Puede obtenerse información sobre esta asociación en www.asso-aida.fr.st

⁴³ Es interesante aludir a la parcialidad de estos datos, ya que casi la totalidad de los dialectólogos de esa época eran hombres, y los datos recogidos se referían a dialectos masculinos, por lo que las particularidades de las distintas hablas femeninas no han aparecido hasta esta época cuando han surgido mujeres dialectólogos.

Estos corpus de textos aparecen publicados en las monografías dedicadas al estudio de un dialecto concreto, y también en artículos publicados en revistas científicas especializadas en la materia, sobre todo por los problemas de edición que presenta la utilización de tipos de letra específicos para reflejar las realizaciones fonéticas. Entre estas revistas vamos a citar, a modo de ejemplo, algunas de las más conocidas en la especialidad, por supuesto sin ninguna intención de exhaustividad, éstas son: *Mediterranean Language Review*⁴⁴, *Zeitschrift für Arabische Linguistik*⁴⁵, *Materiaux arabes et sudarabiques-Groupe d'Études de Linguistique et de Littérature Arabes et Sudarabiques*⁴⁶, *Comptes rendus du GLECS: Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques*⁴⁷, *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí*⁴⁸ y la serie *Perspectives on Arabic Linguistics*⁴⁹.

2.7.2. Fuentes sonoras.

También, y gracias al desarrollo de las nuevas tecnologías, tenemos la aparición de archivos sonoros publicados en la red. Aunque éste es un terreno incipiente en el que todavía existen pocos instrumentos, pero que indudablemente irá ampliándose con el tiempo.

Como fuente de este tipo, sólo podemos citar el *Semitic Language Archive* realizado por el Departamento de Lenguas y Culturas del Oriente Próximo, de la Universidad de Heidelberg, donde se pueden encontrar grabaciones de relatos pertenecientes a muy diversos dialectos del mundo árabe actual.

Este archivo se puede encontrar en la siguiente dirección:

www.semarch.uni-hd.de/index.php4

2.7.3. Obras lexicográficas.

Este tipo de obras han tenido una gran utilidad a lo largo de la historia de la lengua árabe para el avance de la dialectología, y en la actualidad la recogida de material léxico y la realización de glosarios y diccionarios es una fuente de datos considerable que también debemos tener en cuenta.

Los trabajos de este tipo son abundantes, ya que incluimos desde diccionarios generales, hasta pequeños glosarios de un campo semántico concreto. Así, citaremos sólo algunos ejemplos de cada grupo de dialectos:

-en el grupo de los dialectos occidentales o magrebíes: para el dialecto marroquí contamos con el publicado por A.L. de Prémare, *Langue et culture marocaines: dictionnaire arabe-français, établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers*, de 1993-1999, y el de G.S. Colin, bajo la dirección de Zakia Iraqui-Sinaceur y titulado *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal*

⁴⁴ Publicada por la Universidad de Heidelberg y editada por Marcel Erdal, Werner Arnold, Victor A. Friedman and Johannes Niehoff-Panagiotidis, www.semitistik.uni-hd.de/mlr/index.htm

⁴⁵ Publicada por la Universidad de Heidelberg y editada por W. Arnold y O. Jastrow, www.semitistik.uni-hd.de/zal/index.htm

⁴⁶ Publicada por la Maison de Sciences de l'Homme, París.

⁴⁷ Publicada por el INALCO, París, y editada por A. Lonnet y J. Lentin.

⁴⁸ Cuya publicación electrónica puede consultarse en www.ieiop.com

⁴⁹ Publicada por la Arabic Linguistics Society (Middle East Center, Utah University) consiste en una selección de las ponencias presentadas en un simposium que se celebra anualmente en distintas universidades de USA.

marocain, de 1993. En cuanto a Argelia, tenemos el publicado en 2003 por J. Madouni-La Peyre, *Dictionnaire arabe algérien-français. Algérie de l'ouest*. Para el árabe de Mauritania, véase el diccionario de C. Taine-Cheikh, *Dictionnaire hassaniyya-français*, publicado entre 1988 y 1998, para el andalusí contamos con el de F. Corriente, *A Dictionary of Andalusí Arabic*, publicado en 1997, y para el maltés con el *Dictionnaire maltais-français*, de Joseph Cutayar de 2001.

-dentro del grupo de dialectos orientales: para el dialecto egipcio, véase el publicado en 1986 por E. Badawi y M. Hinds titulado, *A Dictionary of Egyptian Arabic*, para el dialecto sirio, véase el de K. Stowasser y M. Ani de 1964, titulado *A Dictionary of Syrian Arabic: English-Arabic*, para el dialecto iraquí, *A dictionary of Iraqi Arabic : English-Arabic, Arabic-English*, editado por Beverly E. Clarity et al. en 2003, y para el dialecto del Tchad, *Dictionnaire arabe tchadien-français*, de Patrice J. de Pommerol, de 1999.

2.8. Los dialectos árabes en la diáspora y el contacto de lenguas.

La extensión que está alcanzando el fenómeno de la inmigración tiene importantes repercusiones también desde el punto de vista lingüístico, ya que las situaciones de contacto de lenguas se han visto multiplicadas en pocos años. De esta manera, los distintos dialectos árabes ahora se hablan en los sitios más recónditos, conviviendo con otras lenguas con las que interfiere, dando lugar a una serie de fenómenos lingüísticos cuyo estudio está adquiriendo gran importancia, nos referimos a la interferencia, el codeswitching, el préstamo, etc.

Todas estas situaciones de contacto entre un dialecto árabe y cualquier otra lengua que se producen tanto en el interior de cada país, como en la diáspora migratoria, nos ofrecen nuevas posibilidades de estudio desde el punto de vista dialectológico. Un ejemplo de ello es el estudio de algunas variantes existentes en una comunidad emigrada y que reflejan un estado de lengua anterior al que existe en ese momento en la comunidad de la que partió, es decir, que las lenguas en la diáspora pueden evolucionar de la misma manera o no que en sus países de origen, y su estudio nos aporta nuevos datos para el mejor conocimiento de su proceso de cambio.

El estudio de los préstamos o arabismos existentes en otras lenguas, como hemos visto anteriormente en el caso de los arabismos en las lenguas romances de la Península Ibérica, también nos sirve como fuente para el conocimiento de los distintos dialectos árabes. Así, por ejemplo, tenemos el caso de los arabismos del bereber, del turco, del persa, etc.

2.9. Literatura en prosa en árabe dialectal.

Según M. Doss, no podemos hablar de un momento preciso a la hora de establecer los comienzos del empleo del árabe dialectal en la redacción de textos literarios. Así, dejando de lado la poesía popular que, como hemos visto, se ha cultivado desde tiempos remotos, podemos contar también con la existencia de algunos textos escritos, íntegramente o en parte, en árabe dialectal. De esta manera, se constata la aparición paulatina de estructuras claramente dialectales al lado de otras clásicas, reflejando un continuo aumento del grado de permisividad, por lo que ya no aparecerá el dialecto exclusivamente en los textos poéticos, sino también en las obras en prosa. Conviene aclarar, sin embargo, que este uso lingüístico está relacionado con la temática de la obra, ya que se utiliza habitualmente para tratar

temas de la vida cotidiana, humorísticos, e incluso textos subversivos y contestatarios⁵⁰.

Es a partir del siglo XVII, cuando empieza a componerse mayor número de textos en los que encontramos el uso del dialecto. El momento no es casual, ya que coincide con el poder otomano, la descentralización de la autoridad y la popularización de la cultura estimularon este tipo de producción, de la cual podemos citar como ejemplo las crónicas de Damurdashi⁵¹. No obstante, esto no significa que no existieran con anterioridad, y así lo demuestra la edición de *Las mil y una noches*, de Maḥdī, en 1984, donde como su título indica (*Kitāb ʔalf layla wa layla min ʔuṣūlihi l-ṣarabiyya l-ʔūlā*) intenta reflejar la lengua original partiendo de los ejemplares más tempranos conocidos, y donde podemos encontrar algunas características propias del tipo neoárabe.

En el siglo XX, comienza incluso un movimiento de reivindicación de esta literatura popular en algunos países como, por ejemplo, Egipto, el cual va a toparse con la reticencia de ciertas ideologías y movimientos relacionados con la idea de unidad y nacionalismo árabe, que unidos a la supremacía del árabe clásico como lengua de cultura, deja relegada la escritura en árabe dialectal a un segundo plano por motivos ideológicos y culturales.

Sin embargo, aunque para círculos restringidos, algunos países árabes han comenzado a publicar obras literarias en dialecto, por supuesto, no sin detractores que lo critiquen. En esta iniciativa destaca el papel de Egipto, donde todo comenzó en los años 50 del siglo XX, tras la independencia del mundo árabe al término de la II Guerra Mundial. El nacimiento de algunos nacionalismos a nivel estatal provocó la tendencia a potenciar la escritura de textos literarios en árabe dialectal. Más tarde, con la llegada de Nasser al poder en 1954, se abrió un debate entre dos tendencias contrarias: un grupo que estaba a favor, y otro, formado casi exclusivamente por literatos y miembros de la Academia de la lengua árabe, que no lo estaba.

Otro ámbito donde encontramos la presencia de la escritura en árabe dialectal es en las obras de teatro, las cuales en el mundo árabe comenzaron a componerse a mitad del siglo XIX, pero no echó raíces como una forma aceptada de arte indígena hasta bien entrado el XX. En 1966, los textos escritos en Egipto ya incorporaban características dialectales cairotas, aunque se limitaban a algunas características muy utilizadas.

En la actualidad, la producción literaria en árabe dialectal se ha extendido a otros países, donde todavía no es muy bien aceptada por algunos sectores de la población, por lo que su desarrollo se ha visto claramente perjudicado, a lo que hay que unir las vicisitudes de cada sociedad. Así, por ejemplo, los escritores y literatos marroquíes organizaron, durante el periodo de colonización, su propia lucha intelectual centrada en dos frentes: el primero consistía en contener la irrupción del colonizador y la transformación de la idiosincrasia marroquí, y el segundo, establecer los cimientos de la lengua árabe moderna, para poder abordar el proceso de arabización que se pretendió llevar a cabo. Todo ello impidió la formación de una conciencia artística nueva, y la idea de escribir en dialecto no fructificó en ningún momento. No hay ninguna duda de que el interés prestado por los colonizadores al árabe dialectal y a

⁵⁰ Sobre esta cuestión, véase Doss 1996: 125-127.

⁵¹ Según M. Doss, el primer texto conocido escrito deliberadamente en dialecto es del siglo XIX, y se trata de la obra de Yūṣuf Shirbīni, titulada *Hazz al-Quhūf*, cf. Doss 1996: 124.

la lengua bereber fue lamentable para el futuro de estas lenguas tras la independencia.

De esta manera, aunque no muy abundantemente, podemos contar con este material como dentro de las fuentes a nuestra disposición que aporta datos para el avance en el conocimiento de los dialectos del neoárabe.

BIBLIOGRAFÍA

- Abū Bakr al-Ġazzār (ed. 2005). *Dīwān de Abū Bakr al-Ġazzār, el poeta de la Aljafería*. Edición bilingüe de S. Barberá. Zaragoza.
- Abulxayr al-ʔiṣbīlī (ed. 2004). *Kitābu ʕumdati ṭṭabīb fī maʕrifati nnabāt likullī labīb*. Edición, notas y traducción castellana de J. Bustamante, F. Corriente y M. Tilmatine. Madrid.
- Agius, D.A. (1994). "Siculo Arabic: interferences, deletions and additions", en D. Caubet y M. Vanhove (eds.), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*. INALCO, París, 345-359.
- Agius, D.A. (1996). "The Siculo-Arabic variety in a tripartite culture: Latin, Arabic and Greek", *Romania Arabica*. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70 Geburtstag. Tübingen, 159-167.
- al-Ahwānī, ʕA.ʕA. (1962). "Amṭāl al-ʕāmma fī l-andalus. I: al-Madḡal ilā taqwīm al-lisān. II: Naṣṣ amṭāl Ibn ʕĀṣim min kitābihi Ḥadāʔiq al-aẓāhir", *Mélanges Ṭāhā Ḥusayn*, El Cairo, 235-367.
- Albino, J. (1959). *Manual del lenguaje vulgar de los moros de la-Riff*. Cádiz.
- Anawati, G.C./Jomier, J. (1954). "Un papyrus arabe chrétien", *Mélanges Islamologiques* II.
- Arias, J.P. (1995). "Africanismo en primera persona: los métodos españoles de árabe coloquial marroquí", *Homenaje al profesor José María Forneas Besteiro*. Granada, 321-336.
- Badawi, E./Hinds, M. (1986). *A Dictionary of Egyptian Arabic*. Beirut.
- Bar-Asher, M. (1996). "La recherche sur les parlers judéo-arabes modernes du Maghreb: État de la question", *Histoire Epistémologie Langage* 18-1, 157-177.
- Bencheikh, O. (1994). "La Ḥāṣṣa et la Āmma dans les grammaires de fautes en domaine andalou", en D. Caubet y M. Vanhove (eds.), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*. París, 361-373.
- Bencherifa, M. (ed.) (1971-1975). *Amṭāl al-ʕawāmm fī l-andalus lī-Abī Yahyà Az-Zajjālī*. Fez.
- Benhamamouche, F. (1995). "Ramón Llul y el mundo islámico – Una relación apasionada", *Revue d'Histoire Maghrébine*, 77-78, 113-125.
- Blau, J. (1966-67). *A Grammar of Christian Arabic. Based Mainly on South-Palestinian Texts from the First Millennium*. Lovaina.
- Blau, J. (1979). "Some observations on a Middle Arabic Egyptian text in Coptic characters", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 1, 215-262.
- Blau, J. (1981²). *The Emergence and Linguistic Background of Judaeo-Arabic. A Study of the Origins of Middle Arabic*. Londres.
- Blau, J. (1988). "Classical Arabic, Middle Arabic, Middle Arabic literary standard, Neo-Arabic, Judaeo-Arabic and related terms", *Studies in Middle Arabic and its Judeo-Arabic Variety*. Jerusalén, 255-259.
- Blau, J. (2002). *Handbook of early Arabic*. Jerusalén.
- Blau, J./Hopkins, S. (1985). "A vocalized Judaeo-Arabic letter from the Cairo Geniza", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 6, 417-476.

- Ciscar Pallarés, E. (1994). "'Algarabía' y 'Algemía', precisiones sobre la lengua de los moriscos en el Reino de Valencia", *Al-Qanṭara* XV, 131-162.
- Beverly E. C. et al. (2003) *A dictionary of Iraqi Arabic : English-Arabic, Arabic-English*. Washington.
- Colin, G.S., s.v. "Maroc", *El'*, 224-227.
- Colin, G.S. (1926). "El Maṣṣad (Vies de saints du Rif)". Traduction annotée. *Archives Marocaines* XXVI.
- Colin, G.S. (1993). *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal marocain*. Sous la direction de Zakia Iraqui-Sinaceur (8 vols.). Rabat.
- Corriente, F. (1975). "Marginalia on arabic diglossia and evidence thereof in the *Kitāb al-Aḡānī*", *Journal of Semitic Studies* 20, 1, 38-61.
- Corriente, F. (1977). *A Grammatical Sketch of the Spanish Arabic Dialect Bundle*. Madrid.
- Corriente, F. (1980). *Gramática, métrica y texto del cancionero hispano-árabe de Aban Quzmān*. Madrid.
- Corriente, F. (1988). *El léxico árabe andalusí según P. de Alcalá (ordenado por raíces, corregido, anotado y fonémicamente interpretado)*. Madrid.
- Corriente, F. (1988b). *Poesía estrófica (cejeles y/o muwaššahāt) atribuida al místico granadino aṣ-Šuštārī (siglo XIII d.C.)*. Madrid.
- Corriente, F. (1989). *El léxico árabe andalusí según el "Vocabulista in Arábico"*. Madrid.
- Corriente, F. (1991). *El léxico árabe estándar y andalusí del "Glosario de Leiden"*. Madrid.
- Corriente, F. (1992). *Árabe andalusí y lenguas romances*. Madrid.
- Corriente, F. (1993). *Léxico estándar y andalusí del dīwān de Ibn Quzmān*. Zaragoza.
- Corriente, F. (1994). "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en en Alḥillī, Ibn Saʿīd Almagribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah", *Foro Hispánico* VII, 61-104.
- Corriente, F. (1994b). "Current state of research in the field of Andalusī Arabic: achievements and prospects", en M. Eid, V. Cantarino y K. Walters (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics* VI, Amsterdam-Philadelphia, 7-16.
- Corriente, F. (1996). "Textos andalusíes de casidas dialectales (impropiamente llamadas cejelescas)", *Al-Andalus-Magreb* 4, 11-26.
- Corriente, F. (1997). *Poesía dialectal árabe y romance en Alandalús: cejeles y xarajāt de muwaššahāt*. Madrid.
- Corriente, F. (1997b). *A Dictionary of Andalusī Arabic*. Leiden-Nueva York-Köln.
- Corriente, F. (1999). *Diccionario de arabismos y voces afines en iberromance*. Madrid. (segunda edición ampliada en 2003).
- Corriente, F. (2000-2001). "El romandalusí reflejado por el glosario botánico de Abulxayr", *EDNA* 5, 91-241.
- Corriente, F./Bouzineb, H. (1994). *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo*. Zaragoza.
- Cutayar, J. (2001). *Dictionnaire maltais-français*. París.
- Díaz, A. (1973), *El dialecto árabe-hispánico y el "Kitāb fī laḥn al-ʔāmma" de Ibn Hišām al-Laxmī*. Tesis doctoral de la Universidad de Granada, Granada.
- Doss, M. (1996) "Réflexions sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte", *Égypte/Monde arabe* 27-28, 119-145.
- Ferrando, I. (1994) *23 contratos comerciales escritos por los judíos de Toledo en los siglos XIII y XIV. Edición completa y estudio lingüístico de los datos judeo-árabes y andalusíes*. Zaragoza.

- Ferrando, I. (1995). *El dialecto andalusí de la marca media. Los documentos mozárabes toledanos de los siglos XII y XIII*. Zaragoza.
- Ferrando, I. (1998). "El árabe andalusí en Aragón: fuentes y vías de aproximación", *EDNA* 3, 35-59.
- Ferrando, I. (2000). "Andalusī Arabic in the post-Islamic North of Spain: The language of Aragon's Mudejars and Moriscos", en M. Mifsud (ed.), *Proceedings of the Third International Conference of Aida*. Malta.
- Ferrando, I. (2001). *Introducción a la Historia de la lengua árabe. Nuevas perspectivas*. Zaragoza.
- Fischer, A. (1918). *Das Liederbuch eines marokkanischen Sängers*. Leipzig.
- Gallego, M. Á. (1997). "Factor religioso y factor lingüístico en el Judeo-Árabe medieval", *Ilu* 2, 39-48.
- García Gómez, E. (1970-72). *Hacia un refranero arábigo-andaluz*. Madrid.
- Gómez Font, A. (1995). "Obras en español para el aprendizaje del dialecto árabe marroquí escritas por militares", *Boletín de la Asociación española de orientistas*, 31, 171-186.
- González Palencia, A. (1926-1930). *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII* (4 vols.). Madrid-Valencia.
- Griffin, D.A. (1961). *Los mozarabismos del "vocabulista" atribuido a Ramón Martí*. Madrid.
- Grohmann, A. (1954). *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde*. Praga.
- Hary, B. (1992). *Multiglossia in Judeo-Arabic: With an Edition, Translation and Grammatical Study of the Cairene Purim Scroll*. Leiden.
- Hoenerbach, W. (1956). *Die vulgärarabische Poetik*. Wiesbaden.
- Holes, Cl. (1993). "A Study of the Political Speeches of Gamal Abd al-Nasir", en M. Eid y Cl. Holes (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics* V, 13-45.
- Hopkins, S. (1984). *Studies in the grammar of early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* Londres.
- Ibn ʿEzra, M (ed. 1985), *Kitāb al-muḥāḍara wal-mudākara*. Edición y traducción de M. Abumalhan. Madrid.
- Ibn Fāris, A.H.A. (ed. 1963). *aṣ-Ṣāḥibiyyu fī fiqh al-luġa wa-sunan al-ʿarab fī kalāmihā*. Editado por M. aṣ-Šuwaymī. Beirut.
- Ibn Hišām al-Laxmī (ed. 1990). *Al-Madḡal ilā taqwīm al-lisān wa taʿlīm al-bayān*. Edición crítica, estudios e índices de J. Pérez Lázaro (2 vols.), Madrid.
- Ibn Manzūr, M.M. (ed. s.f.). *Lisān al-ʿarab* (15 vols.). Beirut.
- Ibn Quzmān (ed. 1972). *Todo Ben Quzman*. Editado, interpretado, medido y explicado por E. García Gómez. Madrid.
- Ibn Quzmān, (ed. 1996). *Cancionero andalusí*: Edición íntegra de cejeles y fragmentos. Traducción, introducción y notas de F. Corriente. Madrid.
- Kofler, H. (1940) "Reste alterarabischer Dialekte", *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 47, 60-130 y 233-262; (1941) 48, 52-88 y (1942) 49, 15-30 y 234-256.
- Koningsveld, P. Sj. van (1977). *The Latin-Arabic glossary of the Leiden University Library*. Leiden.
- Lecerf, J. (1931-1932). "Littérature dialectale et renaissance arabe moderne", *Mélanges de l'Institut Français de Damas* 2, 179-258.
- Lerchundi, J. (ed. facsimil 1999). *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*. Madrid.

- Lerchundi, J. (ed. facsimil 1999). *Rudimentos de árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*. Madrid.
- Lonnet, A. (2002) *Les textes de Pedro de Alcalá*. París-Lovaina.
- López-Morillas, C. (1994) "Aljamiado and the Moriscos' islamization of Spanish", en M. Eid, V. Cantarino y K. Walters (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics VI*, Amsterdam/Philadelphia.
- Lourido Díaz, R. (2000). "El estudio de la lengua árabe entre los franciscanos de Marruecos (siglos XIII-XVIII), *Archivo Ibero-americano* 60, 3-34.
- Mahdī, M. (1984). *Kitāb ʔalf layla wa layla min ʔuṣūlihi l-ʕarabiyya l-ʔulā*. Leiden.
- Marugán, M. (1994). *El refranero andalusī de Ibn ʕĀṣim al-Garnāṭī*. Estudio lingüístico, transcripción, traducción y glosario. Madrid.
- Madouni-La Peyre, J. (2003). *Dictionnaire arabe algérien-français*. Algérie de l-ouest. París.
- Maṭar, ʕA. (1974²), *Laḥn al-ʕāmma fī ɗawʔ ad-dirāsāt l-luġawiyya l-ḥadīṭa*. El Cairo.
- Molan, P. (1978). *Medieval Western Arabic : Reconstructing Elements of the Dialects of al-Andalus, Sicily and North-Africa from the Laḥn ʔl-ʕāmma Literature*. Berkeley.
- Ould Mohamed-Baba, A.S. (2000). *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero hispanoárabe de Abū Yahyā Azzajjālī*. Zaragoza.
- Pascual, J.L./Madrid López, J. (1950). *Diccionario Árábigo-Español*. Tetuán.
- Pellat, Ch., s.v. "*Malḥūn*", *Et*.
- Pellat, Ch., s.v. "*Laḥn al-ʕāmma*", *Et*.
- Pommerol, P.J. de (1999) *Dictionnaire arabe tchadien-français*. París.
- Prémare, A.L. de (1986). *La tradition orale du Mejdūb. Récits et quatrains inédits*. Aix-en-Provence.
- Prémare, A.L.de (1993-1999). *Langue et culture marocaines: dictionnaire arabe-français, établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers*. (12 vols.). París.
- Rabin, Ch. (1951). *Ancient West Arabian*. Londres.
- Schiaparelli, C. (1871). *Vocabulista in arabico : pubblicato per la prima volta sopra un codice della Biblioteca Riccardiana di Firenze*. Florencia.
- Seybold, C. F. (1900). *Glossarium Latino-Arabicum ex unico qui exstat codice Leidense Xi seculo in Hispania conscripto*. Berlín.
- Steiger, A. (1991). *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*. Madrid. (reimpresión de la obra de 1932).
- Stowasser, K./Ani, M. (1964). *A Dictionary of Syrian Arabic: English-Arabic*. Washington.
- Tahar, A. (1975), *La poesie populaire algerienne-melḥūn: rythme, mètres et formes*. Árgel.
- Taine-Cheikh, C. (1988-1998). *Dictionnaire ḥassaniyya-français*. (8 vols.). París.
- Vicente, Á. (2002-2003). "Un ejemplo de árabe medio en la correspondencia hispano-marroquí de los siglos XVI-XVII", *Al-Andalus-Magreb* 10, 317-332.
- Violet, E. (1902). "Ein zweisprachiges Psalmfragment aus Damaskus", *Sonderabzug aus der Orientalistischer Literatur-Zeitung* 4, 384-403, 425-441 y 475-488.
- az-Zubaydī (ed. 1964), *Kitāb laḥn al-ʕawāmm* (o *Kitāb ma yalḥan fī-h ʕawāmm al-Andalus*. Editada por Ramaḍān ʕAbd al-Tawwāb. El Cairo. (Ed. 1968), editada por al-ʕAzīz Maṭar, Kuwayt. (Ed. 1981), editada por al-ʕAzīz Maṭar, El Cairo.
- ʕAbd at-Tawwāb, R. (1967). *Laḥn al-ʕāmma wa-t-taṭawwur al-luġawī*. El Cairo.

SECCIÓN BIBLIOGRÁFICA

Joshua BLAU: *A Handbook of Early Middle Arabic*. The Hebrew University of Jerusalem: The Max Schloessinger Memorial Foundation. Jerusalem 2002. 262 pp. ISBN 965-7258-00-6.

All those of us concerned with Arabic dialectology know well how elusive the label "Middle Arabic" can be, to start with because, quite obviously, anything in the middle is neither here nor there. Old Arabic, even Classical Arabic are relatively well-defined systems, and so is each individual Modern Arabic dialect, which makes the descriptive linguist's task relatively easy when he tries to give reasonably complete accounts of their grammars and lexicons, while MA is, by definition, an ill-defined system, which gives the linguist a rather hard time when he wants to describe it. One could even say that MA would not be considered a linguistic system at all, were it not for Joshua Blau's untiring efforts in the past decades and his steady contributions to the survey of its materials and apprehension of those features which allow us to classify a given text, not as faulty CA, on one side of the spectrum, nor classicizing NA, on the opposite side, but exactly as MA, i.e., a register of Arabic in which classical and dialectal features mix with each other and together with a characteristic and important bundle of pseudo-corrections.

This said, one should next add that precisely that elusive nature of the MA features makes it extremely difficult to devise an effective periodization of its texts, that is, one based upon the occurrence of certain traits automatically allowing us to assign them to a given epoch, unlike the case of their diatopical distribution, which is generally easier to determine on account of certain recurrent dialectal marks, correlated with identifiable areas. To be quite honest, when we speak of Early Middle Arabic, that simply means that we are dealing with texts known to be dated in the first millennium a.D., or not much later thereafter, and not that we could detect their age on linguistic criteria alone, if they were undated. In other words, as we have purported long ago, the interference between the OA and NA types is so early, in our view, unlike Blau's, already pre-Islamic, that the language of papyri from the 8th century might differ but little from that of a letter written nowadays by a half-literate Arab. Which means, of course, that MA, basically a written language, is still alive and will remain so, as long as CA is the ideal, and mostly unattainable, linguistic standard of the Arabs. However, the more we learn about Early Arabic, whether Middle, High or Low, the more we shall know about the Arabic language and its dialectology, which is after all our common and main goal, and we must therefore most wholeheartedly thank Prof. Blau for the gift bestowed upon Arabic scholarship with this new book of his, which is not only a useful tool for beginners, as he modestly describes it in his preface, but also a practical and suggestive compendium for seasoned dialectologists.

In the chapter of suggestions, even respectful and amicable disagreements which, having known Blau's equanimity for a long time, I am sure he will rightly consider as a tribute to his work, I have noticed, first of all, that most examples in the gram-

matical notes have been extracted only from the text samples edited, which is methodologically irreproachable. However, that “gap of over a millennium between the emergence of CA and modern NA” (p. 16) would not look so awfully wide if the student were given some hints of the information contained in the Eastern and Western treatises of *laḥn al’āmmah* or in the sources of Andalusī Arabic, both generally coinciding with the dialectal features of MA. Thus, e.g., in p. 30, cases like *qiwā* (“strength”, pl.) and *ḥilw* (“sweet”) instead of *qiwā* and *ḥulw*, supposed there to have been geared by a spontaneous palatalising shift, are found in AA, and analysed as dissimilative (AALR 67). Likewise, in p. 37, the interpretation given by Blau to >’*stwdāt*< as “a not very successful attempt to create a form not occurring in living speech” would probably yield the ground to an acceptable *istiwḍāt*, had he taken into consideration SK 1.4.6 and AALR 2.1.1.4.1, with some examples of that diphthong in AA, and other AA parallels might have illustrated interchange of II and V with III and VI verbal themes in p. 33, *yašrub* in p. 36, *uqīl* in p. 37, *afta’al* and *anfa’al* in p. 39, *arayt* and *awrayt* in p. 40, *yanbagā* in p. 41 (AALR 107), *fāh* instead of CA *fūh* in p. 44, *aḥadan* in p. 45, *awwalah* in p. 48, invariable ‘*ād* in p. 52, invariable *in kān* in p. 55, etc., although, of course, it has been Blau’s wise and free choice not to overburden this manual with comparative evidence.

On other issues, in page 34, I do not think that *ru’ā* “shepherds” is infracorrect for CA *ru’āh*, as a case of loss of *tā’ marbūṭah*, since it can simply be construed as a common and actually incorrect spelling of *ru’ā’*, and I wonder if the English “the handle of the water pump” for NA *alḥaṭṭāra matā’ almā* gives the reader an approximate idea of what is, in fact, the counterpoised sweep of a shadoof.

Not a minor merit of a book which is typographically very complex is the rarity of misprints in it: we can only signal, in p. 17 “differed” for “did not differ”, *iwal* for *iwā* in p. 18, >*sylh*< for >*sbylh*< in p. 59, and *aḥbār* for *aḥbār* in p. 63.

Abbreviations:

AA = Andalusī Arabic.

AALR = Corriente 1992, *Árabe Andalusi y Lenguas Romanes*, Madrid, Mapfre.

CC = Classical Arabic.

MA = Middle Arabic.

NA = Neoarabic.

OA = Old Arabic.

SK = Corriente 1977, *A gramatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.

Federico Corriente (Universidad de Zaragoza)

Ivonne KIEGEL-KLEICHER: *Iberoromanische Arabismen in Bereich Urbanismus und Wohnkultur. Sprachliche und kulturhistorische Untersuchungen. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Band 324. Max Niemeyer. Tübingen 2005, 404 pp.

La idea de estudiar los arabismos por campos semánticos es antigua y ha sido aplicada varias veces, vgr., a la alfarería, numismática, medicina y farmacología,

etc. Es un procedimiento no sólo legítimo, sino utilísimo, que introduce una muy necesaria categorización de dichos préstamos, que dejan así de ser masa amorfa para ir revelando las áreas de cultura en que fueron más abundantes, su difusión más o menos general en los romances principales de la Península Ibérica, procedencia oral o culta, carácter rústico o urbano, antigüedad relativa, evolución semántica, tasas relativas de mantenimiento o desaparición, etc. Como es lógico, todos esos detalles, contemplados en su conjunto y basados en la documentación histórica de las voces, no sólo dan perfil y vida a estos préstamos, sino que a menudo obligan a reconsiderar los étimos que, ya tradicionalmente, venían recibiendo, e incluso a veces su mismo carácter de arabismo.

Sería, pues, de desear que estos estudios se multiplicaran hasta cubrir la totalidad inventariable de campos semánticos, puesto que es indudable que los diccionarios universales de arabismos son complementados y perfeccionados por ese tipo de obras, con las que no pueden competir en algunos aspectos, aunque sí deben tenerlas en cuenta para las enmiendas etimológicas totales o parciales que a menudo generan. Su relación mutua es la que siempre existe entre obras de consulta y conjunto, por una parte, y monografías, por otra, con ciertas coincidencias y divergencias metodológicas que generan una información más articulada y abundante, cuando se respetan las reglas de ambos tipos de investigación.

La tesis doctoral dirigida por G. Bossong y reflejada por este libro se ajusta a esas reglas y constituye una muy valiosa herramienta para el estudio comparado sincrónico, diacrónico y diatópicamente, de los abundantes arabismos del castellano, catalán y portugués en el dominio del urbanismo y la cultura habitacional. Produce una lectura extraordinariamente jugosa e instructiva, preñada de consecuencias para el conocimiento de la influencia cultural andalusí en este campo sobre los modos de vida hispánicos a través del prestigio, la adopción y la imitación, así como de su posterior atenuación y sustitución por otros modelos.

En el terreno de las discrepancias y sugerencias que siempre se esperan de un reseñador, las hay lógicamente de varios tipos:

1) Terminológicamente, hace tiempo que voces tales como “hispano-árabe” o “hispano-islámico” y “mozárabe” han recibido serias objeciones y vienen siendo progresivamente sustituidas por “andalusí” y “romance andalusí” o “romandalusí”, esto último, bien es verdad, menos unánimemente. También, y a pesar de haberlo usado durante algún tiempo, nos parece conveniente no aplicar el término *imālah* indiscriminadamente a cualquier palatalización, sino sólo a la de /ā/ histórica, como hicieron los gramáticos nativos que lo acuñaron. Por cierto que la conversión de dicho tecnicismo en *imela* por algunos arabistas españoles y su misma ocasional inclusión en el DRAE (citadas en p. 140, n. 34) no pasaron nunca de ser un atrevimiento de los llamados con gracejo en gallego *achádegos de cadeirádegos*.

2) La formación básicamente romanística de la autora está complementada con una buena preparación en lengua árabe, como demuestra su acertada plena transcripción de citas árabes, donde sólo hemos encontrado un error en p. 322 (donde hay que leer *yuhzanu fīhi ššay'u*, mientras que *hāla* por *halā'* en p. 346, n. 833 parece mera errata tipográfica). Casi inevitablemente, no es tan profunda en dialectología, por lo que alguna de sus afirmaciones en este campo puede parecer ingenua. Vgr., resulta apresurado considerar, para el dialecto marroquí, que casos como *darb* por estándar *darb* “senda” (p. 211, n. 319) impliquen palatalización alguna, ya que la vocal neutra en este dialecto es el único reflejo fonéticamente posible de /a/ y sólo en determinados entornos se realiza fonéticamente como [a].

En la misma línea sorprende un poco que se argumente y afirme la posibilidad de la aplicación de *ġamā'ah* a la comunidad musulmana (p. 227, n. 373), conocida como normal en todos los diccionarios y, particularmente, para el neoárabe, el *Supplément* de Dozy, o que se atribuya la forma marroquí *šārīġ* de *šihriġ* “zafariche” a una tendencia dialectal de reducir bases cuadriconsonánticas a triconsonánticas, pues no existe tal tendencia en neoárabe y se trata meramente de una ocasional caída del fonema /h/ (señalada ya por Cantineau, *Études de linguistique arabe*, 75 y, para el and., por nuestros estudios). Tampoco es exacto que la variante *bārka* de *birka* “alberca” se deba a asimilación a la vocal final, sino mucho más probable es que se trate de un caso más de aplicación de la ley de Philippi (*Sketch* 75, *Árabe andalusí* 72).

3) Etimológicamente, como es inevitable, no coinciden siempre nuestras interpretaciones. La derivación (pp. 138-129) de almacabra del sg. de *maqábir*, en lugar de considerarlo una variante de los reflejos del tipo almocávar, con vocal paragógica, no nos parece una propuesta preferible, no sólo porque el doble reflejo sea improbable, sino también porque la metátesis del característicamente norteafricano *mqaḇra*, que la autora cita en apoyo de su opinión, carece de paralelos en and., donde no existía ese fenómeno metatético, mientras que la /e/ o /a/ paragógicas se encuentra bastante a menudo sin necesidad fonotáctica (vgr. en alfombra, setra, etc.), como explicamos en DAI 43, obra que ella cita constantemente, cosa que merece nuestro agradecimiento. Lo mismo puede decirse acerca del ct. *tàvega* en p. 172, n. 160 y p. 195, n. 252. Tampoco parece probable que el topónimo Azuqueca contenga un morfema diminutivo romance {-éka}, bastante raro, cuando el metanalítico *suqáyyqa* “mercadillo” está documentado en el *Supplément* de Dozy (I 706), sin perjuicio de su convivencia dialectal con el más regular *suwáyyqa*. Otras veces, sin embargo, hay que reconocer que las observaciones de la autora nos obligan a replantearnos ciertos étimos, con resultados probablemente superiores a los obtenidos hasta ahora: tal es el caso del étimo de alcántara (p. 238, n. 413): no nos ha convencido su propuesta basada en el gr. *kanthēlios* “acémila” o lt. *cant(h)ērius* “rocín” por la improbabilidad de tal evolución semántica, pero todo ello y su alusión al reflejo arameo *qantel* nos ha hecho renovar la búsqueda de un posible étimo en esta lengua, que ha aparecido convincentemente en el siríaco *qṭār(t)ā* “nudo; puente”, semánticamente transparente puesto que un puente es, funcionalmente, una conexión o atadura entre dos orillas, mientras que la raíz semítica {qṭr} “atar” está perfectamente establecida con reflejos que van desde el etiópico *qāṭārā* “cerrar; clavetear”, el hebreo *qāṭar* “encerrar” y arameo *qṭar* “anudar” al mismo árabe *qaṭara* “coser; formar caravana”: de una forma *qaṭṭara* “formar la caravana”, documentada en esta última lengua, es fácil pensar en un disimilatorio **qaṇṭara* “alinear las barcas o elementos de apoyo para cruzar un río”, cuyo *maṣdar* *qaṇṭarah* habría significado primero la acción correspondiente y enseguida, su resultado material, el puente. Lo mismo puede decirse de sus reflexiones y datos sobre alcantarilla, dirigidos como es habitual y lógico a una derivación como diminutivo de alcántara pero que, al insistir en el primitivo sentido de “conducción de agua limpia”, nos hace pensar que alcantarilla pueda ser una fácilmente comprensible contaminación por alcántara de un **alcastarilla*, del árabe *qaṣṭal*, acerca de cuyo origen latino v. DAA 427 y *Supplément* II 352. De nuevo, a propósito de helgadura y helgado “de dientes separados” (p. 259, n. 497), frente al dudoso étimo tradicional lt. *filicātus* “como las hojas del helecho”, no compartimos con la autora la derivación metafórica a partir de alhelga “armella de cerradura” por

razones de verosimilitud semántica, pero sí reparamos por primera vez en el árabe *filğ* “separación entre los dientes” que, como arabismo temprano podría haber reflejado aún una *ğim* oclusiva (según DAI 34-35) y haber formado un híbrido romandalusí **filg+ÁT*. Tampoco podemos aceptar su defensa para alféizar (pp. 264-269) del étimo **fashah*, forma que reivindica con el solo testimonio de Ibn Sīdā frente al *fushah* de todos los demás grandes diccionarios, por lo que bien puede ser mera errata, pero que además no puede fonéticamente explicar el diptongo del arabismo; sin embargo, los datos que aporta la autora nos hacen sospechar de nuestra anterior propuesta, *háyyiz*, e inclinarnos por un reflejo andalusí del clásico *fayḍ* “derrame” o *fāyīḍ* “derramado”, que casaría bien con la definición de “sesgo o corte oblicuo que se forma en los muros en que se encuentran las puertas y ventanas para que sus hojas abran más o para que entre más luz”. Fonéticamente la correspondencia sería normal, y este mismo étimo sería válido para alfiz, teniendo en cuenta su carácter de voz aun más tardía, donde la monoptongación no puede extrañar, según DAI 25. Tampoco se debe quitar la razón a Galmés cuando separa etimológicamente *chipp* “cepo” del arabismo aljibe: aparte de que la evolución semántica y el distinto tratamiento fonético en ambas consonantes resultarían sospechosos, la autora no ha tenido en cuenta el apoyo al étimo romandalusí en los datos de alchiperre (DAI 139), confirmado por un documento tardío en grafía y lengua árabe publicado por Joaquina Albarracín en *Al-Andalus Magreb* 3 (1995) 70, l. 1, donde *rābṭ alčipél* ha de entenderse como “sujetar los cepos”, con que se aplicaba el castigo de azotes en la planta de los pies a los alumnos díscolos.

4) Metodológicamente, debe revisarse ciertos conceptos acerca de la lengua árabe y sus características. Vgr., la afirmación (p. 150 y p. 200, n. 269) de que el and. acentuaba /KvKvK/ como agudo, a diferencia de la lengua clásica, parte meramente de la pronunciación oriental habitual, pero no necesariamente primitiva, según saben los estudiosos del acento árabe, generalmente no fonémico, y no es menos acientífico hablar de la posición del acento en marroquí (p. 216), pues en este dialecto no hay acento tónico fonémico de palabra, y cuando sucede, lo hace en el cuadro del contorno tonal de frase. Tampoco parece probable la sugerencia alternativa (p. 166, n. 139) de que la /t/ del étimo *maṭmūra* de mazmorra, se hubiese develarizado y africado, como a veces la /t/ en el Norte de Marruecos, ya que precisamente esto no sucede nunca a la velarizada, ni ésta se develariza: las hipótesis previas, citadas por la autora, son más que suficientes, y el **matsmora* de Sousa puede ser desde una errata por “matamora” a una peculiar manera de transcribir la velarización. Tampoco es exacto que *barrā* “fuera” (p. 215, n. 334) exhiba acortamiento tras la caída del *tanwīn*: en realidad, lo que documenta esta forma pausal, ya presente en árabe antiguo, en pausa y rima, es la sustitución de /n/ por el alargamiento fonémico de la vocal precedente; por otra parte, la generalización de aquella voz en neoárabe con esa evolución semántica es obvio arameísmo. Ni se puede dar ninguna credibilidad a la hipótesis de Corominas (p. 220, n. 351) de que barrio pueda reflejar el adverbio and. *bárra* con palatalización de la última vocal, pues la habrá impedido la /r/, generalmente velarizada en neoárabe salvo ante /i/.

Con todo, los aciertos de este libro superan con mucho sus esporádicas imperfecciones: entre ellos debemos señalar el equilibrio casi perfecto entre información histórica y lingüística, la clara atribución de la mayoría de los arabismos a la transmisión oral (p. 17), el papel fundamental en ello de los bilingües (p. 4), en un medio donde convivieron dos culturas (p. 351, no las tres que está de moda decir por una

“correction politique”, que ne coïncide pas avec la réalité, à équivaloir religion avec culture), la plus complète bibliographie, non seulement citée mais utilisée, et un très long etc. Notre bonheur, donc, à l’auteure et à son maître.

Federico Corriente (Université de Saragosse)

Dominique CAUBET: *Les mots du bled. Création contemporaine en langues maternelles. Les artistes ont la parole*. Préface de Hadj Miliani. L’Harmattan, “Espaces discursifs”. Paris 2004, 237 pp.

L’ouvrage dont il va être question dans les lignes suivantes constitue sans nul doute un volume au contenu à la fois intéressant pour les informations fournies et curieux pour ce qui est de la problématique : la place et le statut des langues dans le monde des artistes maghrébins. Quelle place en effet occupent les langues maghrébines dans le processus complexe de création pour des artistes comme Rachid Taha, Omar Sayed, Baāziz, Fellag, Fadhel Jaïbi, Amazigh Kateb ou Cheb Sahraoui ? Dominique Caubet s’intéresse depuis déjà fort longtemps aux problèmes relatifs à la création de cette nouvelle culture apparue dans le paysage artistique français, et qui est bien plus qu’une double culture. Dans *Les mots du bled*, elle a donné la parole aux artistes, qui tentent d’expliquer en quoi leur langue d’origine trouve une place réelle dans la genèse de leur création. Cet ouvrage montre comment des créateurs d’art (chanteurs, artistes de spectacles “tragi-comiques”, animateurs de radio, comédiens, rappers, etc.) utilisent principalement l’arabe maghrébin et le kabyle dans leurs activités créatrices mais sans oublier non plus la présence du français. Dans ce livre, les questions posées sont très différentes de celles que l’on a coutume de lire généralement dans les revues consacrées au théâtre ou à la “world music”. On peut en effet se demander comment comprendre et appréhender de la meilleure façon possible l’utilisation des langues du Maghreb dans leur véritable rapport à la création artistique contemporaine ? Mais on peut aller plus encore plus loin en se demandant ce que ces artistes, au moment de plonger dans leur activité créatrice, apportent aux langues considérées comme n’ayant pas encore de statut véritablement consolidé (arabe maghrébin et berbère) et aux pratiques réprouvées comme les mélanges linguistiques et les parlers argotiques ? Afin de répondre aux interrogations qui dépendent finalement de problèmes sociolinguistiques depuis longtemps définis par la recherche en sciences sociales, le livre rassemble des propos inédits d’hommes de théâtre, de poètes, d’écrivains et de chanteurs qui, d’une manière ou d’une autre, rendent compte du véritable statut de l’artiste et des conditions objectives et subjectives par lesquelles naît une parole marquée par son caractère libre.

Ce sont treize entretiens réalisés avec Hamma (groupe algérois de rap), Rachid Taha (algérien et leader du défunt groupe *Carte de séjour*), Omar Sayed (marocain et leader du groupe *Nass El Ghiwane*), Amazigh Kateb (algérien), Gyps (algérien), Aziz Chouaki (algérien), Ben Mohamed (algérien mais utilisant exclusivement le kabyle), Baāziz (algérien), Fadhel Jaïbi (tunisien), Youssef Fadel (marocain), Allalou (algérien), Cheb Sahraoui (algérien) et Fellag (algérien) et qui sont de véritables perles documentaires dans la mesure où nous pouvons en savoir plus sur ces personnages, leurs manières de travailler, les dessous de leur création et surtout

leurs sentiments sur les langues en présence et les diverses connotations, à la fois positives et négatives, qu'elles véhiculent. *Les mots du bled* nous font découvrir des artistes qui contribuent, de façon originale, à renouveler et enrichir la scène maghrébine et française dans des domaines divers qui vont de la prestation théâtrale au concert de musique (rai, gnawa, pop, rap, techno, etc.) en passant par la poésie, l'humour et la radio. D'ailleurs, pour mieux comprendre l'envergure des questions abordées dans ce volume et permettre au lecteur de s'immerger dans un monde où les mélanges de toutes sortes sont la règle, l'auteur fournit un glossaire et une brève liste de références bibliographiques.

Il serait toutefois intéressant de suggérer quelques réflexions autour du contexte géo-culturel et socio-économique ainsi que des conditions de la création artistique et distinguer alors, comme le fait D. Caubet, des différences entre artistes travaillant au "bled" et ceux s'exprimant en France. Les artistes qui opèrent au Maghreb ont, malgré une timide reconnaissance de la part des autorités nationales, de nombreuses difficultés pour promouvoir leur travail : moyens financiers, défense des droits d'auteurs, distribution et piratage des enregistrements originaux, etc. Quant à ceux qui travaillent en Europe, et principalement en France, force est de constater que leur situation est nettement meilleure. Mais à quel prix ? Il nous semble que le coût de cette sécurité professionnelle passe, que l'on veuille ou pas, par une certaine assimilation médiatique dont le but évident est de survivre sur les scènes françaises et européennes. Tout cela entraîne, à mon avis, une grande différence de qualité et de concept entre les productions artistiques aux couleurs maghrébines réalisées en Europe et celles faites au Maghreb. En relation avec ce qui vient d'être dit, nous croyons que la position de l'Algérie est révélatrice de cette problématique complexe et de la situation des artistes et des créateurs en général. Nous en voulons pour exemple le cas du chanteur Riḍā Ṭaliānī qui, avec son fameux album "Joséphine", avait été la grande star de l'année 2004 en matière de musique raï moderne. Mais que signifie donc cette digression ? Il semblerait, si toutes les précautions n'étaient pas prises, que Riḍā Ṭaliānī serait condamné au même sort que Šāb Ḥasān, à savoir l'oubli presque total. Le même Šāb Ḥasān avait également marqué l'année 2003 avec son album "Ntiya tāliya". Il est donc clair, et cela malgré les qualités de composition et la présence d'une musique fraîche et rythmée, que nos deux jeunes artistes ont sans aucun doute à subir les affres du "show-bizz" algérien et les humeurs du marché musical. Cela étant dit, il est rassurant de voir comment, en général, les créateurs en langue maghrébine se produisant en France ont réussi à sortir des sentiers communautaires, et par là, éviter ce que l'on appelle l'effet de "ghetto" pour s'acheminer droit vers la place qui leur revient au sein des arts et des musiques du monde, en arabe maghrébin, kabyle et langues mélangées qu'il est grand temps de respecter comme langues déjà partagées par de nombreux Français de religions ou de cultures différentes. Alors, sans pour autant sombrer dans l'éloge facile, nous souhaiterions remercier D. Caubet pour ce livre écrit avec des mots d'ici et d'ailleurs.

José A. VALVERDE: *Sáhara, Guinea, Marruecos. Expediciones africanas. (Memorias de un biólogo heterodoxo, vol. 3)*. Editorial Quercus, V & V. Madrid 2004. 272 pp. ISBN 84-87610-13-7.

El biólogo José Antonio Valverde (Valladolid, 1926 -Sevilla, 2003) fue investigador del CSIC y profesor de la Universidad de Sevilla. Fue además director tanto de la Estación Biológica como del Parque Nacional de Doñana y tuvo un papel importante en la creación de ambos. Es conocido, asimismo, por haber sido el promotor del Centro de Rescate de la Fauna Sahariana en Almería, donde se han conservado algunos animales ya extinguidos en sus hábitats originales. Dedicó algunos de sus trabajos al estudio de la fauna del Sáhara (cf., por ejemplo, *Aves del Sáhara Español*. CSIC, Madrid 1957).

En este tercer volumen de sus memorias, Valverde recoge sus experiencias y anécdotas relativas a sus viajes a Guinea Ecuatorial, el Sáhara y Marruecos.

El autor estuvo en catorce ocasiones en el Sáhara Occidental (entre 1955 y 1975, cf. p. 121), en la época en la que este territorio era todavía colonia española, con objeto de estudiar su fauna y, más adelante, de recoger algunos ejemplares de especies amenazadas de extinción (antílopes y gacelas). Después de su jubilación realizó varios viajes al sur de Marruecos, donde se interesó tanto por los ofidios (especialmente víboras y cobras) como por los *ʕīṣāwa* que los exhiben por plazas y mercados.

El libro de Valverde es (a pesar de sus transcripciones poco fiables) un interesante e importante complemento al conocido estudio de Vincent Monteil (*Contribution à l'étude de la faune du Sahara Occidental. Du sanglier au phacochère. Catalogue des animaux connus des Tekna, des Rguibat et des Maures*. Institut des Hautes Études Marocaines. París 1951).

En lo que concierne al Sáhara, Valverde describe una fauna que desgraciadamente hoy en día ha desaparecido en su mayor parte: ya en época colonial la caza incontrolada había prácticamente acabado con los avestruces, antílopes y gacelas (que con harta frecuencia servían de alimento a las tropas que recorrían el territorio: véanse las fotos que figuran en p. 130). El autor proporciona interesantes detalles (y con frecuencia también dibujos o fotos) acerca de los animales que estudió: aves, reptiles y mamíferos. Así por ejemplo, Colin describe una serpiente denominada *zərrīg* o *bu zərrīg* (cf. de Prémare, *Dictionnaire Arabe-Français*, vol. 5, p. 311) como un tipo de víbora. En el libro de Valverde (donde se la llama *bu cerrig*, cf. p. 101) se precisa que se trata de una culebra inofensiva perteneciente al género *psammophis*. Por desgracia en otras ocasiones las transcripciones son tan imprecisas que es imposible localizar las voces en los diccionarios habituales.

Especial interés tiene la parte final del libro, dedicada a los ofidios del sur de Marruecos. El autor narra con detalle cómo los recolectores de serpientes cazan cobras y víboras en la región del Sūs, Valle del Draa o de Tan Tan, para luego vendérselas a los *ʕīṣāwa* (cf. pp. 257 ss.). A pesar del riesgo que corren estos recolectores, el negocio es muy rentable: según el autor, hacia 1992 por una cobra grande y recién cogida se pagaban importantes cantidades.

Con frecuencia se afirma que los *ʕīṣāwa* en realidad no correrían ningún peligro al manosear cobras y víboras en sus exhibiciones, alegando que a estos ofidios se les arrancarían los colmillos para que resulten inofensivos. El autor deja bien claro que los colmillos les crecen muy rápidamente (en tres semanas): “los *aisauis* las sujetaban con tal fuerza que protesté, hasta que me enseñaron las bocas abiertas,

guarnidas de colmillos erectos y agudos que bastaban para una inyección mortal (...) la mayor parte de las cobras que se ven pueden matar a un hombre e incluso a un caballo porque tres miligramos de su veneno bastan para ello" (p. 254). Valverde habla de además de varios *ʕīṣāwa* y recolectores de serpientes que perdieron la vida al ser mordidos. Por si acaso alguien todavía tuviera dudas al respecto, basta con ver la foto (en la p. 265) de la mano derecha de un *ʕīṣāwi* conocido por "Ali el Loco", con el índice amputado por el primer nudillo. Tal como narra el autor: "se le identifica por el índice de su mano derecha, cortado limpiamente por el primer nudillo con un golpe de azada tras picarle una cobra" (p. 266).

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Bárbara HERRERO MUÑOZ-COBO: *¡Habla árabe marroquí! Método para principiantes*. Universidad de Almería, Ibersaf Editores. Madrid 2003. 307 pp. y 3 CD con textos grabados. ISBN 84-95803-08-9.

Bárbara Herrero ofrece en este libro un manual práctico para quien se quiera iniciar en el conocimiento del dialecto árabe marroquí, en su variedad de Tetuán. El contenido se divide en un capítulo introductorio, que a su vez se subdivide en siete apartados en los que se trata lo más básico (sistema de transcripción, artículo determinado, género, número, etc.), seguido de siete unidades didácticas que también se dividen en numerosos apartados y ejercicios.

Todo ello va acompañado de tres CD que contienen los textos y las voces que se van dando en cada apartado: las grabaciones son de una excelente calidad, lo cual es una gran ayuda para el lector y constituye sin duda uno de los mayores aciertos de este libro.

Desde un punto de vista didáctico hay que destacar que el manual está concebido de una manera muy práctica y que la materia se va introduciendo muy paulatinamente. Los ejercicios son muy completos, con frases útiles para la vida cotidiana. De vez en cuando se incluyen apartados de tipo etnográfico o turístico en los que se da información acerca de los nombres, la imposición del nombre, la boda, el saludo, la vestimenta, el calendario, los alimentos, unidades de peso y medida, la moneda, el regateo, etc.: esto también es un indudable acierto de la autora.

El defecto que tiene este libro es la confusión que hay al transcribir las vocales, de manera que un mismo grafema se usa para anotar fonemas de timbre muy diferente.

En primer lugar, la autora parte de la base de que en este dialecto no hay vocales largas, lo cual es una opinión muy respetable pero desde luego discutible: en los textos grabados en CD que acompañan al libro se oyen claramente vocales largas. Esto, por otro lado, no tendría mucha importancia si al menos se diferenciara entre vocales estables e inestables (o, si se prefiere, *full vowels* y *short vowels* según la terminología usada por Harrell y Heath; sobre el tema véanse mis observaciones supra, en pp. 95-97 de este mismo volumen): sin embargo, éste no es el caso y por consiguiente las vocales largas / estables y las breves / inestables se transcriben siempre con idénticos grafemas.

Con la transcripción que usa la autora se producirán inevitablemente confusiones entre *dxöl* "¡entra!" y *dxöl* "entrada" ya que en ambos casos se transcribe *dxöl*. Igualmente, no se distinguirá entre *ħmār* "rojo" y *ħmār* "asno" ya que las dos voces

se transcribirán como *ħmar*. La consecuencia de esto son errores en los paradigmas tanto nominales como verbales.

Junto a una anotación correcta del fonema /ə/ en casos como *bəzzāf* “mucho”, *zəbda* “mantequilla”, *waħəd* “uno”, *səbʕa* “siete” (en los que este grafema representa una vocal breve / inestable y de timbre neutro), encontramos incongruencias como *ṭraq*, *ġər*, *ġləta* (sic: por *ṭriq* “camino”, *ġir* “excepto”, *ġliṭa* “gorda”): en tales voces el mismo grafema representa otra vocal, de naturaleza muy diferente (larga / estable, de timbre entre [i] y [e]). No se entiende tampoco por qué en otros casos la misma vocal larga / estable se transcribe (correctamente desde un punto de vista fonológico) como /i/ en *ħit* “ya que”, *Faħima* “Fátima”, *Šinəb* “uvas”, *dʕif* “débil”, *ʃħih* “fuerte”, *rqi* “flaco”: lo lógico sería transcribir siempre *ṭreq*, *ġer*, *ġləta* y *ħet*, *Faħema*, *Šenəb*, *dʕef*, *ʃħeh*, *rqe* (ya que la autora suele reflejar los alófonos vocálicos y en estos entornos consonánticos [e] es alófono de /i/: es además lo que se oye en los textos grabados en CD).

Otro tanto hay que decir de casos como *mnin* “¿de dónde?” y *fən* “¿en dónde?” (cf. pp. 158-159): en ambas voces se trata de la misma vocal (incluso diacrónicamente) y lo lógico sería anotar *mnin* y *fin*.

También se observan incongruencias en el caso de [o] y [u]. La anotación [o] es correcta cuando el fonema /u/ se abre por influencia del entorno (al estar en contacto con consonantes uvulares, faringales, laringales o faringalizadas): *foqaš* “¿cuándo?”, *loh* “tabla”, *roh* “espíritu”, *šof* “lana”. Pero generalmente no está justificada en aquellas voces en las que no hay ninguno de tales fonemas en el entorno: así lo entiende la autora en ejemplos como *sarut* “llave”, *laymun* “limones” y por consiguiente transcribe con una vocal [u], más cerrada que la anterior. Por lo tanto no se entiende que en otros casos, en los que el entorno no lo justifica, haya optado por anotar [o]: así por ejemplo encontramos *flos* “dinero” (sic: en lugar de *flus*), *ħallof* “jabalí” (sic: en lugar de *ħalluf*), *šof* “mira” (sic: en lugar de *šuf*), *fol* “habas” (sic: en lugar de *ful*), *məssos* “soso” (sic: en lugar de *məssus*). En todos estos ejemplos se realiza claramente una [u] cerrada, tal como puede constatar fácilmente quien oiga las grabaciones correspondientes.

Al describir el artículo determinado (cf. pp. 31-32) resulta incomprensible que la autora transcriba (correctamente) *əl-* pero en cambio *ə-* cuando hay asimilación: así *əl-ma* pero *ə-ttalət* (sic: por *ət-talət*), *ə-zzaytona* (sic: por *əz-zaytuna*, la transcripción de [u] como [o] no es correcta, tal como ya se dijo antes), *ə-ddar* (sic: por *əd-dar*); eso no hará más que confundir al lector al que simplemente se le podía haber indicado que ante algunas consonantes se producen asimilaciones del fonema /l/. Además, la autora tampoco se atiene a lo que afirma ya que ella misma transcribe luego *əl-loħ*, *əl-laymun*, *əl-lon* (cf. pp. 21 y 198) en casos en los que hay asimilación.

Al hablar de las métatesis de lugar que sufren las consonantes breves / inestables en la conjugación verbal (como ejemplo se cita el verbo *skən*) se afirma que: “es frecuente que se produzca una alteración en el orden de los sonidos de la tercera persona del femenino singular y en la tercera del plural” (cf. p. 76). Es difícil que el lector comprenda lo que se quiere decir con esto (aparte de que no es muy exacto, sólo hay metátesis de lugar de la vocal breve /ə/). Hubiera bastado con señalar que la vocal /ə/ cambia de lugar y que de *skən* se pasa a *səkn-* en *səknət* y *səkno*.

Otros errores que convendría corregir son los siguientes:

- la negación *maši* se transcribe sistemáticamente como *mši* (cf. pp. 167-169).
- *blati* “¡espera!” es en realidad *bəllati*.

- el pronombre relativo (cf. pp. 182-183) no es *allā* sino *lli* (es lo que se oye claramente en los textos grabados).

- *ṣaynd* “junto a, con” (sic, con este peculiar diptongo, cf. p. 53-54) en lugar de *ṣand* (fonológicamente *ṣānd*, fonéticamente *ṣānd*: se oye con nitidez en los textos grabados), no refleja más que una pronunciación aberrante, por desgracia muy extendida entre casi todos los arabistas españoles.

- *aṣ mən ə-ssaṣa* (sic: cf. p. 202 y sobre todo 227-227) debe corregirse en *aṣ mən saṣa* ya que el sustantivo no lleva el artículo determinado en este caso (lo mismo vale para otras expresiones con *aṣ mən*).

- después del fonema /ʃ/ se transcribe con frecuencia una vocal [a] (que fonológicamente no existe): *ṣaṭa* “el dio”, *ṣala* “sobre encima”, *ṣaməl* “él hizo”. En realidad se trata de una brevísima (y muy inestable) vocal de apoyo que aparece en ocasiones para ayudar a pronunciar el fonema en cuestión: “*ṣṭa* / *ṣṭa*”, “*ṣla* / *ṣla*”, “*ṣməl* / *ṣṣməl*”. Es conveniente no transcribirla como [a] ya que eso puede dar lugar a confusiones: no es lo mismo “*ṣməl* / *ṣṣməl* “él hizo” que el participio activo *ṣaməl* “que hace, haciendo”, por poner sólo un ejemplo.

Esperemos que en una futura reedición de este manual Bárbara Herrero corrija estos fallos e incongruencias que deslucen un trabajo interesante y, además, didácticamente muy bien estructurado en el que sin lugar a dudas la autora ha invertido una buena cantidad de tiempo y esfuerzo.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

L'injure, la société, l'islam. Une anthropologie de l'injure. Thème sous la responsabilité de Evelyne Larguèche. (= *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 103-104). Édisud. Aix-en-Provence 2004. ISBN 2-7449-0458-9.

Este volumen de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* contiene once artículos sobre la injuria en varios países musulmanes: Marruecos, Argelia, Líbano, Mauritania, Senegal, Benín y Turquía. Esta reseña se centrará sólo en algunos de los trabajos relacionados con el norte de África.

En primer lugar viene una extensa introducción general al tema escrita por Evelyne Larguèche y titulada *L'injure comme objet anthropologique* (pp. 29-56) en la que la autora define el concepto de injuria y precisa sus principales características al mismo tiempo que da una visión de conjunto de los temas abordados por los demás autores. Las injurias son actos que chocan y que se consideran hirientes por parte de quienes las sufren pero que también pueden provocar hilaridad en terceras personas (p. 31). Difieren según el tipo de relación entre quienes están implicados: serán unilaterales cuando hay desigualdad social pero recíprocas en caso de igualdad social (p. 36).

Yahya Ould al-Barra y Abdel Wedoud Ould Cheikh se ocupan de un tipo peculiar de injuria, el *qadf* o acusación calumniosa de fornicación (que como es sabido conlleva una pena de latigazos para quien la profiere), en el derecho islámico (cf. *L'injure comme délit. L'approche des fuqahâ' théologiens-légistes musulmans*, pp. 57-80).

Arlette Roth (cf. pp. 81-101: *Entre les contraintes de l'éthique musulmane et du système de l'honneur, peut-il y avoir un usage toléré de l'injure ?*) basa su estudio en los textos en árabe dialectal recopilados a principios del siglo XX por W. Marçais en Túnez (Takrouna) y Marruecos (Tánger): al constatar que en ellos hay un cierto número de escenas en las que se intercambian injurias, la autora se plantea en qué medida y en qué circunstancias éstas se toleraban. La conclusión es que tales intercambios de injurias se dan siempre en dos circunstancias muy concretas: a) como queja por un trabajo mal hecho y b) en el marco de una competición o fiesta, en las que hombres y mujeres de diferentes orígenes se juntan temporalmente (p. 89). El artículo incluye un interesante apartado acerca del léxico de la injuria (pp. 84-89).

Catherine Taine-Cheikh se ocupa de la injuria en Mauritania (cf. pp. 103-126: *De l'injure en pays maure ou « qui ne loue pas critique »*), un país en el que el honor tribal juega un papel preponderante. En primer lugar estudia la maldición y su terminología: el verbo para maldecir es *ḥṣal* o *nṣal* (con metátesis como en otros dialectos árabes) y se sobreentiende que el sujeto es siempre Dios (así: *yānṣal-ak* “que (Dios) te maldiga”, *yaṣṭī-k l-laṣnā* “que (Dios) te eche la maldición”, en el texto figura, por error, *yaṣṭī-k*). La maldición puede referirse a una persona ausente o a alguien presente (p. 105: *yaṣḍal vī-h* “que le haga morir prematuramente”, *yaṣṭī-k lā-ṣmā* “que te deje ciego”, etc.). El juramento, al contrario de lo que sucede en otras sociedades, no suele ir acompañado de groserías por respeto a la religión: la fórmula clásica es *w-aḷḷāh...* “por Dios...” pero no faltan otras expresiones más originales como por ejemplo *ṣarṣat ən-nābi...* “por el ombligo del Profeta...” (cf. p. 106).

En lo que concierne a la relación entre el que injuria y el injuriado la autora recurre a dichos y proverbios que, de una manera general, condenan la excesiva susceptibilidad (señal de debilidad), recomendando, en primer lugar, cerciorarse de que los insultos realmente van dirigidos a uno mismo (*əl-ḥādæg mā yərved ḥaṭyət əl-ḥāsi* “el (hombre) sensato no toma como insulto la injuria del pozo” [es decir la injuria dirigida al pozo y no a él]) y, en segundo lugar, no responder a la ofensa con otra ofensa (*əl-ṣār mā dwā-h l-ṣār* “la afrenta no es remedio para la afrenta”).

Claude Lefébure trata la injuria entre los berberófonos en Argelia y Marruecos (cf. pp. 127-154: « *Foin de ma barbe, si je n' t'arrange une djellaba bien à ta taille* ». *Aspects de la dispute en pays berbère*) basándose en diversos textos y diccionarios de André Basset, Amar Boulifa, Jean-Marie Dallet, Charles de Foucauld, Emile Laoust, y Michaël Peyron, entre otros, así como en textos recopilados por él mismo.

Particularmente interesante es el trabajo de Abderrahmane Moussaoui que se ocupa no sólo de la injuria verbal sino también de la física en Argelia y a lo largo del sangriento conflicto que ha vivido este país en los últimos diez años (cf. pp. 165-179: *La politique de l'injure. Une décennie meurtrière en Algérie*). Así al guerrillero islamista del GIA se le llama *ḥallūf əl-gāba* “jabalí” (p. 169), mientras que los miembros del GIA califican a sus oponentes de *klāb Zerwāl* “perros de Zeroual”, aludiendo al nombre de uno de los presidentes de Argelia, por citar sólo dos ejemplos. La violencia verbal va acompañada en este caso de violencia física como son secuestros, violaciones, asesinatos con mutilaciones rituales e incluso profanación de cadáveres (tanto por parte del GIA como del ejército y de los grupos de autodefensa o GLD).

Por desgracia en algunos artículos las transcripciones del árabe resultan en ocasiones sumamente difíciles de leer porque la separación entre letras se ha comprimido en exceso (cf. en especial pp. 84-88)..

En resumidas cuentas, se puede decir que se trata de un interesante libro sobre un tema poco conocido y estudiado hasta ahora.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Soha ABOUD-HAGGAR: *Introducción a la dialectología de la lengua árabe*. Fundación El legado andalusí: Granada s.f. (¿2003?). 367 pp. ISBN 84-932923-2-X.

Este libro se divide en tres bloques claramente diferenciados: *La disciplina de la dialectología* (pp. 19-33), *La dialectología aplicada a la lengua árabe* (pp. 49-179) y *La variedad lingüística dialectal de El Cairo* (pp. 191-275).

La primera parte es teórica y muy general: no se hablará aquí de ella. La segunda trata dos grandes temas: primero los orígenes y evolución del árabe, desde sus inicios hasta la aparición del neoárabe, en segundo lugar los diferentes dialectos árabes que existen hoy en día, cuyos principales rasgos se exponen (cf. pp. 99-178). La tercera parte está dedicada al árabe dialectal hablado en El Cairo, que se describe a grandes rasgos (fonología, morfología y sintaxis, léxico). Al final se incluye una serie de textos en árabe dialectal egipcio.

Sin lugar a dudas, los capítulos dedicados a los orígenes y evolución del árabe son los mejores de todo el libro. La descripción del árabe de El Cairo defrauda enseguida al lector por la falta de claridad de sus paradigmas (véase, por ejemplo, el de los verbos hamzados, en p. 228) y por la escasez de ejemplos que ilustren lo que se explica (véase, por ejemplo, lo que se dice en p. 245 acerca del genitivo). De los capítulos dedicados a los dialectos árabes contemporáneos me ocuparé a continuación, después de hacer una serie de consideraciones generales.

En una obra de estas características se tenía que haber cuidado mucho más la tipografía a la hora de transcribir voces árabes, sobre todo si se tiene en cuenta la cantidad de fuentes para transcripciones en programas (como *Word*) que hoy en día están disponibles y al alcance de cualquiera. No causa muy buena impresión que en lugar de los signos diacríticos habituales para indicar la longitud vocálica (*ā, ē, ī, ō, ū*) la autora recurra al acento circunflejo (así *â, ê, î* etc.). Lo mismo vale para el símbolo *ð* que se emplea en lugar de *ḍ*: a pesar de ello, aquí he respetado siempre la transcripción empleada por la autora, excepto en lo que concierne al uso de *ð* (que he sustituido por *ḍ* en aras de una mayor claridad).

En general el libro da la impresión de haber sido redactado muy deprisa, sin haberlo corregido adecuadamente antes de llevarlo a la imprenta. Sólo así se explican ciertos errores e incongruencias, como por ejemplo:

- p. 12, nota 2, se define el fonema /ǧ/ como “interdental fricativa velar” [sic]. La definición correcta figura en cambio en p. 14.
- p. 41 se traduce (en varias ocasiones) la voz inglesa *many* como “varias”.
- p. 139 hay que corregir “Behnsted” en “Behnstedt” (a quien en otros pasajes sí se cita correctamente).
- p. 140 hay que corregir “segundaria” en “secundaria”.

- p. 147 y 173 hay que corregir “Negeb” en “Negev”.

- p. 198, se incluye, correctamente, el fonema /ð/ entre las interdentalas pero luego es definido como “lateral sonora velarizada” [sic] lo que parece una evidente confusión.

Es discutible lo que se afirma en p. 142 acerca de la acentuación en los dialectos árabes: no siempre es predecible, ni automática ni mucho menos un rasgo distintivo (en Marruecos, por ejemplo, es libre y nunca es fonémica). Y en el ejemplo que se cita, “*dārabu* (ellos pegaron) vs. *darabûh* (le pegaron)” [sic] lo que realmente distingue una forma de otra es la presencia del sufijo de tercera persona -h.

En la p. 146 hay que señalar que en árabe marroquí no existe la forma *yəkətbu* ya que en este dialecto no se admite /ə/ en sílaba abierta. Lo correcto es *yəkətbu* “ellos escribirán”.

En el dialecto de Mardin *ʔēla* ‘no significa “informarse” (cf. p. 148) sino “extraer, sacar”¹.

En lo que concierne al árabe marroquí, en la p. 157, la frase *xəššəna nṭiyyebu l-‘ša* [sic: lo correcto sería *xəššəna nṭiyybu lə-‘ša*]² significa “tenemos que preparar la cena” (“hay que prepararle la cena” se diría *xəššəna nṭiyybu-lu lə-‘ša*).

En la p. 165 hay que corregir *gayyît* (femenino plural de la marca de genitivo en Soukhne) en *gayyât*: en este caso el error es mío pues la autora se limita a citar mi reseña del libro de Behnstedt acerca de este dialecto (cf. *EDNA* 3, p. 226 y p. 122 del libro de Behnstedt).

Hay en el libro ciertas afirmaciones que dejan estupefacto al lector. Véanse los siguientes ejemplos:

- p. 135: “En algunas variedades, ante las oclusivas /g/ o /k/, /m/ sustituye a /n/, como en *ganb* > *gamb* lado” [sic]: por lo visto, la autora no se da cuenta aquí de que *nb* > *mb* por una sencilla asimilación al estar en contacto con la bilabial /b/.

- p. 140: “Los valores fonéticos [e:] y [o:] aparecen, con frecuencia, en los dialectos que presentan estos sistemas como alófonos de /i/ y /û/ en determinados contextos consonánticos, pero no reflejan la etimología (Marruecos, *bît* < ‘bayt’ y *bîd* < ‘bayd’)” [sic]. Es difícil entender lo que se pretende decir con esta frase.

- p. 148: la desaparición de la forma IV de los verbos en neoárabe se explica diciendo: “F(orma) IV *af’ala*, pierde difusión sobre todo entre los dialectos sedentarios, debido a su carácter clásico” [sic]. ¿Acaso las restantes formas no son también clásicas? Lo que ha provocado la desaparición de esta forma es la caída de *hamza*, lo que hizo que en su lugar se usara la forma segunda³.

- p. 158: “el sustantivo en AD⁴ sigue las reglas de [sic] AC⁵ en género masculino o femenino y en número singular, dual y plural”. Tal afirmación resulta incomprensible si se tiene en cuenta que en neoárabe han desaparecido la nunación y la declinación, que en algunos dialectos el dual tiene un uso muy restringido y que el género de los sustantivos puede variar mucho de un dialecto a otro (con frecuencia por influjo del sustrato).

¹ Cf. *Handbuch der arabischen Dialekte* (Wiesbaden 1980), p. 73

² Ya se ha dicho que en árabe marroquí no hay vocal breve (/ə/ en este caso) en sílaba abierta.

³ Cf. *Handbuch der arabischen Dialekte*, p. 46.

⁴ Árabe dialectal.

⁵ Árabe clásico.

No se entiende por qué razón la autora añade frecuentemente a los ejemplos que cita no sólo una traducción de los mismos al español sino también al árabe clásico (en transcripción): con ello no mejora la inteligibilidad del libro, todo lo contrario, es fácil que se confunda el dialecto con el árabe clásico.

Las notas son mucho más abundantes en la primera mitad del libro y su número decrece claramente en cuanto se llega a la descripción de los dialectos: en muchas páginas falta cualquier referencia a las obras de las que proceden los ejemplos (cf. por ejemplo p. 73, donde al hablar de la forma III, no se indica que todos ellos provienen del *Handbuch der arabischen Dialekte*, p. 73).

Erróneas son muchas de las etimologías que da la autora para algunas voces del dialecto árabe de El Cairo (cf. pp. 272-274). Véanse estos ejemplos:

- *fûta* "toalla" no es voz copta sino sánscrita⁶. Se encuentra en muchos dialectos árabes, incluso en el Yemen y Marruecos.
- *bo'bo'* "duende" no es voz copta sino una mera onomatopeya: se usa en el Yemen y en Marruecos.
- *koxx, koxxa* "porquería" no es de origen "jiroglífico" [sic] sino una simple onomatopeya, usual asimismo en Siria y en Marruecos.
- *yalla* [sic, en lugar de *yalla*] "¡vamos!" no es voz persa sino que proviene del árabe *ya Llāh* (literalmente: "oh Dios") y es habitual en todos los dialectos árabes.
- *ṭarabêza* "mesa" no es voz turca sino griega.
- *kabbût* "capote" no es voz española sino francesa (y también en español es préstamo del francés, tal como se indica en el *Diccionario de la Real Academia*).

Al final del libro se encuentra una extensa bibliografía (pp. 303-366) que incluye muchas más obras de las que realmente se citan en las notas. Sorprende un tanto que en ella aparezcan recogidos algunos trabajos de la autora, como por ejemplo "Emilio García Gómez, ejemplo de investigadores" [sic] o *El tratado jurídico de al-Tafri*, que ciertamente poco tienen que ver con la dialectología árabe. Lo mismo vale para *El dialecto aragonés* de M. Alvar, la *Crestomatía* de Asín, el *Atlas del mundo* o la *Historia de la lengua española* de Lapesa, por citar sólo algunos ejemplos más, escogidos al azar. El libro ganaría mucho si la autora hubiese dado una bibliografía menos general.

En la bibliografía también se observan numerosos errores, algunos de ellos fruto de no haber corregido suficientemente el texto antes de darlo a la imprenta, como ya se señaló antes. Así en p. 327 hay que corregir:

- *ZDMG* (en lugar de *ZDMC*).
- "nabatäischen" (en lugar de "natatäischen").
- *Skizzen* (en lugar de *Skissen*).
- *Untersuchungen* (en lugar de *Untersuchungen*).
- "genealogische" (en lugar de "genelogsche").
- "ungelöstes" (en lugar de "eingelöstes": el título "Ein eingelöstes Problem" tiene incluso una cierta comicidad en alemán).
- en p. 309 figura Westfalia [sic] como lugar de publicación de un libro.

Todos estos errores contrastan con unas citas muy exactas en otros casos. Hay que señalar, asimismo, que la autora resume en ocasiones el contenido de algunas obras

⁶ Cf. F. Corriente, *A dictionary of Andalusí Arabic* (Leiden 1997), p. 408.

mencionadas, lo que es de agradecer ya que puede ser una gran ayuda para el lector neófito.

Se trata pues de una obra muy desigual que junto a algunos aciertos evidentes contiene graves errores, lo que la hace poco adecuada como manual para la docencia.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Helena DE FELIPE, Leoncio LÓPEZ OCÓN, Manuela MARÍN (eds.): *Ángel Cabrera: ciencia y proyecto colonial en Marruecos*. Estudios Árabes e Islámicos: Monografías, 7. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Madrid 2004. 276 pp. ISBN 84-00-08242-7.

Este libro recoge algunas de las contribuciones que en el año 2003 se presentaron en la mesa redonda, organizada por los editores, sobre *Ángel Cabrera (1879-1960) y la tradición científica expedicionaria en el norte de Marruecos*. Se trata, por lo tanto, de estudios dedicados al zoólogo Ángel Cabrera y en relación con sus cuatro viajes a Marruecos entre 1913 y 1923, a raíz de los cuales publicó diversos estudios y un libro titulado *Magreb el-Aksa. Recuerdos de cuatro viajes por Yebala y el Rif* (Madrid 1924).

Ángel Cabrera nació en Madrid en 1879. Su padre, el obispo (protestante, claro) y fundador de la Iglesia Reformada Española Juan Bautista Cabrera (1837-1916) le animó a que estudiara Filosofía y Letras, terminando los estudios en 1900 en la Universidad Central de Madrid. Trabajó como colaborador de la revista *Alrededor del Mundo*, de la que en 1903 fue nombrado redactor-jefe. También trabajó en el Museo de Ciencias Naturales de Madrid. Después se trasladó a Inglaterra, a Londres, para completar su formación eclesiástica. Allí fue elegido miembro de la Sociedad Zoológica en 1907. En 1925 se trasladó a Argentina para dirigir el departamento de paleontología del Museo de La Plata. Falleció en Argentina en 1960 (acerca de su biografía cf. en especial los artículos *El divulgador Ángel Cabrera*, de Santos Casado y Alfredo Baratas en pp. 199-214 así como la *Semblanza personal* que hacen algunos de sus descendientes en pp. 267-274).

El volumen sobre Ángel Cabrera consta de cuatro partes: *La ciencia en el contexto colonial*, *Los viajes de Cabrera a Marruecos*, *El naturalista Cabrera y La memoria familiar*.

En la primera parte, Bernabé López García (*La ciencia como instrumento de la acción colonial en Marruecos. Contextos y polémicas*, pp. 13-26) analiza la actitud de Cabrera ante la acción colonial española en Marruecos: es favorable a la colonización dentro de una actitud que López García califica de “prudente” y “civilizadora”, sin defender una tesis política determinada ni alinearse en un bando concreto.

Antonio González Bueno estudia las difíciles circunstancias en las que Cabrera y otros naturalistas llevaron a cabo su trabajo, en un norte de Marruecos en rebelión contra la ocupación española (*Entre balas y lodos: el trabajo de los naturalistas españoles en el norte de Marruecos (1909-1927)*, pp. 27-45).

Eloy Martín Corrales toca un tema poco conocido: el destacado papel que jugaron algunos habitantes de Ceuta y Melilla en el conocimiento científico de Marruecos

(*Contribución de Ceuta y Melilla al conocimiento científico de Marruecos*, pp. 47-74). Como justamente señala el autor, ambas ciudades han tenido (y siguen teniendo hoy en día) muy mala prensa, lo que probablemente a llevado a que se ignore esta contribución. En las dos ciudades existieron interesantes núcleos de personas cuyos miembros fueron grandes conocedores de Marruecos (intérpretes, naturalistas, militares, médicos, intelectuales y simples autodidactas curiosos). Como ejemplo se puede citar aquí la figura de Antonio Ramos y Espinosa de los Monteros (Ceuta 1872-1919) quien viajó por todo el norte de Marruecos, dejando numerosas publicaciones.

En lo que respecta a la segunda parte, Muhammad A. El Asri destaca que Cabrera quería, en su libro, argumentar científicamente que España debía colonizar Marruecos porque este país necesitaba tal colonización (*Un discurso colonial: los viajes de Ángel Cabrera a Marruecos*, pp. 123-136). El libro va dirigido, pues, a quienes dudan de la oportunidad del Protectorado español en Marruecos: para convencerlos se esfuerza en describir la miseria y decadencia del país, destacando los avances alcanzados gracias a la colonización española.

Manuela Marín estudia, en un extenso artículo (*Un viaje científico: Cabrera, Dantín y Bernaldo de Quirós en Marruecos, 1913*, pp. 137-171), los relatos sobre la expedición científica al norte de Marruecos en 1913 basándose en los libros publicados por cada uno de sus tres protagonistas. Señala que los expedicionarios hicieron un notable esfuerzo en recoger y transmitir datos objetivos y contrastables que contribuyesen a superar los tópicos habituales en la opinión pública española: sin embargo "La botánica, la geografía y la zoología no les plantearon problemas de clasificación, descripción y tipificación. Allí manejaban categorías y conceptos universales. Para el entendimiento de la sociedad marroquí, o de las conductas que pudieron observar durante su estancia, carecían del mismo tipo de apoyos" (pp. 167-168).

Helena de Felipe (*Perfiles coloniales: la "penetración pacífica" de Ángel Cabrera*, pp. 173-196) pone de relieve que Cabrera conocía bien Marruecos y que por esta razón criticaba duramente a quienes escribían sobre el país sin conocerlo realmente. Destaca que en sus obras Cabrera insiste en las similitudes entre españoles y marroquíes (un tema, por otro lado, muy en boga en la época). La autora interpreta la falta de prejuicios sobre el Islam del naturalista, religión hacia la que muestra mucha más sensibilidad que la mayoría de sus coetáneos, como consecuencia de que, al ser protestante, perteneciera a una minoría religiosa en su propio país.

En la tercera parte se estudia el perfil naturalista de Cabrera y, en especial, su aportación al Museo de Ciencias Naturales de Madrid (cf. pp. 199-263). Una semblanza personal, a cargo de algunos de sus sobrinos nietos, completa este interesante y bien editado volumen.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)